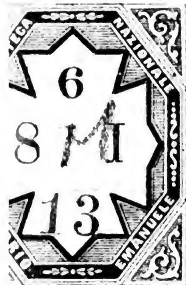
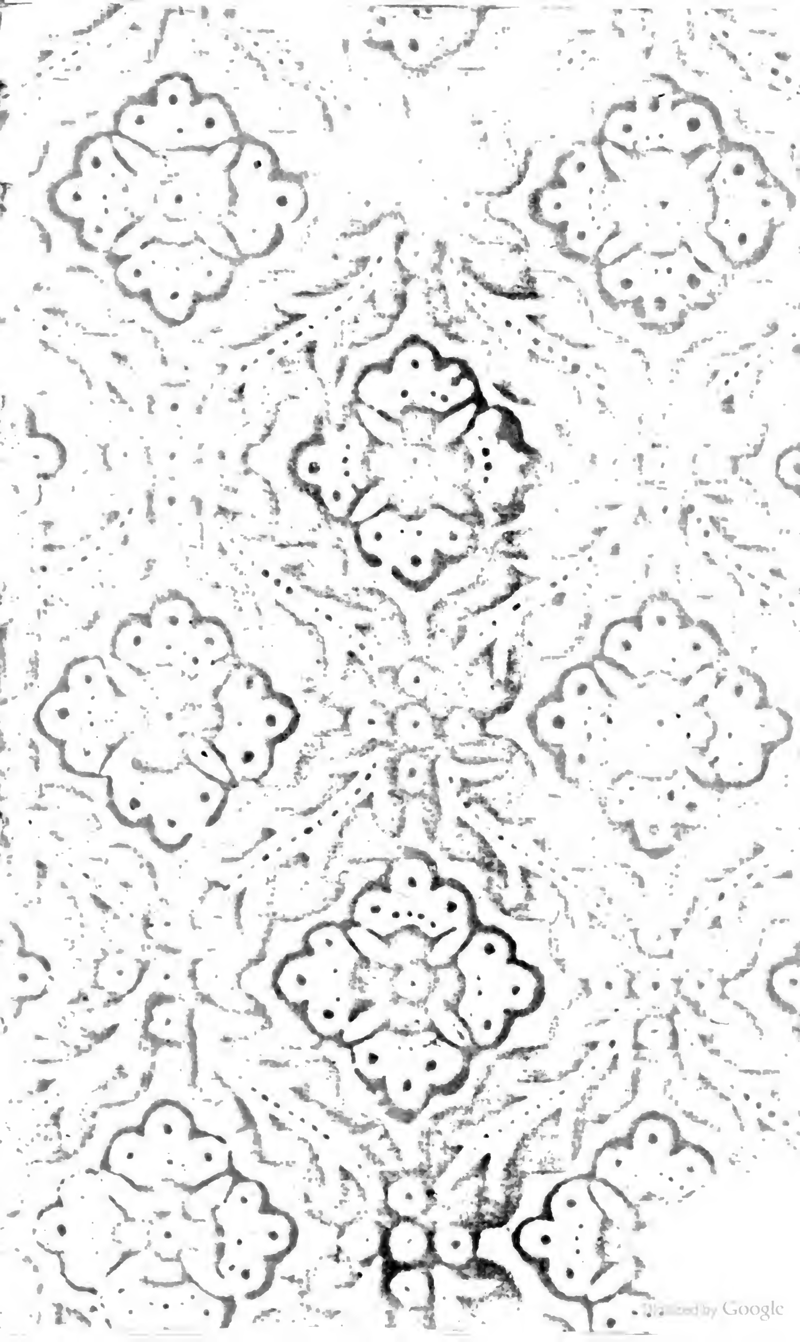
L'ESPRIT DE M. NICOLE, OU INSTRUCTIONS SUR LES VERITES DE LA...

Pierre Nicole




NAZIONALE
EMANUELE
6
8 M I
13



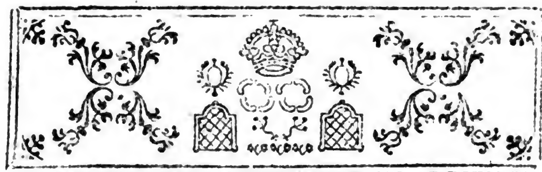
L'ESPRIT
DE
M. NICOLE,
OU
INSTRUCTIONS

SUR les Vérités de la Religion, tirées des Ouvrages de ce Grand Théologien, tant ſur les Dogmes de la Foi & les Myſtéres, que ſur la Morale; & diſtribuées ſelon l'ordre des matiéres de la Doctrine Chrétienne.

Ouvrage très-utile pour l'inſtruction, l'édification & la ſanctification des Fideles.



A VIENNE,
CHEZ JEAN-THOMAS DE TRATTNERN,
IMPRIMEUR ET LIBRAIRE DE LA COUR.
MDCCLXVI.



AVERTISSEMENT.

TOut ce qui eſt ſorti de la plume féconde de M. NICOLE, a été & ſera toujours eſtimé & recherché des Amateurs du vrai & du ſolide. C'eſt ce que l'on peut conclure du grand nombre d'éditions que l'on a faites des Ouvrages de ce Grand Théologien.

En effet, peut-on lire ſes *Eſſais de Morale* & ſes *Inſtructions Théologiques*, ſans y reconnoître la profondeur de ſa ſcience; la ſupériorité de ſon génié; l'élévation & la ſolidité de ſes penſées; la juſteſſe & la force de ſes raiſonnemens, auſſi-bien que la clarté & la préciſion de ſon ſtyle; les traits de ſon amour vif & ardent pour la Vérité; enfin ſon zéle pour la ſanctification des ames? On trouve dans les Ouvrages de ce Grand Homme

toute la Religion dévelopée d'une maniére admirable; c'eſt ce qu'on appercevra dans ce Recueil, qui n'eſt compoſé que de ſes propres Textes qu'on a réunis ſous différens titres, & que l'on a diſtribués en dix-huit Chapitres & cent quarante Paragraphes, où ſont contenues les Vérités les plus importantes de la Religion. Ce ne ſont pas ſimplement des Penſées détachées, qui, pour l'ordinaire, ne ſatisfont point les Lecteurs: mais ce ſont des Inſtructions ſuivies, qui, par le moyen de quelques liaiſons très-courtes, ont toute une autre beauté, & ſe feront lire avec plaiſir; ainſi l'on ne peut douter qu'elles ne ſoient très-propres, non-ſeulement à porter la lumiére dans l'eſprit, mais même à toucher le cœur.

Comme on a eu principalement en vue de répandre l'Eſprit de M. Nicole, on a penſé que le vrai moyen étoit de donner un ſeul Volume qui renfermât tout ce qu'il y a de plus intéreſſant dans les vingt-trois Volu-

mes de M. Nicole, & qui par-là fût d'une acquisition facile : c'est ce que l'on a exécuté dans l'Ouvrage que l'on donne au Public.

Fasse le Ciel, que cet Ouvrage contribue efficacement à l'instruction, à l'édification & à la sanctification des Fidéles qui auront soin de se nourir des précieuses Vérités qui y sont contenues ! Les personnes déja instruites, & même celles qui ne le sont qu'imparfaitement, en pouront retirer beaucoup de profit : les jeunes gens surtout, y trouveront, & la connoîssance de la Religion, & la régle de leurs mœurs.

M. PIERRE NICOLE, Clerc-Tonsuré & Bachelier de Sorbone, est né à Chartres le 10 Octobre 1625, & est mort le 16 Novembre 1695, âgé de 70 ans. Il repose à Saint-Medard, de Paris, au bas de la grande porte du Chœur.

s'étant lié d'amitié avec M. Arnaud qui fut exclus de la faculté de Paris, il n'entra point en Licence & ne fut point Docteur, pour soutenir la cause des défenseurs de Jansenius. voyez ses Ouvrages in Moreri supp. [illegible] lett. Nicole (Pierre)

Eloge des ESSAIS DE MORALE *par M. de Rancé, Abbé de la Trappe, extrait de quelques Lettres qu'il a écrites à M. Nicole.*

J'Ai lu, M, vos *Essais de Morale* avec un plaisir & une édification que je ne puis exprimer. Toutes les Vérités y sont pures & vives; & vous les rendez si sensibles & si palpables, que si notre corruption n'étoit pas telle qu'elle est, & que nos ames fussent moins appesanties par le poids de nos cupidités & de nos anciennes habitudes, vous nous feriez faire un grand chemin en peu de tems. Cependant si le cœur n'est pas emporté, l'esprit est convaincu, & n'a rien, ce me semble, dont il puisse se servir pour combattre des principes si constans, & des preuves si solides & si évidentes... Il se peut dire que vous avez écrit pour tout le monde: les grands, les petits, les doctes & les simples y trouvent leur compte... Vous étes en train & en possession de dire ce qu'il vous plaît, & le monde reçoit avec une édification générale tout ce qui part de votre main... Vous expliquez la Parole de Dieu avec tant de pureté, d'onction & de lumiére, qu'il ne tiendra qu'à nous d'en faire un usage saint & utile, & de profiter de ce que le Saint-Esprit nous dit.

AVIS.

ON avertit que l'on a mis à la fin de ce Volume une Table des endroits des ouvrages de M. Nicole, d'où ſont tirés les Extraits dont ce Volume eſt compoſé, qui donnera aux Lecteurs la ſatisfaction de recourir aux ſources. Il faut obſerver que ce que l'on appéle communément *Eſſais de Morale de M. Nicole*, compoſe vingt-trois volumes, tant *in*-12, qu'*in*-18; ſavoir:

Les Eſſais de Morale ſur différens ſujets; les Lettres; & l'Explication des Epîtres & Evangiles des Dimanches de l'année, & des Myſtéres, 14 vol.

Sept Volumes de la Théologie; *ſavoir :*

Les Sacremens,	2 vol.
Le Symbole,	2 vol.
Le Décalogue,	2 vol.
Le *Pater*,	1 vol.
Le Traité de la Priére,	2 vol.
	23 vol.

On donne ce Recueil *in*-12 & *in*-18, pour les joindre, ſi l'on veut, aux Volumes de M. Nicole de même format. Les perſonnes qui trouveront ce Volume trop gros, pouront le partager en deux, au Chapitre XIV. *Des Vertus chrétiennes*, page 303.



TABLE

Des Chapitres & Paragraphes.

Chap. III. De l'Homme.

Chap. IV. De Jesus-Christ.

CHAP. XIII. DES VICES ET DES DÉFAUTS SPIRITUELS.

CHAP. XIV. DES VERTUS CHRÉTIENNES.

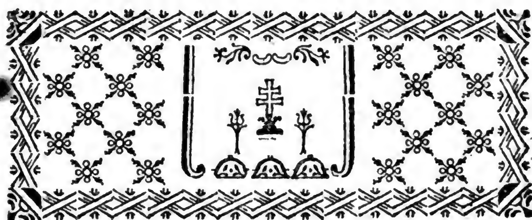
CHAP. XV. DES PRINCIPAUX DEVOIRS DE LA VIE CHRÉTIENNE.

CHAP. XVI. DE LA GRACE.

CHAP. XVII. DES SACREMENS.

Fin de la Table.

L'ESPRIT



L'ESPRIT DE M. NICOLE

Sur les Vérités de la Religion.

CHAPITRE PREMIER.

DE DIEU, DE SA NATURE ET DE SES PERFECTIONS.

§. I. *De l'Existence de Dieu.*

QUELQUES efforts que fassent les hommes pour effacer l'impression que la vue de ce grand monde forme naturellement, qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, ils ne sauroient l'étouffer entiérement, tant elle a de racines fortes & pro-

fondes dans notre esprit. Si ce n'est pas un raisonnement invincible, c'est un sentiment & une vue qui n'en ont pas moins de force que tous les raisonnemens. Il ne faut pas se forcer, pour s'y rendre; mais il faut se faire violence pour la contredire.

La raison n'a qu'à suivre son instinct naturel, pour se persuader qu'il y a un Dieu créateur de tout ce que nous voyons, lorsqu'elle jéte les yeux sur les mouvemens si réglés de ces grands corps qui roulent sur nos têtes; sur cet ordre de la nature qui ne se dément jamais; sur l'enchaînement admirable de ses diverses parties qui se soutiennent les unes les autres, & qui ne subsistent toutes que par l'aide naturelle qu'elles s'entreprêtent; sur cette diversité de pierres, de métaux, de plantes; sur cette structure admirable des corps animés; sur leur production, leur naissance, leur accroissement, leur mort. Il est impossible qu'en contemplant toutes ces merveilles, l'esprit n'entende cette voix secréte, que tout cela n'est pas l'effet du hasard, mais de quelque cause qui posséde en soi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expliquer les reſſorts de cette étonnante machine, en diſant qu'il n'y a en tout cela qu'une matiére vaſte dans ſon étendue, & un grand mouvement qui la diſpoſe & qui l'arrange, puiſqu'il faut toujours qu'on nous diſe quelle eſt la cauſe de cette matiére & de ce grand mouvement ; & c'eſt ce qu'on ne ſauroit faire raiſonnablement, ſans remonter à un principe immatériel & intelligent, qui ait produit, & qui conſerve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette maſſe morte & inſenſible, que l'on appéle matiére, ſoit un être éternel & ſans principe ? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même aucune cauſe de ſon exiſtence, & qu'il eſt ridicule d'attribuer au plus vil & au plus mépriſable de tous les êtres la plus grande de toutes les perfections, qui eſt d'être par ſoi-même? Je ſens que je ſuis infiniment plus noble que cette matiére: je la connoîs, & elle ne me connoît point ; néanmoins je ſens en même tems que je ne ſuis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait auſſi-bien que moi une cauſe de ſon être; & cette cauſe ne pouvant être matiére, eſt ce principe immatériel & tout-puiſſant que nous cherchons.

Mais, s'il eft ridicule de s'imaginer une matiére qui fubfifte par elle-même de toute éternité, fans caufe & fans principe, il l'eft beaucoup plus de fuppofer un mouvement increé & éternel: car il eft clair que nulle matiére n'a dans foi-même le principe de fon mouvement. Elle peut le recevoir d'ailleurs; mais elle ne peut fe le donner à elle-même. Tout ce qu'elle en a, lui eft toujours communiqué par quelque autre caufe; & quand elle a ceffé de fe mouvoir, elle demeure d'elle-même dans un éternel repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde, puifqu'il ne naît pas de la même matiére, & qu'il n'y eft pas attaché par une attache ftable & fixe, mais qu'il paffe d'une partie à une autre par un changement continuel? Fera-t-on auffi de cet accident un être éternel & fubfiftant par foi-même? Et ne doit-on pas reconnoître que, puifqu'il ne peut être fans caufe, & que cette caufe n'eft pas la matiére, il faut qu'il foit produit par un principe fpirituel?

Que fi ce principe eft néceffaire pour produire ce mouvement, il ne l'eft pas moins pour le régler & le borner à la mefure propre pour conferver le monde,

& ſans laquelle il le détruiroit: car, encore qu'on puiſſe bien s'imaginer que ce mouvement qui forme, arrange & diſſout tous les corps, eſt infini dans l'infinité des eſpaces, il eſt certain néanmoins qu'il eſt fini dans chaque partie, & que s'il étoit, ou plus grand, ou moindre dans ce monde viſible, il en changeroit toute la face, & le renverſeroit entiérement. Qui l'a donc réduit à cette proportion où il eſt ? Et comment, dans l'infinité des degrés dont il eſt capable, s'eſt-il trouvé juſtement dans celui qui a produit cet arrangement ſi admirable? La matiére d'elle-même eſt indifférente à recevoir un plus grand ou moindre mouvement. L'un ou l'autre détruiroit l'état préſent du monde, & le renverſeroit entiérement. D'où vient donc qu'il s'eſt trouvé dans cet équilibre ſi juſte ? C'eſt par haſard, dit-on. On peut le dire de bouche; mais je ne ſais ſi on peut le dire ſérieuſement.

Mais, outre la matiére & le mouvement, nous découvrons encore dans le monde des êtres penſans, parce que nous ſommes aſſurés que nous penſons, & que nous feſons avec raiſon le même jugement des autres hommes; & la conſidération de ces êtres nous méne encore plus directement à la connoiſſance de l'immortalité

de notre ame, & ensuite à celle de l'existence de son Créateur.

Si nous ne pouvons douter qu'il n'y ait dans le monde des êtres pensans, qui ne sont pas des corps, étant certain que ces êtres ne sont pas éternels, qui en sera le principe ? Ce ne sera pas la matiére; car étant, pour le dire ainsi, un néant d'esprit, comment pouroit-elle produire un esprit ? Ce n'est pas aussi un autre esprit semblable, c'est-à-dire, que ce n'est pas l'ame des péres qui produit celles de leurs enfans. Car comment un esprit pouroit-il tirer du néant un autre esprit qui a des pensées & des volontés différentes des siennes, & souvent contraires ? Si l'esprit produisoit un esprit, il le produiroit en pensant, il connoîtroit en soi cette force, il s'appercevroit de cet effet. Cependant qui s'en est jamais apperçu ? Tout ce qu'il y a donc dans le monde nous conduit à la connoîssance du Créateur du monde, matiére, mouvement, esprits. Toutes ces choses nous crient, d'une voix assez intelligible, qu'elles ne se sont pas faites elles-mêmes, & que c'est Dieu qui les a faites.

Quoique ces preuves de l'existence de Dieu soient très-capables d'en persuader ceux qui ont de l'intelligence & de la bonne foi; neanmoins il se trouve quantité

d'esprits à qui ces preuves ne sont point proportionnées; & de plus elles ne pénétrent point si vivement l'esprit, que la certitude que la Foi nous en donne: aussi voit-on que tant que les hommes ne se sont servi que de leurs propres lumiéres pour connoître Dieu, ce n'étoit qu'égaremens, incertitudes & erreurs. Il a donc falu, pour établir une croyance ferme & pure de la Divinité, que Dieu même se manifestât aux hommes par des marques extérieures & sensibles, & leur prescrivît ce qu'ils devoient croire de son être.

Les preuves historiques, c'est-à-dire, celles qui sont tirées de ce que Dieu nous a fait connoître de lui-même par des faits certains & incontestables, sont capables de faire le plus d'impression sur l'esprit. Tels sont les miracles de Moïse, qui prouvent la vérité de tout ce qu'il rapporte dans le Pentateuque; ceux de Josué & des autres Prophétes, qui la confirment; ceux de Jesus-Christ & des Apôtres, qui autorisent tout l'ancien Testament & le nouveau, & de plus les prophéties des Prophétes, & celles de Jesus-Christ.

Ces miracles & ces prophéties prouvent qu'il y a une intelligence supérieure à la nature de l'homme, à laquelle il est juste de soumettre sa raison à l'égard de ce qui

nous eſt déclaré & ordonné de ſa part : car il eſt évident que l'homme agit plus raiſonnablement, en ſe ſoumettant à elle, qu'en demeurant ſous la conduite de ſa propre raiſon foîble, aveugle & incertaine comme elle eſt. Quiconque fait des miracles & des prophéties, a droit de ſe faire croire, s'il n'eſt pas contredit par un autre qui faſſe de plus grands miracles & des prophéties plus claires. Or tous les Prophétes & les feſeurs de miracles rendent unanimement témoignage de Dieu, bien-loin d'en contredire la croyance.

§. 2. *De la Nature de Dieu.*

Puisque nous devons adorer Dieu, il faut, d'une part, tâcher de s'en former une idée véritable, de peur d'adorer un fantôme & une fiction de notre imagination, au-lieu d'adorer Dieu ; il faut, de l'autre part, que cette idée véritable nous repréſente en Dieu ce qui eſt le plus capable de nous donner du reſpect & de la ſoumiſſion pour ſa grandeur. Puiſque nous devons l'aimer, il faut tâcher de concevoir en lui tout ce qui peut ſervir à faire naître & à augmenter notre amour, qui ne peut naturellement ſe porter vers ce qu'on ne connoît point.

Dieu eſt eſprit, & non-ſeulement il n'eſt pas corps, mais il eſt impoſſible qu'il le ſoit: car tout corps a des parties qui ſont moindres que le tout, & qui ne ſont pas le tout. Or il ne peut y avoir rien en Dieu qui ne ſoit pas Dieu: l'eſprit eſt plus noble & meilleur que le corps, & rien ne peut être plus noble, ni meilleur que Dieu.

De plus il n'y a rien en Dieu qui ne ſoit ſa ſubſtance, ſon eſſence, & en un mot, qui ne ſoit Dieu. C'eſt un être tout ſimple, ſans aucune diverſité, ni multiplicité de parties, quoique cet être tout ſimple, produiſe une infinité de divers effets, & ne puiſſe être connu par les hommes, que par différentes penſées, dont la multiplicité marque l'imperfection de la créature & la plénitude de l'être de Dieu, qui comprend tout dans ſon incompréhenſible ſimplicité.

Il faut conclure de cette vérité, 1°. Que Dieu étant eſprit, il faut l'adorer en eſprit, & que comme il eſt la vérité même, il faut l'adorer en vérité. 2°. Que tout culte qui n'eſt que corporel, eſt indigne de Dieu, s'il n'eſt joint à un culte ſpirituel. 3°. Que nous devons bannir de notre eſprit, en adorant Dieu; tous les fantômes corporels; & que nous devons dire à tous les corps, quelque beaux &

éclatans qu'ils nous paroîssent : Vous n'étes pas mon Dieu. 4°. Que nous ne sommes pas faits pour les corps; que notre bonheur ne peut consister dans l'amour des corps; & qu'ainsi il faut en détacher notre affection, & éviter de s'y lier. 5°. Que pour se délivrer de l'attache aux choses corporelles, il est utile de s'en priver, & de se séparer de tout ce qui nous y lie; & ainsi l'essence de la nature même du culte que nous devons à Dieu, doit nous porter à fuir les spectacles & les plaisirs des sens; & pour cela il est utile de s'appliquer à des objets spirituels & sans corps, comme sont les vérités de la Foi & les régles de la sagesse chrétienne.

§. 3. *De l'Eternité de Dieu.*

Il faut concevoir l'éternité de Dieu par rapport à l'être temporel des créatures, qui consiste en deux choses.

1°. En ce que nous n'avons pas toujours été, & qu'il n'y a point de créatures dont l'être ne soit précédé par une éternité de non-être: car toute créature a commencé, & tout ce qui a commencé d'être, a devant soi une éternité pendant laquelle il n'étoit point; mais il n'y a point de non-

être qui précéde Dieu; il a toujours été ce qu'il est & ce qu'il sera.

2°. En ce que, lors même que nous sommes, nous ne possédons à la fois qu'une petite partie de notre vie & de notre être: car nous ne vivons que par la pensée & par l'amour. Or nous n'avons dans chaque tems qu'une bien-petite partie de nos pensées & de notre amour; & combien y a-t-il de nos pensées qui se sont échapées, & que nous n'avons plus? Combien de nos connoissances sont péries? Combien de nos affections & de nos volontés se sont évanouies? Combien en aurons-nous que nous n'avons pas encore? Et combien ce peu de pensées & de volontés que nous avons dans le tems présent, est-il éloigné de la multitude de pensées & de volontés qui se sont passées, & qui passeront successivement par notre esprit & par notre cœur? Or tous ces changemens que nous éprouvons, sont autant de morts, puisque nous cessons d'être ce que nous avons été, & autant de nouvelles vies, puisque nous commençons de vivre d'une maniére dont nous ne vivions pas auparavant. L'un & l'autre est contraire à l'éternité de Dieu, qui n'a, ni commencement, ni fin en aucune chose; & c'est pourquoi aucunes de ses connoissances & de ses volon-

tés ne passent, & il n'en aura jamais qu'il n'ait dans son présent. Il n'y a point de passé, ni de futur à son égard. Il est tout ce qu'il a été & tout ce qu'il sera. C'est un présent éternel. ' Il posséde tout son être à la fois & sans succession.

Les tems & les créatures successives coulent devant cette éternité immobile, qui comprend en elle-même la durée passagére de toutes les choses temporelles. Car Dieu, dans son éternité immuable, voit invariablement toutes les diversités qui arrivent aux créatures. Il les voit toujours dans tous leurs différens états; & quoique ces états soient successifs à l'égard les uns des autres, ils ne le sont point à l'égard de Dieu, parce qu'il les voit tous d'une même vue.

De-là il s'ensuit, 1°. Qu'il faut tirer une conséquence générale du néant des créatures, qui ne sont plus ce qu'elles ont été, & qui ne sont pas encore ce qu'elles seront, & qui ne possédent que leur être présent qui se réduit à fort-peu de choses ; ce qui nous oblige à nous anéantir sous l'Etre éternel & immuable. 2°. Qu'il faut aspirer à cette éternité en la maniére que nous pourons la posséder. Or les bienheureux la posséderont en quelque maniére, parce que la vue & l'amour de Dieu, qui feront

leur béatitude, n'auront, ni viciſſitude, ni changement; c'eſt pourquoi il eſt dit, qu'ils loueront Dieu dans les ſiécles des ſiécles.

§. 4. *De l'Immutabilité de Dieu.*

Il faut concevoir l'immutabilité de Dieu par oppoſition à la mutabilité des créatures, ſur laquelle on peut conſidéret que nous ne voyons dans le monde que changemens perpétuels. Tout paſſe, tout finit; rien n'eſt ſtable, ni permanent. Non-ſeulement les particuliers, mais les Etats & les Royaumes ont leurs âges, leurs viciſſitudes & leurs révolutions. Ce ne ſont à tous moments que changemens de théâtre. Les uns ſortent pour faire place à d'autres; & l'on voit en moins de rien renouveler la face du monde.

Bien-loin de trouver de la ſtabilité dans les choſes qui ſont hors de nous, nous n'en ſaurions trouver en nous-mêmes. C'eſt un flux & un reflux continuel de penſées & de mouvemens. Nous ne voyons preſque jamais les mêmes objets d'un même œil. Ce qui nous paroît vrai, bon & utile aujourd'hui, nous paroîtra demain faux, mauvais & inuti-

le. Nos affections & nos humeurs sont encore plus changeantes que nos jugements. Nous éprouvons une variété perpétuelle de mouvemens & de dispositions différentes, tantôt agités & tantôt tranquiles, tantôt tristes & tantôt gais, tantôt pleins de courage & tantôt découragés & abattus. Enfin nous ne trouvons en nous-mêmes rien de ferme, rien d'uniforme, rien de constant. La mutabilité est si naturelle à l'homme, qu'elle lui est nécessaire : l'uniformité d'une action suffit pour le détruire; s'il mange, s'il dort, s'il se repose, s'il marche, s'il travaille sans discontinuation, il est mort. Il suffit, pour perdre l'esprit, de l'appliquer trop long-tems à un même objet. La constance même & la fermeté, quand on les attribue à l'homme, ne marquent qu'un changement moins déréglé.

Pour connoître donc l'immutabilité de Dieu, il n'y a qu'à en retrancher toutes les idées de la mutabilité des créatures. Son être est incapable d'altération; il ne reçoit, ni augmentation, ni diminution, ni diversité de perfection, parce qu'étant parfait, il ne peut rien aquérir de nouveau, ni rien perdre de ce qu'il a. Il n'y a point en Dieu de succession, ni

de contrariété de penſées. Il penſe toujours aux mêmes choſes, & il comprend tout par une penſée unique & immuable. Sa volonté eſt auſſi-ſtable que ſon intelligence. Il aime toujours les mêmes choſes, & dans le même degré, & par la même action. Enfin il fait toujours les mêmes choſes, parce que ſon opération n'eſt autre choſe que la volonté qu'il a que les choſes ſoient faites, & que ſa volonté eſt ſon eſſence & ſa ſubſtance. Les effets des opérations de Dieu peuvent être temporels, mais ſon opération eſt éternelle; ils peuvent être variables, mais ſon opération eſt immuable. Dieu change tout, mais il ne change point en lui-même. Il fait agir, dit ſaint Auguſtin, ſans ceſſer d'être en repos, & faire de nouveaux ouvrages par un conſeil éternel.

De-là il s'enſuit, 1°. Que nous devons nous attacher uniquement à Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu en qui nous puiſſions trouver un appui ſolide : tout le reſte eſt changeant & paſſager : le torrent du monde l'emporte malgré nous, & il ne peut nous en rien reſter que le déplaiſir de l'avoir aimé. 2°. Qu'il faut adorer avec une profonde humiliation, l'immutabilité de l'être de Dieu, en conſidérant notre

mutabilité & l'inconstance de nos pensées, de nos humeurs & de nos dispositions; & qu'il faut mettre tout notre appui & tout notre soutien dans l'amour immuable de Dieu pour ses élus. 3°. Qu'il faut desirer avec ardeur cet état heureux qui nous est promis, où nous serons rendus participans en quelque sorte de l'immutabilité de Dieu, où nos corps seront revêtus pour toujours d'une incorruptibilité immuable, où nous verrons Dieu d'une vue éternelle, où nous l'aimerons d'un amour qui durera toujours, & où nous serons délivrés de cette agitation de pensées & de mouvemens qui nous fatiguent pendant cette vie. 4°. Que dans cette même vie nous devons tendre à une piété égale & uniforme, en nous mettant au-dessus de l'inégalité de nos humeurs, en agissant avec paix & avec tranquilité, quelque tumulte intérieur que nous éprouvions; & c'est-là la maniére dont Dieu veut que nous imitions & que nous honorions en cette vie son immutabilité.

§. 5. *De l'Indépendance de Dieu.*

Les hommes dépendent absolument de Dieu pour être ce qu'ils sont, & ils

doivent chercher leur bonheur hors d'eux-mêmes; & à l'égard du corps, ils dépendent d'une infinité de créatures pour ſubſiſter dans leur être: ils ont beſoin de la terre pour être ſoutenus, de l'air pour reſpirer, des aliments pour ſuppléer au dépériſſement de leurs corps, de mille ſecours pour ſe garantir de l'incommodité des ſaiſons. Dieu au-contraire eſt abſolument indépendant; il ne tient l'être de perſonne; il n'a point beſoin qu'on le lui conſerve, puiſqu'il exiſte néceſſairement; il trouve tout en lui-même; il n'a beſoin d'aucune créature; & s'il veut bien qu'elles lui rendent quelque honneur, c'eſt pour leur bien, & non pas pour le ſien. Sa félicité eſt toute renfermée en lui-même, & ne dépend de rien, hors de lui. Perſonne ne ſauroit rien lui donner, parce que tout lui appartient.

Nous devons en conclure que l'indépendance n'appartient qu'à Dieu, & que cette indépendance ne pouvant appartenir à la créature, rien n'eſt plus injuſte que le deſir de l'indépendance, & qu'ainſi rien ne nous convient mieux que l'état de dépendance; que nous ſommes obligés d'aimer cette dépendance, non-ſeulement comme créatures, mais

aussi comme pécheurs, puisque le premier homme s'étant perdu par le desir de l'indépendance, & ayant imprimé dans le cœur de ses enfans cette inclination malheureuse, Dieu a voulu que les hommes ne pussent guérir de cette plaie profonde qu'ils ont reçue, que par l'amour & la pratique d'une dépendance plus grande que celle à laquelle l'homme innocent auroit été obligé. Car la dépendance de l'homme avant le péché n'auroit regardé que Dieu; il n'auroit reçu des loix que de lui, parce qu'il auroit, sans peine, connu sa volonté par les lumiéres dont son esprit étoit rempli; mais l'entendement de l'homme ayant été obscurci par le péché, Dieu a voulu que sa volonté lui fût déclarée par d'autres hommes, & que l'autorité qu'il a de commander à tous les hommes, fût exercée par quelques-uns de ces mêmes hommes, afin de les obliger à l'assujettissement, & de domter l'amour qu'ils ont pour l'indépendance. Il faut donc aimer cette loi de sa justice, & embrasser avec humilité toutes les dépendances qu'il nous impose, comme des remédes convenables à notre orgueil. Mais, quoique nous devions aimer à dépendre des créatures en la maniére que Dieu le veut, il faut éviter d'en

dépendre d'une maniére que Dieu condamne. Ainſi le reſpect que nous devons avoir pour l'indépendance de Dieu, ne nous oblige pas ſeulement à nous ſoumettre à ceux à qui il veut que nous ſoyons ſoumis, mais auſſi à rompre toutes les dépendances humaines qui diminueroient celle que nous devons avoir pour Dieu.

§. 6. *De l'Immenſité de Dieu.*

DIEU remplit le ciel & la terre ; il eſt dans le ciel & dans les enfers ; les cieux des cieux ne le contiennent point ; & c'eſt ce que l'on entend par l'immenſité de Dieu. On ne doit pas concevoir que Dieu ait une étendue infinie, à la façon des corps, comme un air ou une lumiére immenſe, qui eſt plus grande dans ſon tout que dans ſes parties ; mais il faut s'imaginer qu'il eſt tout entier dans le tout & dans chaque partie du tout.

Dieu eſt par-tout en trois maniéres : 1°. Par préſence, parce que tout eſt préſent à ſes yeux. 2°. Par puiſſance, parce qu'il opére en tout. 3°. Par ſon eſſence, parce qu'opérant en tout, il faut qu'il ſoit par-tout, ſon opération n'étant pas diſtinguée de ſon eſſence ; & comme il eſt en toutes choſes, toutes choſes ſont

aussi en lui, parce qu'il les opére, qu'il les produit & qu'il les soutient.

De-là il s'ensuit qu'étant attachés si inséparablement à l'être & à l'opération de Dieu, & ne pouvant nous en séparer, nous avons un extrême intérêt de nous le rendre favorable durant cette vie, puisqu'autrement nous nous verrons pour toute l'éternité entre ses mains, comme entre celles d'un tout-puissant & inexorable ennemi : car, comme les Saints le trouveront dans le ciel pour jouir de sa présence, les méchants le trouveront dans l'enfer comme vengeur de leurs crimes.

L'immensité de Dieu doit servir à nous humilier, en nous donnant une idée vive de la grandeur de Dieu & de notre petitesse. Nous sommes renfermés & contenus dans un petit espace, nous n'agissons que dans cet espace, nous sommes comme engloutis dans l'immensité de l'univers, au-lieu que le monde entier est comme englouti dans l'immensité de Dieu.

Qui sait que Dieu est par-tout, sait qu'il peut le prier & l'adorer par-tout ; qu'il a par-tout un temple & un sanctuaire ; qu'il a par-tout un refuge & un asyle ; qu'il n'est jamais seul, ni aban-

donné ; qu'il n'y a qu'à se tenir en la présence de ce Dieu, qui est présent partout, & lui exposer ses plaies & ses miséres. Cette même connoissance doit nous donner en tous lieux une exacte modestie & une retenue pareille à celle que nous garderions dans une Eglise.

§. 7. *De la Science de Dieu.*

La science de Dieu est sa propre essence : elle s'étend à tout. Il se connoît lui-même, & comprend parfaitement son essence ; il connoît les créatures qui sont ses ouvrages ; il connoît tout ce que les créatures font & feront, soit nécessairement, soit librement ; il connoît les pensées des hommes, leurs desirs, leurs erreurs, leurs péchés ; il connoît le passé, le présent, le futur ; il connoît ce qui est, ce qui sera & ce qui ne sera pas ; il pénétre tous les replis de notre cœur ; enfin il connoît toutes choses autant qu'elles sont connoissables ; il comprend les grandes & les petites jusques dans le fond de leur être, & rien ne peut lui être caché.

De-là nous devons conclure que, puisque rien ne peut être caché à Dieu, on ne doit rien faire qui puisse lui déplaire ;



qu'il faut se servir de ce regard continuel de Dieu sur nous, pour nous tenir en sa présence, & nous régler dans toutes nos actions; que nous devons uniquement nous mettre en peine de faire notre devoir, & remettre le reste entre les mains de Dieu, qui voit les besoins & les desseins des hommes, & qui sait bien les faire réussir à sa gloire; que nous devons avoir un grand soin de purifier notre ame des moindres taches, puisqu'elle est continuellement exposée aux yeux de Dieu.

§. 8. *De la Toute-puissance de Dieu.*

DIEU peut tout par sa seule volonté, sans instrument & sans dépendre de qui que ce soit: sa puissance s'étend à tout également. Il a tiré & il tire continuellement du néant ces corps immenses qui composent l'univers, c'est-à-dire, les cieux, les élémens & tout ce qui en est composé. Il imprime continuellement dans cette vaste matiére un mouvement qui en produit tous les changemens; de sorte que jusqu'à la moindre feuille & au moindre atôme de poussiére, aucun corps ne se remue que par l'impression qu'il reçoit de Dieu. Il crée continuellement cette multitude d'ames qu'il joint aux corps de

ceux qui naiſſent tous les jours. Tous les êtres ſpirituels n'ont aucune penſée, aucune perception à laquelle Dieu ne contribue & ne coopére. Toutes ſes opérations ſi différentes entr'elles par les ſujets & par les lieux, ne lui coûtent rien; il fait tout cela par un ſeul & unique acte dans une paix ſouveraine. Tous ces ouvrages, qui ne regardent que l'ordre de la nature, ne ſont rien en comparaiſon des opérations ſurnaturelles dans les ames, par leſquelles il les convertit, il les reſſuſcite, il les juſtifie, & les fait ſon temple & ſa demeure. Tout ce que Dieu fait dans les ames en cette vie, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'il opérera dans les ames des bienheureux.

La vue de la toute-puiſſance de Dieu doit nous inſpirer des ſentimens de terreur, qui doivent nous éloigner d'offenſer un Dieu tout-puiſſant. Elle doit nous faire mépriſer toute la puiſſance des hommes, & particuliérement de ceux qui attaquent ſon Egliſe: car que peuvent-ils faire contre un Dieu tout-puiſſant qui renverſera en un moment tous leurs deſſeins, à moins que leurs deſſeins ne ſervent d'acheminemeut aux ſiens? Elle doit nous donner beaucoup de confiance dans nos foibleſſes, en nous aſſurant qu'il n'y a rien

d'impossible à un Dieu tout-puissant. Elle doit nous empêcher de désespérer d'aucune chose, parce que non-seulement rien n'est impossible à Dieu, mais qu'il se plaît quelquefois de renverser les projets des hommes, & de nous faire triompher des plus puissans ennemis, lorsque nous sommes dans la plus grande foiblesse.

§. 9. *De la Providence de Dieu.*

La Foi ne nous découvre pas seulement Dieu dans le monde, soutenant tous ses ouvrages, & leur donnant continuellement l'être, en qualité de Créateur; elle nous le fait voir aussi comme Roi dans son royaume, réglant & conduisant jusques aux moindres choses avec un empire si absolu & une force si invincible, qu'aucune créature ne peut se soustraire à ses ordres, ni s'empêcher de contribuer, par tout ce qu'elle fait de bien & de mal, à l'exécution de ses volontés.

Cette vérité nous donnant lieu de regarder toutes les créatures comme des instrumens entre les mains de Dieu, nous donne moyen, par conséquent, de nous élever à Dieu par-là, & de l'adorer comme le véritable auteur de tout ce qui arrive dans le monde.

Les biens & les maux ſont également propres pour renouveler cette idée : car Dieu eſt le véritable auteur des uns & des autres. Il eſt auteur des biens que nous recevons par le miniſtére des créatures, puiſque c'eſt lui qui nous les deſtine, & qui nous les procure par un ordre exprès de ſa volonté, ſans lequel l'affection & la bonne volonté de tous les hommes enſemble ne pouroit nous être qu'inutile; & il n'en eſt pas moins auteur des maux qui nous arrivent; puiſque c'eſt ſa juſtice qui nous y condamne, & qui emploie, ou les hommes, ou d'autres cauſes ſecondes, pour l'accompliſſement de ſes volontés ſur nous. Il faudroit donc changer ſur cela notre langage, ou au-moins nos penſées; & au-lieu que nous n'avons que les créatures dans l'eſprit, que nous leur rapportons tout, que nous leur attribuons tout, il ſeroit juſte de remonter en toute occaſion à la véritable cauſe de tous les événemens, & de donner à Dieu, dans notre penſée, la part qu'il a effectivement en tout ce qui arrive dans le monde: par ce moyen nous verrions Dieu par-tout & en toutes choſes, puiſqu'il n'y a rien qui ne ſoit réglé par ſa Providence; & ce qui eſt admirable, nous n'y verrions en un ſens rien que de juſte, puiſque rien n'arrive

que par l'ordre de sa volonté, qui est toujours juste. Il ne faut pas se contenter de la reconnoître & de l'adorer dans les grands événemens; mais, comme elle s'étend à tout, & qu'il n'y a point de si petite rencontre qui ne soit ordonnée de Dieu, il faut s'accoutumer à l'honorer en tout, & à lui rapporter les plus petits accidens qui nous arrivent.

La soumission à la conduite de la Providence arrête les inquiétudes sur les choses de la vie présente. Non-seulement il faut croire que Dieu peut nous procurer les choses temporelles dont nous avons besoin, mais il faut croire qu'il le fera, pourvu que nous lui soyons fidéles; ou que, s'il ne le fait pas, c'est qu'il jugera qu'il nous est plus utile d'en être privés, que de les avoir. Car notre Pére céleste, qui nourit les oiseaux du ciel, & qui pare les fleurs des champs de tant de beautés, est bien éloigné de vouloir abandonner des créatures fidéles & attachées à ses ordres. C'est pourquoi, en quelque nécessité que l'on soit réduit, on est obligé de croire que Dieu fera plutôt des miracles, que de nous laisser périr, à moins que, pour notre bien, sa Providence ne nous ait ordonné ce genre de mort. L'inquiétude est toujours accompagnée de man-

que de foi & de confiance en la bonté de Dieu, & de défaut de ſoumiſſion à ſes ordres. On s'inquiéte & on s'agite, parce qu'on ſuppoſe qu'on peut ſe procurer, par des efforts humains, ce qui nous manque ; parce qu'on ne croit pas aſſez que Dieu ſe ſoit chargé de nous en pourvoir, ou que l'on n'eſt pas aſſez ſoumis aux ordres de ſa Providence, & qu'on ne voudroit pas être privé des biens temporels, quand même il le voudroit. Mais on peut s'appliquer à la recherche des choſes néceſſaires à la vie par des motifs très-juſtes & très-légitimes. On peut s'y appliquer, parce que Dieu le veut, parce qu'il nous défend de le tenter, parce que l'ordre commun de ſa Providence eſt d'employer le travail des hommes pour leur procurer ce qui leur eſt néceſſaire. Ainſi l'inquiétude eſt une eſpéce de révolte contre Dieu, & l'application tranquile eſt une exécution des ordres de la Providence. L'inquiétude eſt une recherche de ſoi-même, & l'application fait partie de l'obéiſſance qu'on doit à Dieu, & de la recherche de ſon royaume & de ſa juſtice.

Une ame bien ſoumiſe à la volonté de Dieu, bien dépouillée du deſir des choſes du monde, bien poſſédée de l'amour

de Dieu & de sa justice, a donc sujet de vivre dans un grand repos à l'égard de toutes les choses temporelles dont elle peut être privée: car, ou-elle trouvera ce qui lui sera nécessaire par le soin raisonnable que Dieu veut qu'elle emploie pour se le procurer, par l'assistance & la charité des autres & par les ressources que sa Providence lui fournit; & ces moyens lui tenant lieu de revenus & de richesses, elle ne manquera pas du nécessaire: ou elle ne le trouvera pas, & cette privation la conduisant à la mort du corps, Dieu lui marquera clairement par-là que la vie du corps ne lui est plus nécessaire. Il en est de même de tous les autres biens: si on nous les ôte, Dieu nous fait connoître par-là que nous n'en avons plus besoin: si l'on est privé de réputation, c'est que Dieu juge qu'elle ne nous est pas utile: si l'on est abandonné par ses parens & par ses amis, si l'on est réduit à la solitude & à la privation des consolations humaines, c'est que Dieu juge que nous pouvons nous passer de tout cela. Mais, en récompense, lui seul nous tient lieu de tout; au-lieu de la vie temporelle, il nous donne l'éternelle; au-lieu d'alimens corruptibles, il nous rassasie de l'aliment incorruptible de

la vérité & de la juſtice; au-lieu d'un petit nombre d'amis de la terre, il nous donne tous les Anges & tous les Saints; au-lieu de la gloire humaine, fondée ſur l'eſtime des gens aveugles, il nous donne l'eſtime & l'amour invariable & ſolide de toute la céleſte Jéruſalem.

Ainſi un Juſte eſt toujours dans l'abondance & dans la poſſeſſion de tous les vrais biens; & au-contraire un amateur du monde, fût-il le plus grand Roi de la terre, eſt toujours réduit à l'extrémité de la pauvreté; puiſqu'étant privé de Dieu, il eſt ſans lumiére, ſans alimens, ſans véritables amis: il eſt dans la privation de tous les vrais biens; il eſt l'objet du mépris des Anges & des Saints; il eſt couvert de plaies, accablé de miſéres effectives, menacé de tous les maux, ſans ſupport & ſans reſſource.

§. 10. *De l'Unité de Dieu.*

L'IDÉE d'un Etre très-parfait, qui eſt celle que nous avons de Dieu, exclut néceſſairement la multitude des Dieux: car ils ne ſeroient, ni la fin, ni le bien l'un de l'autre. L'un ne pouroit pas détruire ce que l'autre auroit fait; ainſi chacun en particulier ne ſeroit, ni le bien ſuprême,

ni l'Etre très-parfait, ni le Tout-puissant. Chaque créature n'auroit obligation d'honorer que celui qui l'auroit créée, & pouroit se dispenser de reconnoître l'autre, avec qui elle n'auroit nulle liaison. Ainsi il y auroit un Dieu qu'on ne seroit pas obligé d'aimer, ni d'adorer, & dont on seroit indépendant. Mais nul article de Foi n'est appuyé sur tant de preuves, que l'unité de Dieu: car tout l'ancien Testament, le choix du peuple Juif, les miracles de Moïse & des Prophétes, les punitions exercées sur les Israélites rebelles à Dieu, ont eu pour fin particuliére d'établir l'unité de Dieu, de les retirer de l'idolâtrie, & de les rendre adorateurs d'un seul Dieu, Dieu ayant voulu établir cette vérité avec un soin particulier, comme le fondement de la vraie Religion.

L'opinion de la pluralité des Dieux est un effet de la foiblesse & de l'obscurcissement de l'esprit des hommes: car d'une part, la multitude des besoins & des maux dont ils se sentoient pressés, les a portés à recourir à l'assistance de quelque nature supérieure; & d'ailleurs n'ayant retenu de l'idée de Dieu, que celle de force & de puissance, & l'amour des objets corporels leur ayant fait perdre toute idée des choses spirituelles, ils ont attribué la

divinité à tout ce qu'ils ont cru avoir quelque force ou quelque puissance au-dessus d'eux, & ils l'ont conçue comme un corps: ce qui les a obligés à multiplier cet être supérieur, parce qu'il n'y a point d'unité dans le corps. C'est par cette raison qu'ils ont pris pour Dieux, non-seulement le soleil & les astres, mais aussi les passions & les maladies dont ils se sentoient agités malgré eux, & qu'ils ont formé de tout cela des Divinités corporelles & séparées en divers lieux.

Ainsi l'on doit regarder l'établissement de la croyance de l'unité de Dieu comme une preuve illustre de la vérité de la Doctrine évangélique : car non-seulement cette Doctrine a détruit l'idolâtrie, mais elle l'a détruite dans le tems marqué par les Prophétes: elle l'a abattue par les moyens les moins propres que l'on puisse imaginer pour réussir humainement dans une telle entreprise, c'est-à-dire, par la mort & par les souffrances de tant de Chrétiens, qu'il sembloit que le nom même & la mémoire en dût être abolie.

§. II. *De la sainte Trinité.*

QUOIQU'IL n'y ait qu'une seule Nature divine, indivisible & singuliére, il

y a néanmoins en Dieu trois Personnes, c'est-à-dire, que cette Nature divine, unique & singuliére convient à trois; savoir, au Pére, au Fils & au Saint-Esprit; en sorte que l'unité de la Nature n'empêche point la pluralité des Personnes, ni la pluralité des Personnes, l'unité de la Nature. La Nature divine est tellement une dans les trois Personnes, que les trois Personnes ne sont qu'un même & unique Dieu. C'est ce qui est marqué clairement dans le nouveau Testament: Allez, dit Jesus-Christ, instruisez toutes les Nations, en les baptisant au nom du Pére, & du Fils & du Saint-Esprit; & saint Jean dit: Trois rendent témoignage dans le ciel, le Pére, le Fils, & le Saint-Esprit, & ces trois ne sont qu'un. Chacune des trois Personnes est proprement & véritablement Dieu: elles sont parfaitement égales entre elles; car la Nature divine étant indivisible, elle ne peut se partager; ainsi, comme le Pére est tout-puissant, le Fils l'est aussi, & de même le Saint-Esprit. Le Pére engendre son Fils, & le Fils est engendré par le Pére seul, & le Saint-Esprit ne procéde pas seulement du Pére, mais aussi du Fils.

Mat. 28. 19.

1. Jean, 5. 3.

C'est proprement ce Mystére qui distingue les Chrétiens des Juifs; c'est ce My-

ſtére dont Dieu a réſervé la connoîſſance à ſon Egliſe, & qu'il n'a montré que très-obſcurément à la Synagogue; c'eſt ce Myſtére qui a été attaqué par les premiéres & les plus grandes héréſies, & dont il a conſervé la foi à ſon Egliſe par le miniſtére de ſes plus grands Saints, par les plus grands travaux & les plus grandes ſouffrances de ſes principaux élus. Nous devons donc à Dieu une reconnoîſſance très-particuliére de ce que cette connoîſſance ne nous coûte rien, & qu'il a bien voulu nous l'accorder gratuitement.

CHAPITRE II.

DES OUVRAGES DE DIEU.

§. I. *De la Création du Monde.*

LA Foi nous enſeigne que ce monde viſible n'a pas toujours été, & que Dieu n'en a pas ſeulement diſpoſé les parties, mais qu'il en a tiré du néant la matiére même, il y a environ cinq mille ſept cens ſoixante ans, & qu'ainſi cette matiére n'eſt pas éternelle. Il eſt vrai que l'eſprit humain a de la peine à concevoir comment il eſt poſſible que Dieu ayant été

une éternité sans produire aucun être hors de lui, ait commencé de produire le monde en un certain point de cette éternité; mais il est encore bien plus incompréhensible que le monde ait toujours été; que la matiére soit un être éternel, & qu'il y ait une succession infinie d'animaux & d'hommes. Ainsi la Foi, en nous obligeant de croire que le monde n'est pas éternel, nous soulage plus qu'elle ne nous charge. D'ailleurs tout, arts, sciences, peuples, empires portent les caractéres de nouveauté & d'accroîssement. Le Livre qui rapporte la création du monde, est le plus ancien Livre du monde, le plus authentique & le plus digne de foi; & le premier mot de ce premier Livre est que Dieu créa au commencement le ciel & la terre.

Dieu n'a pas créé le monde en l'état qu'il est, en un instant, mais en six jours: car, pour montrer qu'il ne le créoit point comme cause nécessaire, qui agit selon toute sa puissance, mais qu'il le créoit avec liberté & sans nécessité; après avoir créé le ciel & la terre le premier jour, il fut cinq autres jours à le mettre en l'état où il est, en produisant successivement le firmament, la mer, les planétes, le soleil,

la lune, les oiſeaux, les poiſſons, les animaux & l'homme même.

§. 2. *Des Anges.*

La plupart des Chrétiens s'occupent peu des Anges: étant preſque tous plongés dans les ſens, ils ne ſont touchés que de ce qui les frape; & la Foi ne fait ſur eux que des impreſſions foîbles & languiſſantes. Cependant ce monde ſpirituel eſt la plus noble partie des ouvrages de Dieu; il n'eſt point ſéparé de nous. Les bons & les mauvais Anges ont part à beaucoup d'événemens de notre monde, & principalement à ceux qui regardent le ſalut ou la perte des hommes. Ils ſont mêlés avec nous, & ils agiſſent ſur nous; ils ſont témoins de nos actions, de nos paroles & de la plupart de nos penſées, lorſqu'elles ſont marquées par quelque ſigne; ils ſecondent, ils traverſent nos deſſeins & nos entrepriſes. Il nous eſt extrêmement important de mériter la protection des bons Anges, & de ne pas tomber dans les piéges des mauvais. D'ailleurs ſi ce monde ſpirituel nous eſt inconnu pour un peu de tems, il nous ſera très-connu dans l'éternité, puiſqu'il

faut, par néceffité, être, ou compagnon des bons Anges dans la gloire, ou efclave des méchans dans l'enfer.

§. 3. *Des bons Anges.*

Les Anges ont été créés de Dieu dès le commencement du monde, & l'on croit que ce fut dès le premier jour, fondé fur
Job 38. 7. ce qui eft dit dans le livre de Job, que les fils de Dieu fe réjouirent lorfqu'il pofa les fondemens de la terre. Il eft certain que leur nombre eft très-grand, par ce
Dan. 7, 10. qui eft marqué dans Daniel: Un million d'Anges le fervoient, & mille millions affiftoient devant lui.

Ils ont été créés dans la vérité, c'eft-à-dire, dans un état de grace & de sainteté.
Math. 8. 10. Les bons Anges étant demeurés fidéles à Dieu, jouiffent de Dieu & le voient, & l'affurance qu'ils ont de ne décheoir jamais de l'heureux état où ils font, fait une partie de leur récompenfe. Ils ont outre cela une grande part au gouver-
Héb. 1. 14. nement du monde; ils font tous appelés Efprits deftinés aux miniftéres, qui font envoyés pour fervir ceux qui font héritiers
Tob. 12. 12. du falut, ils offrent à Dieu les priéres des
Apoc. 8. 3. Saints; ils nous rendent même plufieurs affiftances à l'égard des chofes temporel-

les, comme fit l'Ange Raphael à l'égard *Tob. 5.*
de Tobie. Les apparitions de Dieu dans *21.*
l'ancien Teſtament ſe feſoient par le mi- *Gal. 3.*
niſtére des Anges. Ils ſont non-ſeulement *29.*
miniſtres des faveurs de Dieu, mais auſſi *Hébr. 1.*
exécuteurs de ſa juſtice, témoin l'armée *2.* *Iſa. 27.*
de Sennachérib exterminée par un Ange, *6.*
& l'embraſement de Sodome. *Gen. 19.*

Les bons Anges nous rendent bien des *13.*
aſſiſtances. Ils détournent pluſieurs tentations, & empêchent que nous ne ſoyons frapés des objets qui les excitent. Ils diminuent & affoibliſſent les impreſſions des objets, en nous donnant d'autres penſées qui retiennent l'eſprit, & qui l'empêchent de s'abandonner au péché. Ils nous remettent dans l'eſprit nos bonnes réſolutions, & ne nous permettent pas de les oublier. Ils nous procurent des événemens qui ſervent à nous corriger de nos défauts, à réprimer nos paſſions, & ils nous y font découvrir les deſſeins de la miſéricorde de Dieu. Ils empêchent le démon de nous tenter ſelon toute ſa force & toute ſa malice. Ils nous découvrent ſes piéges, ou nous les font éviter, ſans même que nous y penſions. Ils ſoutiennent notre ame, & l'empêchent de ſuivre le poids de ſa corruption.

Puisque nous recevons tant d'assistances & tant de secours des Anges, & particuliérement de notre Ange gardien, il est bien-juste que nous en ayions une reconnoîssance particuliére : car, quoiqu'ils nous rendent des offices par l'ordre de Dieu, ils le font néanmoins par inclination & avec amour; ils desirent très-sincérement notre bien; ils nous le procurent autant que Dieu le leur permet; ils se réjouissent de nos avantages, & ont compassion de nos miséres.

§. 4. *Des Démons.*

Les Démons sont des Anges qui ont été créés, comme les bons, dans la vérité, mais qui n'y étant pas demeurés fermes, sont tombés par leur orgueil & précipités dans l'enfer; & quoique Dieu, par un secret jugement, permette qu'avant le jugement dernier, ils n'y soient pas entiérement attachés, & qu'ils en sortent pour tenter les hommes, ils portent néanmois leur enfer par-tout.

Jean. 8. 44.

Les démons, quoique toujours dispofés à nuire aux hommes, n'en ont néanmoins aucun pouvoir, à moins que Dieu ne le leur donne, & alors c'est, ou pour punir les hommes, ou pour les éprouver, ou

pour les couronner. Les méchans ſont proprement les eſclaves du diable ; il les tient aſſujettis à ſa volonté ; ils ſont dans les piéges du diable, qui les tient captifs pour en faire ce qui lui plaît. Dieu régle néanmoins le pouvoir du démon, & ne lui permet pas d'en uſer toujours à ſa volonté ; mais il y a cette différence entre les méchans & les bons, qu'à l'égard des méchans, il faut que Dieu borne le pouvoir que le diable a de lui-même ſur eux, pour l'empêcher de les porter à toutes ſortes d'excès ; au lieu qu'à l'égard des bons, il faut, afin que le diable puiſſe les tourmenter, que Dieu même lui en donne la puiſſance, qu'il n'auroit pas ſans cela. *2. Tim. 2. 26.*

Tout le monde eſt rempli de démons, qui comme des lions inviſibles rôdent à l'entour de nous, & ne cherchent qu'à nous dévorer. Les hommes ſont ſi vains dans leur aveuglement, qu'ils ſe font un honneur de ne pas les craindre, & preſque de ne pas les croire. C'eſt une foibleſſe d'eſprit, ſelon pluſieurs, d'attribuer aux démons quelque effet, comme s'ils étoient dans le monde pour n'y rien faire, & qu'il y eût quelque apparence, que Dieu les ayant autrefois laiſſé agir, il les ait maintenant réduits à une entiére impuiſſance. Mais cette incrédulité eſt beaucoup *1. Pierre 5. 8.*

plus supportable, quand il ne s'agit que des effets extérieurs. Le plus grand mal est qu'il y a peu de personnes qui croient sérieusement que le diable les tente, leur dresse des piéges, & rode à l'entour d'eux pour les perdre, quoique ce soit ce qu'il y a de plus certain. Si on le croyoit, on agiroit autrement; on ne laisseroit pas au démon toutes les portes de son ame ouvertes par la néglicence & les distractions d'une vie relâchée, & l'on prendroit les voies nécessaires pour lui résister.

Il est bien-rare de trouver des gens frapés de la crainte des démons, & qui aient quelque soin de se garantir des piéges qu'ils leur tendent. C'est la chose du monde à quoi l'on pense le moins. Toute cette république invisible d'esprits mêlés parmi nous, qui nous voient & que nous ne voyons point, & qui sont toujours occupés à nous tenter, en excitant, ou en enflamant nos passions, ne fait pas plus d'impression sur l'esprit de la plupart des Chrétiens, que si c'étoit un conte & une chimére. Notre ame plongée dans les sens, n'est touchée que par les choses sensibles. Ainsi elle ne craint point ce qu'elle ne voit point. Mais ces ennemis n'en sont pas moins à craindre, pour

'être pas craints. Ils le ſont au-contrai-
: beaucoup plus, parce que cette fauſſe
·curité fait leurs deſſeins. C'eſt deja avoir
.it de grands progrès, que d'avoir mis
s hommes dans cette diſpoſition. Com-
e ce ſont des eſprits de ténébres, leur
:opre effet eſt de remplir l'ame de téné-
:es & de s'y cacher.

Hors un petit nombre d'ames qui vi-
ənt de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, les démons
ɔſſédent toutes les autres. Ils y régnent
ɔſolument, & ils réuniſſent tous leurs
forts contre ce petit nombre d'hommes
ıi ſont encore vivans parmi ces cada-
·es qui les environnent, & dont ils ſe
rvent pour les ſéduire.

Le démon ne parle pas par lui-même,
ais il parle par tous les hommes qu'il
ɔſſéde & à qui il inſpire les ſentimens
ı'il voudroit faire paſſer dans notre cœur.
əs gens tracent dans notre eſprit l'image
leurs penſées & de leurs mouvemens; &
nous ne ſommes pas bien ſur nos gardes,
eſt facile de ſe laiſſer aller à ſuivre ſes ſen-
nens par le conſentement du cœur. Il nous
.rle par tous les objets du monde, qui ne
ɹpent pas ſeulement nos ſens, mais qui
nt préſentés à notre eſprit ſous une fauſ-
image de grands biens & d'objets ca-
.bles de nous rendre heureux. Il nous

parle par nos propres sentimens & par ces mouvemens qu'il excite dans notre ame, qui la portent à vouloir jouir de ces biens sensibles, & à y chercher son bonheur. Ainsi nous sommes dans une épreuve continuelle de ces impressions des démons sur nous.

Le démon ne pouvant parler immédiatement au cœur, & ne devant pas se manifester à nous, emprunte le langage des créatures & celui de notre chair & de nos passions, & nous fait entendre par-là tout ce qu'il desire. Il nous dit, par les discours d'un vindicatif, qn'il est bon de se venger; par ceux d'un ambitieux, qu'il est bon de s'élever; par ceux d'un avare, qu'il est bon de s'enrichir; par ceux d'un voluptueux, qu'il est bon de jouir du monde. Il les fait parler, en agissant sur leur imagination & en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles; & il joint en même tems à cette instruction extérieure le langage de nos desirs qu'il excite. Celui des exemples des personnes déréglées lui sert encore plus que celui de leurs paroles. Et enfin la seule vue muette des objets du monde qu'il nous présente, lui sert encore d'un langage pour nous dire que le monde est aimable, & qu'il est digne d'être recherché.

La malice & l'artifice du démon a bien
plus pour but en cette vie de rendre les
hommes criminels, que de les accabler
le miſéres & de maux. Il eſpére bien ſe
lédomager en l'autre vie de tous les mé-
iagemens dont il uſe en celle-ci. Mais,
:omme il ſait qu'il n'a de force & d'empi-
e ſur eux qu'à proportion qu'ils ſont cou-
ables, il tâche de les rendre plus coupa-
les, afin de pouvoir les dominer & tour-
ienter plus cruellement & plus à ſon aiſe.
prend donc pour l'ordinaire dans cette
ie le parti d'exciter & de ſeconder les paſ-
ons. Il tâche de procurer aux ſiens des
cheſſes & des plaiſirs, & de les faire
:uſſir dans leurs injuſtes deſſeins. Il s'ap-
ique particuliérement à empêcher qu'ils
: lui échapent & à éloigner d'eux tout
: qui pouroit les réveiller de leur aſſou-
ſſement. Il emploie toutes ſortes d'a-
eſſes & d'artifices pour les retenir dans
s liens. Il les environne de gens qui les
uent & qui les autoriſent dans leurs dé-
glemens, qui leur en ôtent le ſcrupule,
leur propoſant une infinité de mauvais
emples qui les y confirment. Il les
nuſe & les entretient d'eſpérances trom-
uſes. Il les accable d'emplois, d'occu-
tions, de deſſeins, de divertiſſemens
i les empêchent de penſer à eux. Et

comme, ſelon les diverſes perſonnes & dans les diverſes circonſtances, il a beſoin de divers moyens, il ſe ſert auſſi quelquefois des calamités & des maux de la vie pour les accabler de triſteſſe, les réduire au déſeſpoir, & les empêcher, par la multitude de leurs maux, d'avoir le tems de penſer à ſe convertir. Enfin tout lui eſt bon pour ſe conſerver l'empire de ceux qu'il tient en ſa poſſeſſion, ſe réſervant en l'autre vie de leur faire ſentir la dureté de ſon joug.

CHAPITRE III.

De l'Homme.

§. 1. *De l'Homme conſidéré en lui-même.*

LE dernier ouvrage de Dieu, dans la création du monde, fut l'homme, Dieu l'ayant formé le dernier, comme étant la fin de toutes les créatures corporelles, afin de lui faire connoître, par l'ordre même de la création, ſon véritable ordre, qui eſt, d'être la fin de toutes les créatures corporelles, & d'avoir Dieu pour fin, de mettre au-deſſous de ſoi tous les corps, d'être égal aux Anges, & d'avoir Dieu au-deſſus de ſoi, d'uſer des

créatures & de leur commander, d'être ſoumis & d'obéir à Dieu.

L'être de l'homme conſiſte en un corps & une ame unis enſemble d'une maniére incompréhenſible. Cette union conſiſte, d'une part, en ce que l'ame a le pouvoir de remuer les parties de ſon corps ſelon ſa volonté; & de l'autre, en ce qu'elle a certains ſentimens, cetaines perceptions, certaines penſées à l'occaſion des mouvemens qui ſe paſſent dans le corps. Or nous ne ſaurions comprendre, ni comment un eſprit qui n'a que des actions ſpirituelles, peut remuer un corps & le déplacer, ni comment les mouvemens d'un corps peuvent exciter des penſées & des ſentimens dans un eſprit; de ſorte que ceux qui en parlent le plus raiſonnablement, ſe réduiſent à dire, que c'eſt Dieu qui remue le corps, quand l'ame veut le remuer; que c'eſt Dieu qui imprime ces ſentimens, ces perceptions & ces penſées dans l'eſprit, quand le corps eſt remué.

Le corps de l'homme eſt une partie de la matiére, qui a au-dehors la forme que nous appelons humaine, & qui au-dedans eſt compoſée de vaiſſeaux & de reſſorts qui la rendent capable des actions & des mouvemens que l'on remarque dans les hommes. L'ame eſt cette partie de nous-mê-

mes, qui concoit, qui penſe, qui raiſonne, qui doute, qui aime, qui deſire, qui craint, qui eſpére, qui ſe réjouit, qui s'attriſte, qui haît, qui recherche & qui fuit.

L'ame eſt ſpirituelle & eſt ſouvent appelée dans l'Ecriture ſainte du nom d'eſprit, de même que Dieu. Cette vérité peut ſe prouver ainſi : c'eſt qu'en conſidérant la nature de la matiére ou de la ſubſtance étendue, on n'y découvre rien qui approche de la penſée : car on n'y voit qu'une diverſité de parties & une certaine figure qui peut changer par les mouvemens & la tranſpoſition des parties de cette matiére. Or il eſt inconcevable que le mouvement & la tranſpoſition des parties puiſſe donner à la matiére, qui d'elle-même ne penſe point, la capacité de penſer. Ainſi, comme la matiére ne penſe point, ce qui penſe n'eſt pas matiére : or l'ame penſe, elle n'eſt donc pas matiére ; d'où il faut conclure que la dignité de l'homme conſiſte dans l'eſprit & non dans le corps ; & qu'ainſi notre principal ſoin doit être de cultiver notre ame, & de lui procurer la beauté & l'excellence dont elle eſt capable.

De ce que l'ame eſt ſpirituelle, il s'enſuit qu'elle eſt auſſi immortelle ; & c'eſt un article de Foi, & en quelque ſorte le fondement de toute la Religion. Or la loi

générale de toutes les substances spirituelles est de ne périr jamais. La matiére même ne périt point, & il n'y a pas présentement un atôme de matiére moins qu'il y en avoit au commencement du monde. Pourquoi donc la substance spirituelle seroit-elle d'une autre condition ? Pourquoi forceroit-on son imagination à concevoir l'anéantissement d'une substance qui par soi-même est aussi inconcevable que la création d'une substance ?

La vérité de l'immortalité de l'ame est d'une grande conséquence pour le réglement de la vie ; il n'y a rien de plus important : car toutes nos actions & toutes nos pensées devroient prendre des routes différentes, selon qu'il y auroit de biens éternels à espérer, ou non ; & il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement, si ce n'est par la vue de cette immortalité qui doit être notre unique objet. Que penseroit-on de quelqu'un qui tiendroit ce langage ? Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même ; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses : je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon ame ; & cette partie même de moi-même, qui pense ce que je dis, & qui fait réflexion sur elle-même, ne se connoît

non plus que tout le reste. Tout ce que je connois, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurois éviter. Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; & je sais seulement qu'en sortant du monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité. Voilà mon état plein de miséres & d'obscurité; & ce que j'en conclus, est que je n'ai qu'à passer ma vie sans penser à ce qui doit m'arriver, & à suivre mes inclinations sans réflexion, en fesant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas qu'il y en ait un. Peut-être que je pourois trouver avec un peu de soin quelque éclaircissement à mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, & j'aime mieux aller, sans prévoyance & sans crainte, tenter un si grand événement, & me laisser conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. Peut-on concevoir un plus grand excès d'aveuglement que celui-là?

Il y a encore un aveuglement plus commun & plus prodigieux; c'est celui de ceux qui croyant leur ame immortelle, vivent néanmoins comme s'ils étoient assurés qu'elle fût mortelle; qui sont persuadés que la mort est l'entrée d'une éternité, ou heureuse,

reuſe, ou malheureuſe, & qui ne ſont rien pour ſe procurer l'une & pour éviter l'autre ; qui demeurent même ſouvent dans les états où ils ſavent qu'il n'y a rien à attendre pour eux qu'une éternité de ſupplices ; qui laiſſent cette grande vérité de l'immortalité de l'ame, ſtérile dans leur eſprit, & qui ſe ferment les yeux pour ne pas voir les conſéquences qui en naiſſent néceſſairement.

Voici les conſéquences qu'il faut tirer de l'immortalité de l'ame. Que l'ame étant, par ſon immortalité, capable d'un bonheur éternel ou d'une miſére éternelle, les biens & les maux de la vie préſente ne ſont d'aucune conſidération par rapport à l'éternité. Que tout notre ſoin, toute notre application doit être par conſéquent de nous procurer un état heureux après la mort. Qu'il faut juger par-là de tous les biens & de tous les maux de cette vie ; & qu'ainſi la conduite de ceux qui ne penſent qu'à s'établir, à s'enrichir, à s'élever dans cette vie et à en goûter les plaiſirs, eſt une conduite inſenſée ; & qu'il n'y a d'heureux & de ſages que ceux qui travaillent à acquérir les biens éternels. Que toute la vie n'eſt pas trop longue pour cela. Qu'il ne faut pas différer d'un moment à retrancher en nous tout ce qui peut nous y nuire.

Enfin que tout ce qui est sous le soleil n'est que vanité, quand on s'y arrête, & qu'on s'y attache pour en jouir.

Le seul point de l'immortalité de l'ame régle donc toute la conduite des hommes, en quelque état qu'ils soient. Car, s'ils sont assez malheureux pour douter de cette importante vérité, leur unique application doit être de s'en éclaircir & de retrancher en eux tout ce qui peut les en empêcher, comme l'oisiveté, la multitude des occupations séculiéres & l'application de l'ame aux choses sensibles.

§. 2. *De l'état d'Innocence.*

DIEU créa Adam & Eve dans un état d'innocence qui comprenoit plusieurs avantages.

1°. Ils eussent été exemts de la mort & de toutes sortes de miséres corporelles, comme des douleurs, des maladies, de la lassitude, de la faim & de la soif.

2° Ils eussent été entiérement exemts de concupiscence, qui est une pente & une inclination de l'ame vers les créatures, & particuliérement vers les plaisirs des sens, pour s'y attacher & pour en jouir; qui produit dans l'ame, lorsqu'elle est frapée de ces objets, certains desirs & certains mouvemens qui sont indépendans de la rai-

on, qui la préviennent & qui causent même certains mouvemens dans le corps, qui ne sont pas soumis à la volonté. Or Adam & Eve n'eussent point eu de ces desirs prévenans qui sollicitent l'ame & la portent vers les biens sensibles, & leur corps eût parfaitement obéi à leur volonté. L'homme étoit parfaitement exemt de concupiscence dans l'institution de sa nature, & son amour étoit parfaitement conforme à l'état & l'ordre des choses. Il n'avoit qu'un mouvement réglé & uniforme, qui le portoit vers Dieu, & n'en avoit aucun vers les créatures, que par rapport à Dieu. Il n'aimoit point les choses corporelles, parce qu'il savoit qu'il étoit plus noble qu'elles. Il se tenoit dans le milieu où il avoit été établi, assujéti à Dieu comme à son bien souverain, dominant les créatures insensibles, égal à celles qui jouissent de la raison, & les regardant, non comme son bien, mais comme associés à son bonheur.

3°. Ils n'étoient point, comme nous, assujétis à la nécessité de ne voir presque jamais la vérité que dans des images & par le moyen de fantômes corporels. Ils la voyoient immédiatement en elle-même : car le besoin que nous avons d'images, de Sacremens, de signes corporels dans la vie présente, n'est pas de la nature de

l'homme ; c'eſt la punition de ſon péché ; c'eſt l'effet de la chûte impétueuſe de l'ame dans l'amour des choſes ſenſibles ; mais il n'en étoit pas ainſi avant le péché ; l'état d'Adam & d'Eve n'étoit pas un état de foi, mais de contemplation.

4°. Ils furent placés dans un lieu délicieux, appelé le Paradis terreſtre, où ils eurent en abondance & ſans travail pénible tout ce qui étoit néceſſarie à la vie. Il y avoit dans ce Paradis deux arbres ſinguliers. L'un s'appeloit l'arbre de vie, deſtiné à rétablir l'affoibliſſement où le corps fût tombé peu-à-peu, ſi ſa vigueur n'eût été rétablie. L'autre s'appeloit l'arbre de la ſcience du bien & du mal : nom que Dieu lui avoit donné dans la vue de ce qui arriva, parce que l'homme mangeant du fruit de cet arbre, contre la défenſe de Dieu, éprouva les maux qu'il ne connoîſſoit point, & fut privé des biens qu'il connoîſſoit.

Ainſi Adam & Eve jouiſſoient d'une paix parfaite dans leur ame & dans leur corps. Ils avoient des alimens en abondance pour prévenir la faim, & l'arbre de vie pour prévenir la vieilleſſe. Ils ne craignoient point la mort, parce qu'ils ſavoient qu'il étoit en leur pouvoir de l'éviter. Rien n'incomodoit leurs ſens; ils étoient exemts de

maladies au-dedans, & á couvert de tout accident qui pût les bleſſer au-dehors. Leur corps étoit parfaitement ſain, leurs ſens dans un parfait repos; ils n'avoient, ni chaud, ni froid au-dehors, ni aucune paſſion au-dedans. Rien ne réſiſtoit à leur volonté; ils avoient tout ce qu'ils deſiroient, & n'avoient rien de ce qu'ils ne deſiroient pas. Leurs enfans auroient joui du même bonheur. Ainſi ils n'auroient eu aucune des miſéres de l'enfance; ils auroient eu dès leur naiſſance un parfait uſage de la raiſon; ils auroient eu les mêmes graces ſpirituelles & les mêmes avantages du corps, & auroient été tranſportés dans le ciel ſans mourir.

§. 3. Du Péché originel.

DIEU ayant mis Adam & Eve dans un jardin délicieux, leur permit de manger de tous les fruits de ce jardin, à l'exception de celui de l'arbre de la ſcience du bien & du mal, en les menaçant de la mort, s'ils en mangeoient contre ſa défenſe. Le ſerpent, pour porter Eve à violer le commandement de Dieu, l'aſſura qu'elle ne mourroit point en mangeant de ce fruit, & lui perſuada que Dieu le leur avoit défendu par une eſpéce d'envie, de peur qu'en mangeant de ce fruit, ils ne devinſ-

ſent comme des Dieux ſachant le bien & le mal. Eve ſéduite par les paroles du ſerpent, en mangea & en porta à ſon mari, qui en manga auſſi à ſon exemple. Elle crut le ſerpent plus que Dieu; mais elle n'auroit pu tomber dans cette infidélité, ſi elle ne fût pas déja tombée dans l'orgueil par le deſir de ſa propre excellence. Elle conçut un deſir ambieux d'être ſemblable à Dieu; & ce deſir l'ayant aveuglée, la rendit capable d'ajouter foi aux paroles du ſerpent. Ce fut auſſi l'orgueil qui fut le premier péché d'Adam; il conſiſtoit principalement dans un deſir d'indépendance, à vouloir être affranchi du joug de Dieu, & à n'avoir point de ſupérieur ni de maître. Si-tôt qu'ils eurent mangé du fruit défendu, ils s'apperçurent de leur nudité, & ſe couvrirent de feuilles de figuier. En punition de leur péché, Dieu les chaſſa du Paradis, les condamnant à une vie miſérable & laborieuſe, qui ſe termine par la mort, & punit en particulier Eve par l'aſſujétiſſement à ſon mari & par les douleurs de l'enfantement.

L'homme, par ſon péché, ne s'engagea pas ſeulement à la mort du corps & aux miſéres de cette vie, mais il ſe priva de la vie de l'ame, c'eſt-à-dire, de la grace, de la ſainteté & de la juſtice. Il s'éloigna

de Dieu ; son entendement s'obscurcit & perdit la plupart des lumiéres dont il étoit éclairé ; il cessa de voir & de contempler la vie éternelle en elle-même & sans voile; c'est-à-dire, qu'il fut banni de la contemplation de Dieu ; qu'il fut plongé dans les images corporelles ; ce qui fut figuré par son exclusion du Paradis. Sa volonté conçut un prodigieux amour de soi-même ; & pour remplir le vuide qu'il sentit par cette séparation d'avec Dieu, il s'engagea dans l'amour des créatures, & principalement de celles qui sont sensibles : cet amour produisit en lui la guerre des passions ; il sentit dans son esprit & dans son corps une révolte terrible contre la raison. Enfin sa volonté devint impuissante pour y résister par l'attache inflexible dont elle se lia aux créatures ; ainsi il contracta une espéce de nécessité de pécher, mais une nécessité toute libre, parce qu'elle n'étoit autre chose qu'une volonté ferme & opiniâtre de jouir des créatures & de soi-même.

L'impression de ce péché fut si grande, & le renversement qu'il fit dans Adam & Eve fut si terrible, qu'il corrompit leur nature, & troubla tout l'ordre que Dieu y avoit mis ; en sorte que les enfans qu'ils eurent, tirérent d'eux un corps infecté & corrompu, qui corrompit les ames que

Dieu créa dans ces corps, & les rendit coupables devant Dieu du péché que l'on appéle originel, parce que l'ame le contracte dans le moment de ſon union au corps, qui eſt le premier moment de ſon être.

La certitude du péché originel eſt claire-
ment établie ſur l'autorité de l'Ecriture de
Pſ. 50. l'ancien & du nouveau Teſtament. David
7. reconnoît qu'il a été formé dans l'iniquité,
Job. 14. & que ſa mére l'a conçu dans le péché. Job
4. déclare que perſonne n'eſt exemt de ſouil-
lure, non pas même les enfans d'un jour.
Mais ſaint Paul a été particuliérement choiſi
de Dieu pour établir la foi du péché origi-
nel, auſſi-bien que celle du myſtére de la
Epheſ. 2. grace. C'eſt lui qui enſeigne, que nous naiſ-
3. ſons tous enfans de colére : or il n'y a que
le péché originel qui puiſſe nous rendre
Rom. 5. l'objet de la colére de Dieu. C'eſt lui qui
12. dit, que le péché eſt entré dans le monde
par un ſeul homme, & la mort par le péché;
& qu'ainſi la mort a paſſé dans tous les
hommes, tous ayant péché dans un ſeul;
Rom. 5. & enſuite, que c'eſt par le péché d'un ſeul
16. que tous les hommes ſont tombés dans
la condamnation. C'a été la croyance de
l'Egliſe, comme le marquent les exorciſ-
mes que l'on a toujours faits ſur les enfans,
en les baptiſant, par où l'on proteſte qu'ils

ſont ſous la puiſſance du diable. D'ailleurs la concupiſcence étant un deſir du péché, ne peut avoir Dieu pour auteur; & il faut, pour y réſiſter, que l'homme ſoutienne une guerre contre lui-même. Ajoutez à cela le nombre effroyable de miſéres qui accablent les enfans d'Adam, qui ne pouroient avoir pour ſource que l'impuiſſance & l'injuſtice de Dieu, ſi les hommes naiſſoient innocens.

La certitude du péché originel établie, on doit comprendre, 1°. Qu'il eſt la véritable origine de l'état monſtrueux où nous naiſſons, des contrariétés étonnantes que nous découvrons dans notre nature, de ces ténébres profondes où notre entendement eſt enſeveli, de cette ignorance prodigieuſe des vérités les plus néceſſaires, comme de l'immortalité de notre ame, de ſon vrai bien, de ſon origine, de ſon Dieu, de la véritable Religion & de la voie qu'elle doit tenir : ignorance ſi difficile à diſſiper, que la plupart des hommes y demeurent plongés toute leur vie, & non-ſeulement des particuliers, mais des nations & des peuples entiers. 2°. Qu'il eſt la ſource de ces inclinations corrompues que nous éprouvons en nous, de cette pente aux plaiſirs, qui nous détourne de la recherche de notre véritable bien, de cette injuſtice qui

nous fait rapporter toutes choses à nous-mêmes, qui nous fait desirer que les autres nous aiment, nous estiment, & se laissent dominer par nous. 3° Qu'il est la cause du déréglement de notre imagination & de la révolte de nos sens, qui ne peut être naturel; puisque c'est un désordre visible, que notre corps nous détourne de suivre ce que la raison nous dicte, que la raison ne soit pas obéie, & que notre ame soit fatiguée par des imaginations involontaires qui lui présentent des sujets de tentation & de péché. 4°. Que ces maux effroyables, dont les hommes sont accablés depuis leur naissance jusqu'à leur mort, la pauvreté, les maladies, les vexations qu'ils souffrent, tant de la part des autres, que de celle des démons, ne peuvent être justes, qu'en supposant que les hommes méritent de les souffrir par le péché qu'ils tirent de leur origine. 5°. Que certaines marques de grandeur qui paroîssent encore dans l'homme, quelque misérable qu'il soit, donnent lieu de juger que ces miséres sont des miséres d'un grand Seigneur déchu de son premier état. Il en est de même de cette avidité terrible de bonheur, dont l'homme est tourmenté, & qui le rend incapable d'être satisfait par tout ce qu'il y a dans le monde : avidité qui mar-

que la capacité qu'il a de jouir de quelque chose de plus grand que toutes les créatures. 6°. Que c'eſt le ſeul moyen de démêler tout ce qui paroît déréglé dans l'ordre du monde, comme l'inégalité des conditions, des richeſſes temporelles, des lumiéres même & des graces de Dieu : car le péché originel rendant tous les hommes coupables, les miſéres, la pauvreté, l'ignorance, la privation des lumiéres & des graces de Dieu, ne ſont injuſtes en aucun de ceux qui les éprouvent, & perſonne n'a droit de ſe plaindre de ce que Dieu, par des conſeils ſecrets, traite plus favorablement les uns que les autres, par rapport à cette vie ou à l'autre. Ainſi, quoique le péché originel ſoit la choſe du monde la plus contraire en apparence à la raiſon, il n'y a preſque rien dans le monde qui ne le prouve, & nous ne ſaurions rien comprendre dans l'état du monde, qu'en le ſuppoſant.

§. 4. *Des ſuites du Péché originel.*

Les peines dont Dieu punit, & dans ce monde, & dans l'autre, le péché originel, doivent nous donner une grande idée de la grandeur de ce péché ; & la grandeur du péché originel doit nous donner

une grande idée de la sainteté de Dieu & de ses droits sur les créatures, puisque sa justice condamne à des peines si terribles ceux qui blessent cette sainteté d'une maniére même qui paroît si excusable. Le dessein de Dieu, dans les miséres dont il accable les hommes, est de réprimer leur orgueil : il arrive pourtant qu'une infinité de persones n'en tirent point cet avantage, & que leur dureté étouffant en eux les sentimens de leurs maux, laisse agir leur vanité & leur orgueil avec autant de liberté que s'ils étoient dans l'état du monde le plus heureux. Il faut cependant avouer que les miséres dont Dieu afflige les hommes en cette vie, sont mêlées de vues de miséricorde : car, pour peu que l'on y fasse réflexion, on verra facilement que sans ces maux dont Dieu punit les péchés, le monde ne pouroit subsister, & que ces miséres mêmes sont les grands remédes de nos miséres. La mort est utile & même nécessaire pour délivrer le monde des méchans, & récompenser les bons. Le travail est nécessaire pour occuper les hommes des nécessités de la vie, sans quoi ils ne feroient autre chose que se plonger dans toutes sortes de déréglemens. Les maladies sont utiles pour avertir les hommes qu'ils sont mortels, & pour réprimer leur orgueil par le senti-

ment de l'impuiſſance où les maladies les réduiſent. Il en eſt de même de toutes les autres miſéres qui ſont une ſuite du péché originel. Mais, ſi elles ſont utiles pour empêcher l'accroîſſement de la méchanceté des hommes, & pour la retenir dans quelques bornes, elles ſont encore plus utiles aux gens de bien, pour aquérir, pour pratiquer & conſerver les vertus. Les maux de la vie font l'exercice de leur patience, la matiére de leur pénitence & le reméde de leur vanité; c'eſt ce qui les empêche de s'attacher au monde, ce qui les en dégoûte, & ce qui les porte à deſirer une autre vie, c'eſt ce qui leur fait connoître la grandeur de Dieu, ce qui leur fait voir leur néant, & ce qui les humilie ſous la main toute-puiſſante de leur Juge; c'eſt ce qui leur fait connoître & haïr le péché qui eſt la cauſe de ces miſéres; c'eſt enfin ce qui fait l'objet de leur charité & de leur compaſſion envers les autres, & de l'exercice de la plupart des vertus.

Il n'y a pas juſqu'à la concupiſcence & les paſſions qui ne ſoient utiles aux gens de bien. Comme ils ſavent qu'il ne faut qu'une vue d'eſprit, un conſentement paſſager à la cupidité pour les rendre criminels devant Dieu, la crainte qu'ils ont qu'il ne s'en gliſſe dans leur cœur, eſt un contre-

poids que Dieu leur laiſſe pour les empêcher de s'élever & d'entrer dans un excès de confiance. Ils évitent avec ſoin cette vaine curioſité qui applique aux recherches inutiles qui amuſent l'eſprit : ce qui les porte à renoncer volontairement à tout ce qu'il eſt inutile de ſavoir, à ſe priver de mille nouvelles qui occupent inutilement l'eſprit & rempliſſent ordinairement les entretiens : car il y a quelque choſe dans l'ignorance qui humilie l'eſprit, & qui lui apprend ce qu'il eſt. Les connoîſſances inutiles le privent de cet avantage, & lui cauſent ordinairement de la vanité & de l'enflure. La connoîſſance des miſéres de l'homme, qui ſont une ſuite du péché orginel, pouvant être d'une grande utilité, on va en parler dans une juſte étendue.

§. 5. *De l'Eſclavage du Péché.*

L'ESCLAVAGE commun à tous les hommes eſt celui qui leur convient en qualité de pécheurs. Ils ſont enfermés dans le monde, comme dans une priſon dont ils ne ſortent que par la mort, & tout le tems qu'ils y demeurent, ils ſont aſſervis à mille travaux, à mille fatigues, à mille néceſſités incommodes. Ils ſont entraînés à la mort par un torrent rapide, auquel ils ne

ſauroient réſiſter. Ils ſont aſſujétis à la corruption de leurs corps. Ils ne diſpoſent pas même de leur ame, & fort-ſouvent leur eſprit eſt occupé, malgré eux, de mille penſées fâcheuſes, & leur volonté déchirée de mille deſirs qu'elle ne ſauroit empêcher. On ne peut nier que ce ne ſoit là un état de ſervitude générale & inévitable à tous les hommes. Elle renferme les Rois auſſi-bien que les moindres de leurs ſujets, & tout l'avantage qu'ils peuvent prétendre, n'eſt pas d'être libres, puiſqu'ils ſont, auſſi-bien que les autres, des priſonniers que l'on entraîne à la mort, & qu'ils ſont ſujets aux mêmes miſéres de corps & d'eſprit; mais c'eſt que, comme dans les priſons il y en a quelquefois qui commandent aux autres, Dieu les a choiſis dans le nombre de ces eſclaves, pour leur donner quelque autorité ſur d'autres eſclaves; & cette autorité n'eſt qu'un miniſtére qui ne leur produit que de nouvelles peines & de nouvelles ſervitudes. S'il y en a quelques-uns qu'on puiſſe appeler libres dans cette ſervitude générale, ce ſont ceux qui reconnoîſſent la juſtice de cet état, s'y ſoumettent avec patience & avec amour, & méritent par-là, pour l'autre vie, d'être délivrés de toutes les miſéres de celle-ci. Mais à l'égard des méchans leur eſclavage eſt

pire, puisqu'ils sont tous en la possession du démon, qui les domine d'une maniére si absolue, que saint Augustin les appéle les animaux du diable. Il les remue, il les conduit où il veut. Il agit sur leurs esprits & sur leurs corps par des impressions tout autrement fortes & efficaces que celles par lesquelles il afflige les justes qui ne lui sont pas assujétis; & c'est une suite d'une justice secréte de Dieu, qui assujétit les natures inférieures, comme celle des hommes, à celles des purs esprits, lorsqu'elles se sont laissé surmonter par eux, & qu'elles les ont imités dans leur désobéissance.

§. 6. *De l'Ignorance.*

L'HOMME a l'idée & le desir d'un bonheur souverain gravés dans le fond de sa nature; & cette idée & ce desir sont la source de tous ses autres desirs & de toutes ses actions. Mais avant le péché, cette idée n'étoit pas seulement générale & confuse, comme elle est à présent; elle étoit distincte & particuliére. Il savoit que ce souverain bonheur ne se trouvoit que dans la possession de Dieu, c'est-à-dire, de la sagesse & de la justice éternelle; & il desiroit & aimoit cette sagesse & cette justice. Le péché a effacé de son esprit & de son

cœur cette connoiſſance diſtincte & cet amour particulier du ſouverain bien. Il ne lui en reſte qu'une notion confuſe & générale, laquelle eſt inſéparable de ſa nature. Il ne ſauroit s'empêcher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne conçoit que confuſément ; mais il ne ſait où il eſt, ni en quoi il conſiſte ; & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs : car trouvant des biens créés, qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien ſouverain, il y rapporte ſes actions, & tombe ainſi dans une infinité d'égaremens criminelles.

C'eſt en quoi conſiſtent ces ténébres ; & cela fait voir qu'elles ſont bien-différentes des ténébres corporelles : car les ténébres qui dérobent les corps à nos yeux, ſont une ſimple privation de lumiére qui ſe corrige ſouvent par les autres ſens, ou en s'empêchant de juger de ce qu'on ne voit pas. Mais les ténébres ſpirituelles ne ſont pas de ſimples privations de lumiéres ; ce ſont des erreurs & de fauſſes lumiéres qui portent à juger & à agir. On s'imagine connoître ce qu'on ne connoît point, & voir ce qu'on ne voit point. On croit tenir ce bien dont on a l'idée confuſe, & l'on ne tient rien qui y reſſemble ; & ce qui eſt de plus terrible, c'eſt qu'on ne s'en détrompe que lorſqu'il

est inutile d'être détrompé. C'est l'état où l'homme a été réduit par le péché; & les rayons de sagesse & de vérité qui lui ont fait entrevoir quelques vérités au travers de ses plus épaisses ténébres, ne l'ont point délivré de ce malheur, parce qu'il ne manquoit pas de les rejeter.

La cause ordinaire de ces ténébres est l'impureté du cœur qui n'aime pas les choses selon leur prix, & qui s'y attache, non selon qu'elles le méritent, mais selon le degré de son amour. Ainsi animant certains objets avec une ardeur déréglée, il s'y applique trop, & ne regarde dans les autres que ce qui favorise la passion qui le domine. La vivacité avec laquelle il se porte vers l'objet de son amour, fait que toutes les connoîssaces qu'il a des autres objets, sont foîbles, obscures & languissantes. Ainsi il tire des conséquences, non selon la vérité des choses, mais selon la maniére dont il les sent. Ces fausses conséquences lui servent ensuite de principe : il les suppose bien tirées, & ne les examine plus de nouveau; & c'est ce qui remplit le monde d'erreurs & de jugemens faux, qui passent ensuite d'esprit en esprit par le commerce du langage.

On peut dire encore que toutes les pensées des hommes, sont des pensées d'enfans, & toute leur conduite n'est

qu'une conduite d'enfans. Les plus grandes choses leur paroîssent petites & les touchent peu ; les petites leur paroîssent grandes & les touchent beaucoup. Ils voltigent de pensée en pensée, parce qu'ils ne pénétrent rien à fond. Ils ne connoîssent des choses que de légéres surfaces, & n'approfondissent rien. Ils ne savent, ni s'affliger, ni se réjouir, ni craindre, ni se rassurer. Ils tremblent pour des choses de néant, & ils sont insensibles aux plus grands périls. Ils n'ont aucun sentiment, quand ils perdent ce qu'ils ont de plus précieux ; & ils s'abattent, quand on leur ôte ce qui leur est inutile, ou même ce qui leur nuit. Ils marchent au hasard & sans lumiére dans le chemin de la vie ; & si Dieu ne prenoit soin de les empêcher de se jeter dans des précipices, ils s'y jéteroient à tout moment. Toutes les connoîssances qu'ils ont de l'autre vie & des choses éternelles, sont sombres, vacillantes, superficielles & infiniment éloignées de leur réalité.

Nous ne saurions être délivrés de ces illusions que par la connoîssance de la vérité, qui est Jesus-Christ. C'est lui qui éclaire nos esprits dans cette vie, qui les applique à certaines vérités qui doivent leur servir de régle, & les détournent de

certaines penſées trompeuſes, qui les jéteroient dans l'égarement; il les prévient, les munit, les fortifie, afin qu'ils ne ſoient point emportés par certaines vues qui les détourneroient du droit chemin; il ſe ſert de nos fautes mêmes pour nous en faire éviter de plus dangereuſes; il ménage pour notre ſalut toutes les impreſſions que nous recevons, ou des objets extérieurs, ou des diſcours des hommes; & c'eſt par tous ces ſecours joints à ſa grace, que nous pouvons éviter les dangers infinis des ténébres auxquelles nous ſommes continuellement expoſés.

§. 7. *De la Concupiſcence.*

La concupiſcence, qui eſt ce penchant vers le mal d'où dérive l'amour déréglé de ſoi-même & des créatures, eſt un état de l'ame contraire à ſa nature, & qui la trouble, l'agite & la renverſe juſques dans le fond. C'eſt le péché qui a troublé l'ordre primitif, & qui a donné à l'ame ce mouvement déréglé & impétueux vers les créatures corporelles; & cette paſſion eſt jointe à tous les autres maux de l'ame. L'effet des paſſions eſt d'ôter à l'ame la force, ou plutôt la volonté de s'élever à Dieu; d'abaiſſer l'ame vers la terre, & de l'y tenir attachée; de faire

qu'elle ne sauroit plus se soutenir dans sa rectitude; & enfin, de lui donner la mort, en la privant de la vie de Dieu & de l'habitation de son Esprit saint.

L'homme est si grand, qu'il s'avilit en aimant pour elle-même quelque créature que ce soit. Dieu ne sauroit souffrir cet amour, non qu'il ait besoin de nos hommages, ni qu'il tire aucun avantage de ce que nous lui rapportons nos actions, mais parce qu'ayant créé l'homme pour lui, & l'ayant rendu capable de son amour, c'est un désordre & une injustice que l'homme se prive lui-même de sa dignité; qu'il s'abaisse au dessous des créatures auxquelles Dieu l'a rendu, ou égal, ou supérieur, & qu'il défigure, ou en tout, ou en partie, l'image de Dieu; en dérobant à Dieu quelque partie de son amour. Ainsi Dieu ne condamne & ne punit les hommes, que parce qu'ils se rendent misérables, en se dépouillant de la dignité & des biens qu'il leur a donnés. Il ne veut que l'avantage de ses créatures, & il ne peut souffrir qu'elles y renoncent, ni qu'elles se dégradent. Leur péché est de se priver du bonheur qui leur étoit destiné. L'homme, en péchant, n'ôte proprement rien à Dieu; mais il s'ôte Dieu à soi-même, & ce larcin est une injustice horrible &

envers soi-même & envers Dieu. Ainsi le devoir & le bonheur de l'homme sont inséparables ; & autant qu'il manque à l'accomplissement de son devoir, il diminue autant son bonheur. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a point de péché léger, & que les moindres péchés véniels, que nous comptons pour si peu de chose, sont d'une effroyable conséquence, puisqu'ils nous privent de quelque partie de la participation de Dieu, & que nous y préférons toujours en quelque sorte le fini à l'infini, la créature au Créateur.

Il faut, pour être Chrétien, être exemt du régne de la concupiscence, & être assujéti au-contraire au régne de Dieu par un saint amour. Mais ce levain dominant, qui répand sa corruption dans le fond de l'ame, étant détruit, il en demeure néanmoins des restes, qui ne régnent pas à-la-vérité dans le cœur, mais qui infectent diverses actions particuliéres ; & ce sont les divers retours de l'amour-propre qui y produisent des mouvemens d'orgueil, d'envie, de colére, de tristesse, de recherche de soi-même & enfin les desirs des biens périssables & creés. C'est ce vieux levain qui reste, dont il faut tâcher de se purifier peu-à-peu. Mais, pour ne pas se décourager, il faut faire

état, que cette purification eſt l'occupation de toute la vie : car ces reſtes étant comme des racines qui pouſſent toujours divers rejetons, il faut toujours travailler à les retrancher, autrement ils ſe multiplieroient d'une telle ſorte, que l'ame en ſeroit toute couverte ; & cette corruption augmenteroit tellement, qu'elle infecteroit enfin le fond du cœur. Elle s'y rendroit maîtreſſe, elle y étoufferoit toutes les bonnes ſemences, & elle rendroit l'ame incapable de porter aucuns fruits de juſtice. C'eſt une gangréne qui s'étend, à moins qu'on n'ait ſoin ſans ceſſe d'en arrêter le cours par le fer de la mortification. C'eſt une eau corrompue qui tend à nous infecter, à moins que nous ne travaillions à en décharger notre ame. C'eſt un poids qui nous abaiſſe continuellement vers la terre, à moins que nous ne faſſions des efforts continuels pour nous relever. Enfin c'eſt le cours d'un torrent qui nous emporteroit avec ſoi, ſi nous n'y réſiſtions fortement, en nous avançant contre le fil de cette eau. Voilà la condition avec laquelle Dieu veut que nous vivions en ce monde. C'eſt l'ouvrage qu'il nous impoſe. Si-tôt qu'on apperçoit quelques effets de cet amour corrompu des créatures, il faut incontinent s'armer de la mor-

tification pour le détruire. C'est ce qui rend la vie chrétienne une vie de mort, parce qu'il faut continuellement y mourir à la concupiscence & à ses desirs, en leur retranchant leur nouriture qui est la jouissance de leurs objets. On doit accepter tous les moyens que Dieu donne pour l'affoîblir, qui consistent principalement dans les maux qu'il envoïe, & qu'on doit recevoir de sa main avec un esprit d'humilité & de pénitence. On doit se regarder comme méritant d'être privé de toutes les créatures, & veiller particuliérement à ne pas abuser de la grace que Dieu fait d'en accorder encore l'usage pendant le tems de cette vie. Enfin on doit vivre dans l'état d'une profonde humiliation devant Dieu, puisque, quelques graces qu'on puisse recevoir de sa bonté, on a toujours en ce monde la qualité d'enfant d'Adam qui assujettit à la mort du corps, & qui pouroit même attirer celle de l'ame, si Dieu ne l'en préservoit par une miséricorde toute gratuite.

§. 8. *Des Miséres extérieures de la vie.*

Le comble de la misére, c'est d'être misérable, & de n'être point touché de sa misére. Cependant ce comble de misére

re fait l'état commun des hommes, & preſque rien ne leur convient plus généralement, que d'être tout enſemble accablés de maux & inſenſibles à ces maux qui les accablent.

Cette inſenſibilité ne vient point en eux du mépris qu'ils faſſent des miſéres de la vie ; elle vient de leur aveuglement & de l'emportement de leurs paſſions. Car voici de quelle maniére ils ſe procurent le repos dont ils ſemblent quelquefois jouir. Premiérement, à l'égard des maux paſſés, ils n'y penſent plus ; ils comptent pour peu de choſes tous les maux futurs, & ſe délivrent de la crainte qu'ils pouroient en avoir, ou par des eſpérances téméraires, ou ſimplement en n'y penſant point. Ils ne connoiſſent point-du-tout la plus grande partie de leurs maux ſpirituels, & ils font peu de réflexion ſur ceux qu'ils connoiſſent. Leur amour propre éloigne de leur vue la plupart des objets qui pouroient faire impreſſion ſur leur eſprit ; & par ce moyen ils deviennent capables de jouir de quelques-uns des objets de leurs paſſions, qu'ils ne voient qu'à demi, & dont ils ne conſidérent point les funeſtes ſuites ; & c'eſt-là ce qu'on appéle repos & joie dans le monde.

Avec tous ces miſérables ſoulagemens que leur aveuglement ou leurs paſſions leur procurent, ils ne laiſſent pas d'être ſouvent accablés de triſteſſe & de chagrin, parce qu'il y a une infinité de maux dans la vie, qu'ils ne ſauroient s'empêcher de voir & de ſentir ; mais il y a cette différence entre leurs biens & leurs maux, que leurs biens ne paroîſſent tels que par l'erreur de leur imagination, & que leurs maux ont d'ordinaire beaucoup plus de réalité qu'ils n'en connoîſſent.

Si cette ignorance où ils ſont de la plupart de leurs miſéres, n'avoit point de mauvais effets, peut-être ſeroit-on tenté de la regarder comme une eſpéce de bien; mais il s'en faut beaucoup que cela ne ſoit. Cette fauſſe idée qu'ils ont des biens & des maux de cette vie entretient leurs attaches, nourit leurs paſſions & les empêche de penſer à eux ; & ainſi rien n'eſt plus important que de les en bien détromper, & de les porter à ne pas ſe diſſimuler les miſéres réelles & effectives de la vie humaine. On ne finiroit point, ſi on vouloit repréſenter ici toutes ces miſéres : une image racourcie ſuffira. Regardez les enfans, & conſidérez de combien de maux ils ſont accablés ; par combien de vanités, d'erreurs & de terreurs ils

croîſſent en âge. Quoique l'on ſoit accoutumé de regarder leur état ſans horreur, parce qu'on ſuppoſe qu'ils en ſortiront, il eſt pourtant tel, qu'il n'y a point d'homme ſage qui n'aimât mieux mourir, que d'être réduit à la foibleſſe, à l'ignorance, à l'imbécilité d'eſprit & de corps que l'on voit dans les enfans. Ainſi nous commençons tous la vie par un état que nous jugeons pire que la mort, & cet état miſérable fait une partie conſidérable de notre vie. Il eſt vrai que la raiſon ſe dévelopant peu-à-peu, l'on ſort de quelques-unes des foibleſſes de l'enfance par le moyen de l'inſtruction; mais cela ne ſe fait pas ſans beaucoup de peines & de douleurs. Combien faut-il de menaces & de châtimens pour retenir les enfans dans le devoir, & les former à quelque choſe d'utile? Et combien peu avec tout cela réuſſit-on à l'égard du plus grand nombre? Le torrent de la corruption naturelle en emporte la plupart, & l'obſcurciſſement de l'eſprit n'en empêche-t-il pas une grande partie des autres de comprendre ce qu'on voudroit leur montrer? C'eſt une miſére, que de demeurer dans l'ignorance & dans la brutalité que l'on tire de ſa naiſſance; & c'eſt une autre miſére, que d'en ſortir par des moyens ſi laborieux & ſi pénibles.

Le ſeul avantage des enfans eſt d'être malheureux ſans le ſavoir & ſans diſcerner leurs maux, ſi cela peut ſe nommer avantage; & cela même leur eſt ôté par l'accroîſſement de l'âge, qui leur donnant un ſentiment plus diſtinct & plus net de leurs inclinations, les rend auſſi plus miſérables, parce qu'ils ſont toujours privés de la plus grande partie de ce qu'ils deſirent. On voudroit ne point mourir, n'avoir aucune peine de corps & d'eſprit, n'être point trompé; cependant on eſt expoſé à toute heure à la mort, aux douleurs & aux erreurs. A combien de peines & de miſéres l'homme n'eſt-il pas expoſé dans ce monde depuis le péché? Il eſt vrai que toutes ces miſéres peuvent lui ſervir d'exercices de vertu; mais, ſi la vertu peut bien en uſer, & ſi elle aime à les ſouffrir, elle n'aime pas néanmoins les maux qu'elle ſouffre, & elle ne doit pas même les aimer. Ce n'eſt pas là l'état naturel de l'homme; c'eſt une ſuite de ſon péché; & comme il faut ſouhaiter la deſtruction du péché, il faut auſſi ſouhaiter celle de ſes ſuites. C'eſt un état de guerre & de combat, qui ne nous permet pas de jouir d'aucune paix. Cependant il eſt juſte de tendre à cette paix que le péché a troublée. L'état de guerre ne peut être, ni naturel,

ni éternel ; car tout tend à la paix. En un mot il eſt légitime & conforme à l'ordre de Dieu & à ſa loi éternelle, de deſirer de jouir de lui ſans aucune peine & ſans aucun trouble de corps & d'eſprit, puiſque c'eſt à quoi il a deſtiné l'homme, qui ne peut être que miſérable hors de cet ordre, dans lequel & pour lequel il a été créé.

§. 9. *Des Néceſſités de la vie.*

Il eſt étrange que les hommes puiſſent s'appuyer ſur leur vie, comme ſur quelque choſe de ſolide, eux qui ont des avertiſſemens ſi ſenſibles & ſi continuels de ſon inſtabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs ſemblables, qu'ils voient à tous momens diſparoître à leurs yeux, & qui ſont autant de voix qui crient qu'ils ſont mortels & qu'il faudra bientôt en faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires, qui ſont comme des coups de fouet, pour les tirer de leur aſſoupiſſement, & pour les avertir de penſer à mourir. Je parle de la néceſſite où ils ſont de ſoutenir tous les jours la défaillance de leur corps par le boire & par le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de leur faire ſentir leur foibleſſe, que de les

convaincre, par ce besoin continuel, de la destruction continuelle de leur corps, qu'ils tâchent de réparer & de soutenir contre l'impétuosité du torrent du monde qui les entraîne à la mort? Car la faim & la soif sont proprement des maladies mortelles. Les causes en sont incurables; & si l'on en arrête l'effet pour quelque tems, elles l'emportent enfin sur tous les remédes.

Qu'on laisse le plus grand esprit du monde deux jours sans manger, le-voilà languissant, presque sans action & sans pensées, & uniquement occupé du sentiment de sa foîblesse & de sa défaillance. Il lui faut nécessairement de la nouriture pour faire agir les ressorts de son cerveau, sans quoi l'ame ne peut rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette nécessité? Et encore n'est-ce pas la plus fâcheuse, parce qu'elle n'est pas la plus difficile à satisfaire: celle du dormir l'est bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en cessant de penser, d'agir raisonnablement, & en se laissant tomber dans un état où l'homme n'est presque plus distingué des bêtes; & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de nôtre vie. Il

en eft de même de quantité d'autres néceſſités.

Il faut ſouffrir ces néceſſités, puiſque Dieu nous y aſſujétit. Mais il feroit bien raiſonnable au-moins de les regarder comme des marques de notre foîbleſſe, puiſque c'eſt en partie pour avertir l'homme de ſa baſſeſſe, qu'il plaît à Dieu de le réduire ainſi tous les jours à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déréglement des hommes eſt tel, qu'ils changent en ſujets de vanité ce qui devroit les humilier le plus.

§. 10. *Des Maux de la vie.*

Tous les maux de cette vie étant des ſuites du péché de l'homme, des marques de notre condamnation & des exécutions de l'arrêt qui nous a exclus de notre premiére félicité, doivent nous remettre dans l'eſprit ces grands ſujets de douleur & d'affliction. Tout ce qui fait ſouvenir un Roi dépouillé de ſa premiére grandeur, le touche & l'afflige vivement. Tous les maux ſont de plus des portions de ce calice de fiel & d'amertume que la juſtice de Dieu a deſtiné à tous les pécheurs de la terre, & qu'il fera boire tout entier dans l'au-

tre vie aux réprouvés qui n'auront pas profité de ce qu'il leur en a fait éprouver dans celle-ci: ce sont des avant-coureurs de cette effroyable colére de Dieu, qui éclatera contre eux. Si les maux sont grands, ils font voir combien l'homme est misérable; s'ils sont petits, ils font connoître combien l'homme est foible; & de l'une & l'autre maniére il est digne de compassion. Le peu de fermeté de l'ame, qui est ébranlée de ces coups, nous met notre foiblesse devant les yeux. On voit dans tous les maux des autres ce que nous sommes, ce que nous méritons, de quoi nous sommes menacés.

Mais un Chrétien regarde tout autrement les maux & les souffrances de cette vie. Si-tôt que la volonté de Dieu lui est manifestée, il approuve & il reçoit avec actions de graces cette mesure de souffrances qu'il lui destine, comme la voie de son salut, en le rendant conforme à Jesus-Christ; & quand il n'espéreroit aucune consolation dans cette vie, & que les maux y seroient continuels jusqu'à la mort, dès-là que Jesus-Christ promet que tous ces maux seront changés dans l'autre vie en une joie qui ne finira jamais, il n'hésite pas à prendre le parti de les souffrir avec patience &

même avec joie. Car qu'eſt-ce que la durée des maux d'une vie en comparaiſon de l'éternité? C'eſt infiniment moins, à proportion, qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de ſouffrir un petit mal durant une minute, pour aquérir des biens temporels pour toute ſa vie? Souvent il faut les quitter dès qu'on commence de les poſſéder. La plupart même n'y arrivent jamais; & cependant preſque perſonne ne refuſe de tenter d'y arriver & d'en prendre le haſard; il ſe trouve au contraire très-peu de perſonnes qui veulent ſincérement s'expoſer aux petites peines qui ſont jointes à l'aquiſition des biens éternels.

§. 11. *Du Travail.*

Il faut regarder le travail comme une pénitence que Dieu a impoſée à l'homme, & dont perſonne n'eſt diſpenſé. On doit y apporter des diſpoſitions qui peuvent ſe réduire à celles-ci: travailler fidélement, exactement, perſévéramment. La fidélité conſiſte à s'appliquer, autant que l'on peut, aux mêmes heures, au même travail; afin d'honorer Dieu par l'ordre de notre travail, auſſi-bien que

par notre travail même, & de ne point se laisser surmonter à la paresse, qui nous porteroit à employer inutilement le tems destiné au travail. L'exactitude consiste à faire les choses aussi-bien que nous pouvons le faire, en considérant que c'est pour Dieu que nous les fesons, & qu'il mérite bien toute notre application. Et la persévérance consiste dans la continuation d'un même travail, autant qu'il nous est utile, en évitant ainsi l'inconstance qui est si naturelle à l'amour propre: car,
Prov. 18. 9. comme dit le Sage, celui qui est mou & lâche dans son ouvrage, est frére de celui qui détruit ce qu'il fait. La vie laborieuse a cet avantage de diminuer l'amour du monde, l'amour de la vie, l'attachement aux choses temporelles & la complaisance en soi-même.

Mais il faut pour cela que la charité en soit le principe. Car, quoique la cupidité & la charité soient souvent semblables à l'extérieur, l'une & l'autre appliquant les hommes au travail, & ne permettant pas qu'ils demeurent les bras croisés, elles ne laissent pas d'être fort-différentes dans l'esprit par lequel elles les y portent. La cupidité met toute son espérance dans le travail humain :

la charité la met toute dans la bénédiction que Dieu donne à ce travail. La cupidité veut réussir, à quelque prix que ce soit: la charité ne demande d'autre succès que l'obéissance même qu'elle rend à Dieu. La cupidité se donne totalement au soin des choses temporelles: la charité se réserve toujours de rendre à Dieu ses devoirs. La cupidité croit tout perdu quand les moyens viennent à manquer, & désespère absolument: mais la charité, qui cherche la justice de Dieu dans l'application aux choses temporelles, conserve la même espérance dans le manquement des moyens humains, parce qu'elle sait que Dieu, sur qui elle se fondoit, a des moyens & des ressources infinies pour nous procurer ce dont nous avons besoin. Ainsi elle demeure toujours dans une assiette tranquile, quelque soit le succès de son travail.

§. 12. *Du néant des choses du monde.*

Un de nos plus grands maux est de trop estimer les choses temporelles; & la raison en est, que nous ne nous regardons presque jamais que par une petite partie de notre durée, qui est notre vie. Nous nous renfermons dans le tems, &

nous nous feſons partie du tourbillon qui l'emporte, ſans étendre notre vue plus loin. C'eſt la ſource de cette fauſſe grandeur que nous attribuons aux choſes du monde ; & l'unique moyen de nous en détromper, eſt de changer de vue, & de nous regarder nous-mêmes tels que nous ſommes dans la vérité & devant Dieu. Or, en nous conſidérant de cette ſorte, nous reconnoîſſons d'abord que nous ſommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité qui nous ſuit, & qui ſont deſtinés à un bonheur ou à un malheur éternel. Que ſi nous cherchons alors notre vie dans cet eſpace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atôme imperceptible.

Car non-ſeulement les hommes ne ſont rien à l'égard de Dieu, & ne paroîſſent tous enſemble devant lui que comme une goute d'eau comparée à un océan infini ; mais tous les avantages du monde joints enſemble, ne ſont rien à l'égard du moindre des hommes, parce qu'ils n'occupent qu'un atôme dans ſa durée ; & qu'ainſi en la regardant toute entiére, ils ne la rendent, ni plus eſtimable, ni plus heureuſe. L'éternité rompt toute meſure, & anéantit toute comparaiſon. Qu'eſt-ce donc qu'un Royaume poſſédé durant trente ans, quand

il ſeroit de toute la terre ? Qu'eſt-ce qu'une petite Principauté dans ce Royaume ? Qu'eſt-ce que les autres rangs & les autres qualités au-deſſous de celle des Princes ? Et à quelle effroyable petiteſſe cette vue les réduit-elle ? Cependant c'eſt là le ſujet de la vanité de tous les hommes.

Il eſt étrange comment les hommes ont tant de peine à ſe perſuader du néant du monde, puiſque toutes choſes les en avertiſſent. Car qu'eſt-ce autre choſe que l'hiſtoire de tous les peuples & de tous les hommes, qu'une inſtruction continuelle que les choſes temporelles ne ſont rien ? puiſque nous décrivant ce qu'elles ont été, elle nous fait voir en même tems qu'elles ne ſont plus ; que toutes ces grandeurs & toutes ces pompes qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands deſſeins ſont rentrés dans le néant à notre égard ; que ce ſont des vapeurs qui ſe ſont diſſipées, & des fantômes qui ſe ſont évanouis.

Que découvrons-nous auſſi dans le monde, que des preuves de cette même vérité. Car ne voyons-nous pas à toute heure diſparoître ceux qui ont paru avec le plus d'éclat & qui ont fait plus de

bruit durant leur vie, sans qu'il reste d'eux qu'une mémoire assez languissante ? Ne voyons-nous pas que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé; que notre vie nous échape; que ce qui s'en est écoulé n'est plus rien à nos yeux mêmes; & que le tems emporte tous les maux, tous les plaisirs, toutes les inquiétudes que nous avons ressenties, sans qu'il en reste d'autres traces que celles qui restent d'un songe?

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, est que d'une part nous ne voulons pas concevoir le néant du monde, & que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons presque tous le passé, comme s'il n'étoit rien; les morts sont réduits dans le néant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on nous rapporte les actions dans les histoires, comme des gens qui ont été & qui ne sont plus, & nous ne songeous pas qu'ils sont encore plus vivans qu'ils ne l'ont jamais été, parce que leur esprit agit infiniment davantage, & que la vie présente n'ayant que des actions foibles & languissantes, est plutôt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'est encore par-là que nous con ervons l'estime des grandeurs du monde, parce que nous les regardons com-

me auſſi durables que nous-mêmes, & que nous ne concevons pas que nous ſubſiſtons & qu'elles périſſent ; & qu'ainſi ceux qui les ont poſſédées ne laiſſent pas d'être, quoiqu'ils ſoient privés pour toute l'éternité de ces choſes qui ont fait le ſujet de leur orgueil.

Le but des ambitieux & des voluptueux eſt de ſoutenir leur propre foîbleſſe par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par les richeſſes, l'éclat & l'autorité; les voluptueux par les plaiſirs. Les uns & les autres cherchent à ſatisfaire à leur indigence; mais ils y réuſſiſſent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs beſoins & leurs néceſſités, & leur foîbleſſe par conſéquent; de ſorte que l'augmentation des biens, des honneurs & des plaiſirs de ce monde ne feſant qu'augmenter les ſervitudes & les dépendances, nous réduit ainſi à une miſére plus effective.

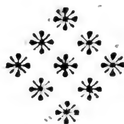
§. 13. *De l'état du monde avant J. C.*

Les hommes depuis le péché ont eu un nuage épais répandu ſur les yeux de leur ame; leur eſprit étoit plein de ténébres. Cependant ils n'ont pu ſe te-

nir en repos dans ces ténébres. Ils ont voulu agir, ils ont voulu marcher, ils ont voulu courir après un bonheur dont ils conservoient une idéè confuse, après en avoir perdu la réalité. Ainsi privés de la véritable lumiére, ils y ont substitué la vanité de leurs pensées ; ils les ont suivies aveuglément & impétueusement : ce qui fait dire à l'Ecriture de ceux qui sont dans cet état, qu'ils marchent dans la vanité de leurs sens, & qu'ils font la volonté de leur chair & de leurs pensées. Voilà l'état qui a régné dans tout le monde avant Jesus Christ. On n'y voit pendant quatre mille ans qu'égaremens, que folies, que désordres qui montent par degrés jusqu'à leur comble. On y voit les vains efforts que l'esprit humain a faits pour trouver quelque lumiére dans les ténébres dont il étoit envelopé, qui n'ont abouti qu'à s'y enfoncer encore davantage. On y voit toutes les nations du monde, excepté les Israélites, plongées dans l'idolâtrie & dans des superstitions également extravagantes & criminelles. Non-seulement les crimes n'étoient pas bannis de ces fausses religions, mais ils en fesoient même partie, & y étoient autorisés par les plus grands esprits. Les Juifs mêmes, quoique plus éclai-

Ephes. 4. 17.
Id. 2. 3.

rés, n'étoient pas meilleurs. De plus, l'eſprit Judaïque conſiſtoit dans la confiance préſomtueuſe en ſes propres forces, fondée ſur le deſir de l'indépendance naturelle à l'homme corrompu; ainſi le Juif ne croyoit avoir beſoin que de lui-même pour accomplir la Loi. Les déſordres de ſon cœur ne l'humilioient point, parce qu'il les comptoit pour rien. Il ne ſe croyoit, ni foible, ni miſérable. Il ne connoîſſoit point la plaie de la concupiſcence, ni la plupart de ſes effets. Il ne s'en humilioit point devant Dieu, & ne lui demandoit point ſa grace. Il ne portoit point contre lui-même ce jugement de juſtice, par lequel on ſe reconnoît non-ſeulement pécheur & miſérable, mais auſſi pécheur orgueilleux, & par conſéquent digne de mépris, d'abaiſſement & d'humiliation: ce qui fait voir juſqu'à quel excès d'aveuglement & de corruption l'homme étoit arrivé; combien ſa raiſon & ſa volonté étoient impuiſſantes pour l'en retirer, & par conſéquent combien il avoit beſoin d'un Réparateur.



CHAPITRE IV.

DE JESUS-CHRIST.

§. I. *De Jesus-Christ considéré en lui-même.*

ON peut connoître Dieu comme étant auteur de l'ordre des élémens, comme exerçant sa Providence sur la vie & sur les biens des hommes ; mais il est tout autrement important de le connoître, comme étant un Dieu qui fait sentir à l'homme qu'il est son unique bien ; que tout son repos est en lui, & qu'il n'aura de joie qu'à l'aimer. Or pour le connoître en cette maniére, il faut que l'homme reconnoisse sa propre misére, son indignité & le besoin absolu qu'il a d'un Médiateur, pour se raprocher de Dieu & pour s'unir à lui. Il ne faut point séparer ces connoissances, parce qu'étant séparées, elles sont non-seulement inutiles, mais nuisibles. La connoissance de Dieu, sans celle de nos miséres, fait l'orgueil : la connoissance de nos miséres, sans celle de Jesus-Christ, fait le désespoir ; mais la connoissance de Jesus-Christ nous exemte & de l'orgueil & du désespoir, & opére notre salut, parce que nous y trouvons Dieu, notre misére, & la

voie unique pour la réparer. Nous pouvons connoître Dieu fans connoître nos miféres, ou nos miféres fans connoître Dieu, ou même nous pouvons connoître Dieu & nos miféres, fans connoître le moyen de nous délivrer de ces miféres qui nous accablent; mais nous ne pouvons connoître Jefus-Chrift, fans connoître tout enfemble; & Dieu, & nos miféres, & le reméde de nos miféres, parce que Jefus-Chrift n'eft pas feulement Dieu, mais que c'eft un Dieu réparateur de nos miféres.

Ceux qui recherchent Dieu fans Jefus-Chrift, ou n'arrivent pas à le connoître, ou ils y arrivent inutilement, parce qu'ils fe forment un moyen de communiquer, fans Médiateur, avec Dieu qu'ils ont connu fans connoître le Médiateur; de forte qu'ils tombent, ou dans l'Athéifme, ou dans le Déifme, qui font deux chofes que la Religion Chrétienne abhorre également.

Il faut donc connoître Jefus-Chrift; favoir qu'il eft le vrai Dieu des hommes, c'eft-à-dire, des miférables & des pécheurs; qu'il eft le centre de tout & l'objet de tout. Qui ne le connoît pas, ne connoît rien dans l'ordre du monde, ni dans foi-même: car non-feulement nous ne connoîffons Dieu que par Jefus-Chrift, mais nous ne nous connoîffons nous-mêmes que par lui. Sans

Jesus-Christ il faut donc que l'homme soit dans le vice & dans la misére, avec Jesus-Christ l'homme est exemt de vice & de misére. En lui est tout notre bonheur & notre vertu, notre vie, notre lumiére, notre espérance; & hors de lui, il n'y a que vices, miséres, ténébres, désespoir, & nous ne voyons qu'obscurité & confusion, & dans la nature de Dieu, & dans notre propre nature.

§. 2. *De l'Incarnation de Jesus-Christ.*

L'HOMME étant pécheur, ne pouvoit être une hostie pure, & l'Ange étant une créature, n'auroit pu offrir une hostie proportionnée à l'outrage fait à un Dieu qui est en quelque sorte infini; il faloit donc que ce fût Dieu même; & c'est ce qui est arrivé par l'Incarnation du Fils de Dieu. Par ce mystére incompréhensible, la seconde Personne de la sainte Trinité, qui est le Fils, s'est unie dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie à notre nature humaine, devenue mortelle par le péché; en sorte que par cette union il a été fait vrai homme, sans cesser d'être Dieu; & ce Dieu fait homme s'appéle Jesus-Christ. Il y a en lui deux natures qui sont unies sans être confondues, & sans perdre leurs

propriétés; savoir, la nature divine & la nature humaine; mais il n'y a qu'une Personne, parce qu'il n'y a qu'un moi, & ce moi est un moi divin: car la nature humaine ne pouvoit dire moi en Jesus-Christ: elle n'étoit pas à soi, mais au Verbe, qui possédoit, régissoit & se servoit de l'humanité, comme l'ame se sert du corps.

Dieu a eu des raisons toutes divines dans le choix qu'il a fait de cette voie incompréhensible d'opérer le salut des hommes. Nous ne devons pas prétendre les connoître toutes. Il en découvrira dans l'autre vie ce qu'il croira nécessaire pour remplir ses élus de l'admiration de sa sagesse. Cependant dès cette vie même on ne laisse pas d'en entrevoir plusieurs rayons qui suffisent pour nous convaincre qu'aucun autre moyen ne pouvoit plus contribuer, ni à la gloire de Dieu, ni à l'avantage des hommes.

Quel autre moyen eût pu relever autant la grandeur & la puissance de Dieu? Car qu'est-ce que le ciel & la terre, les hommes & les Anges en comparaison d'un Dieu homme? C'est le chef-d'œuvre de sa toute-puissance. Tous ses autres ouvrages n'ont aucune proportion avec celui-là.

La puissance de Dieu ne paroît pas seulement en s'élevant, elle paroît encore

plus en s'abaiſſant, parce que l'abaiſſement eſt encore plus éloigné de Dieu, que la grandeur. On auroit pu connoître en quelque ſorte la grandeur de Dieu, ſans l'Incarnation; mais on n'auroit jamais ſu, ſans ce myſtére, juſqu'où Dieu pouvoit rabaiſſer ſa majeſté infinie. C'eſt ce qu'il nous y a appris; & comme il n'y a rien de plus incompréhenſible que ce rabaiſſement, il n'y a rien auſſi de plus grand.

C'eſt peu de choſe à un Dieu tout-puiſſant, que de ſurmonter tout le monde & les démons par puiſſance: car quelle proportion y a-t-il de la force des créatures à celle du Créateur? Mais ç'a été une choſe bien plus grande, que de le ſurmonter par une apparence de foibleſſe, comme il l'a fait en ſe feſant homme.

Quel autre moyen que celui-là eût pu auſſi-bien faire connoître, & la grandeur du péché, & la ſainteté de Dieu? Car c'eſt par l'Incarnation que nous apprenons que le péché eſt ſi étrangement contraire à l'ordre & à la juſtice de Dieu, qu'il a falu que la vie de ſon Fils lui fût offerte, pour l'expier & le réparer. Toutes les autres victimes qui auroient pu lui être offertes par les hommes ou par les Anges, étoient incapables de ſatisfaire à l'outrage fait à Dieu. Ce qui nous don-

ne une idée toute autre de la sainteté & de la justice de Dieu, que celle que nous pouvons tirer de tous les objets du monde.

Quel autre moyen que celui-là eût pu nous marquer autant la bonté & l'amour infini de Dieu envers ses élus, puisque, pour les sauver, non-seulement il leur a donné son Fils, mais il l'a livré à une mort cruelle? Et par-là il s'est engagé à les sauver par une espéce de justice: car le Juste étant mort pour les pécheurs, il est juste que les pécheurs soient délivrés.

L'Incarnation ne sert pas seulement à nous faire mieux connoître Dieu dans sa grandeur, dans sa justice, dans sa sainteté & dans son amour; c'est encore un puissant moyen pour nous fortifier dans la foi, dans l'espérance, dans la charité & dans toutes les vertus. L'homme étant devenu charnel & incapable de connoître immédiatement les objets spirituels, & ayant besoin d'appui, pour y attacher sa foi par divers actes, l'Incarnation lui fournit le moyen le plus convenable & le plus proportionné à cette foiblesse qu'il pût desirer. Car s'attachant à l'humanité de Jesus-Christ, il s'éléve par ce degré jusqu'à la divinité du Verbe; il monte à Jesus-Christ Dieu par Jesus-Christ homme; & en repassant les divers états & les divers mystéres de

cette humanité sainte, il trouve moyen de demeurer long-tems occupé de sa sagesse infinie.

L'Incarnation rend toutes les promesses de Dieu faciles à croire & à espérer: car que ne peut-on pas attendre de la libéralité de Dieu, après cet excès prodigieux de bonté envers les hommes? Il y a bien-plus loin de Dieu à notre bassesse, que de notre bassesse à la participation des biens qu'il nous promet. Il nous a fait connoître, par ce mystére, combien l'homme lui est cher, & à quel prix il étoit résolu de le racheter. C'est par ce prix que nous devons juger de ce que nous devons attendre de sa bonté. Quel motif plus efficace Dieu pouvoit-il employer pour gâgner le cœur des hommes, que de se faire homme pour eux? Par-là il est devenu notre prochain, quelque éloignés que nous fussions de lui par le néant de notre être & par la bassesse infinie de notre péché. Rien ne doit tant nous attirer à l'amour, que d'être prévenus dans cet amour; & ce seroit une étrange dureté de ne point répondre, par un amour réciproque, à l'amour dont Dieu nous a aimés le premier.

§. 3.

§. 3. *De la Vie de Jesus-Christ.*

Jesus-Christ commence sa vie par un état de silence, de solitude, d'inaction & & de dépendance absolue d'autrui. Dès le sein de sa mére il jouissoit pleinement de sa raison, ayant toutes les vertus dans un suprême degré, & il n'a point fait d'actions dans la suite de sa vie, dont il n'eût déja les dispositions toutes formées dans une entiére perfection. Il naît pauvre, parce qu'il méprise toutes les richesses de la terre: il naît dans les souffrances, parce qu'il est l'ennemi des plaisirs des sens: il naît dans l'oubli & le rebut des hommes, parce qu'il haït souverainement la vanité, l'enflure & l'orgueil. Après cela il méne pendant trente ans une vie basse, obscure & inconnue aux hommes, dans le travail & dans l'assujétissement. Jesus-Christ faisoit tout, jusqu'aux moindres actions, avec une sagesse infinie; & n'ayant rien fait que par sa volonté, & toute volonté de Jesus-Christ ayant été gouvernée par le Verbe, tous ses mouvemens ont été par conséquent infiniment sages. Ils ont été produits par une raison divine, & ils sont pour nous un digne objet d'adoration.

Jesus-Christ, dans sa vie publique, a mené une vie commune; mais irréprehen-

sible, où rien ne se démentoit, où les passions humaines, ni les intérêts humains ne paroissoient point. Tout y est conduit par la raison, par la chariré, par la vue de la gloire de Dieu. Il vit avec les hommes, mais c'est uniquement pour le bien des hommes. S'il mange quelquefois chez les riches, parce qu'il devoit montrer qu'il ne les excluoit pas de sa grace & du salut qu'il est venu apporter au monde, il mange presque toujours avec les pauvres & chez les pauvres de ce qui s'y trouve; ce qui étoit joint avec une extrême mortification. Sa vie est une vie toute de fatigue & d'un travail sans relâche & sans délassement, toujours tendue, toujours occupée à ses fonctions. On ne parle pas même dans sa vie de mortifications & d'austérités, parce qu'encore qu'elle en fût toute remplie, néanmoins ce n'étoient point des mortifications où il parût de l'effort. Jesus-Christ n'avoit rien à combattre de ce côté-là, ni d'aucun autre. Il n'avoit rien à quoi il fût obligé de résister. Il a donc embrassé la vie de la croix, parce qu'il l'aimoit, parce qu'il vouloit en donner l'exemple; mais non par le desir de mortifier en lui-même quelque mauvaise inclination, puisqu'il ne pouvoit en avoir. La privation de tout plai-

ſir paroît en lui ſouverainement ; mais elle y paroît ſans effort & par une pure ſuite de ſa volonté.

Jeſus-Chriſt paſſe trente ans de ſa vie, ſans être connu de qui que ce ſoit ; & lorſqu'il ſe fait connoître, c'eſt d'une maniére ſi éloignée de la grandeur & de la pompe du monde, qu'elle ne pouvoit en inſpirer l'amour & le deſir à qui que ce fût. Il évite tout ce qui pouvoit avoir de l'éclat. Il ne paroît point à la cour les Rois. Il ne ſe ſignale point auprès les grands. Il prêche ordinairement aux auvres. Il ne fait aucun établiſſement ans le monde, & il y marche toujours ans la vue de la mort, & d'une mort ruelle & honteuſe, dont il avoit toujours s circonſtances préſentes, & qu'il avoit uvent prédite à ſes diſciples. Il fait, à vérité, une infinité de miracles éclans par la néceſſité de ſon miniſtére, parqu'il devoit accomplir les prophéties, donner des preuves claires de ſa miſn ; mais il les étouffe tellement par le aiſſement de ſa vie, qu'il donne la lirté aux plus vils d'entre les hommes de décrier, de le mépriſer & d'entrepren- contre ſa vie. Il eſt étrange que Je- -Chriſt étant maître de la nature, com- il le feſoit voir par ſes miracles, n'ait

été craint de personne. C'est que les marques d'humilité dont il se couvroit, fesoient encore plus d'impression sur l'esprit, que les marques de grandeur, qui paroissoient dans ses œuvres. En un mot, tout ce qu'il y a de grand & d'éclatant en Jesus-Christ, n'est qu'une suite de son ministére; & tout ce qu'il y a de petit & d'humble, est un effet de sa volonté & de son choix; & l'on ne voit rien en lui qui n'inspire le mépris du monde & de son éclat.

Tout étoit sage en Jesus-Christ, tout étoit charitable. S'il parloit, c'étoit pour éclairer les hommes, pour jeter dans leur cœur les semences de la vérité, pour arrêter leurs passions, pour les empêcher de faire ce qui auroit troublé ses desseins, & qui n'étoit pas dans l'ordre de sa Providence. S'il se taisoit, c'étoit pour ne pas les aigrir, pour ne pas les scandaliser par des vérités disproportionnées à leur foblesse, pour ne pas leur donner lieu de se porter à des violences. Ainsi son silence étoit l'effet de sa sagesse & de sa charité, aussi bien que ses paroles. L'esprit de charité dont il étoit animé, régloit en lui toutes chôses, & les rapportoit à des fins dignes de lui. Il en est de même de certaines passions qu'il a voulu ressentir. Il s'est mis en colére pour nous montrer que

notre colére ne doit avoir que les vices pour objet, & sur-tout les outrages que l'on fait à Dieu. Il a voulu éprouver le sentiment de la crainte de la mort, pour nous apprendre à demeurer soumis dans nos craintes & dans nos foiblesses à la volonté de Dieu, & à la préférer au desir naturel de l'exemtion des maux temporels. Il a desiré ardemment certaines choses, comme de consommer son Baptême, c'est-à-dire, sa Passion, & de faire la derniére Pâque avec ses Disciples, afin de nous faire voir à quoi nos desirs doivent nous porter. Il a pleuré, non sur ses propres intérêts, non sur les maux qu'il devoit souffrir, mais sur l'aveuglement des Juifs, sur l'abus qu'ils fesoient des graces qu'il leur fesoit, sur la destruction de Jérusalem, qui devoit en être la punition, & qui étoit la figure de la réprobation de tous les mauvais Chrétiens.

§. 4. *De la Doctrine de Jesus-Christ.*

La Verbe de Dieu est le Docteur immédiat de tous les hommes par sa nature même, parce quétant la vérité & la sagesse, il faut que cette sagesse & cette vérité se découvrent à notre esprit, afin que nous puissions les connoître & les aimer,

en quoi consiste la réformation de l'homme. Cependant comme il est de la nature de l'homme, ou du-moins de l'état où il est tombé, que les connoîssances des vérités spirituelles soient précédées d'une instruction extérieure qui frape les sens, Dieu s'étoit servi pour cela, dans l'ancienne Loi, des Prophétes; mais ces Prophétes n'étant que des hommes, obscurcissoient en quelque sorte cette instruction du Verbe sur les ames: on croyoit avoir appris des hommes ce qu'on ne pouvoit avoir appris que de Dieu même. Ainsi le Verbe éternel, le Fils de Dieu a voulu exercer par lui-même la fonction de Docteur, non-seulement intérieur, mais aussi extérieur; & c'est ce qu'il a fait en se fesant homme & en prêchant visiblement & effectivement aux hommes les vérités du salut. Les paroles qu'il leur a dites, & qu'il a fait écrire dans son Evangile, ont été les canaux divins, par lesquels il leur a communiqué ses vérités; & comme il n'a pas parlé seulement pour les hommes de son tems, mais pour ceux de tous les siécles futurs, il faut que les fidéles qui y naissent, regardent toutes ses paroles comme pleines de grace, & qu'ils prennent tous Jesus-Christ comme leur Docteur, en toutes les maniéres qu'il a voulu l'être,

non-feulement en ouvrant leur cœur à fes vérités, mais en s'attachant au moyen qu'il a choifi pour les leur communiquer, qui eft d'écouter avec foin les paroles de l'Evangile, dans lequel il attaque la cupidité des biens du monde, l'ambition, l'orgueil, l'amour du plaifir, l'hypocrifie & tous les vices; & établit le culte, l'amour & la crainte de Dieu, l'adoration en efprit & en vérité, le détachement du monde, l'humilité, la patience, l'abnégation de foi-même, & généralement toutes les vertus.

Jefus-Chrift, pour fe préparer à inftruire les hommes, n'a point voulu apprendre rien d'eux, ni par leur inftruction, ni même par le commerce & par l'expérience. Il s'eft occupé pour cela, jufqu'à trente ans, du métier de Charpentier dans une Bourgade peu connue. Ainfi l'on avoit tout fujet de s'étonner qu'il parlât avec connoiffance de ce qu'il n'avoit point appris. Cependant cet homme deftitué de toutes les inftructions des hommes, leur propofe d'abord ce qui n'avoit jamais été propofé par aucun homme. Il leur enfeigne une Doctrine infiniment plus relevée, plus raifonnable, plus fuivie que tout ce que les Philofophes avoient produit au monde. Il leur parle un langage fi divin,

si saint, si éloigné de toutes les passions humaines, que jamais les hommes n'avoient conçu rien de pareil. Il prend la voie unique de faire une impression raisonnable sur la multitude, qui est d'instruire avec autorité, & sans prétendre la persuader par des raisonnemens humains, mais en s'attirant cette autorité par des miracles certains & visibles. Ainsi, en considérant bien le choix de ces moyens, on est forcé d'avouer que de tous les miracles que Jesus-Christ a faits en prêchant l'Evangile, l'Evangile même en est le plus grand; n'y ayant rien de plus divin, de plus digne de Dieu, de plus inimitable aux hommes, que la hauteur, la sainteté & la simplicité de l'Evangile. Les hommes ne font rien qui ne sente l'homme: mais l'Evangile est d'un caractére tout différent. L'homme, c'est-à-dire, ses intérêts & ses passions n'y paroîssent point; & c'est à quoi les hommes n'ont jamais pu parvenir. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour se déguiser; mais on les reconnoît aisément au travers de tous leurs déguisemens.

Il s'ensuit de-là qu'il faut recevoir la Doctrine de Jesus-Christ, non-seulement dans son esprit, mais dans son cœur. Il faut se nourir de ce pain vivant par la méditation, par l'amour, par le respect, & par-

ticuliérement par une exacte obéiſſance à ce qu'elle nous preſcrit: car elle ne nourit proprement l'ame, que quand elle ſe joint à ſes mouvemens & à toutes ſes actions, & qu'elle leur ſert de régle & de lumiére. Il faut la recevoir avec douceur, c'eſt-à-dire, ſans nous irriter de ce qu'elle nous reprend, de ce qu'elle nous rabaiſſe, de ce qu'au-lieu de cette idée avantageuſe que nous avons de nous-mêmes, elle nous oblige de reconnoître que nous ſommes pleins de corruption & de miſére. Il n'y a que la vérité évangélique qui puiſſe ſauver les ames, en les humiliant par la connoiſſance de leurs péchés & de leurs foiblesſes, & en leur apprenant à en chercher le remède dans la grace de Jeſus-Chriſt.

§. 5. *Du Sacrifice de Jeſus-Chriſt.*

La principale qualité de Jeſus-Chriſt étoit celle de Médiateur entre Dieu & les hommes: cette qualité ne conſiſtoit pas ſeulement à réconcilier l'homme avec Dieu, en lui obtenant un pardon gratuit de ſes péchés; elle conſiſtoit de plus à ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & à prendre ſur ſoi les peines qui étoient déſtinées à l'homme, & qu'il devoit ſouffrir ſelon les régles de cette juſtice. Jeſus Chriſt ſachant parfaite-

ment qu'il étoit destiné à rendre un hommage souverain à Dieu, à réparer l'outrage qui lui avoit été fait par les péchés des hommes, à leur procurer le salut & les graces qui leur sont nécessaires pour y parvenir, s'offrit lui-même en sacrifice à Dieu, en menant une vie de souffrances, & la consommant par la mort de la croix. Jesus-Christ, en connoîssant cet arrêt de Dieu son Pére, est entré, dans le moment de son Incarnation, dans cette disposition de sacrifice. Il lui a rendu, par son humanité, l'adoration souveraine qui lui étoit due; il lui a offert sa vie, ses souffrances, ses humiliations & sa mort: ainsi toute sa vie n'a été qu'un continuel sacrifice.

Jesus-Christ n'a pu s'offrir en sacrifice dès le premier moment de l'être de son ame, sans que son ame ait conçu la grandeur des outrages que les hommes ont faits à Dieu, l'énormité de leur malice, la profondeur des maux où ils se sont plongés & dont ils sont ménacés, & la grandeur des maux qu'il étoit obligé de souffrir lui-même pour les en délivrer. Or il n'est pas possible que Jesus-Christ eût dans l'esprit des objets si terribles & si affligeans, qu'il n'en conçût une douleur très-vive; & de-là on doit en conclure, que n'ayant jamais perdu ces objets de

vue, il a paſſé toute ſa vie dans une affliction intérieure & inconcevable.

Cette diſpoſition de ſacrifice où étoit Jeſus-Chriſt, l'a porté à ſouffrir toutes ſortes d'humiliations. Comme il ſe regardoit chargé des péchés des hommes, il s'eſt autant rabaiſſé, comme les hommes s'étoient élevés; il a accepté, par cette diſpoſition, toutes les humiliations qu'il a voulu ſouffrir enſuite durant ſa vie. Il a privé ſon humanité de tout l'éclat de gloire qui lui étoit due. Il a ſouffert de vivre inconnu dans un monde qui étoit à lui, & dont il étoit le Créateur; & il a été comme un ver de terre & l'opprobre des hommes. Il s'eſt ſoumis dans ce monde à toutes les loix, qui n'étoient faites que pour les pécheurs; & il a voulu en porter le caractére, en ſouffrant la circonciſion. Il s'eſt échapé ſouvent à la cruauté des Juifs en changeant de lieu. Il s'eſt abandonné à la fureur des hommes, comme s'il n'avoit pas eu le pouvoir de s'en défendre. Il s'eſt laiſſé accabler d'injures, de calomnies, d'ignominies, & il a ſouffert d'être l'objet de leurs inſolences & de leurs inſultes; & enfin il s'eſt réduit dans ſa Paſſion au plus grand anéantiſſement où un criminel puiſſe être réduit.

Jesus-Christ n'avoit pas seulement ordre de son Pére de se sacrifier, mais aussi de se sacrifier pour le salut des hommes: car Dieu l'avoit donné aux hommes pour mourir pour eux. L'ame de Jesus-Christ entra donc dans ce sentiment de l'immense charité de Dieu, dès le premier moment de son être. Elle offrit sa vie pour eux, & leur obtint, par cette oblation, tous les dons qu'ils reçoivent, non-seulement dans la suite de leur vie, mais dans toute l'éternité. Cette disposition de sacrifice n'a pas été pour un moment dans l'ame de Jesus-Christ: elle y a été perpétuelle, & c'est elle qui la conduit sur le Calvaire: ce qui nous oblige, non-seulement à un amour perpétuel pour Jesus-Christ, mais à accepter toutes les humiliations & les souffrances qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, en reconnoîssant que nous les méritons en qualité de pécheurs.

§. 6. *De la Mort de Jesus-Christ.*

L'HOMME, en qualité de créature, étoit obligé de sacrifier à Dieu; mais, au lieu de sacrifices spirituels qu'il lui eût offerts dans l'état d'innocence, son devoir, comme pécheur, étoit de sacrifier sa vie même pour réparer l'outrage fait à la majesté de Dieu; cependant le péché

qui l'obligeoit à ce devoir, l'en rendoit en même tems incapable. Il devoit à Dieu une victime d'expiation, mais une victime capable d'appaiser Dieu & de réparer le péché; & il étoit bien-éloigné de pouvoir être cette victime, étant corrompu & souillé, & toutes ses vertus étant infiniment disproportionnées à la grandeur de l'offense qui avoit été faite à Dieu. Il étoit donc obligé à l'impossible, & c'étoit bien en vain qu'il substituoit en sa place le sang des bêtes, dont Dieu ne pouvoit se satisfaire. Mais ce qui étoit impossible à l'homme, & même à tous les Anges, le Fils unique de Dieu l'a rendu possible, en se substituant, & au sacrifice des bêtes, & à l'homme même, & en offrant à son Pére sa vie, qui étoit d'un prix infini, pour l'expiation & la réparation du péché. Ainsi la croix n'est pas seulement l'instrument du supplice de Jesus-Christ, c'est l'autel de son sacrifice; c'est-là qu'il immole la victime de son corps, pour l'offrir à Dieu dans toute l'éternité; & c'est par ce moyen tout divin & infiniment éloigné des pensées des hommes, qu'il leur donne moyen de satisfaire aux devoirs qui leur étoient impossibles, d'offrir à Dieu leur vie, & de lui présenter un sacrifice d'expiation, ca-

pable de réparer le péché : car Jesus-Christ, en les rendant ses fréres; les associe à son Sacerdoce. Il leur donne droit de l'offrir lui-même, & d'y joindre le sacrifice de leur vie, qui n'étant pas digne d'être présentée à Dieu par elle-même, en devient digne quand elle est jointe au sacrifice de Jesus-Christ. C'est donc la dévotion que nous devons avoir, & que nous apprenons de la croix, de nous offrir conjointement avec Jesus-Christ, & de lui demander la grace de consommer notre sacrifice, en l'unissant au sien dans le moment de notre mort.

Toutes les actions de Jesus-Christ étant d'un prix infini, suffisoient de droit pour racheter les hommes & pour satisfaire à la justice de Dieu; mais elles ne suffisoient pas selon toutes les vues que la sagesse infinie de Dieu avoit de racheter les hommes par une rédemtion abondante, qui leur témoignât pleinement la grandeur de son amour & de sa miséricorde, qui les instruisît pleinement de leurs devoirs, & qui satisfît à tous les autres desseins que Dieu avoit en imposant à son Fils la loi de mourir. Ainsi la mort de Jesus-Christ étoit nécessaire en ce sens pour le salut des hommes. Aussi Jesus-Christ a toujours tendu à la mort comme à la fin & au ter-

ne de sa venue; & c'est particuliérement sa mort qu'il a attribué notre salut. Dieu ous l'a donné afin qu'il mourût pour ous. Cependant il est étonnant que les ommes soient dans la stupidité & dans ingratitude pour un bienfait si ineffable. Iais, si la grace n'amollit la dureté de os cœurs, si elle ne les rend sensibles à amour infini de Jesus-Christ, sa mort ne ra que la conviction, & non pas le reméde de notre ingratitude & de la corrution de notre cœur.

7. *De la Descente de Jesus-Christ aux enfers & de sa Sépulture.*

Si ce fut une terrible surprise pour les émons d'appercevoir, au moment de la ort de Jesus-Christ, leur empire détruit, e sentir sa puissance, & d'être obligés e reconnoître qu'ils seroient éternelleent assujétis à celui qu'ils venoient de ire mourir, comme à leur Maître, leur ge & leur Dieu; quelle fut leur rage, rsqu'ils se virent enlever les justes dont captivité consoloit leur malignité! Car me de Jesus-Christ, aussi-tôt après avoir é séparée de son corps, descendit aux fers pour y exercer son empire, & pour tirer les ames des justes qui se trou-

vérent en état d'entrer dans la gloire, & entre autres celle d'Adam. Quelle fut au-contraire la joie de ces saintes ames, lorsqu'elles virent celui qu'elles avoient attendu durant tant de tems ! Toute puissance ayant été donnée à Jesus-Christ après sa mort, & le monde entier étant l'héritage qu'il avoit aquis, il étoit juste qu'il commençât à s'en mettre en possession, en se fesant reconnoître dans les lieux qu'il ne devoit plus honorer de sa présence visible après sa résurrection. Mais cet empire de Jesus-Christ, qui fit la joie & la consolation des uns, fut & sera à jamais le désespoir éternel des autres. Tous les réprouvés frémirent de crainte à la vue de celui qui combla les élus de joie. Quel étrange aveuglement est donc celui des hommes, de se mettre en état que l'empire de Dieu, auquel ils ne sauroient se soustraire, soit l'objet éternel de leur désespoir ! Et quel enchantement monstrueux d'être persuadé de cette vérité, de la croire, & de vivre comme si on ne la croyoit point!

Jésus-Christ en descendant aux enfers, prit possession de la plus grande portion de son empire, parce que le nombre des morts qu'il y trouva, surpassoit de beaucoup celui de tous les hommes qui étoient

vivans. Il s'assujétira de même tous les autres, les uns après les autres, & la fin du monde n'est retardée que jusqu'à ce qu'il soit entré pleinement en possession de son empire, & que Dieu ait réduit ses ennemis à lui servir de marche-pié. Mais cet empire étant double, l'empire de sa justice qu'il exerce sur ceux qui ont mérité sa haîne, & celui de sa miséricorde, par lequel il répand les effets de son amour sur ceux que la charité lui assujétit, ces deux conduites si différentes ne dépendent que du petit espace de la vie. Il a traité les esprits qu'il trouva dans les enfers, selon l'usage qu'ils avoient fait de leur vie. Il traitera de même les autres. Qui n'a point aimé Jesus-Christ durant sa vie, ne l'aimera jamais dans l'éternité, & qui l'a aimé véritablement, ne cessera jamais de l'aimer & d'éprouver les effets de son amour : ainsi c'est sur l'amour de Jesus-Christ que nous pouvons fonder un jugement solide de notre sort éternel.

Le corps de Jesus-Christ, qui étoit resté mort sur la croix, la divinité y restant toujours unie, cessa dès-lors d'être exposé aux outrages des hommes par des raisons d'une sagesse divine. Comme les humiliations de Jesus-Christ étoient finies

par sa mort, & qu'il étoit entré dès-lors dans uns état de grandeur & de puissance, il arrêta tout-d'un-coup la fureur des Juifs. Il inspira à Nicodême & à Joseph d'Arimathie le courage de demander son corps, quoique cette demande fût dangereuse; & Pilate se rendit facile à leur priére: les Juifs même n'en empêchérent point l'exécution. Le corps de Jesus-Christ fut donc enseveli & mis dans le sépulcre par le ministére de ces deux Saints, destinés particuliérement à cette œuvre, & principalement par celui de la sainte Vierge. En effet il faloit que son sépulcre fût glorieux, comme les Prophétes l'avoient prédit; qu'il fût à jamais le témoin de sa mort & de sa résurrection; qu'il fût une marque éclatante, parmi tous les peules, de la victoire de Jesus-Christ; & ainsi il falloit que son corps y fût mis, & que les Juifs en fussent les témoins & les gardiens.

Jesus-Christ a voulu que son corps mortel fût crucifié, parce qu'il portoit la figure du vieil homme qui doit être détruit dans tous les Chrétiens. Il a voulu qu'il fût enseveli, parce que l'accomplissement de la mort du vieil homme demande, non-seulement qu'il soit privé d'action, & réduit à la privation de tout

e qui nourissoit ses passions, mais aussi u'il soit entiérement caché aux hommes, t qu'il ne frape plus du tout leurs yeux t qu'on ne voie paroître dans les ctions du Chrétien que l'homme nou- eau. C'est ce qui est figuré par notre Ba- tême. Nous n'y sommes pas seulement endus semblables à Jesus-Christ mort, iais aussi à Jesus-Christ enseveli, comme it saint Paul, comme étant ensevelis Rom. 6. 3. 4. ous les eaux, pour marquer l'ensevelis- ement du vieil homme. Cet ensevelisse- ient doit être déja, en quelque dégré, ans tous les Chrétiens, dès le tems de eur Baptême, par la séparation entiére es actions criminelles qui ne doivent plus tre, ni paroître dans les Chrétiens. Mais s sont obligés de plus de le perfection- er toute leur vie, en retranchant toutes es branches de la concupiscence, qui est e vieil homme; afin qu'étant pleinement étruite à la mort, ils n'aient plus qu'à at- endre une résurrection glorieuse.

. 8. *De la Résurrection de Jesus-Christ.*

La justice de Dieu étant pleinement sa- sfaite par la mort de Jesus-Christ, il é- oit juste qu'il rentrât dans son état na- urel. L'état d'humiliation & de souf-

france étoit un état étranger, qui ne convenoit point à Jesus-Christ. Il s'y étoit soumis pour racheter les hommes; mais cette rédemtion étant opérée, il faloit que les humiliations & les souffrances cessassent, & que Jesus-Christ jouît de la gloire qui lui étoit due.

La vie glorieuse dans laquelle il entra au moment de sa résurrection par la réunion de son ame avec son corps, est incompréhensible. Il suffit de dire que la toute-puissance de Dieu déploya toute sa magnificence pour enrichir son humanité sainte; que toute-puissance lui fut donnée dans le ciel & dans la terre; & que l'effusion des dons de Dieu sur elle fut proportionnée à l'amour que Dieu avoit pour son Fils & à ce que ce Fils avoit mérité par ses souffrances.

Cette puissance qui est donnée à Jesus-Christ, n'est pas celle qui lui convient comme Dieu, laquelle n'a pu lui être donnée de nouveau, puisqu'il l'a toujours eue. C'est celle qui a été donnée à son humanité sainte, comme une récompense de sa mort & une suite de sa résurrection. Par cette puissance il est établi le Roi & le Souverain de toutes les créatures, pour en disposer souverainement selon ses volontés. Ainsi c'est un droit nouveau par

lequel nous appartenons à Jesus Christ en toute maniére, temporallement & spirituellement, sans qu'il y ait personne qui puisse le soustraire à sa puissance. Il est établi paincipe de toutes les graces & de toutes les pnnitions de Dieu, c'est-à-dire, de tous les événemens de la vie des hommes, puisqu'il n'y en a point, qui ne soient de effets, ou de sa miséricorde, ou de sa justice.

Ce que l'on doit sur-tout considérer, c'el la miséricorde que Jesus-Christ a exercée envers nous en ressuscitant. Il étoit nécessaire qu'il nous montràt en sa personue quel seroit l'effet de la délivrance qu'il nous avoit procurée, & quel devoit être le but de notre éspérance. Il faloit qu'il nous fît voir à quoi nous étions appelés, & quelles étoient les richesses de la gloire de l'héritage qu'il destine aux Saint. Il ne nous avoit pas rachetés seulement selon l'ame, mais aussi selon le corps; il faloit donc qu'il nous montrât en lui-même le modéle de cette rédemtion, pour nous donner lieu d'espérer que, comme il avoit réssuscité & rempli de gloire ce corps qui avoit été attaché à la croix, & mort pour nous, il ressusciteroit de même les nôtres, quoique pour satisfaire à la condamnation

du premier homme, ils fussent tombés sous l'empire de la mort.

Cet état dans lequel Jesus-Christ est entré par sa résurrection, étoit de plus nécessaire pour opérer le salut du monde, & pour appliquer efficacement aux hommes les graces qu'il leur avoit méritées par sa mort. Il en avoit déja donné quelques-unes par avance à des personnes choisies; mais ce n'étoit encore rien en comparaison de l'effusion qu'il devoit en faire pour former son Eglise, & pour convertir toutes les nations à la vraie Foi. Dieu a donc voulu que ces effets d'une puissance extraordinaire procédassent de Jesus-Christ, élevé dans un état proportionné à la grandeur de ses œuvres, & que devant agir avec une puissance infinie, il fût lui-même rempli de gloire & de puissance, selon son humanité même, toutes les marques de son infirmité étant effacées. Ainsi la résurrection de Jesus-Christ doit être un grand sujet de joie pour tous les Chrétiens, & doit les porter à adorer Jesus-Christ en esprit dans la vie immortelle où il est entré.

Jesus-Christ glorieux & ressuscité ne doit pas être seulement le sujet de notre joie, il doit l'être de notre imitation, se-

on saint Paul, parce que la vie d'un vé- *Rom. 6.*
itable Chrétien doit être l'image de la *4.*
vie de Jesus-Christ ressuscité. Jesus-Christ
essuscitant selon le corps, est entré dans
ıne vie immortelle ; une vie toute nou-
velle, qui ne tient rien de la mortalité
& de la misére ; une vie toute séparée
lu monde, qui n'a rien de commun a-
vec sa corruption ; une vie dégagée de
oute la servitude des créatures, & uni-
quement attachée à Dieu ; une vie qui
e met à couvert de tous les efforts de la
nalice des hommes, qui le rend insensi-
ble à tous leurs outrages, & le met en
possession d'un bonheur inaltérable. Saint
Paul ne propose pas un autre modéle
aux ames ressuscitées. Il veut qu'après
avoir renoncé à la servitude du péché,
elles n'y retombent jamais ; que la vie
qu'elles ont aquise, soit immortelle com-
me celle de J. C. qu'elle les sépare de
l'amour des créatures, pour les attacher
uniquement à Dieu ; qu'elles soient une *1 Cor. 5.*
pâte toute nouvelle & de nouvelles créa- *7.*
tures, formées selon la sainteté de Dieu; *Gal. 6.*
qu'elles vivent en esprit, & qu'elles mar- *15.*
chent en esprit ; qu'elles renoncent à la
chair & à ses œuvres, & que de jour
en jour leur renouvellement s'augmente.
C'est l'idée qu'il nous donne d'un Chré-

tien ressuscité. C'est ce que doit opérer en lui la résurrection de Jesus-Christ. C'est à nous à voir si ces marques nous conviennent, au-moins en quelque degré. Car si elles ne nous conviennent point-du-tout, nous n'avons aucune part à la résurrection de Jesus-Christ, & nous devons nous regarder comme engagés dans la mort, & n'attendre d'autre partage que la mort.

Enfin la résurrection de Jesus-Christ, en nous servant de modéle pour régler notre vie, doit être encore l'objet & le soutien de notre espérance & de nos desirs, & notre unique consolation dans les maux de cette vie. Car Jesus-Christ n'est pas ressuscité seulement pour lui; il est ressuscité comme le chef de ses membres, comme le premier-né d'entre ses fréres, qui est entré en possession d'un héritage qui les attend, & dont il leur a promis de leur faire part. Tous les Chrétiens ont donc une maison bâtie dans le ciel, pleine de biens & de richesses inconcevables, que nul homme ne peut leur ravir, puisque Jesus-Christ même en est le gardien. Si leur corps périt & se corrompt, ils entreront en possession d'un corps incorruptible, incapable de miséres, & qu'ils ne peuvent

avoir

avoir que dans le ciel. La réſurrection de Jeſus-Chriſt leur en eſt le gage, parce qu'il leur a promis de les rendre ſemblables à lui ; & c'eſt pourquoi ils doivent toujours l'avoir en l'eſprit dans cet état, afin de s'animer à mépriſer tous les biens & tous les maux de ce monde.

§. 9. De l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt.

Il n'y a rien de plus éloigné de l'eſprit humain, ni de plus digne de l'eſprit de Dieu, que la vie que Jeſus-Chriſt mena après ſa réſurrection & avant ſon aſcenſion dans le ciel. Il parut ſouvent à ſes Apôtres, pour les fortifier dans la foi de ſa réſurrection, & lever tous leurs doutes ſur ce point, parce que c'étoit particuliérement cet article capital dont il les établiſſoit témoins, & qu'ils devoient prêcher à toute la terre. Sa préſence viſible avoit été néceſſaire pour former l'Egliſe ; mais après que l'Egliſe eut été fondée, il faloit que cette préſence viſible de Jeſus-Chriſt fût ſouſtraite aux Apôtres & au monde ; & cette ſouſtraction n'étoit pas moins eſſentielle à l'Egliſe formée, que ſa préſence l'avoit été pour la former : car le deſſein de Dieu, en formant l'Egliſe, a été de faire une ſociété de gens qui vécuſſent de la Foi, qui eſpéraſſent des biens

invisibles, & qui, pour ces objets invisibles, méprisassent tout ce qu'il y a de visible.

Rien de plus grand & de plus majestueux que l'ascension de Jesus-Christ dans le ciel. Il s'y est élevé par sa propre force, qui étoit celle de sa divinité & celle de son humanité même glorifiée. Il a pénétré les cieux ; il s'est élevé au plus haut des cieux, en menant captive avec lui la captivité même, c'est-à-dire, cette troupe de Saints qu'il avoit tirés des enfers. Il y est entré en prenant possession de sa gloire, de son royaume & de l'empire sur toutes choses : il y est assis ; ce qui signifie la possession tranquile de sa gloire : il y est à la droite du Pére ; ce qui marque la gloire & la majesté divine : la main signifie la force, & la main droite la plus grande force & la plus grande puissance. La gloire que posséde Jesus-Christ, est une gloire incommunicable à toute créature, parce qu'elle enferme l'égalité parfaite avec son Pére.

Jesus-Christ monte au ciel pour accomplir parfaitement l'office de Prêtre éternel & de Rédemteur des hommes. Il falloit qu'après avoir immolé sa victime, c'est-à-dire, son corps sur le Calvaire, il en portât le sang dans le sanctuaire du ciel, qu'il présentât à Dieu son Pére une

oblation non-passagére, mais éternelle, & qu'il parût devant lui comme l'Avocat & le Rédemteur de tous ses membres. Aussi c'est sur cette présence de Jesus-Christ devant son Pére, & sur cette victime qu'il lui offre en qualité de Prêtre éternel, que saint Paul fonde principalement la confiance que nous devons avoir de nous approcher de Dieu & de ce trône de grace & de miséricorde, pour être secourus dans nos besoins. *Heb.* 4. 15.

CHAPITRE V.

DU SAINT-ESPRIT.

LA descente du Saint-Esprit sur les Apôtres a été l'accomplissement de toutes les œuvres & même de tous les mystéres de Jesus Christ. C'est pour cela qu'il s'est incarné ; c'est le fruit de ses souffrances & de sa mort. Il est venu pour sauver le monde ; mais le salut du monde consiste à recevoir un nouvel esprit, qui chasse l'ancien, qui détruise le vieil homme, qui fasse de ceux qui le reçoivent, de nouvelles créatures, & qui leur donne une nouvelle ame & un nouveau cœur. C'est ce levain sacré qui rend la masse du

genre humain, auparavant fade, insipide & corrompue, une masse pleine d'esprit & de force. C'est ce feu divin que Jesus-Christ est venu apporter au monde, pour embraser le cœur de tous les élus; c'est ce présent ineffable que Jésus-Christ monté au ciel envoie à ceux qu'il aime, pour les consoler de son absence.

Le saint-Esprit, quand il est dans le cœur, le pousse & le fait agir. Il devient le principe de ses actions, & les rapporte à des fins dignes de lui. Car c'est principalement par-là qu'on le reconnoît & qu'on le discerne. Il est inconnu en quelque sorte comme principe, mais il est connu par la fin à laquelle il rapporte nos œuvres; & cette fin est celle à laquelle Jesus-Christ a rapporté les siennes. Car cet esprit de Dieu est en même tems l'esprit de Jesus-Christ; & l'esprit de Jesus-Christ produit en nous les mêmes inclinations & les mêmes sentimens qu'il a produits dans Jesus-Christ, & nous fait aimer les mêmes objets. Il n'y a donc qu'à étudier les inclinations de Jesus-Christ, pour connoître celles que le Saint-Esprit doit produire en nous. L'esprit de Jesus-Christ est un esprit d'humilité & de douceur: ce même esprit agissant dans les fidéles, doit leur inspirer

un deſir de s'humilier en toutes choſes, & un eſprit de douceur, de patience & de ſupport à l'égard du prochain. L'eſprit de Jeſus-Chriſt eſt un eſprit d'adoration, d'amour & de confiance envers Dieu ſon Pére : cet eſprit doit donc nous porter à Dieu par des mouvemens d'amour, d'adoration & de confiance, l'eſprit d'adoption que nous avons reçu nous feſant crier : Mon pére, mon pére. Enfin l'eſprit de Jeſus-Chriſt eſt un eſprit de pauvreté & de détachement de toutes les choſes du monde. Si nous l'avons, il nous les fera mépriſer, & nous empêchera ainſi de les rechercher. Voilà les marques de cet eſprit. Plus on en a, plus on a ſujet d'avoir confiance de le poſſéder, & qui n'en a point du tout, s'en flate inutilement, & prétend ainſi vainement à la qualité d'enfant de Dieu.

Gal. 4. 6.

CHAPITRE VI.

De l'Eglise.

L'Egliſe eſt un corps & un royaume tout divin, qui a Jeſus-Chriſt pour chef & pour Sauveur. Son établiſſement eſt le plus grand des miracles,

n'y ayant rien de plus merveilleux dans toute la conduite de Dieu, que la maniére dont il a formé l'Eglise par des instrumens si foibles & par des moyens plus disproportionnés à un si grand effet. Jamais Dieu ne fit paroître, d'une maniére si éclatante, l'empire souverain qu'il a sur les cœurs.

L'Eglise est proprement la société des Saints qui servent Dieu sous un seul Chef qui est Jesus-Christ. Dans ce sens elle a plusieurs parties : les Saints qui sont dans le ciel, en sont la plus sainte & la plus excellente partie; c'est l'Eglise triomphante : les ames qui sont détenues dans le purgatoire, pour y être purifiées de leurs péchés, en font aussi partie; c'est l'Eglise souffrante : les fidéles qui étant vivans sur la terre, sont encore dans le combat, & doivent opérer leur salut avec crainte & tremblement, en font la partie qui nous est la plus connue; c'est l'Eglise militante. C'est celle-là dont il est très-important de connoître les qualités ou les marques qui la distinguent des autres sociétés; savoir, qu'elle est une, sainte, catholique, apostolique, indefectible & infaillible.

1°. Une. Il n'y a qu'une Eglise de Jesus-Christ, & elle doit être une, parce

quil n'y a qu'un ſeul troupeau & un ſeul Paſteur. L'Egliſe eſt l'Epouſe de Jeſus-Chriſt: or Jeſus-Chriſt n'a qu'une Epouſe. Les Juiſs & les Gentils compoſant l'Egliſe, ne font qu'un ſeul édifice, bâti ſur Jeſus-Chriſt, qui en eſt la pierre angulaire. Enfin l'Egliſe eſt le corps de Jeſus-Chriſt: or Jeſus-Chriſt n'a point pluſieurs corps, quoique ce corps ait divers membres. Cette unité de l'Egliſe a été figurée par l'unité de l'Arche, hors de laquelle perſonne ne fut ſauvé des eaux du déluge.

Dieu, pour conſerver ſon Egliſe en unité, a établi une Chaire & une autorité ſupérieure pour veiller à la maintenir, qui eſt celle de l'Egliſe de Rome. Il faut donc que ſon Chef ait l'autorité qui lui eſt néceſſaire pour la conſervation de l'unité, afin que toute occaſion de ſchiſme ſoit ôtée; & quoique le ſouverain Pontife n'uſe de cette puiſſance que ſelon la diſpoſition & la détermination des ſaints Canons, il eſt vrai néanmoins que c'eſt de droit divin, & par l'inſtitution de Jeſus-Chriſt, qu'il a tous les droits & les prérogatives néceſſaires pour travailler efficacement à maintenir l'unité, l'ordre & la diſcipline de l'Egliſe, qui lui ont été particuliérement confiées.

2°. Sainte. La sainteté véritable, c'est-à-dire, celle qui naît de la charité & de l'habitation du Saint-Esprit, est nécessaire au corps de l'Eglise; de sorte que toute l'Eglise ne peut être une société d'hypocrites, sans aucune véritable sainteté intérieure. Ce n'est point assez expliquer la sainteté de l'Eglise, que de ne la faire consister que dans la sainteté de la Religion, de la Doctrine, des Sacremens & d'autres choses semblables qui regardent le culte extérieur; il faut entendre par cette sainteté, qui la fait appeler sainte, celle que Jesus-Christ lui a donnée par le mérite de son sang; & quoique la vraie sainteté de l'Eglise soit intérieure, Dieu ne laisse pas de la distinguer par cette marque, & de la faire connoître à ceux qui s'en égarent; & quelque désordre qui se trouve dans l'Eglise, il y a néanmoins des vertus si éminentes dans la plupart des Saints de l'Eglise Romaine, qu'on ne sauroit raisonnablement douter de quel côté est l'Eglise. Il est vrai que l'Eglise est composée de bons & de méchans, de bon grain & de paille; mais les méchans ne sont pas véritablement membres intérieurs du corps de Jesus-Christ; en ce sens ils sont dans l'Eglise, mais non de l'Eglise; ils sont membres du vautour, & non de la colom-

be; ils ſont hors de l'Egliſe, quoiqu'ils paroîſſent dedans.

3°. Catholique. L'Egliſe eſt Catholique par l'univerſalité de ſa Doctrine, en ce qu'elle condamne toutes les erreurs condamnées, & embraſſe toutes les vérités définies; par l'univerſalité de communion, en ce qu'elle comprend tous les fidéles répandus par tout le monde; par l'univerſalité ſucceſſive, en ce qu'elle renferme tous les tems depuis les Apôtres juſqu'à préſent: car on ne peut marquer aucun point où l'on puiſſe dire, que l'Egliſe Romaine ait commencé depuis les Apôtres juſqu'à ce tems-ci, ou ait été accuſée de nouveauté, au-lieu que l'on marque le commencement de toutes les autres Sectes.

4°. Apoſtolique. L'Egliſe eſt apoſtolique, en ce qu'elle tire des Apôtres ſa doctrine, ſon autorité & ſa miſſion. L'Egliſe ne fait pas profeſſion d'être attachée à des révélations particuliéres, mais à la révélation faite aux Apôtres; enſorteque ce qui n'eſt point compris dans cette révélation, n'eſt point compris dans ſa foi. La doctrine des Péres de l'Egliſe eſt, qu'une doctrine peut être apoſtolique, ſans être inférée dans l'Ecriture, pourvu qu'elle ſoit contenue dans la Tradition; & il

suffit, afin qu'une doctrine soit réputée apostolique, qu'elle soit enseignée par plusieurs Péres, en rendant témoignage que c'étoit la doctrine de l'Eglise, & que personne ne les ait contredits sur ce point; il suffit même qu'une doctrine se trouve établie par toute l'Eglise, sans qu'aucun Auteur catholique l'ait combattue comme une nouveauté & une erreur: car c'est une marque qu'elle a été établie par les Apôtres ou par les Conciles généraux.

5°. Indéfectibilité. L'Eglise de Jesus-Christ ne peut périr, & il y aura toujours une Eglise visible, parce qu'il y aura toujours des Pasteurs établis par Jesus-Christ. Jesus-Christ a promis à ses Apôtres d'être toujours avec eux, non pour un tems seulement, mais jusqu'à la consommation des siécles; ce qui renferme une promesse authentique de la perpétuité de l'Eglise, puisque Jesus-Christ s'oblige par-là d'être toujours avec ses Ministres, & qu'il déclare que ses Ministres prêcheront toujours toutes les vérités qu'il leur a annoncées, & que jusqu'à la consommation des siécles ils recevront dans son Eglise, par le Baptême, ceux qui voudront y entrer.

6°. Infaillibilité. L'Eglise ne feroit pas perpétuelle & incapable de périr, si elle pouvoit faillir, & prendre le mensonge

pour la vérité à l'égard de la foi. Cette infaillibilité de l'Egliſe conſiſte en ce qu'elle ne peut enſeigner généralement, par la bouche de tous ſes Evêques & de tous ſes Docteurs, une doctrine de foi, & en exiger la confeſſion, ſans que cette doctrine ſoit véritable. L'Egliſe pour diſcerner la vérité de l'erreur, conſulte toujours la Tradition; & ſon infaillibilité conſiſte en ce que Dieu l'aſſiſte à ne pas s'en écarter. S'il y a conteſtation, l'Egliſe s'aſſemble en Concile. Il y a des Conciles particuliers qui portent leur jugement ſur les points conteſtés, en conſultant la Tradition; & quoiqu'ils puiſſent ſe tromper, & être réformés par des Conciles généraux, s'ils ſont dans la ſuite acceptés de toute l'Egliſe, leur déciſion devient, par cette acceptation, entiérement certaine, parce que l'Egliſe ne peut errer. A l'égard des Conciles généraux, lorſqu'ils ſont légitimement aſſemblés, & que les Evêques y opinent avec liberté; ils renferment alors l'autorité de toute l'Egliſe, & on ne doit point douter que leur déciſion ne ſoit vraie; & l'acceptation qu'en fait l'Egliſe ne donne pas proprement la certitude & l'infaillibilité à leurs déciſions, mais rend ſeulement notoire, que les choſes ſe ſont paſſées réguliérement dans le Concile. A

l'égard de la décision des points de fait, le sentiment des Théologiens est, que les Conciles mêmes généraux peuvent se tromper dans les faits non-révélés; & qu'à l'égard du Pape, il n'est pas de foi qu'il soit infaillible; c'est même le sentiment de l'Eglise de France, qu'il peut se tromper, & qu'il a au-dessus de lui le Concile général.

CHAPITRE VII.

De la Communion des Saints.

LA communion des Saints s'entend de la communion d'assistances mutuelles qu'il y a entre tous les membres de l'Eglise, en vertu de leur union. Ainsi cette communion comprend l'union que nous devons avoir avec l'Eglise triomphante, celle que nous devons avoir avec l'Eglise souffrante, celle que nous devons avoir avec l'Eglise militante.

L'union que nous devons avoir avec l'Eglise triomphante doit être une union de charité intérieure, mais d'une charité proportionnée à leur état & au nôtre. Ainsi, comme ils sont dans un état de gloire, de sureté & de puissance, qu'ils sont remplis de la majesté de Dieu, qu'ils peu-

= doctrina falsissima: nam ego rogavi pro te, Petre, ut non deficiat fides tua dixit Dominus: et tu?

vent nous aider par leur interceffion, & que nous fommes au-contraire dans un état de miféres, d'humiliations, de dangers, d'infirmités & de befoins; notre charité envers les Saints qui régnent dans le ciel, doit être jointe avec une admiration de leur bonheur, avec une connoîffance de l'excellence de leur vertu, de leurs graces & de leur état, avec une profonde humiliation fous leur grandeur & fous leur puiffance, avec un aveu fincére de notre mifére & avec un recours à leur affiftance; ce qui ne doit former néanmoins qu'un culte de fociété, où les membres n'étant pas dans le même rang, doivent accompagner le recours qu'ils ont à ceux qui font dans un rang plus élevé, des marques de refpect & d'abaiffement.

L'union que nous devons avoir avec l'Eglife fouffrante, doit être une union de charité, mais d'une charité accompagnée de refpect, parce que c'eft une fociété d'élus, dont le fort eft affuré; au-lieu que le nôtre eft encore incertain. Nous devons pareillement être touchés de compaffion pour les peines qu'ils endurent, & de defirs fincéres que Dieu les foulage dans ces peines, & qu'il en abrége le tems par fa miféricorde, lui adreffant pour cet effet nos priéres & nos facrifices.

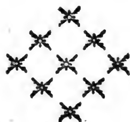
L'union que nous devons avoir avec l'Eglise militante, outre la charité, qui est l'union intérieure, que l'on doit avoir pour tous les membres de l'Eglise en général, & qui doit être accompagnée d'un respect intérieur particulier pour ceux d'entre les fidéles en qui l'on voit plus de marques de l'esprit de Dieu, doit avoir de plus une union extérieure & générale avec tous les membres de l'Eglise, qui nous empêche de nous séparer extérieurement d'aucun, & de le traiter comme s'il n'étoit pas membre de l'Eglise.

Tous les Chrétiens forment entre eux une sainte société & une république divine, dans laquelle ils se soutiennent mutuellement par les assistances qu'ils se rendent les uns aux autres; en sorte qu'il n'y en a aucun qui puisse se passer du secours des autres Chrétiens. Ce ne sont point nos priéres seules qui nous obtiennent la continuation des graces de Dieu, ce sont les priéres de tout le corps, & de ceux en particulier que nous engageons à prier pour nous. On tomberoit à tout moment, & on ne se reléveroit point de ses chûtes, si l'on n'étoit soutenu par la charité générale de l'Eglise, & par celle des personnes qui s'appliquent à nous aider. Comme nous ne pouvons donc nous passer des

autres, il naît de cette néceſſité une obligation indiſpenſable de rendre aux autres ce qu'on reçoit d'eux, & de contribuer de notre part aux beſoins de la ſociété générale; autrement nous méritons d'être exclus des ſecours que nous recevons de cette ſociété. Qui ne prie point pour les autres, ne mérite point d'avoir part à leurs priéres; qui ne fait point pénitence pour les autres, ne mérite point d'avoir part à la pénitence générale de l'Egliſe; qui ne compatit point aux miſéres du prochain, ne mérite point qu'on ait compaſſion des ſiennes; qui le traite durement dans ſes fautes, mérite d'être traité durement dans les ſiennes; qui eſt impatient dans les foîbleſſes d'autrui, mérite de n'être pas ſupporté dans ſes propres foîbleſſes. Il n'y a donc point de meilleur moyen d'obtenir que nos foîbleſſes & nos péchés ſoient ſoulagés par la charité de l'Egliſe & de ceux qui nous aiment ſelon Dieu, que de contribuer de notre part au ſoulagement des autres, en portant leurs foîbleſſes & leurs péchés, & en feſant ce qui nous eſt poſſible pour les aider à en ſortir. Ainſi ayant beſoin d'être inſtruits dans nos fautes de ſurpriſe, nous devons pratiquer envers les autres la charité de les inſtruire. Ayant beſoin qu'on uſe envers nous de

condescendance & de douceur, nous devons en user envers le prochain; autrement Dieu permettra, ou que personne ne nous aidera à reconnoître nos fautes, ou qu'on le fera d'une maniére disproportionnée à notre besoin, & qui nous nuira au-lieu de nous servir.

C'est encore la charité de l'Eglise qui touche le cœur de Jesus-Christ, & qui le porte à redonner la vie aux pécheurs. Ce ne sont point eux qui commencent de prier pour eux-mêmes; mais c'est l'Eglise qui prie pour eux, qui leur obtient les premiers mouvemens de conversion & de vie. Elle répand des larmes pour eux; & ce sont ses priéres & ses larmes qui obtiennent les premiers commencemens de la résurrection de ses enfans morts. Ainsi les pécheurs ne doivent pas seulement à l'Eglise leur premiére naissance & leur premiére justification; mais ils lui doivent aussi leur résurrection & le recouvrement de la vie, quand ils l'ont perdue. Voilà les avantages que l'on trouve dans la communion des Saints.



CHAPITRE VIII.

DE LA MORT.

CHACUN eſt perſuadé qu'il mourra: on en reçoit de toutes parts des avertiſſemens continuels; & la Religion chrétienne nous apprend de plus, que cette mort ſi inévitable, doit nous mettre pour jamais dans un état de bonheur ou de miſére, & que ces deux éternités ſi différentes, l'une ſi déſirable, l'autre ſi horrible, dépendent de la diſpoſition du cœur, où nous trouvera ce dernier moment; qu'il ſe donnera à cet inſtant même un arrêt irrévocable qui décidera de notre ſort pour jamais, & que ce qui nous rendra cet arrêt, ou favorable, ou contraire, eſt l'uſage que nous feſons du petit eſpace de notre vie, qui ne nous eſt donné que pour nous y préparer. Les hommes ſavent qu'il peut leur ſervir beaucoup d'avoir l'eſprit plein de ces penſées, & de ſe repréſenter ſouvent ce dernier moment qui finira leur vie & commencera leur éternité. Tout ce qui les environne les en avertit; & cependant la vérité eſt qu'il y en a très-peu qui y penſent ſérieuſement. La plupart des hom-

mes mettent au-contraire tout leur ſoin & toute leur étude à bannir ces objets de leur eſprit, à ne voir la mort que le moins qu'ils peuvent, à éloigner d'eux tout ce qui la repréſente un peu vivement ; & ils réuſſiſſent ſi bien, qu'ils arrivent preſque tous à la mort, ſans y avoir jamais bien penſé.

On ſe flate que l'on vivra long-tems, pendant qu'il eſt certain que la vie eſt fort-courte. Si l'on fait réflexion ſur les années qui ſont déja paſſées, on verra avec quelle rapidité elles ſe ſont écoulées. Si l'on regarde autrement celles qui ſont à venir, c'eſt une illuſion de notre imagination: elles paſſeront avec la même vîteſſe: le torrent du monde les emportera, & en moins de rien nous ſerons tout étonnés que nous nous trouverons arrivés au terme.

Dieu n'a pas voulu ſeulement que le tems qu'il donne aux hommes pour ſe préparer à la mort fût court, mais il a voulu même qu'il fût incertain, & que la mort pouvant les ſurprendre à tous momens, ils euſſent toujours ſujet de la craindre. Son deſſein par-là a été de nous la rendre toujours préſente, & de nous exciter ainſi à une vigilance continuelle. Si nous joignons à la conſidération de la foibleſſe

notre corps & de cette infinité d'acci-
ns & de maladies à quoi il est sujet, la
e de la providence de Dieu, qui dispo-
souverainement de notre vie & de notre
ort, & dont les arrêts nous sont incon-
s, nous verrons encore plus clairement
mbien il y a d'illusion à s'assurer de la
rée de la vie, & à remettre à penser à
mort en un autre tems que celui que
eu nous donne présentement: car ce ne
it point proprement les maladies qui
us font mourir, c'est le décret de la
lonté de Dieu. Nous sommes morts
vant lui dès le moment que nous som-
s nés, parce qu'il nous fait naître en un
ment précis; pour nous faire mourir
écisément dans un autre. Tous les
mmes sont condamnés à la mort par la
ice de Dieu; & leur mort est assignée
ertaines heures & à certains momens.
: arrêt s'exécute chaque jour sur un très-
nd nombre de personnes dans toute l'é-
due du monde. Qui peut donc s'assu-
d'aucun jour, que ce ne sera son der-
r? Ainsi la confiance que l'on peut avoir
n'être pas de ce nombre, est téméraire
ans fondement.

La plupart des gens remettent à penser
ı mort jusqu'à ce qu'une maladie violen-
leur ôte le moyen de différer davanta-

ge. Mais combien y en a-t-il de subites, auxquelles on ne sauroit se préparer par la réception des Sacremens? Combien y en a-t-il qui accablent tellement l'esprit par la violence de la maladie, qu'on n'est plus capable de penser sérieusement à rien, ni de pratiquer les actions de Religion, que d'une maniére animale? D'ailleurs, quoique l'on eût en cet état toute la liberté d'esprit que l'on pouroit desirer, s'imagine-t-on qu'on doive avoir une grande confiance dans ces témoignages de conversion qui ne précédent la mort que de peu de tems? D'ailleurs les douleurs de la mort, les objets de terreur, la conscience qui reproche les crimes, font voir qu'il n'y a qu'abîmes & que précipices pour ceux qui différent à penser à la mort jusqu'à ce qu'ils en soient si proches.

La comparaison de l'éternité avec le tems, que l'ame fait au moment de sa séparation d'avec son corps, anéantit à ses yeux la réalité du monde présent avec tous ses biens & tous ses maux, & elle n'y laisse plus subsister, comme réel & solide, que les biens ou les maux immuables & éternels. Ce ne seront pas seulement les justes & les élus qui jugeront ainsi de l'éternité & du tems: ce seront aussi les méchans & les réprouvés. Ils auront en quel-

que sorte une même lumiére dans l'esprit; mais il n'y aura rien de plus différent que la disposition du cœur.

Ceux qui seront parfaitement justes, ne se soucieront point-du-tout de voir disparoître à leurs yeux les biens temporels, parce qu'ils ne les aimeront point; & ils seront comblés de joie de la grandeur ineffable des biens dont ils jouiront sans retardement. Ceux qui auront encore quelque reste d'attache pour le monde, souffriront de très-grandes peines par la privation de ces biens, par le retardement de leur béatitude & par les autres moyens dont il plaira à Dieu de se servir pour les purifier. Mais parmi toutes ces peines, l'amour qu'ils auront pour Dieu, les maintiendra dans une parfaite paix; en sorte que, comme ils souffriroient volontiers tous les maux de cette vie pour avancer d'un moment leur félicité, ils ne voudroient pas, pour la félicité même, sortir, contre l'ordre de la justice de Dieu, de l'état où elle les aura mis.

Ce seront là les sentimens des élus à l'égard du tems & de l'éternité; mais ces deux objets en exciteront bien d'autres dans les réprouvés. Ils connoîtront à la vérité le néant de toutes les choses temporelles qu'ils ont aimées; mais ils ne cef-

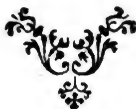
feront pas pour cela de les aimer; ce qui produira en eux une faim terrible qui ne sera jamais satisfaite. Ils connoîtront la grandeur & la solidité des biens du ciel, & ils se verront dans l'impuissance de les aimer. Ils verront en ce moment terrible qu'il n'y a plus de reméde aux maux effroyables qu'ils se feront attirés par le mauvais usage du tems. Quel repentir pour eux! quel déchirement de cœur! quel abîme de désespoir!

Au moment que l'ame est séparée du corps, elle commence à connoître Dieu d'une maniére toute autre qu'elle ne le connoîssoit en cette vie. C'est une chose étrange combien la connoîssance que nous en avons présentement est foible & obscure. Dieu fait tout dans le monde: il est par tout: les créatures n'ont d'être, de vie, ni de mouvement que par lui. Il les conduit & les gouverne selon ses desseins. Elles ne sauroient s'écarter tant-soit-peu de l'ordre de sa providence: cependant on ne voit rien de tout cela. Dieu se cache toujours dans ce monde sous le voile de quelques créatures qu'il présente à nos sens, & ne nous donne aucun signe évident de sa présence. Ainsi étant occupés des créatures, nous n'avons jamais que de foibles idées de la puissance invisible qui

es remue. Mais il n'en est pas de mê-
ne dans l'autre vie. Dès le moment que
'ame sera délivrée de la prison de son
:orps, elle commencera à sentir la dépen-
lance intime & essentielle qu'elle a de
)ieu, & pour être, & pour agir, & pour
tre heureuse ou malheureuse. Elle con-
oîtra la puissance de Dieu & sa propre
oibleſſe. Elle verra qu'elle ne peut se
oustraire à son pouvoir, & qu'il faut qu'el-
: demeure éternellement dans l'état où sa
ustice la réduira. Ce sentiment sera la
oie éternelle des élus & le désespoir éter-
el des réprouvés; & cet état nous ap-
rend ce que nous devons faire dans le
:ms. Car, puisque nous ne saurions
:re heureux que par la vue & par l'a-
our de Dieu, puisque c'est la fin à la-
uelle nous devons tendre, & que ce se-
: notre unique emploi & notre unique
:cupation dans toute l'éternité, que de-
ons-nous faire autre chose dans cette vie,
ui n'est qu'une préparation à l'éternelle,
ue de nous exercer à connoître & à ai-
er Dieu?

Il est bon encore d'entrer, autant qu'il
t possible, dans les vues & les sentimens
ue l'on aura au moment que l'ame quit-
ra le corps: car il est certain qu'étant
gée de Dieu en ce moment-là, Dieu lui

mettra devant les yeux toutes les actions de sa vie; qu'elle connoîtra ce qu'il en juge, & qu'elle formera ainsi des jugemens de tout ce qui a passé par son esprit pendant qu'elle étoit dans le corps; c'est-à-dire, qu'elle jugera de tous ses jugemens, de toutes ses pensées & de toutes ses actions, & qu'elle condamnera tout ce qu'il y aura de faux & d'injuste. Ce ne sont pas seulement les ames des élus qui reconnoîtront clairement alors toutes leurs erreurs, ce seront aussi celles des réprouvés. Ils seront forcés d'avouer que leurs sentimens & leurs actions étoient pleines de folie. Non-seulement les jugemens que les ames portent de leurs actions dans ce moment-là, sont véritables, mais ils sont de plus éternels; & ce qu'elles en jugent alors, elles le jugeront à jamais, parce qu'il n'y aura plus en elles de variété de pensées. Il est donc bon de prévenir ce jugement, & faire ce que nous voudrions avoir fait lorsqu'il s'agira d'être jugés de Jesus-Christ.



CHA-

CHAPITRE IX.

Du Jugement dernier.

JESUS-CHRIST, qui eſt préſentement au plus haut des cieux, viendra un jour réellement & viſiblement, pour ıger tous les hommes réunis en un même eu, & décider de leur bonheur ou de :ur malheur éternel. Outre le jugement articulier, qui eſt uniquement pour ceux ui ſont jugés au ſortir de cette vie, il y ıra un jugement général pour toutes les réatures. Le jugement particulier ne fait onnoître à chacun que ce qui le regarde: jugement général fera connoître à chacun ce qui regarde les autres: on y apprena les raiſons de tout ce qui nous paroît éſentement ſans raiſon: on connoîtra alors e tout ce qui nous ſembloit ſans régles, oit des régles certaines & juſtes.

Pour ce qui eſt des ſignes qui précédent le jugement dernier, & de ce qui arera dans ce jugement, voici à quoi ſe duit ce qu'on peut en tirer de l'Ecriture. faut que l'Evangile ſoit prêché par-tout monde. Elie & Hénoch étant venus, nvertiront les Juifs. Ce ſera après cet- converſion des Juifs que l'Antechriſt nmencera de perſécuter l'Egliſe. Cette

persécution ne durera que trois ans & demi; & ce sera alors que le diable sera délié, c'est-à-dire, qu'il lui sera permis d'exercer sa cruauté & tous ses artifices contre les Saints. Le diable délié armera contre l'Eglise Gog & Magog, c'est-à-dire, tous les méchans; & la persécution sera telle, qu'il n'y en aura jamais eu de semblable avant ce tems-là. L'Antechrist emploiera, pour attirer les hommes à lui, des prodiges trompeurs, c'est-à-dire, qu'il leur fascinera les yeux, ou qu'il fera de vrais prodiges, tendans à persuader l'erreur. Ces prodiges séduiront ceux qui auront mérité d'être séduits, & qui, pour n'avoir pas reçu la vérité, seront abandonnés à l'illusion. Il aura la hardiesse de s'asseoir dans le temple de Dieu, en voulant faire passer lui & les siens pour toute l'Eglise. L'Antechrist ne sera tué que dans l'avénement de Jesus-Christ; & ce sera Jesus-Christ lui-même qui l'exterminera, en venant, pour juger les hommes, porté sur les nuées.

Ce sera alors que se fera la résurrection, & que les morts reprenant leurs corps, iront au-devant de Jesus-Christ. Cette résurrection sera générale, & comprendra les méchans aussi-bien que les bons. Ceux qui seront trouvés vivans à l'avénement

le Jesus-Christ, mourront & ressusciteront
presque en même tems; mais, quoique
ous ressuscitent, tous ne seront pas chan-
és, & ne reprendront pas un corps in-
orruptible. Les Apôtres jugeront avec
esus-Christ, selon la promesse qu'il leur
a faite. Tous comparoîtront devant
sus-Christ sans exception; les actions
tous les hommes seront découvertes &
aminées à la rigueur, sans qu'il en de-
eure aucune cachée; & par une vertu
vine, les actions de chacun seront rap-
lées à sa mémoire, & découvertes à
s les hommes. Dieu même sera le té-
in, parce qu'il convaincra chacun de
it ce qu'il aura fait par une évidence à
uelle il ne poura résister. Après cet-
nanifestation de toutes les actions des
mes, se fera la séparation des bons
vec les méchans par le ministére des
ges: les bons seront mis à la droite, &
néchans à la gauche. L'embrasement
nonde accompagnera ou suivra cette
ration; & dans le bruit d'une effroya-
empête, les cieux passeront, les élé-
s se dissoudront, & la terre, avec
ce qu'elle contient, sera consumée
e feu. Ce feu servira à purifier les
qui ne seront pas entiérement puri-
mais, après cet embrasement, le

monde reprendra une face toute nouvelle; ensuite il n'y aura plus de changement: les Saints régneront éternellement dans le royaume de Dieu; & les réprouvés seront abîmés pour jamais dans l'étang de soufre avec les démons & l'Antechrist.

Le jour du jugement étant la consommation de tous les mystéres de Jesus-Christ & la décision de notre état éternel, doit être l'objet perpétuel d'une ame chrétienne: car son but, dans toute la conduite de sa vie, doit être de rendre ses actions capables de subsister à l'examen de ce Juge, qui ne peut être trompé, & qui ne sauroit approuver que ce qui est juste. Rien n'est plus capable que la méditation de ce jour terrible, de lui inspirer le sóin de purifier ses actions, d'en retrancher toute l'impureté qui s'y glisse si aisément, de corriger les jugemens faux que le monde forme de toutes les choses de la terre. Car pour peu qu'on ait le jugement dans le cœur, on ne sauroit plus trouver rien de bon, que ce qui sera bon dans ce dernier jour. La pensée du jugement est aussi la source de la vigilance & de la priére; & comme la vigilance & la priére sont les sources de toutes les graces que nous recevons de Dieu, on peut dire que cette pensée salutaire est dans

nous le premier principe de tous nos biens.

CHAPITRE X.

De l'Enfer.

Pour concevoir les peines effroyables que les damnés souffrent en enfer, il faut considérer en particulier les peines intérieures & les peines des sens.

1°. Les peines intérieures qui sont si sensibles aux damnés, sont que leurs douleurs seront tellement continuelles, que leur ame ne cessera jamais d'être collée & appliquée à l'objet de sa peine, sans qu'elle puisse s'en détourner pour un seul moment. Il y a en eux un surcroit de douleur qui ne peut s'exprimer, en ce qu'ils joignent à chacun de ces maux le poids de l'éternité. Ils la préviennent par la pensée, & réunissent dans le tems présent ce qu'ils doivent souffrir dans la durée éternelle de leurs tourmens; ce qui rend chacun de ces maux en quelque sorte infini. De quelque côté que l'ame des damnés se tourne, elle ne voit aucun objet qui ne l'afflige: elle est privée de toute consolation & de tout plaisir; rien n'adoucit ses

maux, & tout les augmente. Dieu ne permettra pas qu'ils puissent ignorer leurs maux. Sa lumiére leur ouvrira les yeux, malgré qu'ils en aient. Il faudra qu'ils se voient tels qu'ils sont, & leurs maux tels qu'ils sont, sans qu'ils puissent en diminuer la moindre partie par l'erreur de leur imagination. La rage & le désespoir seront leur partage. Ils verront clairement qu'ils sont dans une impuissance totale de nuire à ceux qu'ils haïssent. Ils seront convaincus qu'ils méritent tous les maux qu'ils souffrent; quils se les sont attirés par leur faute; & ils n'en haïront pas moins la justice qui les y condamne: ils n'espéreront nullement de pouvoir cesser d'être & de vivre. Ils connoîtront l'inflexibilité de leur Juge & celle de leur cœur, & par conséquent, l'immutabilité de leurs maux, sans que cette pensée les y rende plus constans, parce qu'ils ne verront rien sur quoi leur esprit puisse s'appuyer.

L'orgueil dont les réprouvés seront possédés, ne leur donnera aucune consolation. Ils ne verront rien en eux qui leur plaise. Tout leur y fera horreur & les couvrira de honte. Ils se verront l'objet de la haîne de Dieu, des Anges, des Saints, des démons & des réprouvés. Ils haïront éternellement la justice & la puis-

ſance de Dieu. Ils ſouhaiteroient qu'il ne fût pas; & ils ſe verront néanmoins éternellement entre ſes mains, ſans pouvoir éviter aucun des châtimens que ſa juſtice leur fera ſouffrir. Ils ſouhaiteront, avec une paſſion exceſſive la deſtruction de leur être; & lorſque leur ame ſera réunie à leur corps, elle fera tous ſes efforts pour le quitter. Ils tendront à la mort & au néant avec une impétuoſité démeſurée, & n'y pouront arriver. Ils haïront leur vie & leur être, & ne pouront le détruire. Ils mourront toujours ſans pouvoir mourir.

2°. Les peines des ſens ſont tout ce qui peut affliger & tourmenter par la vue, l'ouie, l'odorat & les autres ſens; & on ne peut douter que les damnés ne ſouffrent cruellement par leurs ſens; mais c'eſt ſur-tout par le feu qui les brûlera d'une maniére tout autrement vive, qu'il ne fait ici-bas. Dans l'enfer les organes du corps étant incorruptibles, l'ame s'appliquera aux objets qui lui cauſeront de la douleur avec toute l'activité de ſa nature. Les damnés ſeront tout pénétrés de feu, comme une viande ſalée eſt pénétrée de ſel. Le feu agira ſur toutes les parties de leur corps, comme il agit ſur toutes les parties d'un fer rouge; il n'y aura, ni nerfs, ni fibres, ni tendons qui ne ſoient

ébranlés, & qui ne cauſent une douleur violente ; & comme aucunes des parties du corps ne ſeront jamais conſumées par le feu, mais qu'elles demeureront pour toujours dans la même agitation, le ſupplice ſubſiſtera toujours dans la même violence. Mais comme la douleur que cauſe le feu n'eſt pas une ſimple action du feu ſur le corps, & que c'eſt l'application de l'ame à ce mouvement, on peut s'imaginer que cette douleur que l'ame reſſent, doit être quelque choſe d'inſuportable, & que la cruauté des hommes les plus barbares n'a pu inventer de plus grands tourmens. Cette peine ſera d'autant plus grande, que c'eſt proprement celle qui ſera impoſée aux réprouvés par la juſtice de Dieu, & où elle agira elle-même, toutes les autres peines n'étant que les ſuites de leur abondonnement & de leur malice, ſans que Dieu y agiſſe autrement qu'en les laiſſant à eux-mêmes.

Mais le plus grand ſupplice des damnés dont ils ſeront frapés de tous côtés, ſera de voir qu'ils ont violé la juſtice de Dieu par leurs péchés ; que c'eſt Dieu lui-même qu'ils ont outragé, parce qu'il étoit lui-même cette juſtice qu'ils n'ont voulu, ni connoître, ni ſuivre, & pour laquelle ils n'ont eu que du mépris. Ils ont for-

mé les yeux durant leur vie à la vérité; & ils ne verront pour toute l'éternité que cette vérité qui leur reprochera leurs crimes. Ils n'ont jamais voulu écouter sa voix, & ils n'entendront dans toute l'éternité, que la voix de la vérité qui leur prononcera l'arrêt irrévocable de leur condamnation.

Il est étonnant que l'on pense si peu aux maux effroyables de l'enfer. Dieu même ne menace de rien moins que d'un feu éternel, si l'on fait le mal & si l'on ne fait pas le bien. D'où vient donc qu'on fait i peu d'état de ces menaces ? C'est sans loute qu'on n'a point de foi. Quand on a oin de fortifier ce qu'on a de raison, en 'appliquant davantage à ces objets, la rainte que l'on en conçoit devient caable par-là de retenir au-moins la main, elle ne guérit pas le cœur, & de retranher les effets extérieurs des passions, si le n'en arrête pas les mouvemens intéeurs; & en nous séparant ainsi des obts qui augmentent la concupiscence, elle épare la place à la charité.

Il faut pour cela travailler à s'établir rtement dans ce principe dont la rai- ı ne peut douter, pourvu qu'elle y se attention, que les maux de l'autre : étant si horribles, & surpassant telle.

ment dans leur grandeur tous les biens, tous les plaisirs & tous les maux de la vie présente : ils doivent nous servir de régle & de mesure pour juger de ceux-ci ; & qu'ainsi nous ne devons jamais regarder sous l'idée du bien, mais sous l'idée d'un grand mal, tout ce qui méne à l'enfer. Il faut encore se servir de la considération de l'enfer pour mépriser & pour trouver légers tous les maux du corps ; les maux de cette vie doivent même nous faire souvenir de l'enfer, & nous servir d'un avertissement continuel de penser sérieusement à l'éviter.

Quand même ces considérations des feux de l'enfer ne nous feroient pas nécessaires pour éviter le péché, & que nous serions arrivés jusqu'à ce degré où la charité bannit toute crainte, ce qui est bien rare dans ce monde, & où il est très-dangereux de s'imaginer d'être arrivé, lorsque Dieu ne nous y a pas encore élevés, elles ne laisseroient pas de nous être utiles & même nécessaires, tant pour entretenir en nous les sentimens de reconnoissance que nous devons avoir, que pour y exciter la compassion que nous devons avoir des ames qui se précipitent en ces abîmes de maux. Ainsi la crainte de l'enfer n'est pas seulement l'introductri-

ce de la charité, lorsqu'elle n'est pas encore maîtresse du cœur : elle n'en est pas seulement la gardienne, lorsqu'elle est encore foible & imparfaite : elle en est encore la nouriciére, lorsqu'elle est la plus pure & la plus parfaite, avec cette seule différence, que dans les deux premiers états elle regarde plus nous, que les autres ; & dans le troisiéme elle regarde plus les autres que nous.

CHAPITRE XI.

DU PARADIS

C'EST une chose étonnante que les Chrétiens à qui Dieu a fait la grace incomparable de leur annoncer la grande & heureuse nouvelle du royaume des cieux & du bonheur inconcevable qu'il promet à ceux qui y auront part, en sont néanmoins si peu touchés, que ce grand objet est celui auquel ils pensent le moins, & qui fait moins d'impression sur leur cœur. C'est que ces biens que la Religion propose, ne sont pas des biens présens ; qu'on ne les voit pas par les sens ; que pour y arriver il faut se séparer des objets des sens & renoncer aux honneurs,

aux biens & aux plaisirs du monde ; & c'est ce que la concupiscence ne peut souffrir. Cette disposition est certainement criminelle, & il est clair que ceux qui se contentent de la vie présente, & qui ne desirent point la félicité de l'autre vie, n'ont point de foi, & sont hors d'état de parvenir au salut.

Rien n'est plus propre pour nous faire desirer le ciel, que de considérer de quels maux on y est exemt, & de quels biens on y est rempli, selon ce que Dieu lui-même nous en a révélé dans les saintes Ecritures.

La vue des miséres de cette vie ne doit pas seulement nous en détacher & nous la faire haïr, elle doit aussi nous servir de degré pour nous élever à la connoîssance de la vie du ciel, puisque l'exemtion de ces miséres fait une partie du bonheur que nous attendons ; & c'est pourquoi l'Ecriture nous la représente souvent sous cette idée. Elle nous fait considérer que nous y serons délivrés de la nécessité de la mort & de toutes les larmes que nous versons en ce monde. Elle nous promet une délivrance absolue de tous nos ennemis, c'est-à-dire, des démons, des méchans, de nos passions, de nos péchés. Elle nous fait espérer une exemtion de

toutes les néceſſités qui naiſſent de notre mortalité, & qui rendent notre ame peſante. Si les Saints ſe propoſoient ces objets, ſans craindre d'altérer la pureté de leur amour, qui eſt-ce qui doit faire difficulté de ſe les propoſer ainſi? Et qui ne doit reconnoître que c'eſt un grand défaut de nous entretenir ſi peu de ces penſées, & de ſoupirer ſi peu après cet état heureux & ſi différent du nôtre, où nous ouirons d'une paix inaltérable, où nous n'aurons plus d'ennemis à combattre, où nous ne ſerons troublés par aucune tenation, ni extérieure, ni intérieure, où e corps ne ſe révoltera plus contre l'eſprit, où l'ame ne ſera plus appeſantie par e poids & par les inclinations de la chair, où notre eſprit ne ſera plus occupé de oins, ni d'inquiétudes, ni de penſées vaines & inutiles, où notre cœur ne ſera plus partagé & déchiré par tant de différens deirs, où il n'y aura plus de ſcandales, plus l'infidélités, plus d'artifices, plus de ſoupons, où nous ne verrons plus toutes choes dans ce nuage épais qui ne nous découvre qu'une ombre confuſe de la vérié, & enfin où Dieu régnera abſolument ur nous, & ſera l'objet perpétuel de nore connoiſſance & de notre amour?

Mais rien n'eſt plus admirable que la béatitude eſſentielle des Saints dans le ciel. Nous y verrons la juſtice même, non dans des ruiſſeaux troubles & des images défigurées, mais dans ſa ſource même. Elle ſe manifeſtera à nous dans toute ſa beauté, dans toute ſa grandeur, dans toute ſa majeſté; & comme cette juſtice eſt Dieu même, cette vue excitera des transports & des raviſſmens d'amour & de joie, ſi vifs & ſi ardens, que nul eſprit humain n'eſt capable d'en comprendre l'impétuoſité & la violence. Mais ce que l'on comprend, c'eſt que l'embraſement de cet amour, qui eſt dans la poſſeſſion de ſon objet, doit produire par néceſſité dans l'ame, une joie & un plaiſir ineffable, ou plutôt, qu'il eſt lui-même ce plaiſir & cette joie, puiſque la joie n'eſt autre choſe qu'un amour qui jouit de ce qu'il aime. La grandeur de Dieu, ſa gloire & ſa félicité feront la joie des Saints, & Dieu ſe communiquant à eux avec une effuſion ineffable, les unira ſi étroitement à ſon être, qu'ils feront comme plongés en lui, & qu'ils entreront en participation de ſes grandeurs & de ſa ſouveraine félicité. Les eſprits des hommes ſont trop foibles en cette vie pour comprendre la joie que produira

dans les bienheureux la poſſeſſion de Dieu. C'eſt pourquoi ſaint Paul ne l'exprime point autrement qu'en diſant, que l'œil n'a point vu, & que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. On peut juger ſeulement que ce ſera quelque choſe d'inconcevable, puiſque ce ſera l'effet de la magnificence de Dieu & l'accompliſſement de ſon amour éternel pour ſes élus. La poſſeſſion de Dieu remplira tellement tous les beſoins & tous les deſirs de l'ame; & toute la capacité qu'elle a d'aimer, de deſirer & de jouir, ſera tellement épuiſée, qu'elle ſera incapable d'aimer quelque choſe hors de Dieu, parce qu'elle y trouvera tout, & que Dieu lui tiendra lieu de toutes choſes. 1 Cor. 2. 9.

La vie du ciel eſt incapable de changement, & il eſt impoſſible de voir Dieu ſans l'aimer, ni de l'aimer parfaitement ſans le voir. Ainſi la vue de Dieu produit néceſſairement l'amour, & l'amour les louanges, & toutes ces actions ne finiront point, parce que ce qui nous porte à changer d'actions dans cette vie, ne ſe trouvera point dans l'autre. Ce ſont le défaut & les bornes des objets de ce monde qui font que nous nous en laſſons: or c'eſt ce qui n'arrive point dans la vue

de Dieu : car on n'y remarque jamais, ni aucun defaut, ni aucunes bornes; ainsi on ne s'en lasse jamais; & comme on ne se lasse jamais de le voir, & qu'il est toujours présent à l'ame, elle ne peut cesser de l'aimer, ni par conséquent de le louer; ainsi toute la vie des bienheureux ne sera qu'une louange continuelle & un *alleluia* éternel. Ils loueront Dieu de ce qu'ils verront en lui, de ce qui les ravira, de ce qui les comblera de joie & d'admiration : car leurs louanges ne seront que l'effusion de leurs transports & de leurs ravissemens. Il le loueront de ce qu'il est, de sa grandeur infinie, de sa sainteté, de sa miséricorde, de sa justice, de a puissance. Ils le loueront de toutes les merveilles qu'il a opérées. Ils le loueront des graces qu'il leur a faites, des miséricordes qu'il a exercées sur eux & sur tous les autres élus. Chaque élu le louera pour soi & pour tous les autres. Ils se joindront tous ensemble pour chanter à jamais les miséricordes de Dieu sur eux. Ils s'immoleront sans cesse dans leur cœur, comme des holocaustes de charité; & Jesus-Christ joignant la sienne à celle de ses membres, les offrira sans cesse à son Pére en sacrifice d'amour. C'est-là l'idée que l'on doit se former de l'occupation des bienheureux dans le ciel.

Quoique les Saints soient parfaitement heureux dans le séjour de la gloire, ils ne seront pas cependant tous enrichis également des dons de Dieu, & il y aura parmi eux diverses mesures de charité & de lumiéres, qui seront la diversité des demeures de la céleste Jérusalem ; mais chacun sera parfaitement content de sa mesure, & ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus abondante, parce que l'unité de la charité régnera dans tous. Cette inégalité de dons ne troublera donc point la paix de la céleste Jérusalem ; & elle n'y sera pas non plus altérée par la vue que les justes y auront du supplice des réprouvés, ni même par celle des égaremens & des péchés de leur vie passée. Ils ne verront en tout cela que des sujets de louer éternellement la justice & la miséricorde de Dieu. Ils approuveront toute sa conduite, & sur eux, & sur toutes les créatures ; & unissant parfaitement leur volonté à la sienne, rien ne s'opposera à leur volonté, comme rien ne s'oppose à celle de Dieu.

Il faut encore ajouter à tous ces traits du bonheur des Saints, l'union intime qu'ils auront entre eux. Quelle joie doit produire dans le cœur de chaque élu l'union parfaite qu'il a avec tous les au-

tres; de voir en eux les ſentimens ardens de charité qu'ils ont pour lui, & de ſavoir qu'ils voient auſſi les ſiens; de les aimer parfaitement, & de les voir parfaitement heureux! Ne peut-on pas dire, avec vérité, qu'ils jouiront tous ainſi d'une félicité multipliée & redoublée par celle des autres, & que chaque élu ne ſera pas ſeulement heureux en ſa perſonne, mais qu'il le ſera en celle des autres, puiſqu'il regardera leur bonheur comme le ſien propre? Quelle joie d'être uni à tant de Saints dont on a entendu parler; de connoître les voies par leſquelles Dieu les a conduits au bonheur dont ils jouiſſent & tous les mouvemens qu'il a formés dans leurs cœurs; de ſavoir tout ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & eux, & qui eſt demeuré inconnu aux hommes; de connoître entiérement cette multitude innombrable d'Anges bienheureux dont on ſait ſi peu des choſes; de pénétrer les cœurs des Patriarches, des Prophétes, de la ſainte Vierge, des Apôtres, de tous les Saints, connus & inconnus; de ne ſavoir pas ſeulement l'hiſtoire de toute la Jéruſalem céleſte, qui comprend celle de toute la conduite de Dieu ſur les élus, mais de la ſavoir par eux-mêmes & par la manifeſtation de leur cœur; de

voir la fin, le progrès & l'accomplissement de toutes choses, & de quelle sorte rien ne s'est fait dans le monde que pour les élus !

La béatitude éternelle étant un si grand bien, non-seulement c'est un grand mal de ne pas s'en occuper, puisque c'est une marque de l'attache aux créatures qui remplissent l'ame & en bannissent les objets spirituels, mais c'est aussi la source d'une grande partie de nos maux. D'où vient cette estime qu'on a pour les avantages du monde, cette impatience dans les maux de cette vie, sinon de ce qu'on n'a point comme il faut dans le cœur l'idée de la vie éternelle que Dieu nous promet, qui devroit faire disparoître à nos yeux tous les biens & tous les maux du monde, les uns ni les autres n'ayant aucune proportion avec ce poids éternel de gloire que Dieu réserve à ceux qui le serviront fidélement. Il ne faut donc qu'avoir un peu de bon-sens pour conclure de cette grande idée que la Religion nous donne de la félicité de l'autre vie, que c'est-là le but où nous devons rapporter toutes nos actions & la conduite de toute notre vie, d'autant plus qu'il est très-facile de s'égarer dans le chemin, & en s'égarant s'engager dans le chemin de l'enfer.

CHAPITRE XII.

Du Péché et des Passions.

§. 1. *Du Péché considéré en lui-même.*

Comme il est nécessaire, pour vivre chrétiennement, d'éviter le péché, & de pratiquer la vertu, il est important d'être bien instruit de l'un & de l'autre. Commençons par le péché.

Tous les péchés des hommes ont leur racine dans la triple concupiscence : concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie. On n'a point pour l'ordinaire une idée juste du péché. Pour connoître l'énormité du péché, il faut en juger par sa punition, qui est l'enfer : car il faut qu'il y aît au-moins autant de malice dans le péché, qu'il y a de rigueur dans les tourmens qui le punissent. C'est donc un mal effroyable que le péché ; & si, pour en être délivré, Dieu exigeoit de nous tous les maux & toutes les douleurs dont l'homme est capable en cette vie, ce seroit encore une bonté incomparable. De plus le péché a une difformité, si terrible, que si les pecheurs pouvoient l'appercevoir, ils ne

pouroient se souffrir eux-mêmes : difformité qui fait d'une créature excellente en beauté, où Dieu s'étoit plu à imprimer les traits de ses divines perfections, un monstre si horrible, que Dieu ne sauroit le regarder autrement qu'avec une haine démesurée. Il le haït tellement, qu'il faut nécessairement, ou qu'il détruise le péché dans le pécheur, en le réformant, ou qu'il abîme le pécheur & le péché au fond de enfers, pour y être l'objet éternel de sa juste sévérité : car le péché renferme un si étrange désordre, & déshonore tellement la beauté de l'univers, qu'il est impossible que Dieu le laisse subsister dans la nature, sans réparer la difformité qu'il y cause ; & cette réparation se fait par ces deux voies, par la destruction du péché, ou par sa punition. L'un & l'autre rétablit l'ordre & la paix, & par conséquent la beauté du monde que Dieu ne sauroit laisser anéantir. Ainsi nous ne saurions éviter que le désordre du péché ne soit réparé en nous par cette derniére voie, qui est la punition éternelle, qu'en travaillant à le réparer par la seconde, qui est sa destruction, par le changement de notre cœur qu'il faut obtenir de Dieu.

Il eſt bon d'obſerver encore que les péchés ſpirituels ont un degré de corruption bien plus grand que les vices corporels, parce qu'ils ſont tout autrement capables d'engager en des crimes énormes. En effet il eſt remarquable que la plupart des reproches & des menaces de Jeſus-Chriſt ne regardent que les vices ſpirituels, les vices corporels étant aſſez condamnés par eux-mêmes. Ainſi il condamne l'abus de ſa parole, l'orgueil & l'intérêt, le deſir de la prééminence, l'omiſſion des œuvres de charité. Il ordonne l'amour des ennemis, la retenue dans les jugemens, le détachement des biens du monde, le renoncement aux ſatisfactions humaines, la vigilance dans la priére, l'humilité & la ſimplicité des enfans. C'eſt en cela qu'il faut conſulter cette juſtice qui ſurpaſſe celle des Phariſiens, ſans laquelle on n'entre point au royaume de Dieu ; & cependant qui peut s'aſſurer d'y ſatisfaire entiérement ?

§. 2. *Du péché mortel.*

On ne peut trop concevoir d'horreur du péché mortel. Une ame qui porte le péché renfermé en elle, y porte ſon enfer. Il ne faut, pour la réduire à l'extrémité de la miſére, que la forcer de ſe

voir ; & c'eſt pourquoi Dieu en menace le pécheur par ces paroles terribles : Je te reprendrai, & te remettrai toi-même devant tes yeux. Vue terrible, mais inévitable à tous les pécheurs, qui les portera à ſe déchirer & à vouloir ſe fuir eux-mêmes, ſans pouvoir jamais s'en ſéparer; & c'eſt ce qui cauſera l'excès de leur déſeſpoir. Malheureux pouvoir que les pécheurs ont donc en cette vie de ſe cacher à eux-mêmes, qui a pour fin cette effroyable impuiſſance ! Illuſion funeſte, qui ne les empêche de ſe voir pour un tems, qu'afin de les mettre dans la néceſſité de ſe voir toujours en cet effroyable état. Pſal. 49. 21.

Il ne faut qu'un ſeul péché mortel, ou ſpirituel, ou corporel, pour ravager dans l'ame toutes les vertus, & pour en détruire tout le mérite. Or qui peut s'aſſurer qu'il n'en a point commis ? Il y en a même qui ſont comme imperceptibles, tels que ſont les abus des graces de Dieu, l'ingratitude, l'envie, le défaut de charité. On eſt devenu le temple de Dieu ; & comprend-on bien que c'eſt une choſe terrible de profaner le temple de Dieu par le péché mortel ; de bannir Dieu de ſa demeure, pour la livrer à ſon ennemi; de le chaſſer de ſon temple, pour y éri-

ger des idoles en sa place ? & c'est ce que font néanmoins tous les Chrétiens qui perdent la grace par le péché ; ce qui rend leurs crimes beaucoup plus énormes que ceux des Païens. Ce qui doit nous faire conclure qu'il faut avoir une extrême horreur des moindres fautes, parce qu'elles déshonorent toujours la sainteté de nos ames. Ce sont toujours des fautes commises dans un temple qui ne doit être qu'une maison de priére & d'adoration.

§. 3. *Du Péché véniel.*

La justice de cette vie ne va pas jusqu'à éviter toutes les fautes vénielles. Or dans les fautes vénielles, pour si petites qu'elles soient, l'ame s'endort en agissant par cupidité. De plus les nécessités de la vie nous obligeant à nous occuper d'une infinité d'objets, il est impossible qu'on n'y oublie Dieu, & qu'on ne le perde de vue ; & cet oubli est une espéce de sommeil. Nous avons une pente continuelle à ce sommeil; nous devons donc faire un effort continuel pour nous réveiller. Plus on a oublié Dieu, plus on est disposé à demeurer dans cet oubli. Il faut donc que Dieu nous réveille de cet assoupissement qui tend à la mort.

On

On peut dire auſſi qu'il y a une eſpéce de folie dans les perſonnes qui commettent des fautes vénielles : car enfin, en commettant des fautes, quelque légéres qu'elles ſoient, elles préférent des pailles & des grains de ſable à des diamans & à des maſſes d'or d'un prix infini; c'eſt-à-dire, qu'elles préférent ces péchés aux vertus qui y ſont contraires. Qu'eſt-ce que la jouiſſance d'un petit plaiſir pour lequel on s'éloigne des régles exactes de la tempérance, en comparaiſon de ce qu'on auroit aquis en s'en privant? Qu'eſt-ce qu'une curioſité inutile, en comparaiſon du bien qu'elle nous fait perdre? Qu'eſt-ce qu'une vanité frivole, en comparaiſon de ce qu'elle nous ôte du tréſor de l'humilité? Ce choix que l'on fait dans les fautes vénielles eſt donc inſenſé & contraire à la raiſon? Dieu permet néanmoins ces ſortes de fautes dans les plus juſtes, pour les avertir que tant qu'ils ſont en cette vie, ils ſont encore bien-avant engagés dans l'aveuglement; pour leur faire connoître combien leur raiſon eſt incapable de les tirer de l'état où ils ſont; pour leur faire ſentir la grandeur de la plaie que le péché a faite à leur ame, & la néceſſité de ſa grace pour la guérir & la délivrer du malheureux état où elle eſt: Ce ſont de petites fentes qui

laissant couler continuellement des gouttes d'eau, mettent enfin le vaisseau en danger d'être submergé, à moins qu'on n'ait un soin continuel de puiser cette eau. C'est donc une chose essentielle à la vie chrétienne de se purifier sans cesse des péchés véniels, de peur qu'en les multipliant, ils ne viennent à étouffer la charité dans le cœur. Quiconque donc se trouve sujet à quantité de petites vanités, de petites curiosités, de petites légéretés, de petites indiscrétions, doit se résoudre à les combattre & à en faire pénitence toute sa vie.

Ainsi nous devons craindre tous les vices, non-seulement à cause de ce qu'ils renferment en eux-mêmes de malignité, mais parce qu'ils peuvent tous être le premier anneau de notre perte; & nous devons pratiquer les vertus avec d'autant plus de soin, que Dieu peut faire de chacune le fondement de notre salut, & s'en servir pour empêcher notre chûte, en nous préservant des péchés, qui bien-qu'ils ne soient pas tous mortels, peuvent tous conduire notre ame au péché mortel, en éloignant la grace de Dieu, en augmentant les ténébres de l'ame, & en diminuant les forces qu'elle avoit pour résister aux tentations.

§ 4. *De l'Orgueil.*

L'ORGUEIL eſt l'amour de l'excellence, & par conſéquent l'amour de l'indépendance, de la grandeur, de la préférence, de l'eſtime, des louanges & de l'amour des hommes: car on excelle par tout cela. Il n'eſt pas néceſſaire, pour être orgueilleux, de croire que l'on a plus de mérite que les autres, & qu'on eſt digne de leur être préféré; il ſuffit de le deſirer. Il y en a qui connoîſſent leur baſſeſſe, & qui ne laiſſent pas d'être orgueilleux par l'amour qu'ils ont pour la grandeur & pour tout ce qui pouroit les rehauſſer dans l'eſprit des hommes. Ainſi l'orgueil ne conſiſte pas ſeulement dans une vaine complaiſance pour les qualités qu'on croit avoir; il conſiſte auſſi dans le deſir de les avoir, & même dans le dépit que l'on ſent d'en être privé.

On ne conſidére guére parmi les hommes d'autre orgueil que celui qui conſiſte à s'attribuer des qualités que l'on n'a pas; mais le fond de ce vice eſt de s'élever pour les qualités que l'on croit avoir, ſoit qu'on les ait, ſoit qu'on ne les ait pas. C'eſt une ſotte vanité, ſi l'on s'imagine les avoir, lorſqu'on en eſt dépourvu; mais c'eſt toujours orgueil de s'y plaire, quand on les auroit, de vouloir que les

hommes nous en estiment, & d'avoir de la complaisance dans cette estime. Il y a toujours en cela, non-seulement de l'erreur & de l'ignorance, mais de l'injustice & du larcin. Quiconque a de la complaisance dans sa propre excellence, en dérobe à Dieu la louange & la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui, mais de Dieu, & qu'il est obligé de la lui rendre & de la lui rapporter toute entiére. Enfin il ne voit pas qu'il est beaucoup plus rabaissé par cette enflure intérieure qu'il en conçoit, qu'il n'est relevé par ces talens & ces qualités dont il se glorifie. Il est meilleur, si l'on veut, d'avoir certaines qualités humaines & certains talens, que de ne les point avoir; mais il vaut beaucoup mieux en être privé, que d'en faire un sujet d'élévation & d'orgueil. Ainsi la plupart des talens rabaissent en effet ceux qui les ont, en les rendant plus vains & plus orgueilleux. Il paroît par tout cela, que l'orgueil contient en soi une telle difformité, que les hommes même ne sauroient le souffrir, quand il est manifesté & non pallié. Or s'ils traitent l'orgueil de la sorte par un reste d'amour qu'ils ont pour la vérité & la justice, comment Dieu les traitera-t-il, lui qui est la vérité & la justice même?

L'orgueilleux s'éléve du bien qu'il fait, comme s'il en étoit la cauſe. Il s'éléve du mal que les autres font, parce que par-là il les met au-deſſous de ſoi. Tout ce qui les rabaiſſe, le contente; & ſi Dieu le touche en particulier par des plaies deſtinées à humilier les ſuperbes, il entre dans des ſentimens d'impatience & de révolte contre Dieu. Voilà la conduite de l'homme orgueilleux, c'eſt-à-dire, de l'homme agiſſant en homme. Il ſuffit à l'homme, pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en ſoi certaines vertus, & de n'y point appercevoir de défauts. Le ſeul défaut de ces vues ſuffit pour ſéduire le cœur, parce que l'orgueil qui y réſide, l'occupe bientôt tout entier, à moins qu'il ne ſoit réprimé. Il ne faut qu'une vue d'eſprit, un conſentement paſſager à la cupidité pour nous rendre criminels devant Dieu; & la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en ſoit gliſſé dans le cœur, eſt un contrepoids que Dieu lui laiſſe pour empêcher qu'il ne s'éléve, & qu'il n'entre dans un excès de confiance; & c'eſt ce contrepoids que l'orgueilleux n'a point. Il ne s'arrête qu'aux actions extérieures; il y fait conſiſter toute la vertu, & ne fait point de réflexion ſur ce qu'il n'a aucune aſſurance d'être exemt de crime dans les

mouvemens intérieurs. Il eſt content de ce qu'il a fait pour Dieu, ou plutôt de ce qu'il en a reçu, & n'en deſire pas davantage, & n'a aucun deſir de s'avancer dans la vertu, ni d'y faire un progrès continuel. Il s'imagine qu'il ſuffit d'avoir une fois reçu les graces de Dieu, & qu'il n'a point beſoin de nouvelles graces pour les conſerver; & s'il ne s'attribue pas les vertus, il s'attribue la force d'y perſévérer, ce qui eſt une grande erreur. Car, à quelque dégré de vertu q'uon ſoit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On eſt toujours foîble à ſon égard; on a toujours beſoin de ſon ſecours pour ſe ſoutenir, & on n'a jamais en ſoi toute la force néceſſaire pour réſiſter aux tentations, ſans avoir beſoin de lui demander de nouvelles graces; c'eſt pourquoi l'état de l'orgueilleux, qui ne demande à Dieu aucune nouvelle grace; & qui s'attribue la force de perſévérer dans la juſtice, eſt un état d'une horrible préſomtion.

L'orgueilleux ne croit point avoir beſoin de la miſéricorde de Dieu. Il n'a aucun ſentiment de ſes miſéres. Il ne demande point à Dieu ſa délivrance. La terre n'eſt point pour lui une vallée de larmes & de gémiſſemens, & il ne ſe croit

redevable en rien à la justice de Dieu. Son orgueil agissant donc sans obstacle, le remplit d'une confiance présomtueuse en lui-même, qui ne lui fournit aucuns sujets de s'humilier. Ainsi il n'est pas possible que Dieu ne rabaisse les orgueilleux, & qu'il ne les couvre de confusion & de honte, en les dégradant & les rabaissant à proportion de leur injuste élévation.

§. 5. *De l'Amour-propre.*

L'HOMME naturellement s'aime soi-même; il s'aime sans bornes & sans mesure; il n'aime que soi; il rapporte tout à soi; il se desire toutes sortes de biens, d'honneurs, de plaisirs; & il n'en desire qu'à soi-même, ou par rapport à soi-même. Il se fait le centre de tout; il voudroit dominer sur tout, & que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique étant empreinte dans le cœur de tous les hommes depuis le péché, les rend violens, injustes, cruels, ambitieux, flateurs, envieux, insolens, querelleux. En un mot elle renferme les semences de tous les crimes & de tous les déréglemens des hommes, depuis les plus légers jusqu'aux plus détestables. Voilà

le monſtre que nous renfermons dans notre ſein. Il vit & régne abſolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit ſon empire, en verſant un autre amour dans notre cœur. Il eſt le principe de toutes les actions, qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue; & bien-loin qu'il nous faſſe de l'horreur, nous n'aimons & ne haïſſons toutes les choſes qui ſont hors de nous, que ſelon qu'elles ſont conformes ou contraires à nos inclinations.

Mais ſi nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous ne le traitions de même, quand nous l'appercevons dans les autres. Il nous paroît alors au-contraire ſous ſa forme naturelle, & nous le haïſſons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppoſe à tous les deſirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimaſſent, nous admiraſſent, pliaſſent ſous nous, qu'ils ne fuſſent occupés que du ſoin de nous ſatisfaire; & non-ſeulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le pretendre, & ils ſont prêts à tout faire, non-ſeulement pour nous empêcher de réuſſir dans nos deſirs, mais pour nous aſſujétir aux leurs, & pour exiger les mê-

mês choſes de nous. Voilà donc par-là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; & ſi celui qui a dit, qu'ils naiſſent dans un état de guerre, & que chaque homme eſt naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu ſeulement repréſenter par ſes paroles la diſpoſition du cœur des hommes les uns envers les autres, ſans prétendre la faire paſſer pour légitime & pour juſte, il auroit dit une choſe auſſi conforme à la vérité & à l'expérience, que celle qu'il ſoutient eſt contraire à la raiſon & à la juſtice.

L'amour-propre eſt haïſſable quand il ſe fait paroître tel qu'il eſt, quand il incommode celui des autres, quand il veut ravir quelque choſe de ce qu'ils poſſédent, ou à quoi ils prétendent. Mais c'eſt ce qu'il évite ordinairement. Il ſe déguiſe, il s'aſſujétit aux autres. Il ne choque point leurs inclinations, & déſeſpérant de pouvoir obtenir par force ce qu'il deſire, il tâche d'y arriver par la complaiſance. Or quoiqu'il demeure le même dans le fond, auſſi ennemi de tous les autres, auſſi injuſte qu'on le reconnoît, quand il a le pouvoir de ſe faire voir tel qu'il eſt, les hommes ſont néanmoins ſi dupes, qu'ils ne diſtinguent point les ſoumiſſions & les complaiſances extérieures & feintes, de

'laffection véritable; ainsi ils prennent pour amis ceux qui les flatent & qui ne les contredisent pas, & pour ennemis, ceux qui les contredisent, quoique ce soit par un motif de justice & de charité.

Quoique l'amour-propre soit naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin & de fiel; bien que ce qui reléve les autres, l'incommode & le chagrine, & qu'on ne le voie guére favorable de bonne foi aux louanges qu'on leur donne, à moins qu'il n'en tire quelque avantage, & qu'elles ne lui servent de degré pour s'élever; quand on vient néanmoins à considérer l'effet que l'on feroit sur l'esprit des autres, si l'on montroit ses mouvemens à découvert, on conclut tout-d'un-coup à les cacher. On voit bien que ce feroit le moyen de se faire regarder comme un ennemi public, & qu'on deviendroit par-là l'objet de la haîne & de la détestation de tout le monde. Ainsi l'amour propre fait que nous affectons de faire paroître au-dehors une extrême équité de louer volontiers ce qui est louable, de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualités des autres, & de ne refuser pas même à nos ennemis les témoignages d'estime qu'ils méritent; & par-là on réussit dans le dessein de se faire aimer, on

aquiert des amis, on adoucit ſes ennemis, & on ſe met bien avec tout le monde.

L'amour-propre veut profiter de tout & des dons même de Dieu. Un homme a reçu des talens, & il fonde ſur ces talens des deſſeins de faire fortune, & de s'élever dans le monde. Il rapporte à lui-même ce qu'il a reçu de Dieu; & c'eſt ce qu'on remarque dans preſque tous les hommes, & particuliérement dans les perſonnes conſacrées à Dieu. Ils rapportent à eux mêmes les dignités de l'Egliſe; ils y entrent par intérêt; ils s'y conduiſent par intérêt; ils prêchent par intérêt; ils adminiſtrent les Sacremens par intérêt; & enfin l'intérêt propre eſt le motif qui les conduit dans l'exercice des fonctions les plus ſaintes. & les plus ſacrées; & c'eſt l'amour-propre qui en eſt le principe.

On peut encore conſidérer l'amour-propre dans l'adreſſe qu'il a, quand il eſt repris de quelque défaut, d'enviſager à l'heure même, non la vertu qui tient le milieu entre les deux excès, mais le vice oppoſé qui n'eſt pas moins grand que celui dont on le reprend, & de ſe défendre par-là. Il y a mille adreſſes pour ſe juſtifier dans ſes défauts, qui ſont toutes dangereuſes & contagieuſes. Celle de faire enviſager le vice oppoſé, en eſt une; c'en eſt une au-

tre de faire regarder comme des Anges les personnes qui sont exemtes de ce défaut, afin qu'il ne paroîsse pas fort-étrange, qu'on n'ait pas une vertu angélique; c'en est une autre de remarquer divers défauts dans ceux, ou qui nous reprennent, ou qui ont la vertu que nous n'avons pas, afin qu'avec notre défaut ils n'aient aucun avantage sur nous. La fin de l'amour-propre, quand il se défend, n'est pas tant que son défaut ne paroîsse pas, que d'en éviter l'humiliation. Or il lui est indifférent pour cela, ou de soutenir ce défaut qu'on lui reproche, comme n'étant pas un défaut, ou d'en faire voir d'aussi grands dans les autres: car par l'un & par l'autre on évite de paroître au-dessous d'eux.

§. 6. *Du Luxe & de la Vanité.*

Le luxe & la vanité ont pour objet les habits, les ornemens, les frisures, les parures & autres inventions destinées à relever l'extérieur; ce qui renferme plusieurs péchés. Le luxe renferme essentiellement un mauvais usage des biens de Dieu, contraire à l'intention pour laquelle il nous les a accordés: car Dieu, en nous donnant les biens de la terre, & en fesant les uns riches & les autres pauvres, n'a point

eu le dessein que nous employassions ces biens à satisfaire notre vanité, mais que nous en usassions pour notre nécessité, & pour soulager les besoins des autres. Il nous a donné ces biens pour racheter nos péchés de ce que nous aurons de superflu, & non pour les augmenter. Le luxe est presque toujours joint avec la vanité & la complaisance dans l'estime des hommes: car on ne se porte au luxe, que parce qu'on sait qu'il imprime dans les autres une image de grandeur & de richesses; qu'il reléve la beauté du corps, & qu'il attire la considération & l'amour des hommes: or se plaire dans ces jugemens des hommes, c'est proprement ce qu'on appéle vanité. Le luxe est joint avec l'orgueil, parce que l'ame s'éléve d'ordinaire intérieurement, à proportion qu'elle voit qu'elle surpasse les autres par des avantages extérieurs. Il est joint aussi avec l'oubli de soi-même: car, pour se plaire dans la magnificence de ses habits, il faut oublier que ces mêmes habits sont la marque de notre péché, & par conséquent qu'ils devroient nous être un grand sujet de confusion: il faut avoir oublié ses miséres & ses dangers, être sorti de soi-même, & ne plus se regarder que par le dehors. Le luxe est encore joint ordinairement avec

la dureté envers les pauvres & avec le violement de l'ordre de la charité, puisqu'en s'y abandonnant, on préfére les vains ornemens à la santé, à la vie, & souvent au salut du prochain. Il est aussi joint avec la négligence de son salut: car il ne peut se faire que celui qui a soin de son ame, & qui en estime la beauté, puisse s'appliquer à orner son corps. De plus il est joint avec le scandale: car le luxe est un péché contagieux, puisqu'il porte ceux qui en sont spectateurs à le desirer & à l'imiter; & une femme mondaine, par exemple, qui aura inventé quelque ajustement, se fera suivre & imiter par une infinité d'autres femmes, parce qu'elles ne pouront souffrir qu'elle ait quelque avantage sur elles.

Les Chrétiens devroient tous être des Prédicateurs de l'humilité dans toutes leurs actions. Cependant on peut dire que par le luxe ils deviennent Prédicateurs de l'orgueil, parce qu'ils l'inspirent par tout leur extérieur, & des Prédicateurs d'autant plus dangereux, qu'ils agissent sur l'ame par celui des sens, dont les impressions sont les plus vives & les plus efficaces, qui est le sens de la vue, & qu'ils agissent à toute heure, puisque le spectacle du luxe est exposé continuellement aux yeux.

Rien n'eſt plus dangereux dans le monde que les mauvaiſes coutumes, & ſurtout celles du luxe: elles forcent en quelque ſorte les perſonnes les plus modérées à les imiter, pour ne pas paroître diſſemblables aux autres, pour ne pas leur céder, & pour ne pas s'attirer leur mépris ou leurs moqueries. On s'en fait, pour ainſi dire, une loi, & cette loi engage les uns à rechercher avidement les richeſſes, ſouvent même par de mauvais moyens; les autres à ruiner leur famille; les autres enfin à retrancher leurs aumônes, pour pouvoir ſoutenir ce luxe & la dépenſe où il engage. Or tous ceux qui pratiquent le luxe, contribuent à ces ſcandales, puiſqu'ils contribuent tous à entretenir cette mauvaiſe coutume qui les produit.

La régle qu'on doit ſuivre ſur ce ſujet, c'eſt de s'éloigner du luxe autant qu'on le peut, ſans tomber dans le ridicule; & l'on doit ſe régler ſur cela dans chaque condition ſur les perſonnes qui ſont les plus modeſtes. Il eſt même juſte que comme ceux qui ſont poſſédés de la paſſion du luxe, ſont des efforts continuels pour ſurpaſſer les autres en magnificence, & ne ſe contentent pas toujours de ſuivre ce qui eſt établi; de même les perſonnes de piété faſſent auſſi des efforts de mo-

deſtie, pour tâcher de porter l'éloignement du luxe le plus loin que la coutume des perſonnes modeſtes ne ſemble le leur permettre: car il y a ſouvent plus d'imagination que d'autre choſe dans cette crainte du ridicule dont on prend le prétexte; & pour l'ordinaire les perſonnes raiſonnables ne font qu'en eſtimer davantage celles qui mépriſent le plus le luxe, & qui n'en ſuivent pas les uſages. Un cœur qui aime la pureté, la modeſtie, l'humilité, qui craint ce qu'il faut craindre pour ſoi & pour le prochain, n'aura pas la moindre difficulté ſur tout cela; & il ne faudroit, pour détourner les femmes de ce luxe & de ce faſte dont elles ſe font une eſpéce de néceſſité, & qu'elles prétendent autoriſer par la coutume, que les faire reſſouvenir de ce dont elles ont fait profeſſion dans leur Batême, qui eſt leur vocation. Il faut leur demander comment elles accordent cet appareil d'orgueil & de vanité avec le renoncement public & ſolemnel qu'elles ont fait aux pompes du monde.

Lorſqu'une choſe eſt vaine & ſuperflue en elle-même, qu'elle eſt née du déréglement des hommes, & qu'elle eſt telle que ſi nous pouvions réformer le monde, nous ſerions obligés de la bannir, il ne ſuffit pas, pour en uſer licitement, qu'elle ne

ſoit pas au-deſſus de notre condition, mais il faut de plus que notre condition nous y oblige. C'eſt par cette régle que l'on doit décider la plupart des queſtions que l'on peut faire ſur les habits des femmes : car, comme tous ces habits ſont vains d'eux-mêmes, nés de la vanité, & que ſi toutes les femmes étoient chrétiennes, comme elles devroient l'être, elles ſeroient obligées de s'habiller autrement, il eſt néceſſaire qu'une femme qui ne veut pas ſe tromper, deſcende juſqu'au dernier dégré de rabaiſſement que ſa condition peut lui permettre, & qu'elle rejéte tous les ornemens que ſa condition ſouffre qu'elle rejéte, ſans trop ſcandaliſer le monde.

On peut fortifier ce qui vient d'être dit ſur le luxe & la vanité par ces conſidérations. Qu'on ne peut allier le luxe avec l'eſprit de pénitence. La pénitence conſiſte à punir ſes déréglemens ; ainſi, comme c'eſt un des principaux déréglemens que cet amour des ornemens, on n'eſt point pénitent, tant qu'on ne s'en prive pas. Qu'on ne ſauroit être Chrétien ſans haïr ſon corps, ou comme ſouillé par des actions criminelles, ou comme infecté par la concupiſcence : or comment peut-on croire qu'on haït

ſon corps, en même tems qu'on travaille à l'orner & à l'embellir? Qu'on doit ſe repréſenter quelle eſt l'origine & la fin de ce corps qu'on prend tant de ſoin d'orner. Qu'on doit penſer que ces habits & ces ornemens ne ſont que les haillons du diable; car le démon, en dépouillant l'homme du vêtement incorruptible de la juſtice, dont il étoit intérieurement orné dans l'état d'innocence, lui a inſpiré une paſſion aveugle pour ces ornemens extérieurs, qui ne ſont que couvrir ſa miſére, mais qui ne ſauroient la guérir. Ainſi aimer les parures & la magnificence dans les habits, c'eſt ſeconder les deſſeins du diable, c'eſt ſe plaire dans ſon propre malheur, c'eſt ſe livrer à l'illuſion.

§. 7. *De l'Amour des richeſſes.*

Nous ne connoiſſons pas ſeulement les objets de nos paſſions, mais nous concevons auſſi les mouvemens qu'ils excitent dans les autres, & l'idée qu'ils en ont ſe communiquant à nous, nous nous accoutumons à regarder ces objets, non par notre propre impreſſion, mais par cette impreſſion commune; & nous reſſentons enſuite des mouvemens que

nous n'aurions point eu, ſi l'objet ſeul avoit agi ſur nous. Il en eſt ainſi des richeſſes: la concupiſcence les approche de nous, & nous les fait ſentir vivement, & la vivacité de ce ſentiment, joint à l'ardeur que nous appercevons dans les autres pour ces biens, augmente infiniment l'idée que nous en avons. Nous n'en jugeons plus par leur prix véritable, mais par ce prix qu'ils ont dans l'opinion des hommes. Ainſi s'excitant les uns & les autres à les aimer & à les concevoir grands & eſtimables, ils rempliſſent premiérement tout notre eſprit, & enſuite tout notre cœur.

Il n'eſt permis à perſonne de jouir des créatures, ni de les aimer. La poſſeſſion des richeſſes ne peut être regardée comme un bien & un avantage pour ceux qui les ont. C'eſt au contraire un très-grand danger pour eux, & un grand obſtacle à leur ſalut. Il ne leur eſt pas permis de les aimer; cependant il eſt difficile de ne pas les aimer quand on les a. On ſe fait des néceſſités, pour en juſtifier la jouiſſance, & ſouvent même on ne penſe pas à chercher des raiſons pour l'excuſer, & l'on croit qu'il ſuffit d'avoir du bien pour le dépenſer à ce que l'on veut. Mais tout cela

n'eſt qu'une pure illuſion. Dieu ne rend perſonne maître de ſon ſuperflu, parce qu'il ne peut permettre à perſonne de jouir des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces néceſſités imaginaires, qui n'ont leur ſource que dans la vanité & la curioſité, ou dans l'amour du plaiſir. Les riches n'ont donc aucun avantage réel au-deſſus des pauvres par la poſſeſſion de leurs biens. Ils ne les ont reçus que pour en faire part à ceux qui en ont beſoin; & les pauvres qui en ſont deſtitués, ne ſont privés d'aucune choſe vraiment néceſſaire: moins ils uſent des biens du monde, plus il leur eſt facile de ne plus les aimer.

Le cœur d'un avare ſent un penchant continuel du côté du gain: les moyens qu'on lui en donne y entrent toujours ſans réſiſtance; ils ſont toujours reçus avec une joie ſincére, ſans oppoſition & ſans partage; il ne faut point de ménagement ni de tempérament étudiés pour les faire agréer. Toute perſonne eſt bien venue à les propoſer, amis, ennemis, familiers, étrangers, inférieurs, égaux, ſupérieurs; & bien-loin qu'il conçoive de l'aigreur contre ceux qui lui font quelque ouverture pour augmenter ſon bien, ce ſeroit un moyen certain de l'adoucir,

s'il étoit aigri contre eux. Il ne s'amuſe point à chercher des raiſons pour rejeter ſes avis; il n'en prend jamais ſujet d'examiner le défaut de ceux qui les donnent. Il ne pointille point ſur les maniéres, ſur l'air, ſur les intentions. Il cherche uniquement à s'éclaircir de la vérité de ce qu'on lui dit, & l'examinant de bonne foi, il ne craint rien que de s'y tromper; ce qui doit donner une grande horreur de l'attache aux richeſſes, qui devenant maîtreſſe du cœur, exclut néceſſairement du ſalut.

Il eſt donc important de conſidérer que non-ſeulement nous n'avons aucun droit réel ſur les biens du monde, parce qu'étant toujours eſſentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures, mais nous ſommes auſſi bornés par les loix de Dieu dans l'uſage de ces biens: car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en diſpoſer comme nous voudrons. Il eſt trop juſte pour en avoir fait une diſtribution ſi inégale. Ces biens étant deſtinés par ſa providence à la ſubſiſtance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne leur en faut, que pour les diſtribuer aux autres. Un riche, comme riche, n'eſt donc qu'un ſimple diſpen-

fateur des biens de Dieu; & dans cette dispensation même il ne lui est point permis de se conduire simplement par ses caprices & par ses fantaisies. Il faut qu'il ait égard aux nécessités du prochain, aux engagemens de la providence, & en un mot à l'ordre de la charité. Voilà la condition des riches, & ce qui leur est prescrit, non par des loix temporelles qui peuvent changer, mais par des loix fixes, invariables & éternelles. Dieu veut qu'au-lieu d'employer leurs richesses en des dépenses de faste & de vanité, à la recherche des plaisirs, & enfin à des superfluités, ils en fassent des œuvres de charité, qui leur aquiérent des défenseurs dans l'autre vie.

§. 8. *De la Vie sensuelle & de l'Impudicité.*

Ephes. 5. 3. IL n'est pas étrange que l'Apôtre saint Paul ordonne qu'on n'entende point parler parmi les Chrétiens de fornication, ni d'impureté: car l'image même de ces vices est contagieuse; & l'esprit, en s'accoutumant à les voir & à en parler, en perd insensiblement l'horreur, & se dispose à les regarder avec complaisance. Il ne faut donc jamais parler de ces vices que par nécessité; & il ne faut mê-

me le faire qu'en les couvrant & les noirciſſant d'une maniére qui en imprime de l'averſion: ce qui ne condamne pas ſeulement les entretiens trop libres, où l'image de ces vices pouroit entrer d'une maniére enjouée, mais encore les piéces qui les repréſentent, & les livres qui contiennent de ces ſortes de diſcours. On a beau dire que les vices y ſont toujours condamnés. On auroit beau même rétablir dans les Tragédies l'uſage des chœurs, qui étoient deſtinés à donner de l'averſion des vices & à inſpirer les maximes de la vertu. Il ſuffit que dans le corps de la piéce ou du livre ces vices ſoient repréſentés d'une maniére qui n'en donne pas d'horreur. L'impreſſion qu'ils font ſur l'imagination étant vive & promte, n'attend pas les remédes lents que l'auteur croit y apporter dans des diſcours ſéparés ou dans la concluſion de la piéce. On ne peut nier qu'en attendant ce reméde, on n'ait parlé de ces vices d'une maniére qui a donné lieu de les voir avec plaiſir.

La recherche des plaiſirs des ſens, loin d'être le bien du corps, eſt au contraire ſa maladie. Il ne faut pas entendre par ce corps la matiére dont nous ſommes compoſés, qui demeure toujours inſenſi-

ble; mais il faut entendre l'ame, qui s'applique au corps, & en qui résident les sentimens que nous attribuons au corps. C'est cette application de l'ame au corps qui fait la vie de la chair, quand elle met son plaisir & sa joie à recevoir ces impressions, & qu'elle ne les reçoit pas seulement par nécessité, mais qu'elle les recherche pour le plaisir qu'elle y trouve, qu'elle les aime, qu'elle s'y plaît, & qu'elle en fait son bonheur. C'est ce qu'on appéle la vie des sens; & cette vie est, non le bien de l'ame, mais sa maladie, parce qu'étant créée pour aimer Dieu & pour en jouir, c'est un effroyable avilissement pour elle & un horrible désordre, qu'elle veuille jouir de ses sens; car elle ne peut pas faire l'un & l'autre, ni jouir de Dieu & des créatures corporelles tout ensemble. Dieu mérite tout son amour; il est seul capable de la satisfaire: ce qu'elle en donne aux créatures, elle l'ôte donc à Dieu, & elle commet une double injustice envers Dieu, en lui ravissant ce qu'elle lui doit, & envers soi-même, en se privant de son bonheur, & en se rendant par-là misérable contre l'ordre & la volonté de Dieu.

La

La pente au plaiſir du corps & la vie ſenſuelle étant donc la maladie de l'ame & du corps, ce que nous lui devons, n'eſt pas d'aigrir & d'augmenter cette maladie, c'eſt au-contraire de la guérir par des remédes convenables. Or elle s'aigrit en ſuivant cette pente & ces deſirs corrompus: on y remédie au-contraire par la mortification & la privation des plaiſirs. Ainſi tant s'en faut qu'on ſoit obligé de ſe procurer les ſatisfactions des ſens, qu'on eſt obligé de ſe les refuſer, parce qu'on eſt obligé de ſe guérir. Que diroit-on d'une perſonne à qui on auroit confié le ſoin d'un malade, & qui lui accorderoit tout ce qui peut augmenter ſon mal, & ne lui feroit prendre aucun reméde pour le ſoulager? On diroit que cette perſonne ſeroit injuſte & cruelle. Or nous commettons cette injuſtice, & nous exerçons cette cruauté envers nous-mêmes, quand nous n'avons pas ſoin de mortifier nos ſens, & que nous leur accordons ce qu'ils nous demandent. Ainſi la mortification & la privation des plaiſirs illicites eſt un devoir de juſtice.

Un homme intempérant eſt injuſte envers ſoi-même, quand il ne ſe prive pas des plaiſirs illicites par la mortification

& par le jeûne; & l'on eſt de même injuſte envers ſoi-même, quand on ſe permet tous les plaiſirs licites où notre inclination nous porte. Car ils ne ſont licites qu'autant qu'ils ſont néceſſaires; & dès-lors qu'ils ne ſont plus néceſſaires, c'eſt un devoir de s'en abſtenir. On ſe doit la mortification & la privation des plaiſirs, comme on ſe doit une médecine ou un autre remède; & on eſt auſſi injuſte en ne les pratiquant pas, que ſi on laiſſoit dévorer ſon corps par une gangréne dangereuſe, faute d'y apporter les remédes néceſſaires. Les vrais ennemis de leur corps & qui le traitent non-ſeulement avec injuſtice, mais avec inhumanité ſont ceux qui le flattent, & qui le careſſent, & qui ſuivent l'inclination qu'ils ont de jouir des plaiſirs. Car quelle plus grande cruauté & quel procédé plus digne d'ennemis envenimés, que d'empoiſonner ſans ceſſe leur propre corps, & de lui préparer ſans ceſſe des tourmens infinis & éternels? C'eſt néanmoins l'unique occupation des voluptueux & de ceux qui paſſent leur vie dans la recherche des plaiſirs du monde & dans la fuite des mortifications & des auſtérités.

Tous ceux dont le plaiſir eſt la paſſion dominante, le regardant par-là comme leur derniére fin, regardent par conſéquent les ſouffrances & la pénitence de cette vie comme le ſouverain mal. Ils ſont donc ennemis de la croix de Jeſus-Chriſt. Ils haïſſent & rejétent la vie dont il nous a montré l'exemple. Ils aiment les péchés qu'il a voulu expier par ſa mort. Ils crucifient encore une fois Jeſus-Chriſt, en renouvelant ce qu'il a voulu détruire par ſa croix. Il ne faut, pour être coupable de tous ces crimes, qu'aimer les plaiſirs, être un homme de bonne-chére & de divertiſſemens, donner à ſes ſens ce qu'ils deſirent, en un mot mener la vie que méne dans le monde un grand nombre d'hommes & de femmes, & que preſque tout le monde voudroit y mener; une vie de parties, de feſtins, de jeux, de ſpectacles; une vie occupée, ou de la préparation aux plaiſirs, ou des plaiſirs mêmes; & ce qui eſt pire, des plaiſirs de la chair qui ſont ſi ſales & ſi honteux. Il arrive alors qu'en ſuivant la chair, on tombe dans la tribulation de la chair.

Il faut donc néceſſairement, ou crucifier ſa chair, ou être crucifié par ſa

chair; la faire souffrir, ou souffrir pour elle; c'est-à-dire, qu'il faut par nécessité mortifier ses passions, ou être tourmenté par ses passions, qui sont d'autant plus vives, qu'on les aura moins mortifiées. Or il vaut incomparablement mieux faire souffrir sa chair & la crucifier en cette vie, que de ressentir toutes les peines qu'elle cause dès cette vie même à ceux qui se laissent dominer par elle; & comme il est impossible que la justice de Dieu souffre qu'une injuste passion soit satisfaire, la fin de cette vie criminelle sera l'éternelle privation de ce que l'on aura aimé criminellement: car, comme dit l'Apôtre: aucun impudique ne sera héritier du royaume de Dieu. Si cela est, que dire de ces femmes & de ces filles qui laissent voir quelque partie de leur corps à nud, comme la gorge, le sein, les épaules, les bras? Qu'elles sont dans un état de péché mortel, soit par leur mauvaise disposition, soit par l'occasion qu'elles donnent aux autres de pécher mortellement. Or les mauvais desirs que ces nudités excitent en une infinité d'hommes, sont des péchés mortels, quand on y consent; ce qui arrive très-souvent. Donc celles qui en sont cause, commettent un péché mortel, &

Ephés. 5. 5.

s'expoſent à ſe damner. Il y en a qui tiennent une eſpéce de milieu entre la modeſtie chrétienne & l'immodeſtie du ſiécle; mais ces femmes ou filles voudroient bien accorder Dieu avec le diable, en donnant quelque choſe à l'un & à l'autre; mais, dans la vérité, elles ne contentent que le diable. Tant qu'il y a du danger, elles ſont obligées de l'éviter. Il eſt certain qu'il y a du danger dans ces demi-nudités, tant par elles-mêmes, que par les effets qu'elles produiſent dans l'imagination des perſonnes corrompues par la curioſité qu'elles excitent, & enfin par les deſirs criminels qu'elles font naître.

§. 9. *De l'Intempérance dans le boire & le manger.*

Il eſt bon de ſe convaincre que Dieu ne nous accordant toutes les choſes de cette vie, que pour la néceſſité, quiconque en uſe pour ſon plaiſir & ſans néceſſité, abuſe des dons de Dieu, & uſurpe ce qui ne lui appartient point. Il eſt injuſte envers Dieu, puiſqu'il ravit ce qui ne lui a point été donné, & qu'il s'en ſert contre ſon intention. Ainſi on ne peut apporter trop de ſoin de dimi-

nuer ses nécessités; à ne s'imaginer pas facilement que des soulagemens corporels soient absolument nécessaires, & retrancher ainsi tous les besoins d'imagination & de passion: car la plupart du tems les nécessités cessent, quand les passions sont surmontées, à résister aux nécessités nouvelles, en ne s'assujétissant pas facilement à de nouvelles délicatesses; à s'accoutumer peu à peu à se passer de ce qui paroissoit nécessaire, & à mépriser les petites incommodités qui naissent de ces privations.

Cela posé, il faut en conclure qu'il n'est jamais permis de manger pour la seule volupté, & qu'il faut diminuer, autant qu'on peut, les nécessités qu'on a contractées de divers besoins à l'égard du manger & du boire.

Nous n'avons pas seulement besoin des alimens, mais aussi du goût des alimens; & il faut éviter les dégoûts, parce que ce sont des espéces de maladies qui ont leur danger. Ainsi on ne peut pas absolument se priver du plaisir que la nature trouve à manger & à boire; mais on peut le diminuer autant qu'elle peut le souffrir, évitant les assaisonnemens recherchés, les viandes chéres, les vins exquis & les liqueurs, & en se conten-

tant des plus ſimples & des plus communes. Il faut tâcher que la nouriture que l'on prend ſoit propre à entretenir la ſanté du corps, à le rendre propre à ſeconder l'eſprit, & à le tenir dans la ſoumiſſion où il doit être. Ainſi on péche contre cette régle, en incommodant ſa ſanté par le boire & par le manger, ou en appeſantiſſant ſon corps & ſon eſprit par une nouriture trop abondante, qui rend l'ame groſſiére, charnelle & animale; en fortifiant la révolte de la chair contre l'eſprit par la bonne chére, & ſur-tout par l'excès du vin.

On péche ſouvent dans la recherche de la bonne-chere, même ſans excès dans la quantité: on péche par l'avidité trop grande pour les choſes les plus ſimples: on péche par la ſingularité, lorſque ſans raiſon on ne veut pas s'aſſujétir à la régle commune du lieu où l'on eſt: on péche par empreſſement, en avançant & déréglant l'heure commune de ſes repas: on péche enfin, en mangeant beaucoup, ſur-tout lorſque cela vient d'une mauvaiſe habitude: or en ce cas, comme cette habitude eſt un effet d'intempérance, on doit travailler à s'en corriger.

Il y a de l'intempérance à parler & à faire un ſujet d'entretien du goût & de

la bonté des viandes & du vin, de se plaindre de ce que l'on sert, au-lieu de souffrir sans murmure les petits défauts qui arrivent dans la maniére d'apprêter les choses. C'est un grand abus de manger & de boire sans nécessité, par complaisance; ainsi il faut s'en dispenser tant que l'on peut, & prendre toutes sortes de prétextes, non-seulement pour s'exemter de boire & de manger sans nécessité, mais pour n'en presser personne. Il n'y a que la crainte de scandaliser certains esprits foibles qui prennent la coutume pour régle, qui peut servir d'excuse à cette pratique dans quelques occasions & dans quelques lieux; mais il ne faut pas facilement déférer à cette crainte; & après avoir instruit les personnes, qu'on est incommodé de cette coutume, ou qu'on ne la croit pas permise, on peut n'avoir aucun égard à cette sorte de scandale.

Il y a des personnes à l'égard de qui la bonne-chére est une suite nécessaire de leur condition, & qui se croient obligées de se distinguer par-là, aussi-bien que par le train & par les habits. Ces personnes doivent gémir de cette misére de leur état; elles doivent examiner ce qu'il y a de réel & de juste dans cette

néceſſité qu'elles alléguent; elles doivent ſe régler & ſe mortifier intérieurement parmi ces délices qui les environnent; & ſi elles le font, on ne peut les condamner d'intempérance. Mais il n'en eſt pas de même de ceux qui, ſans être obligés par leur condition à avoir une table délicate, s'y portent par l'amour du plaiſir, en jouiſſent & s'y plaiſent. Il eſt difficile que ceux qui vivent ainſi ne mettent leur fin dans les plaiſirs de cette vie, & qu'ils ne ſoient citoyens du monde. Or c'eſt un état mortel que de n'avoir aucun deſir de l'autre vie & de mettre ſon bonheur dans la vie préſente. Cette vie eſt encore une vie ſans pénitence: or l'eſprit de pénitence eſt eſſentiel à la vie chrétienne; ainſi l'on ne peut pas dire que ces perſonnes vivent en véritables Chrétiens.

Ce ne ſont pas ſeulement les riches qui peuvent être engagés dans ce déréglement; les pauvres ſont ſouvent plus ſujets à ces excès que les riches, & ils ſont d'autant plus coupables, qu'ils incommodent très-ſouvent par-là leurs familles, & qu'ils négligent la grace que Dieu leur avoit faite de les avoir mis, par la pauvreté, dans une obligation particuliére d'éviter ces excès. Il y a

un abus dans certaines Fêtes, qui est d'y faire meilleure chére; mais il faut craindre les excès, & de se donner au plaisir des sens d'une maniére qui puisse servir d'empêchement à l'ame de goûter la joie du Saint-Esprit. Ainsi dans les réjouissances qui se pratiquent dans ces jours, il faut redoubler son attention, & prendre garde de se livrer trop au plaisir; ce qui fait qu'il y a peu de ces sortes de Fêtes qui soient exemtes de fautes.

§. 10. *Des Divertissemens, Spectacles, Bals, &c.*

C'est un principe de la Religion chrétienne, qu'un Chrétien dans le Batême ayant renoncé au monde, à ses pompes & à ses plaisirs, ne peut rechercher le plaisir pour le plaisir, ni le divertissement pour le divertissement. Il faut, afin qu'il puisse en user sans péché, qu'ils lui soient nécessaires en quelque maniére, & que l'on puisse dire véritablement qu'il s'en sert avec la modération de celui qui en use, & non avec la passion de celui qui les aime. Or, comme la seule utilité du divertissement est de renouveler les forces de l'esprit

& du corps, lorſqu'elles ſont abattues par le travail, il eſt clair qu'il n'eſt permis de ſe divertir tout au plus, que comme il eſt permis de manger.

Mais, ſi l'on veut examiner les choſes de bonne foi, on trouvera que le beſoin que les hommes ont de ſe divertir, eſt beaucoup moindre que l'on ne croit, & qu'il conſiſte plus en imagination ou en coutume, qu'en une néceſſité réelle. Ceux qui ſont occupés aux travaux extérieurs, n'ont beſoin que d'une ſimple ceſſation de leur travail. Ceux qui ſont employés dans des affaires pénibles à l'eſprit & peu laborieuſes pour le corps, ont beſoin de ſe recueillir de la diſſipation qui naît naturellement de ces ſortes d'emplois, & non pas de ſe diſſiper encore davantage par des divertiſſemens qui attachent fortement l'eſprit. Un homme qui a bien travaillé eſt ſatisfait, quand il ceſſe de travailler, & il ſe divertit à tout ce qui le déſoccupe. Mais la vraie cauſe de la recherche des divertiſſemens, eſt le deſir d'éviter la vue de ſoi-même, & ce deſir eſt la ſource de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & ſur-tout de ce qu'ils appélent divertiſſement; qu'ils ne cherchent en tout cela qu'à ne point penſer

à eux; qu'il suffit, pour rendre un homme misérable, de l'obliger d'arrêter la vue sur soi, & qu'il n'y a point de félicité humaine qui puisse la soutenir. Nous sommes hors de nous mêmes dès le moment de notre naissance; & l'ame de plus ne s'occupant, dans le tems de l'enfance, que des choses extérieures & des sentimens de son corps, se rend par-là ces objets & ces sentimens familiers, & s'y attache si fortement, qu'elle ne sauroit rentrer en elle-même, qu'en se fesant une extrême violence; & comme elle ne trouve pas ce qu'elle desire, elle en sort le plutôt qu'elle peut, & le chagrin fait qu'elle se porte incontinent vers ces autres objets qui la dissipent & la divertissent, & qu'elle s'y applique avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils lui servent à oublier ses miséres intérieures dont elle ne sauroit soutenir la vue. Cependant il faut avouer qu'il y a bien de la foiblesse dans le goût que l'on a pour les divertissemens. La privation de toutes pensées raisonnables, & cette application totale de l'ame à un objet grossier, vain & inutile, est ce qui fait le plaisir de tous les jeux & de tous les divertissemens. Moins l'homme agit en homme, plus il est content. Les actions

où la raiſon a beaucoup de part, le laſſent & l'incommodent, & ſa pente eſt de ſe réduire, autant qu'il peut, à la condition des bêtes.

Il faut de néceſſité être tempérant; il faut garder une exacte modération à l'égard du boire & du manger; mais il faut uſer de la même retenue dans l'uſage de toutes les choſes du monde. Rien n'eſt plus contraire à l'eſprit de priére que les grands divertiſſemens, les grandes agitations, les grandes affaires qui appliquent l'ame fortement. L'eſprit ſe collant aux objets, on ne ſauroit enſuite l'en retirer, ni le retrouver quand il s'agit de louer Dieu. L'imagination devient vagabonde, & l'eſprit courant après les objets qui ſe préſentent, ne ſauroit s'appliquer à Dieu, ni veiller ſur ſoi-même. On demande s'il eſt permis de mener une vie de divertiſſement, de viſites, qui n'aient pour but que de donner une vaine ſatisfaction à l'eſprit; s'il eſt permis de s'occuper en des lectures de Romans & de livres de curioſité. Pour décider tout cela, il n'y a qu'à ſe demander à ſoi-même ſi ce ſont là des actions qui portent le caractére de juſtice & de ſainteté, ſi ce ſont là des actions qui ſoient faites ſelon Dieu, &

dont par conséquent on puisse espérer une récompense. Ainsi ces actions n'appartenant pas à l'homme nouveau, ne peuvent avoir pour principe que le vieil-homme dont il faut se dépouiller.

Que penser des spectacles & sur-tout de la Comédie? Sinon que c'est une école & un exercice de vice, puisqu'ils obligent nécessairement à exciter des passions vicieuses. C'est une moquerie de croire qu'on ait besoin de spectacles pour se divertir, & de passer plusieurs heures à se remplir l'esprit de folie. Les hommes de ce tems-ci n'ont pas l'esprit autrement fait que ceux du tems de S. Louis, qui s'en passoit bien, puisqu'il chassa les Comédiens & les Farceurs de son Royaume. Pouroit-on se résoudre d'aller aux spectacles, si on pensoit que toutes nos actions sont dues à Jesus-Christ, non-seulement comme à notre Dieu, mais comme à celui qui nous à rachetés d'un grand prix? Et ne seroit-ce pas se moquer de Dieu & des hommes, que de dire que l'on va aux spectales pour l'amour de Jesus Christ? Il en est de même du bal: qu'y voit-on? Une assemblée de personnes agréables, qui ne pensent qu'à se divertir, à prendre part & à contribuer au plaisir

commun, des femmes qui font tout ce qu'elles peuvent pour se rendre aimables, & des hommes qui font ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les aiment. On y voit un spectacle qui flate les sens, qui remplit l'esprit, & qui amollit le cœur, & qui y fait entrer doucement & agréablement l'amour du monde & des créatures. Mais qu'est-ce que la lumiére de la foi découvre dans ces assemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui elle fait voir tout le spectacle qui est véritablement exposé à leurs yeux & que les Anges y voient? Elle leur découvre un massacre horrible d'ames qui s'entre-tuent les unes les autres: elle leur découve des femmes en qui le démon habite, qui font à de misérables hommes mille plaies mortelles, & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leurs criminelles idolâtries. Elle leur fait voir les démons qui entrent dans ces ames par tous les sens de leurs corps, qui les empoisonnent par tous les objets qu'ils leur présentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur préparent mille supplices, qui les foulent aux piés, & qui se rient de leur illusion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames

avec colére, & qui les abandonne à la fureur des démons. Cela passe pour figure, pour déclamation, pour exagération; & cependant il n'y a rien de plus effectif.

§. II. *Des Entretiens.*

La corruption qui naît du langage, est d'autant plus grande, que les méchans étant infiniment en plus grand nombre que les bons, & ceux qui sont bons ne l'ayant pas toujours été, & ne l'étant pas même parfaitement, parce qu'ils ont en eux les restes de la corruption naturelle, il arrive par-là que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence qui y domine & qui le régle. Les idées de grandeur on de petitesse, de mépris ou d'estime, y sont toujours jointes aux objets, suivant que la concupiscence se les représente; de sorte qu'il n'est pas étrange que nous se sant concevoir les choses comme la concupiscence les conçoit, il excite & nourisse en nous les mouvemens qui naissent de ces fausses idées que la concupiscence s'en forme; ce qui fait que nous estimons les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne méritent d'être estimés.

Or rien n'eſt plus capable de produire ce funeſte effet, que les diſcours des perſonnes du monde, parce qu'ils renouvélent continuellement les fauſſes idées que nous avons des choſes de la terre; qu'ils nous repréſentent toujours celles de Dieu dans cet obſcurciſſement & cette petiteſſe qui les fait mépriſer à tant de perſonnes, & qu'ils enſanglantent & renouvélent ainſi continuellement nos plaies. Nos chûtes viennent ordinairement de nos faux jugemens; nos faux jugemens, de nos fauſſes impreſſions; & ces fauſſes impreſſions, du commerce que nous avons les uns avec les autres par le langage. C'eſt la chaîne malheureuſe qui nous précipite dans l'enfer.

Il eſt difficile de ſe repréſenter combien il ſe gliſſe de mauvaiſes choſes, je ne dis pas dans les converſations des perſonnes déréglées, mais même dans les entretiens ordinaires que l'on a avec le commun des gens du monde. Je ne parle pas des défauts groſſiers, dont ceux qui veillent un peu ſur eux-mêmes, s'apperçoivent aſſez, comme des médiſances ſecrétes, des railleries malignes, des paroles libres, des maximes viſiblement fauſſes. Je parle d'une infinité d'autres choſes auxquelles on ne prend pas gar-

de. Une personne ne sauroit être un peu attentive aux discours ordinaires des hommes, qu'elle n'y apperçoive quantité de sentimens contraires à la vérité. On justifie la colére, la vengeance, l'ambition, l'avarice, le luxe. On parle avec estime de quantité d'actions que Dieu condamne. Tous les vices médiocres sont presque approuvés; on ne les condamne que dans les excès. Quand on éviteroit même ces sortes de défauts, il y en a d'autres qui paroîssent presque inévitables. Il n'est pas à propos de parler souvent des choses de Dieu; il faut donc s'entretenir de celles du monde: or cet entretien n'est jamais sans danger. On ne sauroit en parler, ni en entendre parler sans y penser, & l'on ne sauroit y penser sans renouveler dans son esprit les idées que l'on en avoit, & que les autres en ont, & sans les rendre plus présentes, & par conséquent plus capables de faire impression sur notre esprit. Que fait-on autre chose dans ces entretiens; que d'admirer les qualités humaines, les choses éclatantes, utiles, commodes selon le monde? Il ne faut pas d'autre péché, pour se perdre, que d'aimer tellement ces choses, que l'on les préfére à Dieu. Or qu'est-ce qui

peut plus y disposer, que d'en parler, d'en entendre parler avec estime, & de s'en remplir sans cesse, en oubliant Dieu?

Qu'est-ce donc que la conversation du monde que l'on prend pour un si grand bien, & dont on regarde la privation comme ue si grand mal? C'est presque être continuellement à l'école du diable; c'est, ou parler en son nom, ou écouter ceux qui lui servent de truchument & d'interpretes. Horrible & misérable ministére, mais le plus commun & le plus continuel de tous les ministéres du monde! Car que fait-on autre chose dans le monde, que de porter dans l'esprit des autres l'image de ses passions, & d'y imprimer le mépris de ce qu'on méprise, l'amour de ce qu'on aime, la haîne de ce qu'on haît? Or on n'estime & on n'aime que le monde, c'est-à-dire, l'éclat, les richesses, le plaisir; & l'on ne haît & on ne méprise que la pauvreté, l'abaissement & la souffrance. Ainsi inspirer aux autres ces passions, c'est proprement servir d'organe & de truchement au diable; & écouter ceux qui les inspirent, c'est être à cette détestable école. Quand on dit donc d'une personne, qu'elle est entrée dans le monde, on dit en effet, qu'elle est entrée dans

l'école du démon, & qu'elle converse avec lui depuis le matin jusqu'au soir: car il ne cesse jamais de parler. Il fait leçon par-tout, il se sert de tout pour nous corrompre le jugement; il emploie même quelquefois, pour nous séduire, des vérités très-saintes en soi, mais qu'il nous fait proposer indiscrétement & à contre-tems, pour nous les rendre odieuses. Les discours même qui paroissent simplement inutiles & curieux, lui sont de grand usage pour accoutumer les hommes à l' inutilité, à la curiosité & à l'amusement. Enfin tout lui est bon, pourvu qu'il nous nuise, & qu'il remplisse l'esprit de principes & de semences d'erreur.

Ce qui augmente le danger de cette malheureuse école, c'est que presque personne n'en a la défiance qu'il devroit en avoir. On y envoie de jeunes gens sans expérience & sans lumiére, dans la vue, dit-on, de leur former l'esprit. On s'en fait une nécessité indispensable, & l'on ne croit pas qu'il soit besoin pour cela d'aucune précaution. Chacun se croit assez fort pour s'en défendre, ou plutôt personne ne croit qu'il soit nécessaire d'avoir quelque lumiére pour découvrir ces piéges, & quelque force pour y résister.

Ainsi l'on va sans crainte affronter le diable avec toutes ses tentations. On y va sans préservatif, sans préparation, sans défiance & sans crainte. On y va avec plaisir & avec inclination. On en fait son divertissement & son devoir. On écoute par-tout le démon dans les diverses leçons qu'il fait continuellement; & on n'a aucun soin de se réserver au moins quelque tems pour écouter Jesus-Christ. Enfin on ne peut mieux faire, pour être bon disciple du diable, & l'avoir pour maître en cette vie & en l'autre.

Pour éviter les dangers des entretiens avec le monde, il faut se remplir des vérités opposées à la corruption qui y régne. Plus on entend souvent dans le monde la voix du diable, plus on est obligé d'écouter souvent au fond de son cœur la voix de Dieu qui parle à ceux qui s'y rendent attentifs. Plus le monde fait d'efforts pour ébranler l'ame & la renverser, plus on est obligé de recourir à Dieu, afin qu'il l'affermisse & la soutienne par ses graces & par son secours.

§. 12. *Des Visites.*

Les visites, quand elles sont faites comme il faut, sont des devoirs de la vie

chrétienne & des actions de charité. Ce sont des liens nécessaires de la société civile, des moyens d'augmenter & d'entretenir l'union des cœurs, & enfin des occasions propres, ou à édifier le prochain, ou à en recevoir de l'édification. Peu de gens sont assez spirituels pour se passer de ce secours. Il faut quelque nouriture, aussi-bien à leur charité envers les hommes, qu'à leur piété envers Dieu; & comme leur amour pour Dieu s'évanouiroit bientôt, s'ils n'avoient aucun commerce avec lui par le moyen de la priére & des bonnes œuvres qu'ils font dans la vue de lui plaire; de même leur amitié envers les hommes se refroidiroit bientôt, si elle n'étoit entretenue par des témoignages réciproques de charité.

Il est donc hors de doute que ces devoirs de la vie civile peuvent se pratiquer saintement & utilement par ceux qui les rendent & pour ceux à qui on les rend. Mais il faut reconnoître en même tems qu'il y en a peu de plus mal pratiquées, & qui soient d'ordinaire plus inutiles aux uns & aux autres par la maniére dont on s'en acquitte. On n'y a d'ordinaire aucune vue de Dieu, aucun desir de s'édifier, ni d'édifier le

prochain. On ne s'y porte que par des motifs tout humains. Les uns étant à charge à eux-mêmes, y cherchent à ſe ſoulager d'une partie de ce fardeau qui les preſſe. Les autres ont pour but d'y nourir leur curioſité, en y apprenant des nouvelles publiques & ſecrétes qui ſe paſſent dans le monde. Les autres s'en font une occupation, en régardant toutes les autres, ou comme fatiguantes, ou comme trop baſſes. Il y a une infinité d'autres motifs humains qui portent aux viſites; mais il y a très-peu de perſonnes qui y cherchent l'utilité de leur ame, ni à procurer celle de l'ame des autres. Ce défaut eſt d'autant plus important, qu'il remplit toute la vie d'inutilités.

Il y a une raiſon générale de l'inutilité & du danger des viſites; c'eſt que la plupart de ceux qui les font & à qui on les fait, ſont plus remplis de l'eſprit du monde, que de celui de Jeſus-Chriſt. Ainſi dans le commerce qu'ils ont avec les autres, ils leur communiquent l'eſprit & les diſpoſitions dont ils ſont pleins: car la bouche parle de ce qui remplit le cœur. Les hommes ſont pleins des ſentimens & des maximes du monde; ils ſont pleins de deſirs ſéculiers: c'eſt donc *Matth. 22.34.*

ce qui remplit leurs discours: c'est ce qu'ils inspirent par leur conversation. On contracte tant de poussiére dans la vie du monde, que les vraies qualités d'un enfant de Dieu sont toutes défigurées, & tous les Discours qu'on y fait, tiennent plus du vieil-homme, que du nouveau; de l'esprit du monde, que de celui de du Jesus-Christ.

C'est ce qui oblige à n'avoir aucun commerce avec les hommes, qu'avec de grandes précautions; à veiller sur ce que l'on dit aux autres, de peur de leur nuire; à veiller sur ce que les autres nous disent, de peur qu'ils ne nous nuisent, en observant cet avis du Sage:
Eccli. 13.16. Prenez garde à vous; écoutez avec attention ce qu'on vous dira, parce que vous marchez sur le bord du précipice. Car on ne sauroit croire combien les entretiens sans précaution impriment de mauvaises semences dans les esprits; & l'on peut dire que c'est une des causes les plus générales de la corruption du du monde. Car ne n'est, ni des livres, ni des prédications, ni des leçons des maîtres que les jeunes personnes tirent leur morale & leurs sentimens; c'est de la conversation & des discours ordinaires qu'ils entendent. Cela fait une impres-

pression toute autre que les leçons expresses; & au-lieu qu'il y a peu de gens en qui les discours qui ont la forme d'instruction, fassent de grands changemens, il y en a très-peu qui ne soient emportés par les maximes qu'ils tirent des entretiens ordinaires.

Les régles que l'on doit suivre dans les visites sont, de ne point mener une vie continuelle de visites qui n'aient pour but que de donner une vaine satisfaction à l'esprit; de n'en point faire ordinairement, que par des motifs de charité. Il n'est pas nécessaire seulement d'aimer le prochain; mais il est nécessaire quelquefois de lui faire connoître qu'on l'aime, pour remédier à l'indifférence & au refroidissement qui naît quelquefois de la cessation de ces commerces d'amitié. Il faut de plus n'y employer que le tems qui est précisément nécessaire; c'est par cette régle qu'on doit corriger tous les vains amusemens des visites, où bien des gens emploient la plus grande partie de leur vie. Mais le mal vient de ce que la plupart du monde n'a point proprement d'occupation. Quantité de personnes ne savent que faire, quand elles sont chez elles & à elles-mêmes; ainsi rien ne les presse de se hâter. Elles n'ont aucun soin de ménager

leur tems, parce qu'elles ne savent à quoi l'employer, & qu'il est aussi perdu chez elles que dehors. Mais un Chrétien qui doit vivre de dessein, & qui sait le prix du tems qui lui a été donné pour mériter l'éternité, ne donne aux visites que le tems précisément nécessaire, & il revient le plutôt qu'il peut, pour s'appliquer à ses principaux devoirs.

La condition des visites chrétiennes est d'y porter un esprit plein de Dieu. Un chrétien doit agir & parler par l'esprit de Jesus-Christ; & le peu de disposition qu'il trouve dans certaines personnes, ne lui permettant pas toujours de tenir des discours édifians, il doit y suppléer par la modestie de son extérieur, par la modération de ses sentimens & par un air de charité qui naît de celle dont il est rempli, & qui fait quelquefois plus d'effet sur l'esprit des autres, que le discours. Comme tous les Chrétiens doivent être dans cet état, c'est sans doute un très-grand défaut à eux de ce que leurs visites sont infructueuses au prochain par le peu de retenue & de sagesse qui paroît en eux: car ils se rendent par-là inutile une partie considérable de leur vie. Ils perdent les occasions que Dieu leur donnoit d'exercer la charité spirituelle envers le prochain; & bien-loin

de lui communiquer l'esprit de Dieu, ils ne leur inspirent que leur immortification & leurs passions. Peu de personnes font réflexion sur ces défauts ordinaires des conversations, & pensent sérieusement à y remédier.

§. 13. *De l'Envie.*

L'ENVIE est une tristesse que l'on conçoit du bien temporel ou spirituel qui arrive au prochain, qui produit aussi une joie maligne du mal qui lui arrive, parce que la même passion qui fait que l'on s'attriste du bien du prochain, fait que l'on se réjouit de son mal & de son rabaissement. Elle s'attache quelquefois aux qualités spirituelles & même à celles qui sont de pures faveurs de Dieu, en tant qu'elles élévent ceux à qui Dieu les donne.

La source de l'envie, est l'orgueil: car on n'a de la jalousie du bien des autres, que parce qu'on appréhende que ce bien ne les éléve au-dessus de nous, ou ne les égale à nous. Le cœur possédé d'envie se scandalise de tout; au-lieu de penser à s'humilier soi-même, il ne pense qu'à rabaisser les autres; il voit de l'orgueil où il n'y en a point, & n'en voit point en soi, quoiqu'il en soit tout rempli.

L'envie peut être un grand péché. C'est le péché du diable; c'est le péché de Caïn qui conçut de la tristesse de la vertu de son frére Abel, que Dieu condamna en lui, & qui fut la source de sa réprobation. C'est le péché des Scribes & des Pharisiens; & cette envie qu'ils conçurent contre Jesus-Christ les aveugla tellement, qu'elle justifia dans leur esprit la haine qu'ils avoient contre lui & la mort qu'ils lui causérent. On voit dans l'histoire de l'Eglise que l'envie est la source des plus grands désordres & des plus funestes divisions qui y soient arrivées; aussi saint
Gal. 5. 21. Paul la met entre les vices qui excluent du royaume de Dieu: ce qui doit s'entendre de l'envie qui éteint la charité envers le prochain. Cependant quoiqu'elle n'ait que de petits effets, & qu'elle subsiste avec un fonds de charité, elle est toujours dangereuse; & c'est toujours un grand sujet de gémissement, parce que, si l'on n'est en garde contre cette passion, elle peut s'accroître & s'emparer de l'ame.

Il est bon de considérer les effets de l'envie pour concevoir combien cette passion est dangereuse. Elle nous prive de la part que la charité nous donneroit aux biens du prochain: car il est certain que l'on y participe, lorsqu'on s'en réjouit;

& de plus elle nous empêche de voir la vertu des autres, de nous en édifier, & par conſéquent de l'imiter. Elle nous ouvre les yeux pour appercevoir les moindres défauts du prochain; elle les groſſit & les fait paroître grands; ſouvent même elle croit en voir, & s'en imagine dans les autres, qu'ils n'ont point effectivement; & elle ſe ſert enſuite de ces défauts, vrais ou faux, comme d'un voile qui l'empêche d'appercevoir leurs vertus. C'eſt une ſource de jugemens téméraires, parce que la prévention qu'elle cauſe dans l'eſprit, lui fait voir tout du mauvais côté, & ces jugemens téméraires produiſent enſuite quantité de médiſances. C'eſt une ſource de joie maligne dans les rabaiſſemens qui arrivent au prochain, & même dans les fautes qu'il commet. Ainſi elle prive de tous les avantages de la charité dans les biens & dans les maux des autres, & elle répand un venin qui infecte la plupart des mouvemens du cœur à l'égard de ceux dont on eſt jaloux.

Il n'y a perſonne qui ſoit entiérement exemt d'envie, parce qu'il n'y a perſonne qui n'ait encore quelque orgueil, & que ce vice en eſt une ſuite néceſſaire; ainſi il eſt important de reconnoître devant Dieu qu'on y eſt ſujet, parce qu'encore

que ce vice ſoit extrêmement commun, on ſe le déguiſe à ſoi-même autant que l'on peut, preſque perſonne ne voulant avouer qu'il eſt envieux, parce que ce vice tient de la baſſeſſe, & que c'eſt mettre en quelque ſorte au-deſſus de ſoi ceux dont on confeſſeroit qu'on eſt jaloux. On n'avoue donc l'envie, ni aux autres, ni à ſoi-même, ni à Dieu même, & l'on tâche de la couvrir ſous l'apparence de quelque mouvement plus honnête.

On dit qu'il eſt difficile de découvrir l'envie, quoiqu'il ſoit aſſez facile de reconnoître ſi l'on s'attriſte du bien du prochain & ſi l'on ſe réjouit de ſon mal. C'eſt que l'aveuglement & l'ignorance qui régnent dans la plupart du monde, font que l'on y loue une infinité de gens qui ne ſont pas louables, & que l'on les loue même pour des choſes qui ne méritent pas d'être louées. Il peut fort-bien arriver alors, ſans que le cœur ſoit touché d'aucun mouvement d'envie, que ces louanges donnent du chagrin aux perſonnes éclairées, parce qu'elles ſont effectivement fauſſes, & que bien loin d'être un bien pour ceux à qui on les donne, elles peuvent ſervir à les aveugler. Il peut ſe faire auſſi que l'on ſoit porté à repouſſer & à diminuer ces fauſſes louanges, & cela parce qu'elles ſont fauſſes, &

qu'elles font un mal pour ceux qui les donnent, n'ayant point d'autre fource que leur illufion ou leur ignorance. Qui en demeureroit là, il n'y auroit pas encore d'envie, puifque l'objet de cette trifteffe & de ce chagrin qu'on reffentiroit, feroit non le bien, mais le mal du prochain; favoir, fon aveuglement qui paroît fouvent, autant par ces louanges fans lumiéres & fans vérité, que par aucun autre figne. Mais il arrive très-fouvent que ces mouvemens font fort-équivoques; & en même tems qu'on s'imagine n'avoir du chagrin que de la fauffeté & de l'injuftice de ces louanges, on en a fouvent de ce que par-là le prochain eft relevé, & que l'on en eft rabaiffé: outre qu'il arrive quelquefois que l'on ne trouve fauffes les louanges qu'on donne aux autres, que parce que notre jaloufie nous les fait voir telles, parce qu'elle nous groffit les objets, & nous fait voir leurs défauts plus grands qu'ils ne font, & nous empêche de voir leurs vertus & leurs bonnes qualités. Ainfi, quand on apperçoit en foi ces mouvemens que l'on peut appeler équivoques, c'eft-à-dire, ces chagrins dans les louanges du prochain & ces fentimens de joie dans les mauvais fuccès qui lui arrivent, ce font de grands fujets de gémir devant Dieu, &

de lui demander sa lumiére pour sonder le fond de son cœur, & pour y découvrir s'il n'y a point en nous quelque jalousie secréte qui produise ces sentimens. Sur-tout il faut être extrêmement retenu à s'opposer aux louanges qu'on donne aux autres : car souvent, quoique ces louanges soient fausses, elles peuvent être utiles à ceux qui les donnent, & elles disposent ceux qui les écoutent, à avoir créance aux personnes à qui on les donne en plusieurs choses où il est bon qu'elles en aient, outre que l'on paroît ordinairement malin & envieux en s'y opposant, & qu'ainsi on scandalise le prochain.

Quand on connoît clairement que les mouvemens que l'on ressent, sont des mouvemens d'envie, il faut y résister comme aux autres mauvais mouvemens, c'est-à-dire, qu'il faut les désavouer & en gémir devant Dieu, lorsqu'on les reconnoît ; & lorsqu'ils nous sont simplement suspects, il faut en suspendre les effets extérieurs, & ne point agir que l'on n'ait un motif juste & nécessaire qui nous fasse agir. Mais, pour prévenir tous ces mauvais mouvemens, il faut tâcher d'attirer par ses priéres l'esprit de charité & d'humilité ; car, comme l'orgueil est la source de l'envie, & que c'est ce qui fait qu'on s'attriste des

biens, & qu'on se réjouit des maux des autres, l'humilité & la charité en font le reméde, parce que l'humilité fait que nous aimons d'être au-dessous du prochain, & que nous trouvons notre avantage en cette place, & que la charité nous fait réjouir sincérement de son véritable bien. Que s'il arrive qu'on ait sujet de croire que certains biens humains & certaines élévations ne soient pas des biens pour le prochain, on poura alors s'en attrister sans péché, parce qu'on ne s'attristera que du mal & du préjudice qu'il en reçoit. Il n'y a donc presque que le fond du cœur qui distingue ces mouvemens; & comme ce fond du cœur nous est inconnu, l'envie, quelque ordinaire qu'elle soit, nous est assez ordinairement peu connue, & ne peut être souvent que l'objet de notre crainte & de nos gémissemens.

§. 14. *De la Haîne & des Injures.*

Si on regarde la haîne en général, ce n'est qu'un simple éloignement d'un objet qui nous paroît contraire à notre bien; mais en la regardant comme une inclination vicieuse, on doit dire que c'est le même sentiment que la colére, c'est-à-dire, un sentiment d'aigreur contre une person-

ne dont on croit avoir été offensé, avec cette différence qu'il est plus affermi dans l'ame & qu'il subsiste sans émotion. Il y a plus d'eloignement & d'aigreur dans la haîne & plus d'impétuosité dans la colére. La haîne ne seroit pas mauvaise, si elle n'avoit pour objet que les vices & les péchés; mais, quand elle passe des vices aux personnes, elle est horrible, parce qu'elle est directement opposée à la charité. L'injustice de cette sorte de haîne est, que nous ne haïssons pas le plus souvent ce qui est l'objet de notre haîne par le véritable motif qui le rend digne de haîne, qui est la contrariété qu'il a avec la justice qui est Dieu même. Notre aversion n'est ordinairement fondée que sur ce que la personne qui en est l'objet, est opposée à quelqu'un de nos intérêts ou de nos desirs, & qu'elle incommode notre orgueil. C'est la source ordinaire de nos aversions, & ainsi elles sont injustes dans leur fond, n'ayant pour principe que l'amour-propre.

Pour l'ordinaire on ne borne pas la haîne dans la seule qualité sur laquelle elle est fondée; mais on l'étend à la personne même & à tout ce qu'elle peut avoir de bon. Sitôt qu'une personne nous est devenue odieuse par quelque endroit, elle nous déplaît en tout: l'amour-propre ré-

pand ſon venin ſur tout le bien qu'elle peut avoir, & alors, ou nous ne croyons pas qu'elle l'ait, ou nous en ſommes fâchés, & nous voudrions qu'elle ne l'eût pas. Il arrive même de-là que la haîne prévaut dans notre cœur à toutes les raiſons que nous pouvons avoir d'aimer ceux qui en ſont l'objet; ce qui eſt manifeſtement injuſte: car quelque tort que puiſſe avoir la perſonne contre qui on ſent quelque diſpoſition de haîne, les raiſons que nous avons de l'aimer, priſes de l'amour de Dieu, de l'obligation qu'il nous impoſe d'aimer notre prochain & de la qualité d'image de Dieu qu'elle conſerve, devroient prévaloir à tous les ſentimens d'averſion & de chagrin qu'on pouroit tirer d'ailleurs.

Quand la haîne eſt dominante dans le cœur, c'eſt une marque de la mort de l'ame, parce que c'en eſt une de l'extinction de la charité. Les hommes s'étonnent quand ils voient en eux des ſignes & des préſages de maladies mortelles, comme des crachemens de ſang, des friſſons violens, des défaillances; mais ils devroient bien plus s'étonner quand ils ſentent en eux des averſions & des jalouſies, quand ils s'apperçoivent qu'on leur fait plaiſir de médire de quelqu'un, de le rabaiſſer, de le noircir, & que ſes maux & ſes diſgra-

ces leur cauſent une joie ſecréte: car ce ſont des marques d'une fiévre bien plus dangereuſe pour les ames, que la fiévre corporelle ne l'eſt pour le corps. Il eſt vrai que ce ne ſont pas toujours des ſignes certains: ces ſentimens peuvent s'agiter, ſans que la volonté y ait part; mais ce ſont toujours des ſignes d'une diſpoſition qui tend à la mort. Ainſi comme, quand on ſent les ſignes des maladies corporelles, on prend des remédes & l'on pratique des régimes pour les prévenir, il faudroit de même, quand on apperçoit en ſoi ces ſignes de maladies ſpirituelles, aller au-devant du mal dont on eſt menacé; il faudroit rappeler dans ſon eſprit tous les ſujets que nous avons d'aimer ceux pour qui l'on ſent ces averſions; il faudroit être exact à ne rien dire à leur déſavantage; il faudroit déſavouer tous les ſentimens contraires à la charité que nous leur devons. Mais le mal eſt que nous avons ſoin au-contraire de les nourir, en prenant tout en mauvaiſe part de ceux dont nous avons conçu quelque éloignement, & en n'expliquant rien favorablement de ce qui vient de leur part.

La haîne du prochain n'eſt pas une ſimple marque de mort: l'Apôtre S. Jean déclare que ceux qui en ſont poſſédés ſont

1. Jean. 3. 15.

de plus coupables d'homicide. Qui n'a point la charité, ne peut aimer la vie du prochain que par intérêt; de ſorte que ſi ſon intérêt change, il ne l'aimera plus, & que ne l'aimant plus ſi ſon intérêt eſt qu'elle finiſſe, il en deſire la fin. La haîne enferme donc le deſir de la mort du prochain, pourvu qu'elle nous ſerve à quelque choſe; ce qui eſt une eſpéce d'homicide ſpirituel; & elle tent même à la perte de l'ame du prochain auſſi-bien qu'à celle de ſon corps: car la haîne empêche la charité ſpirituelle: elle empêche de prier pour le ſalut du prochain, étant impoſſible de prier comme il faut pour une perſonne que l'on haît; ainſi, en refuſant aux autres les devoirs de la charité commune, on contribue autant qu'il eſt en ſoi à leur mort ſpirituelle. Il n'eſt pas néceſſaire pour cela de les exclure poſitivement de nos priéres communes; il ſuffit que Dieu voie que nous ſommes dans une diſpoſition qui ne nous permet pas de les y comprendre.

Quoique la haîne ne produiſe que des paroles injurieuſes qui ſemblent bien éloignées de la malice du meurtre, cependant Dieu traitera ceux qui les proférent, comme des homicides, parce que la haîne en renferme la malice. Cela fait voir qu'il y a des paroles qui paroîſſent peu conſidé-

rables, qui sont néanmoins des péchés dignes de la damnation, parce qu'elles naissent d'un fonds de haîne qui suffit pour les rendre criminelles. Il ne faut pas distinguer la haîne par les effets extérieurs des injures, mais par ses différens degrés. Elle n est ordinairement que commencée, quand elle ne produit qu'un certain chagrin qui ne va pas jusqu'aux paroles de reproche; & cependant dans cet état même elle n'est pas innocente. Dieu la punira plus sévérement que les Juifs ne punissoient les crimes ordinaires. Que si le mouvement de haîne est plus fort & plus formé, & qu'il produise au-dehors les reproches communs que la passion suggére, quoiqu'il ne marque pas encore une haîne toute formée, Dieu la punira plus sévérement que les Juifs ne punissoient les crimes extraordinaires, & qui étoient jugés par le souverain Conseil de l'Etat. Mais, si la haîne est telle qu'elle porte à faire de certains reproches qui marquent un dessein formé de détruire la réputation du prochain, & qui ne soient pas simplement les effets d'une passion passagére, mais d'une haîne enracinée, qui tend à le déshonorer entiérement devant les hommes, comme fesoit parmi les Juifs l'injure de fou; il ne faut plus chercher dans la conduite des

hommes d'exemples de la ſévérité avec laquelle Dieu punira ce crime; & il faut ſavoir qu'il le punira par la derniére de ſes peines, qui eſt la damnation & la gêne du feu. On doit donc concevoir par-là que dans les querelles qui arrivent parmi les hommes, quoiqu'elles ne ſe terminent qu'à des paroles, il y en a pluſieurs où l'on perd entiérement la grace de Dieu, & où l'on ſe rend digne de l'enfer, & que cela ſe rencontre quand la haîne eſt arrivée juſqu'à un certain degré, où, de deſſein formé, l'on veut déshonorer le prochain par des reproches qui le privent d'honneur & de conſidération parmi les hommes.

Pour parvenir à remédier à la haîne, il faut concevoir les malheurs dans leſquels elle entraîne. Il ne faut pas ſe décourager lorſqu'on ſent des averſions: il y en a beaucoup qui ſont plus dans l'imagination que dans le cœur; mais, pour en empêcher le progrès, il faut d'abord rendre ces ſentimens muets & ſans action, c'eſt-à-dire, ne leur permettre jamais de paroître au-dehors, & s'étudier même à une modération plus grande, quand on parle ou qu'on a affaire avec ceux pour leſquels on ſent de l'averſion. Il faut tâcher de rendre à ceux à l'égard de qui on

ſent cette diſpoſition, tous les bons offices que l'on peut, & demander à Dieu qu'il ôte de notre cœur cette racine d'amertume. Si avec tout cela on ſent qu'elle continue, il faut la porter en patience, comme une grande miſére & comme une grande preuve de notre orgueil, & conſidérer que cette haîne que nous avons dans le cœur, nous rend dignes du mépris & de la haîne des hommes, puiſqu'elle nous fait mériter la haîne & le mépris de Dieu même.

§. 15. *De la Colére.*

La colére eſt un ſoulévement de l'ame contre la perſonne dont on croit avoir reçu quelque injure ou quelque déplaiſir, qui nous porte à lui deſirer du mal & à lui en faire, ſi l'on peut. Comme cette paſſion a de très-mauvais effets; qu'elle trouble la raiſon; qu'elle fait ſortir l'ame de ſon aſſiette naturelle; qu'elle lui cauſe des tranſports, des convulſions & une eſpéce de fureur; qu'elle la pouſſe à toutes ſortes d'excès; qu'elle ruine ſouvent les familles & les Etats, la ſageſſe humaine a toujours cru qu'il étoit très-important de porter les hommes, non-ſeulement à réprimer les mouvemens de la colére, mais auſſi à les

étouffer, s'il étoit poſſible. Elle donne, à la vérité, une grande horreur de cette paſſion par l'état où elle met le corps même, par les marques extérieures de déréglement qu'elle y imprime; de ſorte qu'il n'y a point de paſſion dont l'image ſoit plus capable de cauſer de l'averſion; mais la Religion chrétienne en donne une toute autre idée, & fournit d'armes propres à la combattre.

La Religion nous fait voir que ce que nous prenons pour injure & qui eſt injuſte en effet de la part des hommes, a une cauſe premiére qui l'ordonne ſans injuſtice; ainſi elle nous montre qu'on ne nous fait jamais d'injuſtice; que nous méritons tous les traitemens que nous pouvons recevoir des hommes; qu'ils n'en ſont pas les premiéres: cauſes; qu'ils ne ſont que les ſimples inſtrumens de Dieu; & par-là elle appaiſe nos plaintes; elle détourne notre eſprit de cette prétendue injuſtice qu'il ſouffre, & l'applique à conſidérer & à condamner l'injuſtice de ſa colére. Elle nous fait découvrir dans ces traitemens que nous prétendons injurieux, non-ſeulement la juſtice de Dieu, mais encore ſa bonté qui les permet par des vues de miſéricorde, pour nous donner moyen d'en profiter, pour guérir le plus grand de nos

maux, qui est l'orgueil, & pour nous procurer le plus grand des biens, qui est l'humilité. Ainsi elle change toutes nos idées, en nous fesant regarder comme des graces & des faveurs de Dieu, ce que les hommes appélent des disgraces & des malheurs. D'un autre côté elle se sert, pour étonner, des menaces de Dieu même contre ceux qui se mettent en colére, & que cette passion porte à quelque excès contre le prochain.

Nous jugeons & nous agissons pour l'ordinaire dans le monde comme des enfans qu'on épouvante par des grimaces. Nous ne regardons que l'extérieur & le visage de nos ennemis, & les marques de colére & de haîne qui y paroîssent; & cela suffit pour nous porter à l'impatience & à la colére. Mais que n'apprenons-nous des avares à mieux juger des choses? Donnez à un avare dix mille écus; de quelque mauvaise grace que vous le fassiez, il sera ravi du présent que vous lui aurez fait. Il faudroit regarder de même si ce que nos ennemis nous font, ne nous est pas véritablement utile, & s'il n'y a point du gain & du profit pour notre ame: car en ce cas il est clair que malgré leur mauvaise humeur, nous devons nous en tenir obligés. C'est pourquoi, quand l'Apô-

tre nous exhorte de donner lieu à la colére, c'est à-dire, de souffrir les injures & les injustices des autres, sans les repousser, il nous exhorte à faire une action de sagesse & de prudence chrétienne. Il y a bien plus à gâgner dans ce parti qu'en tout autre: souvent une souffrance humble & paisible adoucit le cœur de ceux qui nous persécutent; & quand cela arrive, c'est un gain inestimable pour ceux qui ont dans le cœur la charité du prochain. Quand on ne les appaiseroit pas, on ne les aigrit pas, & on leur épargne toutes les fautes qu'une passion aigrie pouroit leur faire commettre. Quand on ne leur serviroit de rien, on se sert à soi-même. On pratique l'humilité, la douceur, la patience; & cela vaut mieux mille fois que l'exemtion de ce prétendu dommage qu'on en reçoit. Il n'est pas possible de rendre les hommes justes & raisonnables, en leur résistant. C'est entreprendre une guerre sans fin, que de le tenter; mais il est possible, en leur cédant, de se conserver la paix, la tranquilité de l'ame & la jouissance de tous les biens qui doivent nous être précieux. Ainsi, sans considérer toutes les autres raisons, la seule prudence chrétienne suffit pour nous faire prendre le parti de la patience, & pour

Rom. 12. 19.

nous convaincre que la colére, l'impatience, la réfiftance, la vengeance font de faux partis, qui ne font qu'augmenter nos maux, au-lieu d'y remédier.

Si ces difpofitions font rares parmi les Chrétiens, c'eft qu'il y a peu de véritables Chrétiens, c'eft que la véritable foi eft rare. Celui qui eft bien convaincu intérieurement de fon néant, n'eft pas fi fufceptible de mouvemens de colére, ni fi prompt à les produire au-dehors. Que peut-on ôter à un homme qui croit n'avoir rien? Comment peut-on abaiffer celui que l'humilité tient abattu & anéanti? Si on lui reproche des défauts qu'il a, il s'en humilie. Si on lui en reproche qu'il n'a pas, il s'occupe de ceux qu'il reconnoît en foi, qu'il regarde comme beaucoup plus grands que ceux qu'on lui reproche; & ainfi il fe croit encore favorablement traité. Si on ne l'aime pas, il croit n'être pas digne d'être aimé; & fi on le traite mal, il fe juge digne de ces mauvais traitemens. Ces fentimens font juftes, parce qu'ils font conformes à la vérité, & par conféquent ceux que la colére nous infpire font injuftes. Ce n'eft pas qu'il foit jufte que les autres nous outragent; mais c'eft qu'il eft jufte que nous le fouffrions. Toutes ces raifons font concluantes, mais il faut au-

tre choſe que des raiſons pour corriger la paſſion de la colére; il faut que la grace nous les applique, qu'elle en pénétre notre eſprit, & qu'elle les faſſe entrer dans notre cœur.

§. 16. *De la Vengeance.*

Il eſt certain que la plupart des querelles, des haînes, des averſions, des vengeances ne ſont attirées que parce qu'on ne ſouffre pas aſſez les hommes, qu'on ne les ménage pas aſſez, qu'on ne leur témoigne pas aſſez d'égards, qu'on n'a pas l'humilité de leur céder dans les choſes indifférentes, & qu'on les choque ſouvent par un air fier & par des réponſes dures. Ce ſont là les cauſes ordinaires des diviſions & des contradictions qui donnent lieu à la vengeance. On peut, à la vérité, ſe ſouſtraire à la violence des méchans; c'eſt une prudence raiſonnable & une eſpéce de charité envers eux: on peut encore employer des moyens doux & innocens pour les empêcher de nous nuire; mais il n'eſt point permis de repouſſer le mal qu'ils veulent nous faire, en leur en feſant à eux-mêmes, & d'uſer pour cela des moyens violens qui reſſentent la vengeance. Le mal qu'on feroit à un autre,

à cause de celui qu'il nous auroit fait, ne guériroit pas le mal qu'on auroit souffert. Celui à qui on auroit crevé l'œil, ne recouvreroit pas son œil perdu, en le crevant à son ennemi: ce seroit une vengeance inutile, contraire non-seulement à la raison, mais à la justice. Il est juste, à la vérité, que les méchans soient punis; mais il n'est pas juste, ni que cette punition s'exerce par chaque particulier, ni que les personnes intéressées en soient Juges. Celui qui se venge est donc un usurpateur injuste d'un pouvoir qui ne lui appartient pas; il prévient la justice de Dieu par une usurpation sacrilége; & au-lieu qu'en recevant quelque mal de la part d'un autre, il n'y avoit d'injuste que celui qui le fesoit souffrir; celui qui le rend, se rend l'imitateur de l'injustice qu'il condamne.

Par la vengeance on aigrit d'ordinaire les passions des autres, au-lieu qu'on est obligé de faire tout ce qui est possible pour les calmer. On ne leur donne point par-là l'exemple de la patience qu'on leur doit, & on leur donne lieu de nous prendre pour des gens qui font ce qu'ils peuvent pour nuire à leurs ennemis, ainsi nous contribuons à leur endurcissement, & nous leur causons infiniment plus de mal qu'ils ne vouloient nous en faire, puisque leur

injuftice ne pouvoit nous nuire qu'à l'égard de quelques biens temporels, & que nous nuifons à leur ame même, qui auroit dû nous être plus chére que nos biens. Elle nuit de plus à la Religion, & la décrie comme propofant une perfection en idée, qui n'eft pas même fuivie par ceux qui font profeffion d'y être les plus attachés. Ainfi ces procédés violens déshonorent Dieu, en déshonorant fon Eglife, de l'honneur de laquelle il eft jaloux comme du fien propre. Il eft bon de remarquer qu'il y a bien des maniéres de fe venger. On fe venge des dommages, par d'autres dommages qu'on caufe; on fe venge des coups, par des coups & des injures; on fe venge auffi de la hauteur qui nous incommode, par une hauteur qui incommode les autres; on fe venge de la fierté, par la fierté; des airs, par les airs; & tout cela ne vaut rien, parce qu'il n'a pour principe que le reffentiment & la vengeance, qui font des mouvemens auxquels il n'eft permis à perfonne de s'abandonner.

Quiconque rend le mal pour le mal, augmente le mal d'autrui, fans diminuer le fien, ou plutôt il augmente le mal du prochain, & fe fait un nouveau mal, beaucoup pire que celui qu'il avoit reçu.

Celui qui s'est porté à nuire au prochain & à lui faire quelque outrage, est déja bien à plaindre; il a fait une plaie dangereuse à son ame; il faut donc éviter de lui en faire une nouvelle. Or on lui en fait, en se vengeant de lui: car on augmente sa haîne & son aversion qui fait sa plaie. Mais de plus on s'en fait une à soi même par cette vengeance: car on se prive par-là du bien de la patience & de la charité; & l'on se rend criminel, d'innocent qu'on étoit auparavant. La raison pourquoi nous ne pouvons pas rendre injure pour injure, ni procurer aucun mal à ceux qui nous en ont fait, c'est que nous ne sommes point établis de Dieu pour être les ministres de sa justice, mais simplement pour être les instrumens de sa miséricorde envers les hommes. Il s'est réservé la punition & la vengeance, & il n'a chargé les hommes, que de procurer le bien des autres en toutes les maniéres qu'ils le peuvent. Il n'y a point de bornes dans l'exécution de ce devoir, c'est-à-dire, que la malice des hommes ne peut être telle qu'elle puisse nous dispenser de leur souhaiter du bien, & de leur en faire, si nous le pouvons: car jamais les hommes ne sauroient être si indignes que nous leur fassions du bien, que nous l'avons été, & que

nous

nous le ſommes encore, d'obtenir les graces de Dieu. Il ne veut point que nous ayions égard à leurs miſéres, ni à leurs défauts, comme nous ne voulons point que Dieu ait égard à nos miſéres & à nos défauts. Il nous meſurera à la même meſure ſur laquelle nous aurons meſuré les autres. Ayons donc ſoin d'exercer envers le prochain une miſéricorde qui n'ait point de bornes, afin que Dieu ne borne point ſes miſéricordes ſur nous, & que nonobſtant nos indignités & nos infidélités, il n'arrête point le cours de ſes graces.

§. 17. *De la Pareſſe & de la Perte du tems.*

La pareſſe eſt un état dans lequel une infinité de Chrétiens languiſſent, & qui eſt par lui-même très-dangereux. C'eſt un ſommeil d'oiſiveté & de négligence dont il eſt important de ſe réveiller. Dans cet état l'ame, délivrée des paſſions criminelles, n'eſt pas toujours aſſez touchée des vérités de la Religion, ni des biens qu'elle promet. Elle ne ſent point toujours un ſaint empreſſement qui la porte à chercher Dieu avec le ſoin & l'ardeur dont il doit être

cherché. Elle conçoit foiblement ses dangers & les artifices de ses ennemis. Elle n'est pas assez pénétrée de la grandeur des biens éternels; ainsi elle agit foiblement. Comme elle ne voit le bien qu'à demi, elle ne le cherche qu'à demi; elle avance peu dans son chemin, & elle s'arrête à mille amusemens inutiles. Etat dangereux, non-seulement parce qu'il est capable de faire tomber les ames dans les déréglemens dont elles ont été délivrées, mais aussi parce qu'il est bien à craindre que l'on n'arrive jamais à un but vers lequel on marche si lâchement. En effet la seule inutilité suffit pour nous damner: si ce n'est directement, c'est par un tour qui produit le même effet. L'inutilité affoiblit la charité; la charité affoiblie ne se trouve plus en état d'empêcher que la cupidité ne se rende maîtresse de l'ame. Elle suffit encore pour nous perdre, parce qu'elle est cause que nous manquons à plusieurs devoirs essentiels, comme au devoir de la pénitence, de la piété, de la reconnoissance envers Dieu, de la charité envers le prochain, de la protection qu'on doit aux personnes opprimées & à plusieurs autres; ainsi l'on ne sauroit trop éviter un si dangereux sommeil.

Rien n'est plus capable de nous détourner de la voie du salut, que la paresse, la lâcheté, le relâchement. On ne résiste à des tentations continuelles, que par une vigilance continuelle. La vie chrétienne étant une vie opposée au torrent de la nature, qui ne fait point d'effort contre ce torrent, en est nécessairement entraîné. Mais par cet effort on ne se soutient pas seulement contre le torrent, mais on s'avance; on fait du progrès contre son cours, & l'on en fait même d'autant plus que l'on continue ses efforts: car au-lieu qu'en résistant au cours d'un fleuve, on se lasse, l'ame au-contraire, en résistant au torrent du monde, de la coutume & de la concupiscence, se fortifie & affoiblit ses ennemis. Mais lorsque, faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertissemens, de se retirer de certaines conversations, de faire des retranchemens dans sa dépense & dans ses meubles, on méne une vie foible, & si languissante, qu'on n'avance point dans la piété, ou qu'on y avance si peu, qu'on est toujours prêt de retomber; il est alors visible qu'on ne prend point intérêt à son salut: car, quoiqu'alors on ne puisse dire en parti-

culier d'aucune de ces choses, qu'elle soit absolument criminelle, il arrive néanmoins de l'amas de tout ce qui compose cette sorte de vie, qu'on ne se guérit point des maladies dangereuses qu'on a contractées; qu'on fait de grandes fautes & en grand nombre, & qu'on demeure toujours dans un état de foiblesse. On craint, dit-on, que si l'on se sépare de ces amusemens, on ne soutienne pas cette vie, on ne fasse parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en séparant pas, on ne retombe dans le péché. S'il faut se conduire par la crainte, que la moindre céde à la plus grande. Tous ces ménagemens de prudence humaine éloignent la grace de Dieu. Il ne fait rien pour ces ames foibles & paresseuses, qui ne veulent rien faire pour lui, qui veulent que leur salut ne leur coûte rien, & qui ne croient pas qu'on soit obligé à rien souffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont besoin de force pour y résister; & comme l'on ne se fortifie point dans cette vie molle & languissante, on succombe à ces tentations. On s'approche si près du précipice, qu'on

s'y laiſſe enfin tomber. On craint l'ennui, & l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler les hommes & d'être jugé par eux, & l'on ne craint point les jugemens que Dieu & ſes Anges font de notre lâcheté. Enfin l'on craint tant le perſonnage de dévot & de dévote, que l'on tombe dans cette tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejeter. Tous ces grands ménagemens ſont des marques certaines que le monde eſt grand à nos yeux, & que l'on a peu de foi, peu de crainte & peu d'amour pour Dieu: car qui auroit une foi plus vive, qui craindroit bien les effets de ſa juſtice, qui ſeroit touché de ſon amour, paſſeroit par-deſſus ces petits obſtacles qui arrêtent l'ame; il ſe déferoit des vues humaines; il penſeroit d'une autre ſorte à aſſurer ſon ſalut, & ſurmonteroit cette funeſte pareſſe.

C'eſt la pareſſe qui fait que l'on perd ſon tems. Ce tems ſi précieux que Dieu donne pour gâgner l'éternité, à quoi l'emploie-t-on? Les uns le paſſent en des déſordres groſſiers, les autres en de vains amuſemens, d'autres en des deſſeins chimériques & en des travaux inutiles, les autres ne ſavent qu'en faire & ne cherchent qu'à le perdre. On le

donne au premier venu; on se le laisse ravir sans se plaindre, & c'est la seule chose dont on est libéral. Il est bon de faire réflexion sur ce que nous avons perdu de notre tems par le passé & de gémir de cette perte. Il n'est pas malaisé de connoître qu'elle s'étend fort loin: car tout ce que nous n'avons pas fait dans la vue de Dieu, est perdu pour nous: ce sont des œuvres mortes dont nous n'avons à attendre que des châtimens. Il n'est pas difficile aussi de reconnoître la grandeur de cette perte. Il faut en juger par ce que nous pouvions acquérir en usant bien de notre tems. Or nous aurions pu acquérir des richesses infinies pour l'autre vie. Au-contraire nous avons prodigué & dissipé notre tems à des amusemens, à des divertissemens fades & en de vaines occupations. Il est donc aisé de se convaincre d'un aveuglement si prodigieux sur le mauvais usage du-tems. Mais ce qui ne paroît pas possible, c'est de réparer cette perte: car enfin on ne rappéle plus le tems passé. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de n'en plus perdre; mais ce qui est perdu, est toujours perdu. La bonté de Dieu est néanmoins si grande, qu'il nous ouvre un

moyen de racheter ce tems dont la perte paroît ſi irréparable. Le regret que nous en aurons, la componction que nous en concevrons dans le fond du cœur, l'application que nous aurons à ne plus perdre de tems & à le ménager avec fidélité, dans la vue de ſatisfaire à Dieu pour le tems paſſé, poura obtenir de ſa bonté, non-ſeulement qu'il nous remette les dettes que nous avons contractées par notre pareſſe & par notre négligence, mais auſſi qu'il nous rende une partie de ces biens que nous avons malheureuſement diſſipés.

§. 18. *Du Scandale & du mauvais Exemple.*

SCANDALE, eſt ce qui peut porter quelqu'un au mal & lui donner occaſion de péché par quelque action ou quelque parole déréglée ou qui en a l'apparence. On ne prend d'ordinaire pour ſcandale & pour action ſcandaleuſe, que ce qui choque les hommes & qui eſt improuvé du commun du monde, comme ſont les déréglemens groſſiers & les vices qui font horreur. Mais on ne dit pas que des déréglemens paſſés en coutume & autoriſés par la pratique, ſoient

scandaleux, parce qu'on ne les désapprouve pas. Ainsi on ne dira pas d'ordinaire que l'ambition, l'amour du bien, le luxe & les parures soient des péchés scandaleux, parce que ces vices sont peu désapprouvés dans le monde. On ne dira pas qu'une femme du monde qui va aux spectacles, qui passe sa vie dans des divertissemens auxquels le monde n'a pas attaché de déshonneur, vive scandaleusement. Cependant on se trompe fort dans ces jugemens. Les vices qui sont condamnés de tout le monde, sont des péchés; mais ils sont d'autant moins scandaleux qu'ils sont plus désapprouvés, parce qu'ils ne font tomber personne. Mais les scandales les plus grands & les plus dangereux sont ceux qui sont le moins désapprouvés & auxquels on fait moins de réflexion, parce qu'ils font tomber plus de monde, & qu'ils sont plus occasion de chûte, en quoi consiste la nature du scandale. Ainsi rendre les vices aimables, y attirer le monde, en diminuer l'horreur, en étouffer le scrupule, autoriser les gens dans le vice, c'est-là proprement ce que l'on doit appeler scandale.

Le scandale est inséparable de tous les péchés & de toutes les passions déréglées

qui paroîſſent à l'extérieur: car tout ce qui eſt extérieur ſe peignant dans l'imagination de ceux qui le voient, les rend plus portés à l'imiter qu'ils n'étoient auparavant. Ainſi toute paſſion de colére, de haîne & de deſir des biens du monde, l'amour des richeſſes, de l'éclat & de la réputation, le mépris des choſes qu'on doit aimer & eſtimer, & l'eſtime des choſes qu'on doit haïr, tout cela eſt ſcandaleux. C'eſt un poiſon qu'on verſe dans l'eſprit du prochain, qui l'infecte & le corrompt, & tend à lui faire perdre la vie de l'ame; en un mot tout péché eſt contagieux; il peut ſe multiplier dans l'eſprit de tous ceux qui le voient ou qui le ſavent, parce qu'ils en reçoivent l'image & l'impreſſion. On ſcandaliſe les jeunes gens, en ne louant devant eux que ceux qui s'avancent & qui éclatent dans le monde, en ne leur parlant jamais avec eſtime des perſonnes vertueuſes qui ſont dans un état rabaiſſé, en leur inſpirant l'avarice & l'ambition. On ſcandaliſe, quand on expoſe aux yeux du prochain ce qui peut allumer ces paſſions & lui inſpirer l'amour du monde; ainſi ceux qui ſans agir & ſans parler, frapent les yeux des autres par leur luxe; ceux qui font paroître

leur vanité, leur ambition, l'attache à leur corps & à leurs divertissemens, les scandalisent très-dangereusement. Combien de crimes & de péchés fait quelquefois faire une seule médisance & une seule calomnie dite devant ceux qui l'écoutent avec plaisir & qui la répandent avec malignité & avec légéreté? Quelle étrange multiplication de péchés n'arrive-t-il point par des chansons, des discours ou des livres déshonnêtes? Combien de maux peut-il arriver par des opinions fausses & erronées & par des livres que l'on publie pleins de fausse doctrine, que l'on avance par de mauvaises coutumes, & que l'on introduit par-tout? De combien de péchés les femmes ne se rendent-elles pas coupables, lorsqu'elles introduisent des modes contraires à la modestie ou à l'esprit d'humilité qui doit régner dans tous les Chrétiens? Enfin de combien de péchés se chargent les auteurs & les approbateurs des relâchemens & des mauvaises maximes, ou ceux qui les souffrent, lorsqu'ils devroient y remédier? On scandalise par les louanges, par le déguisement & la conduite artificieuse, par les excuses accompagnées de fierté, par l'air hardi & entreprenant, par l'air

décisif & plein de confiance qui en impose, & par une infinité d'autres maniéres qui peuvent faire une mauvaise impression sur l'esprit des autres & les porter au mal.

Il n'y a pas jusqu'aux personnes qui vivent bien, qui ne soient sujets à scandaliser les autres. C'est les scandaliser, que de les porter, par son exemple, à quelque espéce de relâchement; de diminuer en quelque maniére que ce soit le sentiment qu'ils peuvent avoir de leurs fautes, leur ardeur pour s'avancer dans la voie du salut, leur sollicitude & leur vigilance sur eux-mèmes; d'affoîblir en eux quelque vertu, comme la crainte de Dieu, l'humilité, la charité, l'esprit de mortification & autres; de les porter à reculer en arriére, en diminuant sans nécessité quelque chose dans leurs exercices de piété; de détruire certains dehors qui les mettoient à couvert du péché. Il ne faut pas regarder ces fautes comme petites. Rien en effet ne nuit davantage aux ames, que le mépris qu'on fait des péchés véniels; & on devroit considérer au-contraire que tout péché véniel est un pas vers la mort de l'ame, qu'il y tend & qu'il y dispose par l'affoîblissement de la cha-

rité. Tel ſuccombe à une tentation, qui n'y auroit point ſuccombé, s'il n'avoit point perdu une partie de ſes forces ſpirituelles par les fautes que l'exemple des autres lui a fait commettre. On ne regarde pas comme une choſe peu conſidérable d'avoir fait au corps d'un autre une plaie qui lui auroit fait perdre beaucoup de ſang, quoique cette plaie ne fût pas mortelle. Pourquoi donc eſt-on ſi peu touché des bleſſures qu'on fait à l'ame des autres par les ſcandales qui les engagent à des péchés véniels? Il faut donc apprendre à juger de l'importance des ſcandales que l'on donne aux autres, & concevoir fortement combien il eſt dangereux d'enſanglanter ainſi continuellement ſes mains par les plaies qu'on fait à l'ame du prochain, & que non ſeulement c'eſt un péche conſidérable, mais que c'eſt un très-grand obſtacle à nos priéres & à notre ſalut.

§. 19. *Du Menſonge.*

Le menſonge eſt une déclaration extérieure de nos penſées & de nos mouvemens intérieurs, contraire à ces penſées & à ces mouvemens. Tout men-

ſonge eſt ùn démenti qu'on donne à la vérité & à Dieu même: car, quand nous avous effectivement une diſpoſition & une penſée, Dieu voit que nous avons cette penſée, & cette diſpoſition; & comme la connoiſſance de Dieu eſt ſa parole, il dit, que nous avons effectivement cette penſée & cette diſpoſition. Celui donc qui, par des ſignes extérieurs, dit qu'il n'a point cette penſée ou cette diſpoſition, dit le contraire de Dieu, & donne un démenti à la vérité. Ainſi on ne peut douter que tout menſonge ne ſoit mauvais, puiſque c'eſt un déſaveu volontaire de la vérité de Dieu, & qu'il eſt impoſſible que la vérité approuve qu'on la déſavoue.

De plus on doit la vérité au prochain, dès qu'on lui parle: car le commerce de la parole enferme une promeſſe tacite de la vérité & de la ſincérité, la parole ne nous étant donnée que pour cela. Ce n'eſt pas une convention d'un particulier avec un autre particulier; c'eſt une convention commune de tous les hommes entr'eux, & une eſpéce de droit des gens, ou plutôt un droit & une loi de la nature. Cette loi & cette convention commune ſont violées par celui qui ment; & plus la liaiſon que

les hommes ont entr'eux est étroite, plus le violement de cette loi est contraire à la sainteté & à la justice. Un Chrétien sur-tout doit éviter d'user de tromperie & de duplicité envers ses fréres. Car la tromperie ayant pour but de procurer son avantage, au préjudice de celui qu'on trompe, on sépare par-là son bien de celui du prochain, & ainsi on renonce à la qualité de membre du corps de Jesus-Christ, qui fait toute la dignité d'un Chrétien. Un membre ne trompe point un autre membre; l'œil ne trompe point la main, ni la main le pié. Ils coopérent tous à procurer l'avantage & le bien commun du corps. De plus il n'y a point de sainteté véritable sans vérité. Or il n'y a point de vérité dans celui qui trompe les autres: car tout trompeur est trompé, & il marche dans une voie d'illusion & d'erreur. Son dessein est de nuire aux autres par le mensonge, & de ne pas se nuire à lui même. Cependant il se nuit beaucoup plus qu'aux autres, en se privant de la charité & de la vérité, c'est-à-dire, de la vie de l'ame que tout mensonge, ou diminue, ou détruit: il est donc trompé.

Il n'eſt pas même permis de mentir pour conſerver la vérité & pour mettre à couvert la vie, l'honneur & le bien du prochain: car, de même qu'on ne pouroit le faire aux dépens de la chaſteté, ainſi celui qui n'a point d'autre moyen que le menſonge pour conſerver la Religion, la vie, l'honneur & les biens du prochain & les ſiens même, doit croire qu'il n'en a point, & que Dieu ne lui imputera point ce qui poura en arriver. Tout ce qu'on peut faire dans ces occaſions, c'eſt de cacher la vérité, mais non pas de la déſavouer & de la démentir: autre choſe eſt de mentir, autre choſe eſt de cacher la vérité; mais on ne peut jamais dire le contraire de la vérité. On peut auſſi détourner l'eſprit de celui qui interroge, à quelque autre choſe. S'il arrive qu'il ſe trompe par ſon imprudence, & qu'il prenne de lui-même une fauſſe idée de nos paroles, on n'eſt pas obligé de le déſabuſer; mais il faut toujours que les paroles ſoient telles, qu'étant conſidérées par un homme qui n'en tire point de conſéquences téméraires, elles ne ſignifient rien de contraire à ce que nous avons dans l'eſprit.

Il n'en est pas ainsi des restrictions mentales & des équivoques, qui consistent à ajouter dans l'esprit & en soi-même quelque chose qui change le sens des paroles qu'on prononce: comme si quelqu'un, après avoir répondu qu'il n'a jamais été dans un certain lieu, ajoutoit dans son esprit le mot de malade, en prétendant, en vertu de cette addition, que sa proposition signifie qu'il n'a jamais été malade en ce lieu-là, quoiqu'il y eût été en se portant bien. Mais, à moins que ce que l'on retient dans son esprit ne soit suffisamment signifié par les circonstances extérieures qui accompagnent la prononciation des paroles, on ne peut nier que les restrictions mentales ne soient de purs mensonges, parce que les paroles extérieures n'étant point déterminées, signifient le contraire de notre pensée, & qu'il n'est pas au pouvoir de chacun d'en changer le sens par sa seule volonté, sans avertir ceux à qui on parle.

Quoiqu'il n'y ait que les mensonges qui sont préjudiciables à la foi, aux mœurs & au prochain en une matiére importante, qui soient des péchés mortels, on peut dire néanmoins que tout mensonge, tel qu'il soit, même le men-

ſonge officieux & celui qu'on appéle joyeux, n'eſt pas exemt de faute, puiſqu'il eſt contraire à la vérite qui eſt Dieu même, & ainſi que tout menſonge eſt péché au-moins véniel. C'eſt pourquoi il eſt bon de s'en abſtenir & de s'accoutumer à dire la vérité en toutes choſes, de peur de contracter une mauvaiſe habitude; ce qui regarde particuliérement les jeunes perſonnes: car il arrive de-là qu'on tombe inſenſiblement par de petits menſonges, que bien ſouvent l'amour-propre nous déguiſe & nous fait regarder comme des fautes légéres & de peu de conſéquence, dans de plus grands déréglemens. De plus cette attention ſur nous-mêmes & ſur nos paroles doit ſe faire en vue & par amour pour la vérité, qui étant Dieu même, eſt une, ſeule, immuable, éternelle & ſans déguiſement.

§. 20. *Des Louanges & de la Flaterie.*

RIEN ne fait plus voir combien l'homme eſt profondément plongé dans la vanité, dans l'injuſtice & dans l'erreur, que la complaiſance que nous ſentons, lorſqu'on juge avantageuſement de nous, qu'on nous eſtime & qu'on nous flate

par les louanges, parce que d'une part la lumiére qui nous reste, toute aveugle qu'elle est, ne l'est point à cet égard, & qu'elle nous convainc clairement que cette passion est vaine, injuste & ridicule; & que de l'autre, tout convaincus que nous en sommes, nous ne saurions l'étouffer, & nous la sentons toujours vivante au fond de notre cœur. Il est bon néanmoins d'écouter souvent ce que la raison nous dit sur ce sujet. Si cela n'est pas capable d'éteindre entiérement cette malheureuse pente, c'est assez au-moins pour nous en donner de la honte & de la confusion, & pour en diminuer les effets.

Il y a peu de gens assez grossiérement vains pour aimer des louanges visiblement fausses; & il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté, pour ne pas être bien-aise que l'on se trompe tout-à-fait sur notre sujet; cependant, pour peu de fondement qu'ait l'estime qu'on fait de nous, nous la recevons avec une complaisance qui nous convainc à peu près de la même bassesse & de la mauvaise foi. Ce que nous avons de bon est fort peu de chose, & ce peu de chose est souvent gâté & corrompu par mille vues & mille retours d'amour-propre; & néan-

moins il arrive que des gens qui ne voient pas la plupart de nos défauts, regardent avec quelque eſtime ce peu de bien qui paroît en nous, qui peut être tout corrompu; ce jugement, tout aveugle & tout mal fondé qu'il eſt, ne laiſſe pas de nous flater. Notre vanité eſt jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tâchons de nous les cacher à nous-mêmes, & c'eſt à quoi nous réuſſiſſons le mieux. Nous ne voulons être vus que par ce petit endroit que nous conſidérons comme exemt de défaut, & nous ne nous regardons nous-mêmes que par-là. Qu'eſt-ce donc que cette eſtime qui nous flate? Un jugement fondé ſur la vue d'une petite partie de nous-mêmes & ſur l'ignorance de tout le reſte; & qu'eſt-ce que cette complaiſance? Une vue de nous-mêmes, pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illuſion, dans laquelle nous ne nous conſidérons que par un petit endroit, en oubliant nos miſéres & nos plaies.

Suppoſons même l'eſtime la plus judicieuſe & la plus ſincére que nous puiſſions nous imaginer & que notre vanité puiſſe ſouhaiter. Suppoſons les qualités du corps & de l'eſprit les plus dignes

de louanges: relevons-les par les qualités des perſonnes, par leur eſprit & par tout ce qui peut le plus ſervir à flater l'inclination que nous y avons; qu'y a-t-il d'aimable & de ſolide en tout cela? C'eſt un regard de ces perſonnes vers nous, qui ſuppoſe que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas & qui n'y ajoute rien. Il nous laiſſe tels que nous ſommes; & ainſi il nous eſt entiérement inutile. Ce regard ne ſubſiſte qu'autant qu'ils s'appliquent à nous, & cette application eſt rare. Tel de ceux dont l'eſtime & les louanges nous flatent, ne penſera pas à nous beaucoup de fois, & quand il y penſera, il y penſera peu en nous oubliant le reſte du tems. D'ailleurs ce regard d'eſtime eſt un bien ſi fragile, que mille rencontres peuvent nous le faire perdre, ſans qu'il y ait de notre faute, & dont la vue peut nous ravir le peu de vertu que nous avons. Quel eſt donc ce bien qui ne ſert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout enſemble toutes ces qualités, d'être vain, inutile, fragile & dangereux?

Rien donc n'eſt plus dangereux que d'avoir des qualités de corps & d'eſprit, puiſqu'il eſt certain qu'on ne doit point

aimer ces qualités pour elles-mêmes & pour s'attirer l'eftime & les louanges des hommes ; il eft même plus avantageux d'en être privé, en ne les aimant point, que de les avoir, en y étant attaché; ainfi c'eft une louange fort-équivoque que celle qu'on donne aux gens à caufe de ces qualités: car fi elles font jointes avec une vaine complaifance, on les loue de leur malheur. L'ufage du monde a pourtant établi que l'on loue les qualités humaines, lorfqu'elles font eftimables en elles-mêmes, & qu'on peut en faire un bon ufage; mais cette coutume ne peut pas prefcrire contre la vérité, & il faut toujours que ceux qui parlent de cette forte, foient perfuadés intérieurement que ces qualités qu'ils eftiment, ne rendent ceux qui les ont, plus eftimables, qu'à proportion du bon ufage qu'ils en font.

A l'égard de la flaterie qui confifte dans de fauffes louanges, il faut penfer que celui qui flate croit tout le contraire de ce qu'il dit, & méprife autant dans fon cœur ceux à qui il donne des louanges, qu'il témoigne au-dehors d'eftime pour eux; ce qui doit donner de l'averfion de la flaterie. Ceux à qui on donne ces louanges, ne doivent pas

en conclure, ni qu'ils aient effectivement ces qualités qu'on leur attribue, ni qu'il y ait des gens qui le croient, mais seulement que ces qualités sont louables en elles-mêmes, & qu'il seroit à souhaiter qu'ils les eussent, c'est-a-dire, qu'ils peuvent apprendre par-là, non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devroient être. De tout cela il s'ensuit qu'on doit craindre les louanges, parce qu'elles ne servent ordinairement qu'à nourir la vanité, l'orgueil & l'amour-propre.

§. 21. *Des Jugemens & des Soupçons téméraires.*

Un jugement est téméraire, lorsqu'il est fait sans une cause qui nous y contraigne. Dieu ne condamne que les jugemens injustes: car il ne défend pas de juger avec justice, & il ordonne même de porter des jugemens justes. Ainsi ce qu'il condamne dans les jugemens qu'on appéle téméraires, c'est l'injustice qu'ils renferment; & comme il n'est jamais injuste de juger selon la vérité que l'on connoît clairement, il n'y a jamais de témérité ni d'injustice dans les jugemens qui sont accompagnés de vérité & d'évidence. Je dis dans les jugemens &

non pas dans les paroles qui les expriment: car on peut avoir raiſon de juger d'une certaine maniére, que l'on n'en aura pas de rendre ce jugement public, le jugement n'ayant point d'autre régle que l'évidence de la vérité; mais les paroles, pour être juſtes & exemtes de péché, ont beſoin de beaucoup d'autres conditions.

Pour éviter les jugemens téméraires, auxquels on ſe laiſſe ſi facilement aller à l'égard des autres, il n'y auroit qu'à remarquer ce qui nous choque dans ceux que les autres font de nous: car il ſeroit aiſé par ce moyen de ſe former certains principes & certaines maximes pour régler nos jugemens, en ſe ſervant de la délicateſſe de l'amour-propre pour les découvrir, & de l'amour de l'équité & de la juſtice pour en uſer à l'égard du prochain, après nous être convaincus que nous voulons que les autres en uſent de même envers nous-mêmes. Voici quelques-unes de ces maximes. Il eſt injuſte & contre la raiſon de donner un nom injurieux, qui marque une habitude dans le vice, à ceux dont nous ſavons ſimplement qu'ils ont commis quelque faute paſſagére de ce genre-là. Il eſt injuſte d'attribuer une action exté-

rieure, qui peut avoir divers principes, au principe qui est le plus mauvais. Il est injuste d'attribuer à passion & à haîne, ce qui peut être fait par persuasion & par conscience. Il est injuste d'attribuer à toutes les actions semblables les mêmes intentions: car elles peuvent en avoir de fort-différentes. Il est injuste de suppléer par nous-mêmes ce que nous ne voyons pas dans l'action dont nous jugeons: car c'est passer les bornes de notre vue qui doit terminer nos jugemens. Il n'est pas proprement défendu de voir; mais il est défendu de juger, c'est-à-dire, de former un jugement fixe & arrêté sur ce que nous ne voyons pas. Il est injuste de regarder un défaut comme incorrigible, lorsque nous n'avons pris aucun soin d'y remédier. Il est injuste d'attribuer un défaut à quelqu'un sur le rapport de gens qui ne sont pas entiérement croyables, & du jugement desquels nous avons droit de nous défier. Il est encore injuste de préférer toujours dans les mêmes cas & les mêmes circonstances ceux qui nous sont favorables à ceux qui nous sont contraires, de prendre ainsi l'inclination que l'on a pour nous, pour la régle de notre estime. Il est injuste enfin de trouver

ver

ver petits & ſupportables tous les défauts de ceux qui nous aiment, & grands & inſupportables, ceux des perſonnes de qui nous imaginons n'être pas aimés, ou que nous n'aimons pas.

Il eſt d'autant plus important de s'appliquer à éviter les jugemens téméraires, que c'eſt là ſource d'une infinité de péchés qui troublent toute la vie: car les préventions, qui ne ſont dans le fond que des jugemens téméraires, ſont les cauſes ordinaires des averſions, des dégoûts, des ſéparations, des médiſances & de mille autres mauvais effets. Souvent les plus grandes diſſenſions ne naiſſent que des jugemens portés témérairement, qui deviennent les principes de notre conduite; & ces jugemens téméraires devenant publics, en produiſent une infinité d'autres dans ceux qui les apprennent, parce qu'il y a peu de perſonnes qui prennent la peine d'examiner ce qu'ils entendent dire des autres. Le commun du monde s'en rapporte facilement à celui qui juge du prochain en mal, parce qu'il ſatisfait par-là ſa malignité naturelle, & qu'il ſe juſtifie en même tems dans cette malignité, ſur ce que ce jugement a été formé par un autre, ne conſidérant pas que ſi l'autre

est responsable de l'avoir fait, il est responsable de l'avoir cru.

S'il est difficile d'éviter la témérité des jugemens, lorsqu'on est soi-même témoin des choses dont on juge, & que l'on se fonde sur sa propre lumiére, il l'est encore beaucoup plus, quand on se fonde sur le rapport & sur la lumiére des autres. Car outre qu'on en a bien moins d'évidence, on se laisse encore aller avec plus de liberté à juger, comme si le péché ne regardoit que celui qui forme le premier jugement, & qui le communique aux autres; cependant il n'en est pas ainsi. Les rapports qu'on nous fait du prochain, ne tiennent lieu que de signes sur lesquels nous devons juger: il y en a de certains & d'incertains; & comme l'on peut s'arrêter à ceux que l'on a droit de juger certains, c'est aussi juger témérairement que de juger sur ceux qui ne le sont pas. Or non-seulement il y a des rapports incertains, mais ils le sont presque tous; & dès qu'on approfondit les choses, on ne manque guére de trouver du plus ou du moins. La passion & le peu de justesse d'esprit altére presque toujours la vérité dans les discours que les hommes font les uns des autres.

Ceux qui paroîſſent les plus ſincéres, & que l'on ne ſauroit ſoupçonner de menſonge & d'impoſture, ne laiſſent pas de nous tromper, parce qu'ils ſe trompent ſouvent les premiers. Il y en a qui mêlent par-tout leurs réflexions & leurs jugemens, comme des faits, & qui ne diſtinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choſes qu'ils rapportent & les raiſonnemens qu'ils font ſur ces mêmes choſes, ne font de tout cela qu'un même corps d'hiſtoire. Ainſi on ne peut preſque faire aucun fondement certain ſur ce que les homes rapportent; & comme on eſt téméraire, quand on juge ſur des ſignes incertains, & que la plupart des rapports ſont de ce genre, il s'enſuit que la plupart des jugemens fondés ſur ces rapports, ſont téméraires.

A l'égard du ſoupçon téméraire, quoique ce ne ſoit qu'un doute, & qu'il y ait moins de mal à ſoupçonner quelqu'un de quelque faute, qu'à l'en juger coupable, il y a néanmoins du défaut dans les ſoupçons qui ſont ſans fondement. Les impreſſions déſavantageuſes, que l'on conçoit du prochain, ou ſur les rapports que les autres nous en font, ou ſur les idées que nous nous en for-

mons nous-mêmes, sont capables d'affoiblir la charité: car quelque soin que nous prenions de ne point juger, elles nous y donnent néanmoins de la pente. Ce n'est point, à la vérité, une maladie formée, mais c'est un présage d'une maladie qui nous menace, à moins de la prévenir par une prudence chrétienne. Elles disposent insensiblement à prendre en mauvaise part des paroles ou des actions innocentes d'elles-mêmes, & dont on n'auroit point été choqué, si l'esprit n'avoit point déja été prévenu de quelque soupçon. Une impression devient la source d'une autre, & le pis est qu'on ne s'apperçoit point de toutes ces mauvaises suites, parce qu'on ne remonte jamais jusqu'à la source, qui est la témérité de la premiére impression. Elles produisent enfin du refroidissement, & ainsi on s'éloigne insensiblement les uns des autres; & s'il reste encore quelque charité, elle est tellement couverte par les nuages des soupçons, qu'elle demeure sans action.

Comme les jugemens téméraires peuvent devenir de grandes fautes, il faut chercher à y remédier. Il faut pour cela purifier son cœur de toute malignité; s'appliquer peu aux actions d'autrui,

quand on n'y est pas obligé; éviter la précipitation dans ses jugemens; bien distinguer ce que l'on sait de ce que l'on ne sait pas; car souvent on prend sujet d'une vérité que l'on sait, pour juger de ce qu'on ne sait pas; on sait qu'une chose est mauvaise, & on en prend occasion de décider en quel degré elle est mauvaise, quoiqu'on ne le sache pas. Il faut sur-tout s'établir dans l'amour du prochain & dans l'humilité; ce qui ne peut manquer d'arrêter les jugemens & les soupçons téméraires.

CHAPITRE XIII.

DES VICES ET DES DÉFAUTS SPIRITUELS.

§. I. *De la Vie du Monde.*

LE monde, en prenant le nom de Chrétien, n'a pas pour cela changé d'inclinations ni de maximes, & prétend même aux récompenses que la Religion promet. Ainsi il se trouve présentement dans le Christianisme une infinité de gens, qui, sans prétendre être déréglés, ne laissent pas d'être possédés

de toutes les passions du monde, de courir après les honneurs, les établissemens, les plaisirs; d'être enchantés de l'amour du présent, & de ne point penser à l'avenir. S'ils retranchent certains déréglemens grossiers, ils en pratiquent un grand nombre d'autres, auxquels ils ôtent le nom de déréglement; ils traitent même de haut en bas ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Or il est infiniment plus difficile de résister à ces sortes de vices que l'on fait passer pour n'être pas contraires à la piété, qu'à ceux qui l'attaquent ouvertement. Les Chrétiens s'unissent pour résister aux derniers, & se soutiennent les uns les autres; mais ces déréglemens plus cachés, sont reçus & embrassés par le plus grand nombre des Chrétiens. Ce sont eux-mêmes qui font la foule & le nombre, & qui tâchent d'entraîner tous les autres dans les mêmes passions. Cependant il faut, ou résister, ou périr; il n'y a point de milieu: car quiconque se conforme au monde, se perd avec le monde.

Mais en quoi consiste cette conformité avec le monde dont il faut s'éloigner? Elle consiste en deux choses: l'une dans certaines passions premiéres, qui sont la source des actions, comme

l'amour & l'eſtime des choſes préſentes; l'oubli des biens & des maux de l'autre vie, l'amour de l'éclat & des aiſes de la vie, le mépris de la baſſeſſe, de la pauvreté, de la vie obſcure: l'autre dans les conſéquences que le monde tire de ces premiéres paſſions qui autoriſent ſouvent une infinité de crimes auxquels on en a ôté le nom. Or les perſonnes qui vivant dans le monde, ont encore quelque conſcience, ne s'appliquent guére qu'à réſiſter à quelques-unes de ces conſéquences; ils évitent certains moyens de s'avancer & de faire fortune; ils s'abſtiennent de certains divertiſſemens & de certains plaiſirs; mais ils ne penſent guére à réſiſter aux premiéres paſſions qui en ſont la ſource. Ils avalent donc à longs traits l'amour du monde & l'averſion de ce qu'il mépriſe; & cela ſuffit pour les perdre: car Dieu défend d'aimer le monde & ce qui eſt dans le monde. Or que fait-on dans le monde? Sinon y mener une vie molle & ſenſuelle, une vie toute plongée dans le luxe & dans les plaiſirs; & ſi on ne le fait pas toujours par impuiſſance, on ne deſire y faire autre choſe, ſi l'on le pouvoit. Comment regarder ces dames du monde qui

s'imaginent que la vie molle & sensuelle, la vie de plaisir, de paresse & d'oisiveté, est de l'essence de leur condition, & fait en quelque sorte leur vocation & leur métier; qui regardent le travail, l'application, les soins, comme des choses étrangéres à leur état, & qui se font pitié à elles-mêmes, quand elles y sont réduites? Qu'elles sont bien à plaindre, puisqu'elles vivent de l'esprit du monde, & qu'elles renoncent à leur Religion qui leur impose la pénitence générale des hommes! Que fait-on encore dans le monde? On n'y loue, l'on n'y estime, l'on n'y béatifie que ceux qui se poussent, qui s'avancent, qui acquiérent des établissemens, du crédit, des richesses, de la réputation, de la considération; que ceux qui éclatent, qui se distinguent, qui se tirent de la bassesse, ou qui passent leur vie dans les aises, les divertissemens, les plaisirs, & où l'on ne méprise au-contraire que ceux qui sont dans des états opposés à ceux-là, & qui vivent dans l'obscurité, dans l'incommodité & dans la bassesse. Mais une telle vie est une véritable impiété: car l'on est impie par l'amour des créatures, parce qu'on leur transporte la gloire & le culte qui n'est dû qu'à Dieu.

§. 2. *Des Demi-Chrétiens.*

On appéle demi-Chrétiens tous ceux qui veulent allier Dieu avec le monde; & le nombre en eſt infini. Il eſt également impoſſible à l'homme d'être ſans maître, & d'en avoir plus d'un. Il ne ſauroit être ſans maître, parce que le propre de l'amour eſt de nous aſſujétir à ce que nous aimons. Or l'homme ne ſauroit être ſans amour; & ne trouvant pas en ſoi-même le bien qu'il aime & qu'il cherche, il faut qu'il en ſorte & qu'il s'attache à quelque objet hors de lui: or cet objet le domine par néceſſité, puiſqu'il le remue par la crainte, par l'eſpérance, par le deſir & par les autres paſſions qui ne ſont que diverſes formes de l'amour. Mais il ne ſauroit avoir plus d'un maître, parce qu'il ne ſauroit demeurer dans un tel équilibre, qu'il partage également ſon cœur à deux objets, ſans préférer l'un à l'autre. Il prend donc naturellement parti; & l'objet qu'il a préféré devenant le maître de ſon cœur, l'oblige de ſe ſéparer des autres, au-moins toutes les fois que ces deux attaches ſont contraires. Il s'enſuit de-là que le cœur de l'homme ne peut être dominé en même tems par l'amour de Dieu & par l'amour du mon-

de. Quoique tout amour de la créature ne soit pas mortel, il ne laisse pas d'être toujours dangereux; mais on ne sait point le point précis de l'attache aux créatures. On s'imagine souvent être fort attaché à Dieu, & on ne l'est guére; & peu attaché au monde, & on l'est beaucoup. La raison de cette illusion est que l'on s'imagine que l'amour suit le jugement spéculatif que l'on porte des objets; & ainsi, comme l'on juge qu'il n'y a point de proportion entre Dieu & le monde, on croit qu'il en est de même de notre amour; mais il n'en est pas ainsi. L'amour ne suit pas le degré du mérite des objets, mais de l'impression qu'ils font sur le cœur. Or il arrive souvent que les plus petites choses font des impressions plus fortes sur l'ame que les plus grandes. Il est donc très-dangereux de nourir les plus petites attaches pour les créatures, parce qu'on les met insensiblement en état d'emporter le cœur, non par l'idée de leur grandeur, mais par la force de l'impression qu'elles font sur notre cœur. Cela fait voir que bien des gens du monde se trompent & commettent une espéce de mensonge, en appelant Dieu leur Seigneur: car ayant le cœur assujéti à un autre objet, Dieu n'est pas proprement leur Seigneur, puisqu'il

n'est plus le maître de leur cœur. Il ne régne tout-au-plus que dans leur esprit; & c'est la créature qui domine au fond de leur cœur, & le démon par la créature.

Combien y a-t-il d'erreur sur cela, même parmi bien des personnes qui font quelque profession de piété & qui évitent les actions que tout le monde reconnoît pour criminelles? On ne pense point aux devoirs de sa profession, qui sont d'une obligation essentielle. On ne s'examine d'ordinaire que sur certains crimes grossiers & sur les péchés d'action, & on ne fait point de scruple des péchés de disposition, d'état, d'habitude. On vit dans l'oubli de Dieu & dans l'oisiveté. On méne une vie d'amusement, de mollesse, de divertissement, de curiosité, d'entretiens, de visites inutiles. On ne donne presque aucune part à Dieu dans ses actions, & la plupart qu'on lui donne est remplie de négligences, de distractions, d'irrévérences. Il y a même quantité de préceptes auxquels on ne fait point d'attention, & sur lesquels on ne s'examine point. C'est un précepte de mener une vie de travail & de pénitence. C'est un précepte de faire effort pour s'avancer dans la piété & pour se corriger de ses défauts. C'est un précepte, que de veiller sur ses actions, afin d'éviter, & les

tentations du diable, & les surprises de notre amour-propre. C'est un précepte, que de prier Dieu, & de le prier à proportion de ses besoins. C'est un précepte, que d'être reconnoissant des bienfaits de Dieu. C'est un précepte, que d'aimer le prochain, de lui rendre les assistances spirituelles & temporelles. Toutes les vertus sont de même de précepte, la tempérance, la force, la justice; la prudence, l'humilité, la douceur, la modestie, le support du prochain. Il n'y en a aucune dont on ne soit obligé d'avoir l'habitude dans le cœur. Qui fait réflexion à tout cela? Et combien y en a-t-il qui perdent la grace, sans le connoître, par des fautes, ou d'omission, ou de commission, dont, sans le savoir, ils se rendent coupables contre ces préceptes? Et voilà l'état des demi-Chrétiens. Ainsi il n'y a personne, quelque innocente qu'ait été sa vie en apparence, qui n'ait beaucoup sujet de craindre, & qui puisse s'assurer de n'être pas du nombre de ces faux innocens qui seront exclus du Royaume de Dieu. On se forme communément une idée bien-étrange de l'état d'un Chrétien & de l'essence de la vie chrétienne. On corrigera bien quelques actions grossiérement criminelles, & on pratiquera quelques devoirs extérieurs de piété; mais

quant au changement du cœur, à la mortification des passions, au renoncement à l'amour du monde, c'est à quoi on ne pense point du tout. On est fort-content de soi-même, quand on est arrivé au retranchement des péchés grossiers; mais on regarde tout le reste comme des idées d'une dévotion peu solide, ou au-moins non nécessaire.

Il y en a qui font profession de vertu, & qui sont irrépréhensibles devant les hommes. Il ne leur manque qu'une chose essentielle; c'est d'être animés de l'esprit de charité. Ils péchent dans le principe des actions & non dans les actions mêmes qui en naissent. Ils ont les paroles des enfans de Dieu; ils en ont les œuvres; mais ils n'en ont pas le cœur; & ce cœur n'étant pas visible aux hommes, on ne voit rien en eux qui mérite d'être condamné. C'est un ver qui ronge la racine de leurs œuvres & qui leur ôte la vie. Ce sera, si l'on veut, une vanité secréte, une jalousie cachée, un intérêt secret. Ils substituent une créature à Dieu, & c'est ce qui fait leur crime; mais ils le font si finement, qu'ils trompent & les autres & eux mêmes. Il seroit permis d'aimer tout ce qu'ils aiment, de rechercher tout ce qu'ils recherchent, si l'on le recherchoit comme des moyens pour aller à Dieu. Leur mal

eſt qu'ils s'y attachent comme à leur fin, & qu'ils en font le principal objet de leur amour. Enfin ce ſont des gens édifians en apparence, & qui paſſent non-ſeulement pour Chtétiens, mais pour les meilleurs d'entre les Chrétiens. Cependant avec tout cela le ſeul défaut de cet amour intérieur qui rapporte tout à Dieu, fait qu'ils ne ſont dans le fond que des demi-Chrétiens, que des eſclaves qui n'auront point de part à l'héritage céleſte.

§. 3. *De Obſtacles au Salut.*

La corruption du péché n'eſt pas ſeulement répandue dans le cœur des hommes, mais auſſi ſur toutes les créatures, en la maniére qu'elle peut l'être, c'eſt-à-dire, que comme les hommes ſont devenus ſuſceptibles du péché, toutes les autres créatures en ſont devenues les inſtrumens. Car au-lieu qu'elles avoient été créées pour ſervir aux hommes de motifs de louer Dieu, & que c'étoit l'unique effet qu'elles produiſoient ſur leurs eſprits, elles ſont préſentement employées par le démon, pour les tenter & les éloigner de Dieu. Il n'y a que la néceſſité qui puiſſe nous excuſer dans l'uſage des créatures; & ceux qui reſſerrent le plus cet uſage, ſont les plus prudens: car, comme elles

ſont toutes empoiſonnées, le moins qu'on peut en uſer, eſt toujours le mieux; on donne par-là moins lieu au démon d'agir ſur nous par le moyen de ces créatures qui lui ſont ſoumiſes. Dieu empêche ces mauvais effets, quand il n'y a que ſon ordre & la néceſſité qui nous porte à en uſer, & que nous nous adreſſons humblement à lui pour les détourner. Mais qui nous à dit qu'il en ſera de même, quand nous voudrons uſer des creatures ſans néceſſité? Il ne faut donc point d'autre raiſon à un Chrétien, pour ſe priver des ſpectacles, des délices de la vie & de l'uſage de toutes les créatures dont il peut ſe paſſer, que de dire, qu'il ne veut point des préſens de ſon ennemi; qu'il redoute ſes poiſons, & que tout ce qui eſt ſous ſa puiſſance lui eſt ſuſpect, parce que tout cela peut être un obſtacle à ſon ſalut.

Mais la jouiſſance de la créature y eſt un plus grand obſtacle. La jouiſſance des créatures affoiblit l'ame & l'amollit: elle fait qu'elle ne peut plus s'en paſſer, & qu'ainſi elle ſuccombe à toutes les occaſions où elle ſeroit en danger d'en être privée. Un homme accoutumé aux converſations du monde, ne ſauroit plus ſouffrir la ſolitude, le repos, le ſilence. Celui qui a joui des aiſes de la vie, devient incapable

de souffrir la pauvreté qui l'en prive. Ceux qui ont vécu dans l'éclat & dans la grandeur, prennent pour une extrême misére, de vivre dans une condition obscure & rabaissée. Peut-on donc trouver étrange que tant de Chrétiens manquent de force & de courage dans leur course vers l'éternité, puisqu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour affoiblir leur ame, & qu'ils ne font rien pour la fortifier? Ils font tout ce qu'ils peuvent pour jouir des créatures; & c'est cette jouissance qui rend leur ame foible & languissante. Ils n'ont aucun courage pour s'en priver, & cependant cette privation est l'unique voie pour acquérir la force & la vigueur dont elle a besoin, sans quoi point de salut.

La plupart des gens du monde sont si bien, qu'ils n'ont pas le loisir de se sauver. Ils se chargent d'affaires, d'engagemens, de nécessités qui accablent leurs esprits; de sorte qu'il se trouve toujours qu'ils n'ont point de tems à penser à eux, ni à donner au salut de leur ame. Le train commun de la vie des hommes est même tellement disposé, qu'à mesure qu'ils avancent en âge, leurs occupations se multiplient & les nécessités deviennent plus grandes & plus pressantes. Les jeunes gens ont d'ordinaire du tems de reste, &

ils ne ſavent à quoi l'employer, parce qu'ils ne veulent pas le donner à leur ame & à leur ſalut, & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires; mais ſi-tôt qu'on devient plus âgé, l'emploi devient plus grand, & il ne reſte plus de tems pour ſoi. Il faudroit déchoir & ſe rabaiſſer pour ſe procurer du tems & du loiſir; & c'eſt ce que l'on ne ſauroit ſouffrir. On ſe rend même, par l'accoutumance, les occupations ſi néceſſaires, qu'on ne peut plus s'en paſſer. On languit, on s'ennuie, on ſe chagrine ſi-tôt qu'on en eſt ſéparé; de ſorte qu'on ne ſauroit plus mener d'autre vie dans ce monde-ci, qu'une vie qui nous ôte tout le tems de penſer à l'autre. Ainſi tous ces emplois, toutes ces affaires, toutes ces occupations ſéculiéres étant joints avec les diſpoſitions d'une ame malade, languiſſante, pleine de plaies & de paſſions, ſans lumiéres, ſans force pour réſiſter aux tentations, ſont d'étranges obſtacles au ſalut: c'eſt là cependant la vie ordinaire des gens du monde.

§. 4. *Des Tentations.*

La vie de l'homme ſur la terre eſt une tentation continuelle. il eſt tenté, ou par

la chair, ou par le démon, ou par le monde. La chair entraîne le cœur vers la terre. Les deſirs de la chair ſont vifs & pénétrans. Tout ce qui nous environne les renouvéle à l'eſprit: il n'y a point de peine ſenſible à les ſuivre; & il y a au-contraire une peine ſenſible à ne pas les ſuivre. Ainſi c'eſt une marque preſque certaine qu'on n'agit que par la chair, quand on agit ſans effort, ſans combat & ſans répugnance. Le but du démon, agiſſant par la chair, eſt d'affoîblir les ames peu à peu, afin de pouvoir enſuite les précipiter dans quelque chûte mortelle. Ainſi, pour réſiſter au démon dans les grandes occaſions, il faut lui réſiſter dans les moindres. Pour éviter les grandes chûtes, il ne faut pas négliger les plus légéres; & ſi l'on ne ſauroit les éviter, il faut tâcher de les réparer & d'en tirer de la force par l'humilité qu'elles doivent nous procurer; & puiſque l'on eſt obligé de combattre contre ſa chair & d'affoîblir ſes impreſſions par la réſiſtance de l'eſprit, on eſt obligé d'éviter tout ce qui les rend plus vives, plus fortes & plus agiſſantes.

Il y a peu de perſonnes qui croient ſérieuſement que le démon les tente, leur dreſſe des piéges & rôde à l'entour d'eux pour les perdre, quoique ce ſoit ce qu'il y

a de plus certain. Si l'on le croyoit, on agiroit autrement; on ne laiſſeroit pas au démon toutes les portes de ſon ame ouvertes par la négligence & par les diſtractions d'une vie relâchée, & l'on prendroit toutes les voies néceſſaires pour lui réſiſter. Toutes les paſſions ſervent de portes au démon, parce que ce ſont des deſirs d'erreur. Ainſi toutes les paſſions ſont à craindre, parce que ce ſont des ſources de tentations qui ſervent d'entrée au démon. Une petite paſſion eſt une occaſion au démon d'en inſpirer une plus forte & plus violente. C'eſt une priſe que nous lui donnons ſur nous; c'eſt une arme que nous lui fourniſſons. Rien ne ſeroit plus foible que le démon, ſi nous ne lui donnions point de force contre nous. Il ne trouve point en ſoi les moyens de nous tenter & de nous perdre; il faut qu'il les emprunte de nous. Il y en a qui lui fourniſſent de quoi les tenter du côté de la pureté par l'intempérance de leur vie. D'autres lui donnent entrée en eux par l'oiſiveté, par l'amuſement, par la diſſipation. Après cela nous étonnerons-nous qu'il faſſe tant de ravages dans les ames? Il en trouve toutes les portes ouvertes par le peu de ſoin que l'on a de les fermer.

Le monde eſt plein de piéges & de ſéductions par la triple concupiſcence qui y régne. Son langage & ſon exemple ſont une ſource continuelle de tentations; ils entrent par les yeux & par les oreilles dans la ſubſtance de l'ame, & lui font perdre la vie de l'eſprit, en lui laiſſant celle du corps, & ils y entrent en diverſes maniéres, ſelon les diverſes paſſions qu'ils excitent dans le cœur. Quelquefois ils l'empoiſonnent par une douceur mortelle; quelquefois ils l'abattent par une timidité criminelle; quelquefois ils l'aigriſſent par la haîne & par la colére: car tout eſt dangereux dans le monde, ſon amitié auſſi-bien que ſa haîne, ſes careſſes auſſi-bien que ſes perſécutions. Tout cela ſert de tentation à l'ame & ſouvent d'occaſion de ſcandale & de chûte. Ainſi le combat contre le monde doit être continuel.

Nous avons affaire à des ennemis infatigables & irréconciliables. Si une tentation ne leur réuſſit pas, ils en emploient une autre. S'ils trouvent notre ame fortifiée par un endroit, ils l'attaquent par un autre. Ils joignent les tentations extérieures aux intérieures. Si nous évitons un piége, ils nous en dreſſent pluſieurs autres; & ſi nous ſommes demeurés victorieux de quelque tentation, ils s'effor-

cent de nous perdre par la vanité qu'ils nous inspirent ensuite de cette victoire.

Il est donc important de préparer son ame à la tentation par la vigilance, par la priére, par la méditation des vérités de l'Evangile. Mais ceux qui ménent une vie relâchée, qui ne font point de provision de ce qui est nécessaire pour se soutenir dans les grandes épreuves, sont d'ordinaire emportés par ces sortes de tentations; ainsi l'épreuve ne fait que manifester ce qui étoit déja fait. Ceux qui demeurent debout étoient deja parvenus à cette force, & ceux qui succombent avoient déja succombé. La tentation ne fait que manifester ce qui étoit déja presque fait; & c'est ce qui oblige tous les Chrétiens de vivre toujours dans une profonde humiliation devant Dieu & dans une vigilance continuelle: car tout le tems de cette vie étant partagé en ces deux états, de résistance à la tentation, & de préparation à la tentation, aucun de ces deux tems ne souffre le relâchement, la langueur, la paresse; l'orgueil, & l'un & l'autre demande beaucoup d'humilité, de priéres, de vigilance & d'activité. Il faut sur-tout demander à Dieu cette grace si nécessaire pour rendre l'ame victorieuse d'elle-même & du démon, & pour lui faire surmon-

ter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible,

§. 5. *De la Coutume & des Préjugés.*

Pour mener une vie chrétienne, il faut s'élever au-dessus de la coutume, des préjugés & du mauvais exemple; ce qui n'est pas si facile que l'on s'imagine communément. Les vents ne sont que de petites parties de vapeurs, dont chacune a peu de force; mais ces petites parties étant unies ne laissent pas de renverser les plus grands arbres. Les fleuves ne sont que des goutes d'eau ramassées ensemble; mais ils rompent souvent les plus fortes dignes. Une multitude de jugemens, dont chacun est méprisable séparément, ne laisse pas d'ébranler & d'emporter ceux mêmes qui auroient résisté à une violence ouverte. Dès qu'il faut paroître singulier dans sa conduite & condamner par son exemple une infinité de gens, il faut un degré singulier de courage & de fermeté pour se soutenir.

On reçoit, par la seule force de la coutume & par les discours & les actions de ceux avec qui l'on vit, une infinité d'impressions fausses qui corrompent l'esprit. Il est rare qu'on examine les principes sur

lesquels on agit: on les emprunte de l'exemple. On croit aimable ce qu'on voit aimé & véritable ce qui eſt cru. On tire bien de ſa corruption naturelle une pente à aimer les créatures & à deſirer ce qui eſt grand; mais la détermination de cette pente naturelle ſe fait ſans examen & par l'impreſſion de la coutume. Il n'y a même rien de ſi dur, que la coutume n'adouciſſe; rien de ſi doux, qu'elle ne rende dur & difficile. On s'engage gaiement dans des états pénibles & dangereux, parce que c'eſt la mode; & les moindres actions chrétiennes ſont pénibles, parce que le commun du monde ſe les repréſente comme difficiles, petites & baſſes. Qu'on examine ce qui nous fait agir, ce qui nous ſoutient dans les emplois, ce qui nous détermine à un genre de vie plûtot qu'à un autre, ce qui nous porte à embraſſer les modes & les coutumes, & l'on trouvera qu'on eſt preſque par-tout le jouet des opinions des autres; qu'on ſuit les ſentimens de ceux de ſon âge & de ceux avec qui l'on vit, & que la raiſon & la vérité n'ont preſque point de part à notre conduite.

Il y a des opinions & des paſſions de jeunes gens, des opinions & des paſſions de perſonnes plus avancées en âge, des

opinions & des passions de vieillards. On passe d'opinions en opinions, comme l'on passe d'âge en âge; ainsi la plupart des hommes n'arrivent jamais à vivre selon la vérité. S'ils l'entrevoient de loin, elle a trop peu de force sur leurs esprits pour les redresser, parce qu'elle les trouve livrés à des opinions qui leur sont devenues comme naturelles, & qui forment en eux des impressions qui les dominent. C'est ce qui rend le monde si dangereux & la bonne éducation des enfans si difficile, & enfin la retraite si nécessaire à toutes sortes de personnes. Car on peut dire que les opinions corrompues, dont on se remplit dans le monde, sont une seconde concupiscence, aussi difficile à déraciner que la premiére. Le seul moyen de s'en garantir, est de se rendre disciple de la vérité; de la méditer sans cesse, de s'en remplir, de se conduire par elle, & de se faire un plan de vie dont toutes les actions soient établies sur des principes de vérité.

§. 6. *Des Sécheresses & de l'Insensibilité.*

Les ames ne sont pas toujours dans un égal dégré de force & de vigueur spirituelle. Il y a des tems de langueur & de maladie, aussi-bien que des tems de santé; des

des tems d'hiver, auſſi-bien que des tems de printems & d'été; des tems de ſtérilité, comme des tems d'abondance; des tems d'inaction & d'une eſpéce de pareſſe ſpirituelle, auſſi-bien que d'ardeur & d'activité. Dieu éprouve les ames par ces viciſſitudes, & leur fait connoître la dépendance qu'elles ont de lui & l'impuiſſance qui leur eſt propre, & par cette variété de diſpoſitions, il leur ôte la confiance en elles-mêmes.

Mais outre ces ſéchereſſes paſſagéres que Dieu permet pour humilier les ames, il y en a d'autres qui ſont des effets de notre lâcheté & de notre tiédeur, & de juſtes punitions de nos fautes volontaires. Ces maladies, quoique non mortelles par leur nature, peuvent le devenir très-facilement, ſi Dieu permettoit que le démon nous attaquât fortement dans ce tems de foibleſſe: car il épie avec ſoin ces occaſions, & il ne manqueroit pas de nous accabler, ſi Dieu ne l'empêchoit de nous tenter dans ce mauvais tems. Non-ſeulement nous ne ſommes pas toujours dans le même degré de force ſpirituelle, mais toutes les actions de la vie chrétienne n'ont pas beſoin de la même force. Il y a des occaſions où l'état commun ſuffit; mais il y en a auſſi où il eſt beſoin de gran-

des forces. Quand il s'agit de nous séparer de ce qui nous est le plus cher dans le monde, les vertus communes ne suffisent pas. Nous avons donc un intérêt très-grand de nous fortifier pour ces occasions qui arrivent assez souvent, & de demander à Dieu qu'il ne permette pas qu'elles nous surprennent. Il faut faire tout ce que l'on peut pour ne pas se trouver dans la langueur, lorsqu'il s'agit d'entrer dans de grands combats; & ceux qui auront été fidéles à veiller & à prier, en sortiront victorieux.

Il y a divers degrés de sécheresse & d'insensibilité, selon les diverses causes dont elles peuvent naître. Il y a un obscurcissement & une insensibilité qui sont la juste punition de l'état criminel de l'ame, soit qu'elle le connoisse, soit qu'elle ne le connoisse pas. Ce ne sont pas seulement les péchés grossiers qui conduisent à cet état; mais on y tombe souvent par des degrés insensibles, dont on ne s'apperçoit pas; & la seule multitude des occupations auxquelles on se livre en oubliant Dieu, peut conduire à la dureté du cœur; de sorte qu'il ne s'amollit point par la piété; qu'il n'est point touché de la priére; qu'il n'est point ébranlé par les menaces, & qu'il s'endurcit par les châtimens.

Il y a une autre sorte d'insensibilité & d'aveuglement qui peut se rencontrer dans les justes, lorsque par le peu de fidélité, par le peu de mortification, par leurs vains amusemens, par leur dissipation & par d'autres défauts semblables, ils éloignent d'eux le sentiment de la grace, ils se privent de son onction, ils attirent la soustraction de ses lumiéres, & ils demeurent ainsi dans une vie sensuelle qui ne va pas néanmoins jusqu'à leur faire perdre absolument la charité. Ils sont peu touchés, parce qu'ils ont peu de grace, & que ce qu'ils en ont est comme étouffé par des passions humaines qui attristent le Saint-Esprit, & qui l'empêchent de se répandre dans le cœur. Leur volonté n'est pas encore bien purifiée; ils n'ont pas pour le bien un amour qui réponde à leur connoîssance, parce que leur concupiscence les attire & les entraîne; ils aiment les consolations terrestres & charnelles, soit dans les actions, soit en d'autres choses, & s'ils s'en privent quelquefois, ils n'y renoncent jamais absolument. Cet état est dangereux, parce que l'esprit de Dieu & l'esprit de la chair, le feu & la tiédeur ne sauroient subsister dans une même ame, & que la tiédeur, selon l'Ecriture, est l'objet du vomissement du Seigneur. *Apoc. 33. 16.*

Quelquefois cet état de sécheresse n'est pas la marque d'un grand relâchement, & Dieu y réduit des ames saintes, ou pour les punir de quelques fautes légéres, ou pour empêcher que la continuation des dons & des visites de Dieu, ne les porte à les attribuer plutôt à la nature qu'à la grace. Dieu leur montre, en se retirant ainsi d'elles, qu'il n'y a que le mensonge & le péché qui leur soient propres; qu'elles ne sont par elles-mêmes que ténébres & impuissance, & qu'elles tiennent de lui tout ce qu'elles ont de justice & de véritable lumiére.

§ 7. *De la fausse Dévotion & de l'Hypocrisie.*

La justice est fausse, quand elle n'est pas fondée sur la vérité, quand on pratique les œuvres de justice par des motifs humains, quand au-lieu de rapporter les créatures à Dieu, l'on rapporte au-contraire Dieu aux créatures, à sa propre gloire & à son propre intérêt; c'est jouir des créatures & user de Dieu. La piété & la dévotion sont fausses, quand on ne se sépare des créatures que pour s'attacher plus fortement à soi-même, quand on en quitte quelques-unes pour en suivre d'au-

tres, quand on ſe dépouille de certaines paſſions pour ſe livrer à d'autres paſſions. On voit quantité de perſonnes qui ſe détachent de pluſieurs objets de paſſions & qui s'appliquent aux œuvres de charité & de dévotion; mais cela ne ſuffit pas. Il faut ſe ſéparer de tout ce qui domine l'ame. Il faut être ſéparé non-ſeulement des plaiſirs & des intérêts groſſiers, mais auſſi de la recherche, de l'approbation & de l'amour des créatures, de ſon repos, de ſes ſatisfactions intérieures, de la douceur, de la dévotion ſenſible. Qu'il y a de gens qui ayant fait un deſſein généreux de chercher Dieu, s'arrêtent malheureuſement à eux-mêmes! Souvent même ceux qui font profeſſion de piété, ſont les plus attachés à leurs intérêts, les plus ſenſibles aux injures, les plus délicats ſur ce qui touche leur réputation, & les plus difficiles dans le commerce de la vie. Enfin l'on ne réprime ſouvent certaines cupidités, que pour faire régner plus abſolument en d'autres choſes l'humeur & la fantaiſie.

Il y a une illuſion fort-ordinaire à certaines perſonnes qui font profeſſion de piété, qui eſt de mettre la piété dans des actions extérieures pratiquées avec attache, & la faire ſubſiſter avec l'omiſ-

ſion de pluſieurs devoirs importans. Une femme, par exemple, ſe croira dévote, en feſant de longues priéres, en paſſant les jours & les nuits à l'Egliſe, pendant qu'elle néglige le ſoin qu'elle doit avoir de ſon mari, de ſes enfans, de ſes domeſtiques; & ainſi elle ne s'acquitte pas par-là de ce qu'elle doit à ſa famille. Toutes les dévotions bizarres, déréglées, inégales, capricieuſes, ne viennent que de ce qu'on ne fait pas aſſez d'attention à ce qui eſt de précepte, & de ce qu'on omet quelques-uns de ſes devoirs pour s'attacher aux autres avec paſſion. Ainſi, pour pratiquer une dévotion ſolide & véritable, il faut que chacun s'efforce de connoître toutes les choſes auxquelles il eſt obligé, tant en général, qu'en particulier, & qu'il régle tellement ſa vie, que perſonne n'ait ſujet de ſe plaindre qu'il manque à quelqu'un de ſes devoirs. La dévotion eſt donc fauſſe, quand on ne réforme que l'extérieur; qu'on ne va point juſqu'à la ſource de ſes paſſions & au retranchement de ſon orgueil intérieur; que l'on couvre le vieil-homme par le nouveau; mais qu'on ne détruit pas, & que l'on conſerve, avec un extérieur réglé & même mortifié, une très-grande immortification intérieure. On

eſt naturellement plus attaché à l'extérieur de la piété qu'à l'intérieur, & l'on voit bien des gens qui ſont plus touchés d'avoir manqué à quelque dévotion non-commandée, que d'avoir violé la charité par des jugemens téméraires ou par des médiſances pleines de malignité.

A l'égard de l'hypocriſie, qui conſiſte à avoir deſſein de donner par ſes actions extérieures une opinion plus avantageuſe de ſa vertu, que la vérité ne le permet, on peut dire que ce vice n'eſt pas commun dans ſon excès, c'eſt-à-dire, qu'il eſt aſſez rare de voir des gens qui veuillent paſſer pour Saints, & qui n'aient avec cela aucun amour pour la vertu; mais ce vice eſt très-commun dans un degré médiocre, & il y a peu de Chrétiens qui en ſoient entiérement exemts; & même parmi les perſonnes qui ont acquis quelque degré de perfection dans le chemin de la vertu, il y en a très-peu qui ne faſſent aucune action extérieure de piété par une ſecréte vanité. Or toute action de piété faite par vanité, eſt une hypocriſie, parce qu'on veut que cette action ſoit priſe pour une action de piété, au-lieu que c'eſt une action de vanité. Mais ce défaut ſe trouve communément dans les jeunes perſonnes

qui n'ayant point de piété solide, font néanmoins paroître à l'extérieur des marques de piété & de sagesse, pour s'attirer l'estime des personnes qu'ils craignent, ou à qui elles ont intérêt de plaire.

§. 8. *De la fausse Conscience.*

La raison qui fait embrasser de fausses opinions, est qu'on n'aime point la vérité qui découvre la voie de la justice, & que l'on la regarde comme contraire à ses intérêts. On haît certaines maximes de désintéressement, parce qu'elles sont incommodes. Ainsi un homme de bien, qui est attaché aux vérités de l'Evangile, se trouve presque incapable de toutes les actions qui contribuent à s'agrandir & à être à son aise dans le monde; il n'est bon à rien; il ne sauroit louer, comme l'on fait sans discernement & sans mesure, ceux qui sont puissans, riches & heureux; & sa retenue sur ce point, comparée avec la profusion des autres, passe pour malignité ou pour envie. Il ne croit pas permis de servir ses amis dans des affaires mauvaises & injustes. Ce qu'il ne croit pas pouvoir demander directement, il ne croit pas aussi pouvoir le demander par des

assiduités dont on reconnoît aisément le but. Rien n'est plus incommode à l'amour-propre que toutes ces maximes. Il ne faut donc point chercher d'autre source des erreurs si communes dans la morale, que la corruption du cœur. On n'approuve les opinions relâchées, que parce qu'on aime les choses dont les opinions sévéres nous priveroient. Si on ne les aime pas pour soi-même, on les aime pour les autres. On ne veut pas contrister ceux qui nous consultent, parce que c'est une espéce de considération qu'ils ont pour nous, que l'on ne haït pas, tant la conscience est foible & a peu d'action & de force dans la plupart des Chrétiens.

Communément on est submergé dans le monde, sans qu'on le sache; & cela arrive particuliérement par certaines opinions qui y régnent, & qui étant autorisées par la coutume & par l'exemple même des gens qui passent pour gens de bien, ne se font plus discerner. On s'y engage sans scrupule: on y demeure sans remords, & l'on se croit fort en sureté se voyant en si grande compagnie. On ne sauroit mettre dans l'esprit de la plupart des gens du monde, que ce qui s'y pratique communément, puisse être

mauvais, & que l'on se damne avec cela. On agit donc & l'on hasarde son salut sur ces opinions qui n'en sont pas moins téméraires pour être communes, parce qu'il y auroit cent raisons & cent exemples qui pouroient en détourner ceux qui les suivent, s'ils n'étoient aveuglés par l'impression de la coutume & de l'exemple du monde. Quelque certaines que soient ces raisons, l'impression publique l'emportera toujours; & ainsi cette impression forme une de ces tempêtes invisibles auxquelles on ne songe point à résister, & qui attaquent particuliérement ceux qui entrent par leur fantaisie & par des vues humaines dans des engagemens qui sont le capital de leur vie. Car l'amour du monde qui les y a portés, les prépare à recevoir ces impressions & ces maximes; & quand ils s'apperçoivent de leur fausseté, il leur ôte la force d'y résister, & par la pente qu'il y donne, & parce qu'il éloigne le secours de Dieu qui peut seul soutenir l'ame dans cette tempête. Car, comme Dieu n'a point de part à ces opinions & à ces engagemens d'intérêt & de passion, il laisse d'ordinaire emporter ces personnes au torrent dans lequel ils se sont mis. C'est même le grand nombre

de ces perſonnes mal engagées qui compoſent ce torrent, en ſe pouſſant les uns les autres vers ces précipices qu'ils ne connoîſſent point, où ils font de ces naufrages cachés, d'autant plus dangereux, qu'ils ſubſiſtent avec la réputation de gens d'honneur & de probité, que beaucoup d'entre eux font gloire de conſerver.

A l'égard des principes généraux des mœurs, il y a dans tous les hommes une lumiére intérieure qui les fait diſcerner; & les ſimples, qui ont le cœur pur, n'ont pas moins cette lumiére que les grands eſprits. Ils ne ſont donc en danger d'être trompés par les hommes qu'à l'égard de certaines concluſions de ces principes qui ſont plus obſcures. Or dans ces ſortes de choſes il y a preſque toujours un parti qui eſt clair: car, s'il eſt incertain ſi une choſe eſt permiſe, il eſt d'ordinaire certain qu'il eſt permis de s'en abſtenir; & il y a une régle de prudence qui peut nous préſerver d'égarement dans ces rencontres, qui eſt de prendre toujours le parti le plus ſûr, principalement quand on n'a de la lumiére que d'un côté, & que l'on voit bien qu'il eſt permis d'agir d'une certaine maniére, mais que l'on ne ſait pas s'il eſt permis de faire le contraire.

§. 9. *Idée des Pécheurs.*

On peut faire le portrait des pécheurs sur ce qui vient d'être dit des vices & des passions. Qu'est-ce donc qu'un pécheur & un homme sans Dieu aux yeux de la foi, c'est-à-dire, dans la vérité? C'est un aveugle, puisqu'il ne participe point à la véritable lumiére, & qu'il ne connoît, ni Dieu, ni soi-même, ni ses amis, ni ses ennemis, ni ses biens, ni ses maux. Quelque intelligence qu'il puisse avoir dans les choses du monde, il est dans les ténébres & il marche dans les ténébres, puisqu'il tombe â tout moment, & qu'il ne sait où il met ses pas. C'est un sourd, c'est-à-dire, qu'il n'entend point la voix de Dieu, & que cette divine parole ne pénétre point son cœur, quoiqu'elle puisse retentir aux oreilles de son corps. C'est un paralytique, parce que son cœur n'a plus de mouvement, qu'il ne s'éléve plus vers Dieu, qu'il est toujours abattu à terre, & dans l'impuissance entiére de se relever. C'est un homme réduit à l'extrémité de la pauvreté, puisqu'il est dépouillé de toutes les vraies richesses qui sont les spirituelles, qu'il a perdu ce que Dieu lui avoit donné dans son Batême, & qu'il n'a plus droit à son héritage qui est le ciel.

Il eſt non-ſeulement pauvre des biens de la grace, mais auſſi des biens du monde: car, quoiqu'il paroîſſe encore poſſeſſeur de grandes richeſſes aux yeux des hommes, & que les hommes mêmes n'aient pas droit de les lui ôter, néanmoins il les poſſéde injuſtement à l'égard de Dieu; il ne mérite plus d'en jouir, s'étant rendu indigne de l'uſage de toutes les créatures.

C'eſt un eſclave, non-ſeulement de ſes paſſions qui le dominent, mais du diable qui le poſſéde, qui habite en lui, qui le remue, l'agite, le ſecoue, le fait agir à ſa fantaiſie, le trompe ſans ceſſe, & en fait ſon jouet & le ſujet de ſa riſée, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. Mais c'eſt auſſi un eſclave des élus de Dieu & des juſtes, c'eſt-à-dire, que tout ſon office en ce monde, pendant qu'il demeure en cet état, eſt de travailler pour autrui & non pour ſoi, & de contribuer à quelque avantage des élus, ſans en retirer aucun bien pour ſoi-même. C'eſt la maniére dont les Anges & les Saints regardent la plupart des grands & des riches. Ces perſonnes s'imaginent que tout le monde eſt fait pour eux; & cependant, à l'égard de Dieu, ils ne ſont eux-mêmes faits que pour les autres; &

Dieu ne les laisse vivre que pour le service des élus qui sont leurs maîtres & leurs rois devant Dieu, & qui les chasseront de leur maison, lorsque le tems auquel ils n'auront plus besoin d'eux sera venu, parce que l'esclave, comme dit
Jean. 8. 35. l'Ecriture, ne demeurera pas toujours dans la maison de son maître.

Un pécheur est un homme réduit à une honteuse nudité, parce qu'il a perdu la robe de l'innocence & de la justice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir son ignominie, ce ne sont que des hâillons du diable qui ne sont pas seulement honteux, mais qui sont encore trompeurs, parce que le diable ne les lui prête, qu'afin qu'en s'y arrêtant & en fesant l'objet d'une vanité ridicule, il perde le sentiment de sa misére, & qu'il ne s'efforce pas de récouvrer ce qu'il a perdu; & il les lui ravira même au moment de sa mort, pour lui faire sentir éternellement la nudité où il l'a réduit.

Enfin un pécheur est un homme mort, & mille fois plus mort que les morts, parce qu'il est mort dans l'ame, au lieu que les autres ne sont morts que dans le corps. Je dis qu'il est mort dans l'ame, & il n'y a point ici de métaphore.

L'ame ne vit que par l'amour & la connoîſſance; & ainſi l'amour & la connoîſſance de ce qui eſt le vrai bien de l'homme, c'eſt-à-dire, de Dieu, eſt la vraie vie de l'ame; & quand elle a perdu cet amour & cette connoîſſance, elle a perdu ſa vie, quoiqu'il lui reſte encore une autre vie baſſe & miſérable par l'amour qu'elle porte aux créatures & par la connoîſſance qu'elle en a. Une ame dans le péché eſt un tombeau qui ſe remue, parce que l'ame étant morte, le corps qui l'enferme en eſt en quelque ſorte le tombeau; & la comparaiſon en eſt d'autant plus juſte, que comme les tombeaux ayant quelques ornemens au-dehors, ne ſont remplis au-dedans que d'ordures & d'infection; de même ces perſonnes qui paroîſſent agréables au-dehors, & qui flatent les ſens par leurs qualités extérieures, cachent au-dedans une corruption ſi horrible, que l'on ne pouroit la ſouffrir, ſi on la voyoit.



CHAPITRE XIV.

Des Vertus chrétiennes.

§. 1. *De la Vertu considérée en elle-même.*

LA vertu chrétienne consistant à pratiquer ses devoirs, à surmonter les tentations qui nous en détournent, & à faire l'un & l'autre par la vue de Dieu & par l'amour de la justice; il est clair que ce qui nous met devant les yeux cette justice, ce qui nous découvre ces tentations, ce qui nous fait veiller sur les mouvemens de notre cœur, qui sont la source & de nos bonnes actions & de nos chûtes, ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le secours pour nous soutenir dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, nous engage comme nécessairement à les pratiquer.

Il faut remarquer que toutes les vertus ne sont bonnes & utiles qu'autant qu'elles ont la charité pour principe: elle est la source qui les produit & l'ame qui les anime. Ainsi nous ne devons pas nous laisser éblouir par l'éclat de certaines œuvres extérieures qu'on peut pratiquer sans charité; il faut voir de quel principe el-

les naiſſent, & ſi elles ſont attachées à ce lien commun. Sans cela ces œuvres ſont mortes & ſans vie, puiſqu'elles ſeroient ſans leur ame qui eſt la charité. Telles étoient les vertus des Phariſiens; & leur erreur étoit de faire conſiſter toute la vertu dans la pratique extérieure des préceptes, ſans ſe mettre aucunement en peine de tout ce qui ſe paſſoit dans le cœur; & de-là naiſſoit néceſſairement en eux une confiance vaine & une préſomtion en leur propre juſtice.

Les vertus chrétiennes en elles-mêmes ſont un ſi grand bien, que nous devrions les pratiquer pour elles-mêmes, quand même Dieu ne nous en donneroît aucune récompenſe, ou plutôt elles tiennent lieu d'une très-grande récompenſe, à tous ceux qui en ont l'idée qu'ils doivent en avoir. Quelle comparaiſon y a-t-il d'un homme tempérant & juſte, qui conſerve ſon corps & ſon ame dans une parfaite pureté, que la charité fait entrer dans tous les beſoins du prochain, qui pratique exactement tous ſes devoirs? quelle comparaiſon, dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une ame cruelle, brutale, plongée dans l'impureté, qui n'a, ni reſpect pour Dieu, ni fidélité pour les hommes, & qui s'aime d'une manié-

re si déréglée, qu'elle se couvre sans cesse de honte & d'infamie, en se plongeant dans toutes sortes de désordres? Il y a donc dans la vertu, dès cette vie même, une récompense de la vertu; & il y a dans le vice, même dès cette vie, une punition du vice. L'homme vertueux y reçoit son centuple, c'est-à dire, qu'il est cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre & dans la justice, qu'il n'auroit pu l'être en vivant dans le désordre & dans l'injustice. La pratique de la vertu est toujours accompagnée d'une paix, d'une consolation intérieure & d'une douce espérance des biens futurs, qui soutient & qui soulage.

Il y a des vertus qui brillent & qui éclatent, & il y en a qui sont cachées, mais qui sont très-réelles. Il se trouve dans certaines ames une plénitude de volonté qui renferme l'essence de toutes les vertus. Elles sont pénitentes, charitables, patientes, pauvres, sans avoir eu d'occasions extérieures de pratiquer ces vertus, & lors même que par leur état elles sont dans l'impuissance d'en faire les actions. Il y a des pauvres vraiment riches, & des riches vraiment pauvres. Il y a des martyrs devant Dieu, qui ne le sont point devant les hommes,

comme il y a des martyrs devant les hommes, qui ne le sont pas devant Dieu. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a que Dieu qui soit le véritable juge de la vertu, & que nous ne pouvons en avoir que des conjectures souvent trompeuses & toujours incertaines; ce qui doit nous porter d'une part à nous défier de nos meilleures actions, parce que nous ne savons pas de quelle disposition elles naissent, fausse ou vraie, imparfaite ou parfaite, foible ou forte; & de l'autre, à ne nous préférer jamais à personne, à cause de ces actions, parce que peut-être ceux qui ne les ont jamais faites, en possédent en perfection les dispositions, ce qui est ce que Dieu regarde le plus.

§. 2. *De la Foi.*

La Foi est une conviction de l'ame, par laquelle, en s'appuyant sur la vérité de Dieu, elle se soumet avec respect & avec amour à tout ce que Dieu nous a révélé de lui-même, de ses mystéres, de ses œuvres & de ses volontés. Il y a trois sortes de foi surnaturelles: la foi qui naît d'une lumiére de Dieu sans aucun amour: la foi informe, savoir, celle qui n'est jointe qu'à une charité com-

mencée: & la foi formée; savoir, celle qui est jointe à une charité justifiante.

La foi chrétienne est appuyée sur la vérité qui nous a été révélée par la parole de Dieu, & qui est contenue dans l'Ecriture sainte & dans la Tradition. Jesus-Christ a établi l'Eglise pour décider des vérités de la foi; & il suffit qu'une chose nous soit proposée par l'Eglise comme de foi pour la croire; & c'est sur cela qu'est appuyée la foi de tous les simples, à qui leur ignorance ou la foiblesse de leur esprit ne permet pas d'examiner les Ecritures; c'est aussi sur le même fondement que les plus savans & les plus éclairés doivent établir leur foi: car encore bien qu'ils voient & qu'ils lisent les vérités de la foi dans l'Ecriture, ils sont néanmoins plus assurés de ne pas se tromper, lorsqu'ils sont appuyés par le témoignage & l'autorité de l'Eglise, que lorsqu'ils se fondent sur leurs propres lumiéres. La foi comprend les dogmes touchant les mystéres: elle comprend aussi les régles des mœurs, & on est obligé de les savoir, ou en détail, ou dans les principes d'où elles sont tirées, parce qu'on est obligé de les suivre dans ses actions; ce qu'on ne sauroit faire, si on ne les connoît. Car la

foi ne nous eſt pas donnée pour nous apprendre ſimplement la vérité des myſtéres, mais pour nous conduire ſelon cette vérité. Elle nous eſt donnée pour nous découvrir les objets que nous devons aimer, afin que nous les aimions, & ceux que nous devons haïr, afin que nous les haïſſions.

C'eſt ce qui fait voir la néceſſité du don de la foi, dont le premier effet eſt de donner à l'ame l'amour de la vérité, & de la lui faire rechercher ſincérement: car on ne la recherche que parce qu'on l'aime; & on ne la cherche point, quand on ne l'aime point. Comme la foi ne regarde que les biens inviſibles, la victoire de la foi conſiſte dans la préférence des biens inviſibles que nous ne pouvons montrer, aux biens groſſiers & ſenſibles que l'on montre; c'eſt en quoi Dieu a établi le ſalut. Il n'y a nulle proportion entre les uns & les autres, ſelon la raiſon même: car quelle proportion y a-t-il des biens éternels avec des biens paſſagers, des biens immenſes & infinis avec des biens ſi frivoles, qu'il vaut mieux s'en paſſer que d'en jouir? Cependant cette différence, que les uns ſont préſens & viſibles, & les autres abſens & inviſibles, fait une telle im-

pression sur l'esprit, que sans une force surnaturelle, que la foi donne, & que l'on n'a point sans elle, on ne préfére jamais ce qui est invisible à ce qui est visible, ce qui est absent à ce qui est présent.

La Foi étant un grand don de Dieu, on est obligé de travailler à l'augmenter. La connoissance distincte des mystéres de la foi contribue beaucoup à entretenir l'ame dans la piété, à suivre l'esprit de l'Eglise le long de l'année, à tirer du fruit de ses cérémonies & de ses priéres, à se nourir des mystéres & des vérités de l'Evangile. Or chacun est obligé de travailler à s'avancer dans la piété & à profiter des moyens que l'Eglise emploie pour la sanctification de ses enfans. De plus, comme les vérités qui regardent les mœurs, font partie de l'étendue de la foi, il est clair que chacun étant obligé de les suivre dans la conduite de sa vie, est obligé par conséquent de s'en instruire le plus exactement qu'il lui est possible. C'est donc un grand péché de laisser perdre sa foi, & même de l'affoiblir. Or, en négligeant de travailler à l'accroissement de la foi, il arrive nécessairement qu'elle s'affoiblit & s'éteint peu à peu. Car,

lorsque les vérités de l'Evangile sont connues foiblement, & qu'elles sont peu présentes à l'esprit, les fausses maximes du monde s'en emparent facilement; & alors on se remplit l'esprit d'erreurs & d'impressions contraires à la foi & à ce que Dieu nous a révélé dans l'Evangile. Par exemple, un homme qui ne songe pas à s'imprimer fortement dans l'esprit combien ceux qui sont pauvres d'esprit sont heureux, se remplit facilement des idées que l'on a dans le monde du bonheur des riches & du malheur des pauvres. Or ces idées sont contraires à l'Evangile, & par conséquent à la foi; & ces fausses maximes disposent le cœur à aimer les richesses, à les rechercher, & à éviter la pauvreté aux dépens même de la conscience.

§. 3. *De la Vie de la Foi.*

COMME il est important de vivre de la foi, puisque le juste vit de la foi, il faut donc savoir ce que c'est que la vie de la foi. Pour bien comprendre ce que c'est que la vie de la foi, il faut concevoir que la vie de l'ame consiste dans ses actions qui sont celles de l'entendement, de la volonté & de la mé-

moire; c'est-à-dire, que l'ame vit en concevant par l'entendement, en aimant par la volonté & en se ressouvenant par la mémoire. Ainsi vivre de la foi, c'est juger selon la foi, aimer & desirer, craindre & haïr selon la foi, & occuper sa mémoire des choses de la foi. Car Dieu ne nous a pas donné la foi comme une connoîssance stérile, mais comme une lumiére qui doit conduire notre entendement, régler notre volonté & notre mémoire, & cela dans toutes leurs actions. Or, pour vivre de la foi, il ne doit y avoir d'action de l'entendement ou de la volonté, qui ne soit réglée & dirigée par la foi. On peut bien, à la vérité, occuper son esprit à des choses qui ne soient pas proprement des objets de foi; mais il faut que ces actions soient toujours réglées par une lumiére de foi, qui nous dicte qu'il est bon d'occuper notre esprit à ces choses-là; & il en est de même des actions de la volonté & de la mémoire.

Il n'y a pas jusqu'aux actions les plus communes qui ne doivent être réglées par la foi. En considérant la fin & la régle de ces actions, & en ne s'y portant que par cette vue, on est dans l'ordre: car toutes ces actions ont leur ré-

gle

gle & leur fin; & c'eſt la foi qui nous découvre cette fin & cette régle. On doit ſe lever, par exemple, pour obéir à Dieu qui ne nous accorde le ſommeil que pour la néceſſité du corps, & qui nous commande, lorſque cette néceſſité eſt ſatisfaite, de nous occuper aux œuvres qu'il nous preſcrit ſelon notre état. On doit manger pour obéir à Dieu qui nous commande d'entretenir notre vie; & on doit, en mangeant, obſerver la régle de la tempérance qui nous oblige à ne point rechercher le plaiſir pour le plaiſir, & à n'avoir en vue, en mangeant, que de ſatisfaire à la ſimple néceſſité. On doit ſe divertir avec le prochain, ou pour pratiquer une juſtice envers ſoi-même, en n'accablant pas ſon eſprit, ou pour pratiquer la charité envers le prochain. On doit en agir de même dans les autres actions de la vie. Il n'eſt pas beſoin que tout cela ſe faſſe par des réflexions expreſſes; il ſuffit que Dieu voie cette diſpoſition dans le cœur, & que nos actions aïent effectivement ce principe au-moins virtuellement, c'eſt-à-dire, qu'on a cette impreſſion qui étant née de l'amour actuel, continue lors même que l'ame eſt appliquée à d'autres objets. Mais il eſt bon de remarquer

qu'on s'écarte facilement de la direction de la foi, lorsqu'on ne fait pas souvent une attention actuelle & expresse aux vérités qu'elle nous propose.

Le juste, c'est-à-dire, le Chrétien vit par la foi de Jesus-Christ, parce qu'il croit en lui, & que c'est ce qui le fait Chrétien. Or la foi de Jesus-Christ est le principe de la vie, en trois maniéres. Premiérement, elle en est la cause méritoire: car c'est par les priéres de la foi qu'on obtient la vie. Quiconque n'a donc pas la foi, ne l'obtient point, & ne sauroit l'avoir, ne l'ayant pas obtenue: car Dieu a résolu de toute éternité de ne rien accorder aux hommes, qu'en son Fils, & par la foi & par l'amour de son Fils. Les élus sont élus en lui & non en eux-mêmes. Jesus-Christ est cette race d'Abraham, dans laquelle toutes les nations seront bénies. Sans la foi en Jesus-Christ, on ne sauroit avoir part à cette bénédiction, & par conséquent on ne sauroit obtenir la principale, qui est la vie de la grace. Secondement, le juste vit par la foi, parce que cette foi est sa vie même; car par cette foi il ne faut pas entendre une foi sans charité, mais une foi jointe à la charité & qui opére par la charité. Or

la foi jointe à la charité, eſt proprement la vie de l'ame. Son amour eſt ſa vie. Elle ne vit de Dieu, qu'en le connoîſſant & en l'aimant, & elle ne le connoît d'une connoîſſance jointe à l'amour, que par la foi en Jeſus-Chriſt & par la charité. Enfin le juſte ou le Chrétien vit par la foi, parce que la foi eſt la lumiére qui le conduit dans les œuvres de juſtice & qui lui fait connoître cette juſtice. La connoîſſance que donne la foi chrétienne, qui nous fait conſidérer les bonnes œuvres comme conformes à la juſtice éternelle, & qui nous porte à les pratiquer par l'amour de cette juſtice, opére dans l'ame la vie véritable, parce que l'amour de la juſtice eſt la vraie vie de l'ame & une ſource de vie pour le tems & pour l'éternité.

Mais qu'il eſt rare de trouver des Chrétiens qui vivent ainſi de la foi! La pente que l'homme a aux choſes ſenſibles, fait qu'il cherche de la ſenſibilité par-tout & dans la dévotion même. On voudroit en quelque ſorte jouir de ſa récompenſe dès ce monde, & goûter les choſes de Dieu d'une maniére qui laiſſât quelque ſatisfaction dans les ſens. Ainſi on ſe décourage ſouvent, quand on eſt réduit à la ſeule vie de la foi. C'eſt ce

qui rend la dévotion si inconstante & si dépendante de l'humeur qui nous domine. Aujourd'hui l'on est plein de courage, demain l'on est dans l'abattement. On croit pouvoir tout entreprendre en certains tems; en d'autres on s'éloigne de tout par pusillanimité, l'ame prenant toutes ces différentes formes selon les différentes impressions dont l'imagination est frapée. L'unique reméde de ces inégalités, est de se conduire par la foi & non par ses sentimens & par ses humeurs; de marcher avec courage vers ce qu'elle nous propose, sans faire réflexion si l'on est consolé ou non consolé, si l'on est dans les ténébres ou dans la lumiére, si l'on est dans la tristesse ou dans la joie; c'est proprement là ce qu'on peut appeler une dévotion de foi, parce que la foi est l'unique lumiére à laquelle elle s'attache, & qu'elle est fondée uniquement sur une résolution forte d'aller à Dieu jusqu'à la fin de sa vie, sans lui demander aucune récompense, ni aucune assurance pour cette vie.

Mais, comme il se glisse de l'illusion par-tout, il faut prendre garde qu'on pouroit aussi fort abuser de cette égalité d'esprit & de cette prétendue vie de foi, si on la portoit jusqu'à ne se mettre

nullement en peine de ſes fautes & de la privation de ferveur, lors même qu'on y donne occaſion par une vie molle, relâchée & diſſipée; & ſi, ſous prétexte qu'il ne faut pas chercher d'aſſurance dans cette vie, on négligeoit de faire attention aux doutes raiſonnables que l'on a ſujet de former ſur ſon état; & que l'on ne ſe mît pas en peine d'aſſurer ſa vocation par les bonnes œuvres; Dieu veut au-contraire qu'on cherche toutes les aſſurances que l'on peut trouver; mais avec deux conditions: l'une, qu'on les cherche ſans inquiétude & avec tranquilité: l'autre, que lorſqu'on a fait de bonne foi ce que l'on peut pour aſſurer ſon ſalut, on ſouffre avec paix l'incertitude qui reſte. Mais ce n'eſt qu'après avoir fait tout ce qui eſt poſſible ſelon la foi, qu'il faut ſe mettre dans ce repos. Car ſi ce repos empêchoit de travailler, & étouffoit des doutes légitimes, ce ſeroit un repos d'illuſion, qui ne viendroit pas de la lumiére, mais plutôt de l'obſcurciſſement ou de l'extinction de la foi.

2 Pierre 1. 10.

§. 4. *De l'Eſpérance & de la Confiance chrétienne.*

L'ESPÉRANCE chrétienne eſt un deſir des biens éternels joint avec une con-

fiance de les obtenir par la grace & par le secours de Dieu. Cette vertu est essencielle à un Chrétien, & il nous est expressément commandé d'espérer en Dieu, parce qu'il est notre bien, notre fin, notre béatitude; & par-là il nous oblige de le desirer & de tendre à lui. Il est de plus plein de miséricorde & de bonté, & il est fidéle dans ses promesses; ce qui contient le fondement de l'espérance chrétienne: car il faut desirer Dieu, parce qu'il est notre souverain bien; il faut avoir la confiance que l'on l'obtiendra, parce que Dieu est une source inépuisable de bonté, & qu'il a promis son secours à ceux qui le lui demandent. Ainsi, desirer de posséder Dieu & le souverain bien, c'est desirer la parfaite justice, la parfaite sainteté, la parfaite soumission aux volontés de Dieu, le parfait oubli de soi-même, le parfait anéantissement, le régne parfait de Dieu sur nous; ce qui ne peut s'obtenir qu'en le voyant clairement & l'aimant parfaitement. C'est par ce desir que nous sommes citoyens de la céleste Jérusalem, que nous tendons à une autre patrie que celle du monde, que nous ne mettons pas notre fin dans les choses de la terre; ce qui fait voir combien il y a peu

de Chrétiens qui aïent véritablement l'eſpérance chrétienne, puiſqu'il y en a tant qui ne ſont proprement que citoyens de Babylone & du monde; ce qui ſe remarque par leurs deſirs & par leurs actions.

Nous avons, à la vérité, bien des ſujets de crainte; mais nous n'en avons pas moins d'eſpérer & d'entrer dans des ſentimens de confiance. Car la foibleſſe de notre volonté étant ſi extrême, les forces de notre ennemi ſi démeſurées, les tentations ſi trompeuſes & ſi frequentes, on auroit ſujet de déſeſpérer, ſi notre ſalut étoit remis à nos ſoins, à notre vigilance & à nos efforts; mais étant entre les mains de Dieu dont la force eſt invincible & la miſéricorde infinie, qui aime ſes élus & qui veut les ſauver, toutes les marques que nous avons d'être de ce nombre heureux, doivent nous remplir d'eſpérance que nous ſurmonterons tous les obſtacles de notre ſalut. Les marques de la bonne volonté de Dieu ſur les ames & les ſéparations qu'il a faites d'elles de celles qui demeurent dans l'iniquité, donnent lieu de croire que celles à qui il fait ces graces, ſont dans l'élection éternelle. Il ſépare premiérement les fidéles d'avec

les infidéles par le don de la foi. Il ſépare enſuite ceux qui ont une foi vive de ceux qui ont une foi morte, par le don de la piété. Il ſépare la charité ſuperficiéle de la charité enracinée & ardente, en affermiſſant la charité par diverſes épreuves. Plus il y a de ces ſéparations, plus il y a de ſujets de confiance; moins il y en a, & moins cette confiance eſt ſolide. Cependant il faut toujours y exhorter les Chrétiens, parce que cette confiance même eſt un devoir & une reconnoîſſance à laquelle nous ſommes obligés envers Dieu, & qu'elle ſert à nous affermir dans les tentations du monde, comme une ancre ſert à affermir un vaiſſeau dans les tempêtes. C'eſt pourquoi les Chrétiens ne ſauroient trop s'exciter à la confiance, en la retenant cependant dans de juſtes bornes. Il n'eſt pas permis à un Chrétien de n'avoir point de confiance en Dieu, puiſque l'édifice de ſon ſalut eſt commencé. Il n'eſt pas permis d'être ſans crainte, puiſqu'il n'eſt pas achevé.

Le ſolide fondement de l'eſpérance, eſt l'amour éternel qu'on doit croire que Dieu nous porte. C'eſt par cet amour qu'il nous réveille de notre aſſoupiſſement; qu'il nous ſoutient dans nos foi-

bleſſes; qu'il nous reléve dans nos chûtes; qu'il nous fait éviter mille dangers & mille piéges, ſans même que nous nous en appercevions. Sans cet amour nos aſſoupiſſemens deviendroient éternels, & nos chûtes ſans reméde. Il faut, à la vérité, ſeconder cet amour par ſes ſoins, ſes efforts, ſa vigilance, ſes priéres; mais c'eſt cet amour même qui excite ces ſoins, ces efforts, cette vigilance, ces priéres, & qui ſupplée aux défauts infinis que nous y mêlons: ſans cela tout ſeroit bientôt diſſipé. Mettons donc notre unique confiance dans cet amour de Dieu pour nous & dans les preuves que nous en avons par les ſéparations qu'il a faites de nous du nombre des méchans, en nous donnant le deſir de le ſervir & de l'horreur pour les vices. Voilà ce qui peut nous affermir, quand nous ſommes agités d'inquiétudes. Si nous regardions uniquement nos foibleſſes, nos lâchetés, nos imperfections, nous aurions, en quelque ſorte lieu de déſeſpérer; mais, en regardant cet amour éternel & tout-puiſſant, nous avons au contraire ſujet de tout eſpérer; & plus notre eſpérance ſera forte & pleine de confiance, plus elle ſera efficace pour nous affermir dans la voie de Dieu, &

pour nous faire arriver surement au terme de notre course qui est le salut: car de tous ceux qui espérent en Dieu, & qui attendent son secours, aucun ne sera confondu. Ainsi il faut nourir son espérance de ces saintes pensées, puisque rien n'est plus capable d'exciter dans notre cœur le dégoût de la vie présente & l'amour de la vie du ciel.

Ps. 24. 3.

§. 5. *De la Crainte de Dieu.*

Il y a trois sortes de craintes de Dieu: la crainte filiale ou chaste, la crainte servile, & la crainte initiale. La crainte filiale est celle des enfans de la nouvelle alliance, qui leur fait appréhender de pécher, de peur de déplaire à Dieu & de le perdre: elle est toujours commandée, parce qu'elle subsiste avec la charité parfaite. La crainte servile est celle des pécheurs, qui leur fait craindre la peine du péché, sans aimer Dieu ni sa justice. La crainte initiale est celle des justes imparfaits, qui craignent le péché pour l'amour de Dieu, & le châtiment pour l'amour d'eux-mêmes: elle est commandée à tous, parce que tous en ont encore besoin en cette vie, pour résister aux impressions du monde & de la concupiscence.

C'eſt Dieu, à la vérité, qui fait, par la conduite de ſa providence, que des objets terribles frapent l'eſprit, ou qui opére même les impreſſions de terreur dans le cœur; mais la cupidité qui domine dans tous ceux en qui la charité n'eſt pas, les porte à abuſer de ces mouvemens de crainte, en ne les rapportant pas à la fuite du péché pour l'amour de la Juſtice. Car ceux qui n'agiſſent que par la pure crainte ſervile, forment intérieurement des deſirs de faire ce que Dieu leur défend, s'il étoit permis de le faire ſans être puni, & ſe rendent coupables par ce deſir que Dieu voit dans leur cœur. Elle a cependant ſon utilité. Elle empêche l'œuvre extérieur du péché, & par-là elle le rend moindre: elle fait que l'ame ne ſe lie pas au péché par l'attache qui naît de l'action extérieure: elle fait que l'ame s'accoutume à la privation de cet objet criminel, & qu'elle reconnoît que cette privation n'eſt pas ſi fâcheuſe qu'elle l'avoit cru, & par-là elle diminue cette attache au péché. Par la diminution de cette attache, l'ame devient diſpoſée à ſuivre les mouvemens de l'amour de Dieu, qui n'auroient pas eu d'effet, ſi cette attache eût été plus forte. En accoutumant

l'ame à regarder les objets criminels joints à l'idée des peines qui les doivent suivre, elle arrête leur impression, & fait que ces objets agissent beaucoup moins sur l'esprit, parce que l'ame s'applique plus à l'idée du mal qui suit le plaisir, qu'à celle du plaisir même. Ainsi il est bon de faire toujours par la crainte ce que Dieu commande, & apprendre par là à le faire par amour.

A l'égard de la crainte initiale qui est celle des Justes imparfaits, il est bon de l'entretenir: car tant que la charité n'est pas parfaite, tant que les passions ne sont pas parfaitement domtées, tant que les impressions des objets du monde sont violentes, il ne faut point se défaire de la crainte des peines. Ainsi loin qu'on doive bannir de son esprit les objets de crainte, on peut dire que le commun des Chrétiens doit se soutenir par la crainte, & se représenter souvent les objets de l'autre vie, qui sont capables de les épouvanter; & même c'est un grand défaut dans la plupart des Chrétiens d'y penser si peu, puisque c'est un moyen ordinaire de faire son salut.

Il est donc utile à tous les Chrétiens de s'appliquer aux objets de terreur, & de tendre à l'amour de Dieu par le de-

gré de ſa crainte. Auſſi le Démon qui ſait les avantages qu'ils en peuvent tirer, emploie toute ſon adreſſe pour étouffer en eux ſa crainte auſſi-bien que ſon amour: & ce qui eſt bien-terrible, c'eſt qu'il y réuſſit à l'égard de la plupart des hommes. Car il eſt preſque auſſi rare d'en trouver qui ſoient bien touchés de la crainte de la ſévérité de la juſtice de Dieu, que d'en voir qui ſoient véritablement pénétrés de ſon amour. L'homme eſt ſi léger, ſi vain, ſi inconſtant, ſi aiſé à ſe tromper par de fauſſes eſpérances, que tout ſuffit preſque pour le raſſurer contre les objets les plus terribles. Les uns ſe délivrent de la crainte par des doutes volontaires fondés ſur de pures fantaiſies. Les autres regardent toujours les choſes terribles comme éloignées, & croient être en droit par-là de s'exemter de les craindre. Les autres s'imaginent qu'il ſera toujours en leur pouvoir de les éviter quand ils voudront, & qu'ils le voudront ſans peine: & il ſuffit aux autres pour ne les pas craindre, d'en éloigner la penſée. Mais il ne faut pas oublier ce que dit l'Ecriture, que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la ſageſſe. Pſ. 110. 10.

§. 6. *De la Charité.*

La charité eſt la ſource des vertus, & l'ame qui les anime, c'eſt ce qui nous doit tenir dans une extrême humiliation devant Dieu; puiſque nous ignorons toujours ſi tout ce que nous croyons faire pour lui eſt mort ou vivant, & que ſouvent toute notre vie n'eſt remplie que de ces œuvres mortes qui renferment toujours en elles une eſpéce de corruption par la privation de la charité. Il eſt donc néceſſaire, pour agir chrétiennement, d'agir par l'eſprit de la charité, puiſqu'il eſt néceſſaire d'agir en enfant de Dieu, & que toutes les actions qui n'ont point la charité pour principe, ne ſont que des actions d'eſclaves, & non d'enfans.

Sans la charité on n'eſt rien. Qu'un
1 *Cor.* homme ait tous les talens intérieurs & ex-
13. 1. térieurs, toutes les grandeurs temporelles & ſpirituelles; qu'il y ajoute les actions des vertus les plus éclatantes; qu'il attire par-là l'admiration des hommes; qu'il ait ſouffert le martyre, ou qu'il ſoit prêt de le ſouffrir; qu'il ait donné tout ſon bien aux pauvres, il ne peut prendre confiance en tout cela, parce qu'il peut, avec toutes ces choſes, être un néant de vraies vertus, & un abîme de miſéres. Etre

tout ou n'être rien dépend d'un fonds inconnu dont nous ne ſaurions avoir une entiére aſſurance: & par conſéquent toute vanité, toute eſtime de nous-mêmes, toute élévation de cœur, toute confiance en nos talens, toute vue d'eſprit qui nous repréſente à nous-mêmes comme quelque choſe, tout cela ne ſuppoſant point la connoîſſance certaine qu'on a la charité, eſt téméraire & rempli d'incertitude.

Il faut donc que la charité ſoit dans le cœur, & elle y doit régner & dominer. Alors elle porte dans l'eſprit des autres l'impreſſion de tous les caractéres que ſaint Paul lui attribue, & fait paſſer ceux qui l'ont pour des gens doux, patiens, pieux, qui aiment la vérité, qui ſont toujours diſpoſés à la recevoir, qui ſont déſintéreſſés pour eux-mêmes, & qui cherchent effectivement le bien des autres; & cette impreſſion eſt un rejailliſſement du gros de la vie & des actions de ceux qui ont effectivement la charité dans le cœur. Il y a aſſez de gens qui conçoivent la charité qui eſt cet eſprit qui nous fait vivre, comme un principe ſtérile, & qui peut demeurer dans le cœur, ſans qu'il en paroîſſe rien dans les actions & dans la conduite de la vie; mais c'eſt une fauſſe idée dont il faut ſe détromper. En effet, on

1 Cor. 13. 4.

ne peut être vivant de la vie que nous donne le Saint-Esprit, si cet Esprit ne nous fait mener une vie spirituelle. La vie spirituelle & l'Esprit de Dieu sont inséparables. Si donc il n'y a rien que de charnel dans nos actions; si l'ame ne se porte point à Dieu par ses desirs, par ses priéres, par des mouvemens d'amour, il s'ensuit qu'il n'y a que l'amour-propre & les passions qui agissent en elle. C'est en vain que nous nous flatons d'avoir le Saint-Esprit dans le cœur, si l'ame ne sent point de pente qui l'applique aux œuvres de la justice. Il est vrai que cet Esprit Saint peut compatir avec diverses foiblesses;
Gal. 5. 16. mais il est inalliable avec une vie toute sensuelle & toute de passion. En un mot il faut qu'on puisse dire de tout Chrétien, qu'il marche selon l'esprit, & qu'on le puisse remarquer au-moins dans le gros de ses actions. Comme la charité comprend l'amour de Dieu & l'amour du Prochain, on va s'y étendre davantage.

§. 7. *De l'Amour de Dieu.*

Il est indubitable que l'amour de Dieu ne soit d'une obligation indispensable à tout Chrétien. Cependant quoiqu'on voie des gens assez exacts dans les devoirs

extérieurs, on en voit peu qui ſe mettent en peine du motif qui les fait agir, & de l'amour qui les remue. Il leur ſemble que Dieu ſe trouvera aſſez bien partagé, ſi en même tems qu'ils donnent leur cœur au monde, ils donnent à Dieu quelques actions extérieures. Il y en a même qui ſoutiennent nettement qu'il ſuffit de craindre Dieu, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de l'aimer, lors même qu'il s'agit de recouvrer la grace & de ſe réconcilier avec lui. D'autres rendent la néceſſité de cet amour ſi rare, que dans leur penſée il peut n'avoir aucune part dans toute la conduite de la vie d'un homme, ſans que pour cela il ſoit exclu du ſalut. Enfin c'eſt la choſe du monde la moins entendue & la moins compriſe, que la grandeur & l'importance de ce commandement d'aimer Dieu.

L'homme n'eſt qu'amour dans le fond de ſa nature. C'eſt l'amour qui le domine & qui le conduit. C'eſt le premier reſſort de toutes ſes paſſions & de tous ſes mouvemens. Il ne deſire, il ne craint, il ne ſe réjouit, il ne s'attriſte que parce qu'il aime. Il n'aime à connoître que ce qui eſt l'objet de ſon amour, & il n'a que de l'indifférence pour tout ce qu'il connoît ſans l'aimer. C'eſt l'amour qui diſpoſe de toutes ſes actions, qui les rapporte à ſa

fin; & cette fin est ce qu'il aime. Qui n'aime donc point Dieu, & ne rapporte rien à Dieu, & n'est point assujéti à Dieu, ce n'est point à Dieu qu'il obéit, mais à ce qu'il aime. Et comme si cet objet n'est pas Dieu, il faut que ce soit une créature; dire qu'on n'est point obligé d'aimer Dieu, c'est dire qu'on n'est point obligé d'obéir à Dieu, de rapporter rien à Dieu, de prendre Dieu pour fin; & qu'on peut vivre pour la Créature, s'assujétir à elle & en faire sa fin & son bonheur souverain. Ainsi aimer la Créature & n'aimer point Dieu, ou aimer la Créature plus que Dieu, c'est la plus grande de toutes les injustices. C'est un renversement entier de la raison & de la justice, que de préférer la Créature à Dieu: & Dieu ne défend ce choix, & ne le punit, que parce que ce choix est naturellement & essenciellement injuste, & qu'il nous rend nécessairement injustes & malheureux.

Que si nous considérons les devoirs qui nous lient à Dieu par une juste reconnoissance, nous serons encore plus convaincus qu'on ne sauroit manquer à le préférer à toutes choses sans la plus grande de toutes les ingratitudes. Il n'y a point de distinction & de partage à faire entre ce que nous avons reçu de Dieu, & ce que

nous avons reçu des Créatures. Car nous avons généralement tout reçu de Dieu, & les Créatures ne nous ont pu faire le moindre bien qu'autant que Dieu leur en a donné de pouvoir & de volonté. Nous ſommes dépendans de Dieu pour recevoir l'être, pour y ſubſiſter, pour être heureux. Il ne nous a pas ſeulement aſſujéti toutes les Créatures corporelles en nous rendant les maîtres du monde; il veut de plus ſe donner lui-même à nous, & nous rendre heureux par la poſſeſſion de lui-même. Et il le veut tellement, qu'il ne punit dans les hommes que le refus d'être ſouverainement heureux, parce que ce refûs eſt ſouverainement injuſte.

Dieu eſt ſi eſſenciellement le bonheur de l'homme, qu'il eſt l'unique bien que l'homme puiſſe obtenir & poſſéder. Tout autre bien lui doit être néceſſairement ravi, & il en ſera éternellement privé. Une loi inflexible de la juſtice éternelle condamne ceux qui ont dédaigné d'acquérir la poſſeſſion de Dieu, à perdre tous les biens créés ſans exception. Ainſi la condition de l'homme eſt d'avoir Dieu ou rien. La ſéparation éternelle de toutes les Créatures eſt néceſſairement attachée à l'amour des Créatures; & le deſir de les poſſéder eſt un deſir qui a pour fin inévitable l'é-

ternelle privation de ce qu'il aime. Il en est tout au contraire de l'amour de Dieu. C'est le seul amour qui puisse arriver à la possession de son objet ; & il y arrive nécessairement & infailliblement, pourvu qu'il subsiste. Car pour arriver à la possession de Dieu, il ne faut que l'aimer ; l'on n'en peut être exclus que parce que l'on ne l'aura pas aimé.

S'il faut aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son ame, c'est-à-dire, qu'il ne doit se trouver aucune partie de notre vie où il nous soit permis de jouir d'aucune autre chose que de Dieu, mais que nous sommes obligés, s'il se présente quelqu'autre objet à aimer, de le raporter à Dieu, qui est le seul objet où l'effort de notre amour doit tendre uniquement ; s'il faut aimer Dieu avec un esprit d'enfant, & une confiance d'enfant ; à le regarder comme son souverain bien ; à le préférer à toutes choses & à lui consacrer sa vie & ses actions avec une charité toute libre, & non avec une contrainte servile ; comment accorder cet amour avec un esprit tout occupé de la vie présente, tout rempli de prétentions humaines, & si peu touché des maux de l'ame ? Comment l'accorder avec cette froideur, cette négligence & cette inapplication à ce

qui regarde Dieu ? Comment l'accorder avec ce partage ſi inégal de ſon tems & de ſes occupations, par lequel nous donnons preſque tout à nous-mêmes & au monde, & preſque rien à Dieu ? Faut-il s'appliquer un quart d'heure à Dieu ? voilà les gens dans l'ennui. Faut-il s'appliquer aux Créatures qui leur plaiſent ? les voilà dans la joie. Il eſt ſouvent aſſez difficile de trouver des marques de l'amour de Dieu dans la vie même des perſonnes qui font profeſſion de piété.

Comme il eſt de conſéquence de ne ſe point tromper ſur une matiére ſi importante, il eſt bon de conſidérer quelles ſont les marques les plus ordinaires de la préſence de l'amour de Dieu dans le cœur. On a ſujet de croire que l'amour de Dieu régne dans le cœur; quand le deſir de plaire à Dieu nous fait abſtenir actuellement de toutes les actions criminelles; quand nous ſommes ſoigneux d'éviter tout ce qui peut nous faire perdre l'amour de Dieu ; quand nous ſommes portés à embraſſer tous les moyens de nous conſerver ce tréſor; quand nous ſommes ſenſibles aux intérêts de Dieu, & que nous ne ſommes point indifférens à ce qui bleſſe ſon honneur & ſa gloire; quand nous nous ſentons portés à attirer au ſervice de Dieu tous

ceux que nous pouvons, & qne nous avons de l'ardeur pour les entreprises qui regardent son service; quand notre vie est tellement réglée, que le corps de nos actions tend à Dieu & se raporte à lui, en sorte qu'on puisse reconnoître que c'est lui seul & son amour qui régnent dans la conduite de notre vie ; quand la disposition de notre cœur nous rend susceptibles de la vérité, que nous l'écoutons avec joie, que notre cœur ne s'y oppose point : quand nous travaillons sérieusement à nous detacher de l'affection des choses du monde; quand nous avons soin de notre ame, & que nous lui desirons avec ardeur le bien de la justice; quand nous aimons sincérement notre prochain ; quand nous sentons de l'opposition pour les folies, les pompes & les divertissemens du monde; quand enfin nous sentons un poids qui nous éloigne des objets de concupiscence, & qui nous sépare de la jouissance des choses temporelles, en sorte que nous mettions notre joie dans les choses éternelles, & dans la séparation des Créatures. Quand on apperçoit ces marques, il en faut bénir Dieu, & les entretenir avec le secours de sa grace; si on ne les apperçoit pas, il faut en gémir, & prier Dieu qu'il mette son amour dans notre cœur.

§. 8. *De l'Amour du Prochain.*

L'AMOUR du Prochain est nécessairement lié à l'amour de Dieu, & on ne sauroit aimer Dieu, qu'on n'aime aussi son Prochain. Dieu l'a commandé & c'est dans ces deux commandemens, dit Jésus Christ, que se réduisent toute la loi & les Prophétes. Il est indubitable que par le Prochain on doit entendre tous les hommes quels qu'ils soient: on doit aimer les ouvrages de Dieu, & tout ce qui porte quelque caractére de Dieu: or notre Prochain, ou pour mieux dire, l'homme est non-seulement l'ouvrage de Dieu, mais son image, & il nous représente Dieu plus parfaitement que toutes les Créatures corporelles telles qu'elles soient; par conséquent l'amour que l'on a pour Dieu s'étend naturellement sur le Prochain. De plus, on ne sauroit aimer Dieu comme il faut, sans souhaiter qu'il soit révéré, adoré & aimé de tous ceux qui en sont capables, & par conséquent que tous les hommes le révérent, l'adorent & l'aiment. Or aimer le Prochain comme il faut, c'est l'aimer par raport à Dieu, & par conséquent souhaiter & procurer qu'il révére, qu'il adore & qu'il aime Dieu. Il faut aussi l'aimer comme soi-même, & lui procurer tous les

Math. 22. 40.

biens que l'on est obligé de se souhaiter & de se procurer à soi même, & sur-tout le bonheur éternel & ce qui y conduit.

On peut dire avec vérité que ceux qui sont possédés de l'amour d'eux-mêmes, n'ont point de Prochain, ou plutôt qu'ils n'en connoissent point d'autres que ceux qui sont liés à leurs passions & à leurs intérêts. Ils n'aiment les gens qu'à proportion qu'ils leur sont utiles & qu'ils entrent dans leurs passions: hors de-là ils leur sont indifférens. Ils ne prennent part, ni à leurs biens, ni à leurs maux. Ils ne les regardent point par les liens communs de la nature, ni de la grace. Ils ne les servent point pour eux-mêmes & pour leur faire du bien. Leur charité a toujours quelque vue secréte d'intérêt qui l'attire & la remue. Ainsi elle ne regarde jamais le Prochain comme Prochain, & l'on peut dire que de toutes les qualités des hommes c'est celle qui fait le moins d'impression sur l'esprit.

Cependant celui-là seul accomplit la loi, qui aime son Prochain. Le seul accomplissement extérieur des préceptes ne suffiroit pas pour satisfaire à la charité du Prochain, parce qu'on pourroit séparer cet accomplissement extérieur d'un amour véritable, & l'allier même avec la haine du Pro-

Prochain. On peut épargner ſa vie, ſon bien, ſon honneur, & avoir en même tems de l'averſion pour lui; mais on ne le peut aimer qu'on n'accompliſſe en même tems tous ces préceptes. Car qui aime véritablement ſon Prochain ne lui nuit jamais, ni dans ſon bien, ni dans ſa réputation, ni dans ſa vie, & ne lui fera jamais aucune injuſtice. Ce n'eſt pas d'un amour endormi & ſans action dont il s'agit ici, mais d'un amour effectif & agiſſant; d'un amour qui eſt l'accompliſſement des préceptes, qui empêche la volonté de ſe porter à certaines actions, & qui l'engage à d'autres. Or un amour de cette ſorte eſt un amour actuel: ainſi l'on ne peut nier qu'on ne ſoit obligé, par la loi de Dieu, d'avoir pour le Prochain une affection véritable, actuelle, effective. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit accompagnée de penſées, ni de réflexions expreſſes. On peut aimer quelqu'un très-réellement & très-actuellement, ſans lui avoir jamais dit qu'on l'aime, & ſans ſe l'être dit à ſoi-même. Il eſt donc vrai d'une part que l'amour du Prochain pris pour une penſée connue & ſur laquelle on faſſe réflexion, n'eſt point néceſſaire; mais il l'eſt abſolument étant pris pour un mouvement de la volonté qui le porte, par amour,

à procurer le bien du Prochain, & à éviter de lui nuire. Enfin on peut apprendre par-là que cet amour du Prochain n'est point différent de celui de Dieu : autrement il pouroit être impur & injuste, & bien loin de renfermer l'accomplissement de toute la loi, il pouroit porter à ne la pas accomplir. Cet amour est donc celui par lequel on desire au Prochain le souverain bien, c'est-à-dire, la souveraine justice. Ainsi il est incapable de lui faire du mal, parce que le mal n'est pas juste. Enfin il n'est point différent de l'amour de Dieu, puisque c'est la même chose, ou plutôt que c'est une suite naturelle & inséparable de souhaiter Dieu au Prochain, & de souhaiter le Prochain à Dieu. L'amour de la justice qui est proprement l'amour de Dieu, fait naturellement desirer que cette justice soit connue, soit aimée, soit révérée de tout le monde. On souhaite donc par-là naturellement que le Prochain la connoisse, l'aime & la révére, & par conséquent on la lui souhaite. On est donc bien-éloigné de violer, à son égard, les préceptes de cette justice qu'on ne lui veut faire aimer que parce qu'on les aime soi-même.

La charité envers le Prochain consiste essenciellement dans la pureté du cœur,

& dans la diſpoſition de faire pour le Prochain tout ce qui eſt en notre puiſſance dans la vue unique de Dieu ; mais il n'y a que Dieu qui ſoit juge de la ſincérité de cette diſpoſition. Ce qui nous en peut donner quelque aſſurance, eſt de ne ſouffrir dans notre cœur aucune malignité contre nos fréres ; de former ſouvent des deſirs de les ſervir, & d'en chercher les occaſions, & quand elles ſe préſentent, de les embraſſer avec joie ; d'éviter une infinité de choſes de peur de les choquer ; de préférer leurs intérêts aux nôtres, & d'avoir une véritable douleur de ce qui fait tort à leur ſalut. De plus notre charité pour nos fréres doit aller juſqu'à expoſer notre vie pour eux. Ce n'eſt point un conſeil, mais un précepte ; & ce précepte eſt preſcrit par l'ordre même de la charité. Le ſalut du Prochain vaut infiniment mieux que notre vie. Il faut donc donner notre propre vie pour le ſalut du Prochain, s'il ſe trouve qu'elle lui ſoit néceſſaire. Que s'il faut donner ſa vie, que ne faut-il point faire de ſes biens, de ſon repos, de ſon tems ? de quelles ſatisfactions humaines n'eſt-on pas obligé de ſe priver ? de quelle réſerve & de quelles précautions n'eſt-on point obligé d'uſer pour ne le point ſcandaliſer & ne lui point nui-

re. Enfin quels exemples de vertus n'est-on point obligé de lui donner ? A ces traits on peut juger qu'il y a bien peu de charité dans la plupart des Chrétiens.

§. 9. *De la Piéte.*

La véritable Piété consiste à établir de telle sorte Jesus-Christ dans notre esprit & dans notre cœur, que tout le reste nous paroisse un pur néant, & que nous ne cherchions qu'en lui la gloire, la grandeur, la justice, la sagesse, le repos & le bonheur. Jesus-Christ habite en nous par la foi, & y établit une solide piété. Il y habite par la foi opérante par la charité. Il habite davantage dans ceux qui agissent plus par la foi & qui ont plus de charité. Il habite peu dans ceux qui ont la foi languissante, qui agissent beaucoup par les sens & par les mouvemens de la nature. Ce sont des gens qui ressentent peu l'honneur qu'ils ont d'avoir Jesus-Christ au milieu d'eux, puisqu'ils conversent si peu avec lui, qu'ils se tiennent si peu en sa présence, & qu'ils sortent si souvent d'eux-mêmes pour se divertir au-dehors, en laissant Jesus-Christ tout seul, sans lui rendre les hommages qui lui sont dus : ou plutôt ce sont des gens qui ne laissent à Jesus-

Chriſt qu'une partie de leur cœur, & qui y font entrer avec lui une multitude de créatures avec leſquelles ils s'amuſent & s'entretiennent en laiſſant Jeſus-Chriſt ſeul. Ce n'eſt point ainſi que Jeſus-Chriſt veut habiter dans nos cœurs. Il y veut être au large, & s'il s'y trouve quelque mêlange, il veut que nous travaillions à le rendre plus parfaitement maître & poſſeſſeur de notre cœur. Et comme c'eſt en cette poſſeſſion que conſiſte la perfection de la piété, elle mérite bien que nous tâchions de la comprendre plus à fond & plus parfaitement.

On peut donc dire que Jeſus-Chriſt étant Dieu & homme, il habite dans les cœurs des Chrétiens par la foi, & en tant que Dieu & en tant qu'homme. Il y habite comme Dieu, comme Verbe, comme Sageſſe, comme Vérité, lorſque l'ame eſt attachée à la Vérité & à la Sageſſe, qu'elle la contemple, qu'elle l'aime, qu'elle marche dans ſa lumiére, & quelle régle par elle tous ſes deſirs & toutes ſe actions. Voulez-vous concevoir un homme qui a de la piété, & en qui Jeſus-Chriſt habite comme Verbe & comme Sageſſe? C'eſt celui qui aime Dieu de toute ſon ame, le Prochain, en tant qu'il a de l'amour pour Dieu, ſes ennemis, comme le pouvant

aimer quelque jour ; qui ait une affection plus tendre pour ceux dont il tire sa naissance temporelle à cause de la liaison de la nature, & une affection plus abondante pour ceux que l'on instruit dans la piété, a cause de l'excellence de la grace qu'il a reçue par leur moyen ; qui se porte vers toutes les autres choses par un amour de Dieu réglé selon la sagesse ; qui méprise la terre, aspire au ciel, use du monde, & qui discerne, par un goût intérieur, les choses dont il faut jouir, de celles dont il faut simplement user, en ne s'appliquant aux choses passagéres que passagérement, & autant qu'il est nécessaire pour en tirer l'usage dont il a besoin ; mais en se portant aux choses éternelles par un desir éternel. Un tel homme est véritablement sage & pieux, parce qu'il goûte les choses selon ce qu'elles sont, & qu'il peut dire avec vérité & sureté, que Dieu a ordonné en lui la charité. Heureux donc ceux qui possédent pleinement cette sagesse ! Heureux encore ceux qui la desirent ardemment ! Jesus-Christ habite dans les uns & dans les autres : & si les seconds sont plus imparfaits que les premiers, ils sont beaucoup plus parfaits que le commun des Chrétiens.

Mais outre cette habitation de Jeſus-Chriſt comme Verbe, il y en a une de Jeſus-Chriſt comme Homme, qui nous fait contempler & diſcerner les caractéres divins de cette Sageſſe increéée, gravés & imprimés dans l'humanité de Jeſus-Chriſt & dans l'économie de ſes myſtéres. Cette ſeconde maniére n'eſt pas moins néceſſaire que la premiére, & c'eſt même la voie unique d'y arriver. On ne parvient point à être uni à Jeſus-Chriſt comme Dieu, que par la foi & la contemplation de Jeſus-Chriſt homme. Pour s'unir par la contemplation, à la Sageſſe increéée, il faut s'unir à la Sageſſe incarnée, & rendue ſenſible l'humanité de Jeſus-Chriſt. Il ne faut même jamais prétendre s'en ſéparer entiérement. Jeſus-Chriſt homme eſt le lait des enfans; & l'attache à Jeſus-Chriſt homme doit être la baſe & le fondement de toute ſolide piété.

Une perſonne qui a de la piété cherche toujours ſon avancement, de peur que les ténébres ne la ſurprennent: il ne faut pour cela que conſidérer ce que Dieu nous a fait connoître de ſes vérités, & les réduire en pratique, malgré les difficultés & les obſtacles qui peuvent ſe rencontrer: & il ne faut point délibérer ſur toutes les choſes qui ſont incompatibles avec la piété,

ou qui nous peuvent être une occasion de chûte. Il n'y a point de ménagement à garder, quand il s'agit de renoncer à l'immodestie scandaleuse des habits, & aux liaisons criminelles. Il n'y en a point quand il s'agit de faire profession publique d'observer les loix de l'Eglise. Il ne faut pas continuer à s'empoisonner, de peur de ne pas persévérer dans la résolution de conserver la vie. Ces ménagemens ne doivent tout au plus avoir lieu qu'en certaines actions qui ne sont pas essencielles à la vie chrétienne: mais dans ce qui est d'obligation, on ne doit point faire difficulté de se conduire de telle sorte que l'on ne puisse abandonner Dieu, sans devenir ridicule. La perfection de la piété consiste à obéir à Dieu & à exécuter ses volontés telles qu'elles soient, sans s'embarrasser si le monde nous méprisera, & même nous persécutera; car il est écrit que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jesus-Christ seront persécutés.

2. Thim. 3. 12.

§. 10. *De l'Humilité.*

La justice de Dieu nous prescrivant, & de nous connoître, & de nous humilier ensuite de cette connoissance; & l'hu-

milité de cœur ne pouvant s'acquérir que par des actes d'humilité, il eſt clair que nous ſommes obligés d'avoir l'humilité dans le cœur, & de la pratiquer dans nos actions. Il n'y a point de devoir plus eſſenciel, ni de plus néceſſaire à l'homme, que celui de s'humilier ſous la main de Dieu; il eſt preſcrit également par la vérité & par la juſtice. La vérité nous oblige de reconnoître ce que nous ſommes, & comme créatures, & comme pécheurs. Elle nous fait voir que, comme créatures, nous ne pouvons rien, & que nous tenons tout de Dieu. L'humilité à cet égard n'eſt que l'aveu & la reconnoîſſance de ce qui eſt vrai, mais par une reconnoîſſance volontaire. L'ame humble eſt bien-aiſe que Dieu ſoit ce qu'il eſt, & de n'être que ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, de n'être qu'un néant devant ſes yeux, & de dépendre de lui en toutes choſes juſqu'aux moindres circonſtances de ſa vie & de ſa mort. Elle nous fait auſſi reconnoître ce que nous ſommes comme pécheurs; car quoique nous ne devions pas aimer cet état, nous devons néanmoins l'avouer, & en reconnoître les engagemens & les ſuites.

Mais ſi la vérité nous humilie ſous la main de Dieu, la juſtice nous y obli-

ge encore davantage: car outre qu'il est juste que chaque créature se tienne dans l'état qui lui convient par sa nature, il est encore juste qu'elle s'y remette, lorsqu'elle s'en est retirée par quelque déréglement. L'homme ayant donc voulu se soustraire à la dépendance de Dieu, & l'orgueil qui vit en lui étant une révolte continuelle, & une pente à se soulever contre Dieu, & à ne lui pas rendre la soumission qui lui est due dans tous les événemens; l'ame animée de l'esprit de justice, s'efforce continuellement de détruire cet orgueil, ce soulévement injuste qu'elle sent en elle-même; & elle s'abaisse d'autant plus profondément sous la main de Dieu, qu'elle se sent obligée de détruire en elle-même l'inclination contraire que le péché y a imprimée.

Le néant de mérites propres qui subsiste dans l'homme même régénéré, l'oblige de se regarder toujours comme pauvre & dépourvu de tout bien: & plus on est juste, plus on est pénétré de cette pauvreté qui nous convient par nature, & l'on s'y réduit plus sincérement par les sentimens d'une humilité sincére. Ce même néant de mérites qui nous doit humilier devant Dieu, nous doit aussi abaisser devant les hommes, & nous ôte

tout droit de nous plaindre des traitemens qu'ils nous font. Car la privation de tout mérite qui nous convient par nature, étant jointe à une infinité de péchés, ne nous rend pas ſeulement indignes des graces ſpirituelles & divines, mais même de tous les biens humains tels qu'ils puiſſent être. Ainſi il eſt impoſſible que nous recevions des créatures aucun traitement qui ne ſoit juſte. Elles ne nous ſauroient rien ôter qui ſoit proprement à nous, puiſque nous n'avons droit à rien. La volonté qu'elles ont de nous nuire peut être injuſte; mais c'eſt avec juſtice que Dieu ſe ſert d'elles comme d'inſtrument pour nous ôter ce que nous méritons de perdre. Les plaintes, les murmures, les impatiences ſont donc contraires à cette pauvreté & à ce néant qui convient à l'homme, & parconſéquent à l'humilité. Ce ſont des marques certaines qu'on s'attribue quelque choſe de ce que l'on a par la miſéricorde de Dieu; & ainſi ce ſont des preuves & des convictions de préſomtion & d'orgueil. Mais ces connoïſſances ne ſuffiſent nullement pour nous humilier toujours. Elles humilient tout au plus notre eſprit, & non pas notre cœur; & notre eſprit même s'éléve ſou-

vent de les connoître. Il n'y a point d'autre moyen de s'humilier en effet toujours, que d'obtenir de Dieu par des priéres la grace de l'humilité, qui n'eſt pas différente de ſon amour. Mais comme il ne veut pas que nous ſoyons en cette vie dans un ſentiment continuel de ſa grace, puiſqu'il eſt ſouvent interrompu par nos fautes, le ſentiment d'humilité ne peut auſſi être continuel dans cette vie, & il ſera toujours interrompu par des actions d'amour-propre & de propre eſtime. Ceux qui commettent le moins de ces fautes ſont les plus parfaits; & il reſte aux imparfaits qui en commettent ſouvent, d'en prendre des ſujets de s'humilier. Car comme l'humilité même eſt ſouvent matiére d'orgueil, l'orgueil peut être un grand ſujet d'humilité, n'y ayant rien qui faſſe mieux connoître à l'ame ſon néant, ſa légéreté & enfin ſa corruption.

Il y a des raiſons véritables & ſolides de croire les autres au-deſſus de nous, & de les regarder comme nos ſupérieurs. Un homme de qui notre vie & notre fortune dépend, & qui peut nous rendre ou heureux, ou malheureux ſelon le monde, eſt ſans doute en cela ſupérieur à nous, & mérite que nous nous abaiſ-

ſions ſous lui ou intérieurement ou extérieurement. Or nous ſommes, à l'égard de tous les Chrétiens, dans cette ſorte de dépendance pour la vie de notre ame & de notre ſort éternel. La vie de la grace dans cette vie, & la vie éternelle dans l'autre ſont procurées à chacun des membres de l'Egliſe par les priéres & les mérites de tout le corps. Nous ne pouvons dire à chacun de ces membres que nous n'avons point beſoin de lui, & que nous nous pouvons ſauver ſans lui. Ainſi, bien-loin d'avoir droit de mépriſer aucun membre de l'Egliſe, ou quelqu'un de ceux qui le peuvent devenir, nous ſommes obligés de nous humilier à l'égard de tous. Si nous en mépriſons quelqu'un, il aura aſſez de crédit pour nous exclure des tabernacles éternels; ſon crédit & ſa force étant la puiſſance de celui qui ſe tient mépriſé par le mépris que l'on fait des plus petits de ſes membres, & honoré par toutes les marques de reſpect qu'on leur donne. D'ailleurs tous portent les caractéres de l'image de Dieu, & ont un droit ou prochain ou éloigné à ſon royaume: il ne faut donc qu'avoir quelque idée de la grandeur de cet état, pour n'avoir point de peine à s'humilier

ſous d'autres hommes qui l'ont. Ce n'eſt pas une raiſon de s'élever au deſſus des autres parce qu'ils ont des défauts: chacun a beſoin de s'humilier pour ſon propre bien, & on ne doit pas en être empêché, parce que les autres en ont autant beſoin, puiſqu'on n'eſt chargé que de ſoi-même, & non des autres.

Un Chrétien humble, pénétré du ſentiment de la dépendance de Dieu & de la connoîſſance de ſa foîbleſſe, ſe tient toujours devant Dieu dans une diſpoſition d'humilité. Il ne ſe préfére à perſonne, parce qu'il croit que ſa force eſt en Dieu & non en lui-même; & quand ſes œuvres ſont accomplies, il ne perd pas le ſentiment de ſa pauvreté; il ne s'imagine pas en être plus riche, il reconnoît humblement que tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ſes actions ne lui appartient pas; & s'il en attend la récompenſe de Dieu, il l'attend comme un effet de ſa bonté qui récompenſe ſes dons, & qui veut bien qu'ils deviennent nos mérites. Ainſi dans ſa force & ſon abondance il reconnoît ſa foîbleſſe & ſa pauvreté, parce qu'il ſait que cette force & cette abondance ne lui appartiennent point, & qu'elles ſont toujours dans les mains de Dieu & non

dans les siennes. Il n'y a rien aussi de plus dépendant que le vrai humble: il n'obéit à aucun homme & obéit a tous les hommes, & c'est la même disposition qui est la source de cette dépendance & de cette indépendance. Comme son amour l'attache à Dieu, qu'il est persuadé qu'il lui doit toutes ses actions, & qu'il est obligé de suivre sa volonté en toutes choses, il ne fait aucune action pour obéir proprement aux créatures, parce qu'il n'y en a point qu'il ne doive faire par le pur motif d'obéir à Dieu; c'est en quoi consiste son indépendance. Son assujétissement à Dieu le délivre de toute autre servitude; & cela paroît manifestement, lorsque ce que les créatures exigent est contraire à ce que Dieu demande de lui: car alors elles ne trouvent plus en lui aucune volonté de leur obéir; mais il n'y a rien aussi de plus dépendant qu'un Chrétien humble, parce que Dieu veut qu'il préfére ordinairement la volonté des autres à la sienne, & sur-tout il l'oblige d'obéir à ceux qui selon l'ordre du monde, ont droit de lui commander; & rien ne peut l'en dispenser, lorsque les commandemens des hommes sont conformes à ceux de Dieu. Il obéit, parce que c'est l'ordre de Dieu;

& cette obéissance est non-seulement du corps, mais du cœur.

Il ne faut pas se contenter de la connoîssance qu'on peut acquérir par les réflexions qu'on fait sur soi-même & qui portent à l'humilité; mais il faut demander à Dieu, qu'il imprime ces vérités dans notre cœur. Il faut de plus y joindre la pratique effective des actions d'humilité, qui est la fuite des louanges & de tout ce qui paroît grand & élevé dans le monde; & il est très-utile d'y joindre & de rechercher, ou du-moins de souhaiter les rabaissemens extérieurs qui sont très-utiles à l'ame, en ce qu'elle prend souvent la posture & l'état extérieur où l'on réduit le corps; & il faut en pratiquer autant qu'il est nécessaire, pour établir & pour conserver l'ame dans une disposition sincére d'humilité.

§. 11. *De la Patience.*

Tout péché mérite punition; ainsi il est juste que le pécheur souffre les peines que Dieu lui envoie, soit pour le purifier, soit pour l'éprouver, c'est-là le fondement de la patience chrétienne. Un Chrétien n'est point surpris, quand il lui arrive des miséres, des ignominies & des

ſouffrances; & il eſt au-contraire bien perſuadé que celles qu'il peut ſouffrir ſont infiniment au-deſſous de celles qui lui ſont dues. Ainſi toutes les peines, les miſéres, les maux, les douleurs, les perſécutions ſont l'objet de la patience; mais il ne faut pas réduire ces choſes pénibles à ce qui eſt ſeulement pénible aux ſens. Il eſt quelquefois plus pénible de ſouffrir une humiliation qu'une douleur. Il ne faut pas ſouffrir les maux, il faut encore ſouffrir les hommes qui les cauſent, leurs humeurs, leurs caprices, leurs chagrins, leurs injuſtices; & il faut ſouffrir tout cela avec douceur & avec amour. Il ne faut pas ſouffrir ſeulement les autres hommes, il faut ſe ſouffrir ſoi-même, la mortalité de ſon corps, les foibleſſes & les ténébres de ſon eſprit, & enfin ſes propres péchés, dont il faut porter l'humiliation, ſans s'abattre & ſans ſe décourager. Il ne faut pas ſeulement ſouffrir, & les hommes, & ſoi-même, mais il faut auſſi ſouffrir la conduite qu'il plaît à Dieu de tenir ſur nous: elle n'eſt pas toujours conforme à nos inclinations; & Dieu ayant ſes tems & ſes retardemens qui ne s'accordent pas toujours avec nos impatien-

ces & nos desirs, il faut les souffrir avec patience.

Un bon Chrétien trouve sa joie dans les maux que Dieu lui envoie; & quoiqu'ils paroissent continuels pendant toute sa vie, souvent sa joie commence longtems avant la fin de sa vie. Après que Dieu a laissé ses élus boire une partie du calice qu'il leur a destiné, il leur fait trouver du plaisir & de la joie dans leurs souffrances mêmes. Ainsi les gens du monde jugent mal de la vie des justes & des élus. Ils les voient dans les humiliations & dans les maux de la vie, & ils ne conçoivent rien que de triste & d'affreux dans cette sorte de vie. Mais ils ne savent pas que Dieu adoucit ces maux par ses consolations, & qu'il leur y fait souvent trouver leur joie & leur repos. Il n'en est pas de même des maux que Dieu envoie aux gens du monde & qui les rendent si impatiens. Les plaies dont il les frape sont des plaies d'ennemi, selon le langage de l'Ecriture. Ce sont des maux
Jer. 30. 14. sans consolation, parce qu'ils n'espérent point qu'ils leur soient utiles pour l'autre vie, à moins que Dieu n'emploie ces maux pour les convertir & les réduire au nombre de ses brebis.

Mais, quand on n'eſpéreroit aucune conſolation dans cette vie, & que les maux y ſeroient continuels juſqu'à la mort; dès-là que J. C. nous promet que tous ces maux ſeront changés, dans l'autre vie, en une joie qui ne finira jamais, la raiſon ne devroit pas héſiter à prendre le parti de les ſouffrir avec patience & avec joie: car qu'eſt-ce que la durée des maux d'une vie, en comparaiſon de l'éternité? C'eſt infiniment moins, à proportion, qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de ſouffrir un petit mal durant une minute, pour acquérir des biens temporels pour toute ſa vie? Combien de maux très-réels & très-longs ſouffre-t-on tous les jours, pour acquérir de très-petits biens? Que de peines dans les études, pour acquérir des ſciences dont le fruit eſt incertain? Que de fatigues & de dangers dans la guerre, pour parvenir à une récompenſe aſſez petite, peu aſſurée & de très-peu de durée? L'acquiſition pénible des biens de cette vie eſt ordinairement plus longue que la jouiſſance. Souvent il faut les quitter dès qu'on commence de les poſſéder: la plupart même n'y arrivent jamais; & cependant preſque perſonne ne refuſe de tenter d'y ar-

river & d'en prendre le hazard; & il se trcuve au-contraire très-peu de personnes qui veuillent sincérement s'exposer aux petites peines qui sont jointes à l'acquisition des biens éternels.

C'est l'espérance qui nous rend patiens; c'est l'espérance qui nous console dans nos maux; c'est ce qui la fait comparer

Heb. 6. 29. par saint Paul à une ancre ferme & assurée, qui nous tient immobiles dans les tempêtes & les agitations de cette vie. Mais il y a de deux sortes d'espérances: l'une qui précéde la patience, l'autre qui la suit: l'une qui la produit, l'autre qui en est la récompense. Car il ne faut pas s'imaginer que l'espérance d'un homme qui n'a encore rien souffert, soit pareille à celle des personnes qui ont été longtems exercées dans la patience. Celle qui suit la patience est tout autrement vive & forte: elle nous fait goûter, en quelque maniére, par avance, les biens qu'elle nous fait espérer; elle en rend le cœur tout pénétré: telle étoit l'espérance des Martyrs. La souffrance est donc une condition nécessaire pour parvenir à l'héritage qui nous appartient, comme enfans de Dieu; & ces souffrances ne consistent pas seulement à accepter humblement & à supporter avec patience tous les maux

& tous les accidens qui nous viennent de la part de Dieu, qui ne manque jamais d'en départir à ses enfans une certaine mesure; mais elle est même inséparable de l'état d'un Chrétien.

§. 12. *De la Tempérance chrétienne.*

LA Tempérance chrétienne consiste en général à n'user des créatures que dans les bornes de la nécessité. Dieu ne nous accordant toutes les choses de la vie que pour la nécessité, quiconque en use pour son plaisir & sans nécessité, abuse des dons de Dieu. Il est injuste envers Dieu, puisqu'il ravit ce qui ne lui a point été donné, & qu'il s'en sert contre son intention. Il est injuste en soi-même, parce qu'il s'avilit & se dégrade par cette jouissance des biens indignes de l'excellence de sa nature, & qu'il rend son ame malade par l'attache que la jouissance des créatures produit nécessairement. De plus s'étant rendu, par son péché, indigne de la possession des créatures, c'est encore une plus grande injustice, que d'en vouloir user contre la volonté de Dieu, qui ne l'accorde à l'homme pécheur dans la nécessité même, que par une indulgence qu'il ne méritoit pas.

La jouissance des créatures ne pouvant procurer que des plaisirs petits, passagers, fades, misérables, il s'ensuit que la privation même de ces créatures est infiniment meilleure que la jouissance qui est toujours mauvaise; & elle lui est toujours beaucoup plus préférable, quelque usage légitime qu'on en puisse faire: car enfin cet usage, quelque réglé qu'il puisse être, est toujours dangereux & affoibliffant. Il attache l'ame aux créatures, & la dispose à les aimer, à moins qu'elle ne travaille fortement à prévenir ces mauvaises suites par la tempérance. La privation des créatures au contraire a pour effet ordinaire de fortifier l'ame, de la délivrer, de la guérir. Ainsi, comme cet usage réglé des créatures a quelque étendue, & que l'on peut très-souvent, ou se l'accorder légitimement, ou s'en priver par mortification & par pénitence, la réflexion que nous devons faire dans ces occasions est, que s'il est bon d'user des créatures, il est encore beaucoup meilleur de n'en pas user & de s'en priver. C'est-là le parti que la tempérance chrétienne devroit nous faire prendre le plus ordinairement; & cela, d'autant plus que notre devoir n'est pas seulement de n'user

des créatures que pour la néceſſité, mais que la tempérance des coupables eſt de s'en priver ſouvent par eſprit de pénitence, pour en détacher leur ame, & pour réparer leurs fautes. Ce n'eſt pas un petit péché que de s'accorder toutes les commodités qui peuvent paſſer pour néceſſaires ou pour utiles, parce que c'eſt un grand peché, que de ne point faire pénitence. Or la pénitence doit aller juſqu'à s'incommoder, en ſe privant de beaucoup de choſes qui peuvent paſſer pour utiles, pourvu qu'elles ne ſoient pas abſolument néceſſaires à la conſervation de la vie.

Il faut de néceſſité être tempérant, ſélon l'étendue de cette vertu. Non ſeulement il faut garder une exacte modération à l'égard du boire & du manger, mais il faut uſer de la même retenue dans l'uſage de toutes les choſes du monde. Rien n'eſt plus contraire à la piété & à l'eſprit de priére, que les grands divertiſſemens, les grandes agitations, les grandes affaires qui appliquent l'ame fortement. L'eſprit ſe collant aux objets, on ne ſauroit enſuite l'en retirer, ni le retrouver, quand il s'agit de louer Dieu. L'imagination devient vagabonde, & l'eſprit courant après les objets qui ſe pré-

sentent, ne sauroit s'appliquer à Dieu, ni veiller sur soi-même. C'est pourquoi il n'y a point de précepte plus généralement recommandé, que celui d'éviter l'épanchement & la dissipation de l'esprit. Mais c'est ce qui ne peut se faire que par une tempérance générale qui nous fasse renoncer à la jouissance de tous les plaisirs non nécessaires, & nous porte à nous modérer dans ceux-mêmes qu'on peut appeler nécessaires, & également dans les autres nécessités, en n'y livrant pas notre esprit & notre cœur; ce qui renferme une grande modération à l'égard de tous les objets des sens.

La tempérance nous empêche de fournir au démon la matiére & les instrumens des tentations, & la vigilance qu'il faut y joindre nous les découvre & nous fournit des armes pour y résister; mais il faut commencer par la tempérance. Pour entendre de quelle sorte elle affoîblit les tentations, il faut concevoir que le démon n'en est pas proprement le premier auteur. Il n'agit pas immédiatement sur nos ames. Il faut, afin qu'il puisse les attaquer; que le corps déréglé par nos passions, lui en fournisse la matiére. Tout ce qui est déréglé lui appartient, & par conséquent tous les

effets

effets que le déſordre des paſſions produit dans le corps, ſont de ſa juriſdiction. Il les emploie à ſes fins; il les fait agir dans les tems les plus dangereux pour nous & les plus favorables pour ſes deſſeins; il frape nos eſprits par des imaginations vives des objets de nos paſſions. Ce ſont là les armes & les machines qu'il emploie contre nous, pour ſe rendre le maître de notre cœur. Or le propre de la tempérance eſt de régler les paſſions corporelles, d'en empêcher les excès, & par conſéquent, les déréglemens du corps qui en ſont les ſuites, & toutes ſortes d'impuretés. Ainſi elle ſouſtrait au démon ſes armes; elle affoîblit ſes tentations, & accoutumant l'ame à ſe détacher de ces objets & à ne les point aimer, elle la met en état de réſiſter avec plus de force aux ſuggeſtions du diable, qui tendent à les lui repréſenter comme aimables.

§. 13. *De la Vertu de Pénitence.*

La vertu de Pénitence eſt une ſincére déteſtation du péché & un deſir effectif de le punir & de réparer l'injure faite à Dieu, en la maniére qu'il l'ordonne. Cette vertu a pour ſource l'a-

mour de Dieu comme justice; car celui qui aime la justice, aime ce qu'elle ordonne: or la justice ordonne à l'homme de ne point pécher; elle lui ordonne aussi, quand il péche, de haïr, de quitter, & de punir & réparer son péché; & c'est ce qu'on appéle Pénitence. Le desir effectif de la punition est donc renfermé dans la vertu de pénitence: car il est de l'ordre de la justice de Dieu, ou que l'homme ne péche point, ou que péchant, il soit puni. Tout péché, petit ou grand, doit être puni; il faut que Dieu en fasse le châtiment, ou que l'homme le punisse lui-même. Si nous voulons donc obtenir miséricorde, punissons nos péchés: Dieu ne sauroit exercer sa miséricorde sur ceux qui péchent en flatant leurs péchés, & ne les détruisent pas. Il faut nécessairement que nous les punissions, ou qu'il les punisse; & la seule voie que nous ayions pour empêcher qu'il ne les punisse, c'est de les punir nous-mêmes. La loi de la justice de Dieu est, que personne ne reçoit la rémission d'une peine plus grande qui lui étoit due, s'il ne satisfait à Dieu par quelque sorte de peine, quoique beaucoup moindre. Ainsi celui qui est véritablement pénitent, tend uniquement à

faire que le péché qu'il a commis, ne demeure pas impuni.

La pénitence eſt une vertu néceſſaire à tout le monde; & c'eſt une grande illuſion que de s'imaginer qu'il y ait des perſonnes dans le monde qui ſoient obligées, par leur état, de vivre dans les délices, & de ne point faire de pénitence. Il y a une pénitence générale qui eſt impoſée à tous les hommes. Elle conſiſte dans les maladies & la mort du corps, dans les miſéres de cette vie, dans l'éloignement de Dieu, dans l'incertitude du ſalut, dans l'obſcurciſſement de l'eſprit, dans la réſiſtance pénible aux paſſions, & dans une vie ſérieuſe & laborieuſe. L'homme pécheur eſt obligé de ſouffrir ces peines, & les ſupporter en eſprit de pénitence. Il doit mourir comme un criminel condamné à la mort par la juſtice de Dieu, & la recevoir comme la ſatisfaction de ſes péchés; il doit ſouffrir la mortalité de ſon corps & les autres miſéres de cette vie, comme une pénitence que Dieu lui a impoſée; il doit ſe conſidérer comme banni de la vue de Dieu, comme exilé dans une terre étrangére en punition de ſes péchés; il doit regarder la rebellion de ſes paſſions comme un mal qu'il s'eſt lui-même cauſé, & ſouffrir avec paix & humilité la peine qu'il reſſent, lorſqu'il

faut leur résister & les réprimer; enfin il il doit embrasser dans cet esprit de pénitence un genre de vie sérieux & laborieux, qui n'ait pas pour fin le divertissement & le plaisir; car l'arrêt de Dieu: vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, regarde tous les hommes; de plus saint Paul déclare indignes de la nouriture, ceux qui ne veulent pas travailler, & Jésus-Christ même exclut du nombre de ses Disciples ceux qui ne portent pas leur croix & ne font pas pénitence. Personne donc n'est exemt de faire pénitenee non pas même les Rois, les Grands, les Femmes: & cette loi est pour tous les hommes, de quelque condition & tempérament qu'ils soient; & comme tous ont fait une infinité de fautes par l'amour des biens créés, tous doivent les réparer en s'en privant. Ces fautes nous obligent à la pénitence, & il n'y a point de pénitence, sans un desir sincére de satisfaire à la justice de Dieu d'une maniére proportionnée à nos péchés. Or il n'y en a point de plus proportionnée que de punir, par la privation des créatures, les péchés commis dans la jouissance des créatures. Ainsi la pénitence générale qui consiste dans cette privation, est nécessaire à l'homme, & comme satisfaction pour les péchés passés, & comme reméde aux

Gen. 3, 19.
2. Thess. 3. 10.
Matth. 10. 38.

foîblesses qui lui en restent par les habitudes vicieuses qu'il a contractées.

L'homme naturellement est ennemi de la pénitence & de la mortification, & en cela il est injuste non seulement envers Dieu, mais encore envers soi-même; non seulement envers son ame, mais encore envers son corps. La vertu de pénitence ne tend point à détruire le corps, mais à le conserver; elle ne veut détruire en lui que ce qui peut lui causer la mort éternelle; elle ne veut en bannir que les poisons qui le corrompent, & les ulcéres qui s'y forment pour le faire mourir. Il paroît de-là qu'elle ne tend qu'à notre bien véritable, & qu'elle ne fait rien que par un motif d'amour, mais d'un amour sage & réglé qui fait discerner les vrais moyens de procurer le bien des ames. Les hommes sont donc bien déraisonnables d'avoir tant d'éloignement de ce qu'on appéle mortification, puisqu'elle ne tend qu'à faire vivre le corps, & à lui procurer les biens dont il est capable. La vie qui est promise à ceux qui mortifient les œuvres de la chair, n'est pas seulement la vie de l'ame, c'est aussi celle du corps; mais du corps dans le ciel & non sur la terre. On trouvera d'autres instructions sur ce sujet dans ce qui sera dit du Sacrement de Pénitence & sur le jeûne.

Rom. 8. 13.

§. 14. De la Justice Chrétienne.

La Justice Chrétienne est l'assemblage des vertus qui constituent l'homme juste & saint; c'est pourquoi il lui est commandé d'être saint, parce que Dieu est saint. Or la sainteté de Dieu étant une séparation & une haîne de tout ce qui est impur, corrompu & profane, & renfermant la plénitude des perfections, il faut, pour être juste, approcher de cette sainteté par les vertus chrétiennes, & par la séparation de toute corruption; ce qui fait que personne ne sera admis à la participation du bonheur éternel, qu'il n'ait été entiérement purifié de la moindre souillure.

Lev. 11. 44.

Apoc. 21. 27.

Le royaume de Dieu est le royaume de la justice, de l'ordre, de la vérité: or il est impossible que l'ordre, la vérité & la justice régnent dans une ame tant qu'elle aimera l'injustice, la fausseté, le désordre. Il faut haïr l'injustice & aimer la justice; & c'est ce que fait le Juste qui est né de l'esprit de Dieu, en qui cet esprit réside & qui le conduit. Ce Juste est patient, débonnaire; il ne pense point de mal; il n'est, ni vain, ni ambitieux; il ne cherche point ses intérêts; il ne se plaît point dans l'injustice, & il aime la droiture, l'équité & la vérité. Toutes ces dispositions étant

dans son cœur, elles se font paroître au-dehors dans les occasions; c'est la voix & le langage de cet esprit. C'est en cette maniére que le Chrétien né de l'esprit est un homme spirituel; c'est-à-dire, qu'il agit par les impressions de cet esprit, & non par celles de la chair. Il est créé selon Dieu dans la justice, parce qu'il rend à Dieu ce qui est dû à Dieu; à soi-même ce qu'il se doit à soi-même; aux créatures ce qu'il doit aux créatures. Il rend au souverain Etre l'hommage & l'amour qu'il lui doit: comme il tient tout de lui, il lui rapporte tout. Il se doit à soi-même la justice de se rendre heureux; & il se la rend en rapportaut tout à Dieu, en travaillant à se guérir de ses maladies, & en se séparant des créatures qui lui nuisent. Enfin il rend aux créatures ce qu'il leur doit. Il les place dans leur rang & dans leur ordre; il ne les fait point servir d'objet à ses desirs; il les emploie au plus noble usage qu'elles puissent avoir, qui est de servir de motifs de louer Dieu & de le craindre, & de tenir lieu de miroir où l'on voit ses grandeurs invisibles, sa puissance & sa divinité.

C'est par cette justice que l'homme pratique envers Dieu, qu'il s'établit dans la sainteté, qui consiste dans la séparation de ce qui souille: & comme il n'y a que la

cupidité qui le souille & le corrompt, la séparation de la cupidité lui procure la pureté, la justice & la sainteté. Il est vrai que, comme cette séparation n'est pas parfaite, aussi la sainteté n'est pas parfaite en ce monde-ci. Il se glisse encore dans ses meilleurs actions une infinité de recherches & des retours d'amour-propre. Tout cela diminue sa sainteté, mais ne la détruit pas absolument, pourvu que le cœur tende toujours à retirer son amour de toutes les choses temporelles, & à le tourner vers celles qui sont éternelles, en pratiquant la loi éternelle qui le lui commande. Un juste a toujours le glaive à la main pour séparer l'ame de tous les objets créés, afin de l'attacher uniquement à Dieu, c'est-à-dire, qu'il a une pente continuelle à la séparation des créatures, & c'est en quoi consistent la justice & la sainteté. On voit quantité de gens qui se détachent de plusieurs objets de passion, & qui s'appliquent aux œuvres de charité: mais cela ne suffit pas pour la sainteté; si l'on ne se sépare de tout ce qui domine l'ame. Il faut être séparé non seulement des plaisirs & des intérêts grossiers, mais aussi de la recherche, de l'approbation & de l'amour des créatures, de son repos, de ses satisfactions intérieures, & même de la dévotion sensible.

Un Chrétien doit toujours s'efforcer d'avancer dans la ſainteté, & c'eſt dans l'accroiſſement de l'amour de la juſtice & de la haîne de l'injuſtice que conſiſte cet avancement. Il y a toujours lieu d'avancer dans cette voie, parce que la charité n'a point de bornes préciſes, & que l'on peut toujours y faire du progrès, ſans que jamais ce progrès ſoit de conſeil, & ceſſe d'être de précepte. Ce ſont ces divers degrés d'amour de la juſtice qui font les divers progrès & les différens avancemens des ames. C'eſt ce qui les rend plus foibles ou plus fortes, moins capables ou plus capables de réſiſter aux tentations; & c'eſt de-là qu'il arrive ordinairement qu'entre pluſieurs juſtes attaqués des mêmes tentations, les uns demeurent fermes, & les autres ſont renverſés; de ſorte que, comme on ne ſait pas préciſément la meſure des tentations par leſquelles Dieu permettra que nous ſoyons éprouvés, chacun eſt obligé de travailler toujours à ſe fortifier dans la vertu, qui n'eſt autre que l'amour de la juſtice. Il eſt bien vrai qu'on doit eſpérer que Dieu ne permettra pas que nous ſoyons tentés au-delà de nos forces; mais pour obtenir cette grace, il faut travailler fidélement & fortement à nous avancer, à nous fortifier & nous enraciner dans

la charité : autrement il est clair que c'est à notre négligence qu'il faut imputer, de ce que les tentatious nous renversent & se trouvent au-dessus de nos forces : car elles n'y auroient pas été, si nous avions eu soin de nous fortifier par une charité plus abondante. Dieu ne promet cette proportion des tentations aux forces de l'ame, qu'à ceux qui sont fidéles à travailler & à s'avancer dans la voie de Dieu, & qui lui demandent cet avancement avec persévérance & avec ardeur, & ceux qui ne le font pas, doivent s'imputer leur chûte & leur ruine.

C'est un précepte de travailler à s'avancer dans la justice, & d'avoir une volonté sincére de croître en lumiére & en sainteté. Dieu est le maître de ses graces. Il faut se contenter de la part qu'il lui plaît de nous en faire ; & l'on peut croire même que lorsqu'il nous tient dans une espéce de disette & de pauvreté de graces, il peut avoir en cela des vues de miséricorde sur nous, & avoir dessein de nous guérir de l'orgueil par la bassesse & l'imperfection où il nous retient. Mais cela n'empêche pas que comme c'est l'impureté de notre cœur, notre lâcheté & notre tiédeur qui arrêtent le cours des graces de Dieu, on ne soit obligé de haïr en soi ces défauts & de faire effort pour les surmonter. Personne

n'eſt diſpenſé de cette ſainte violence par laquelle on ravit le royaume de Dieu; & quiconque voudroit renoncer à ces efforts ſe priveroit par-là, non d'un accroiſſement de grace, mais du royaume même de Dieu, qui eſt la récompenſe de ces efforts.

La cupidité qui ne meurt jamais dans cette vie, étant d'elle même ſans bornes, & tendant toujours à s'accroître, il ne faut que ceſſer de travailler & de la réprimer, pour trouver enſuite qu'elle aura fait des progrès conſidérables. C'eſt une pente qui nous fait toujours gliſſer en bas, à moins que nous ne faſſions un effort continuel pour nous élever en haut. C'eſt un torrent qui nous entraîne, à moins que nous ne nous roïdiſſions contre ſon cours. C'eſt un poids malheureux qui eſt toujours en action. C'eſt une racine amére qui pouſſe toujours des rejetons qui défigureroient en peu de tems notre ame, ſi nous n'avions un ſoin continuel de retrancher ces mauvaiſes productions: voilà notre œuvre, notre devoir, notre milice. Demander donc ſi l'on eſt obligé de tâcher d'avancer, c'eſt demander ſi l'on eſt obligé de ſatisfaire à ſon devoir, & de faire ſon œuvre en ce monde; c'eſt demander ſi l'on eſt obligé de ne pas ſe laiſſer entraîner dans l'enfer; c'eſt demander s'il eſt permis de recu-

ler & le retourner en arriére. Car, ne point travailler à nous avancer dans la justice, c'est reculer, c'est se laisser entraîner dans le précipice, c'est suivre le courant qui nous porte dans l'abîme; & en un mot, c'est tendre à la mort éternelle où la cupidité nous conduit. De tout cela il s'ensuit, qu'il est important d'avoir en soi la justice; qu'il faut la demander à Dieu; qu'il faut la conserver lorsqu'on l'a reçue, & qu'il faut faire tous ses efforts pour la perfectionner.

§. 15. *Idée des Justes.*

On a peu d'idée dans cette vie de ce que c'est qu'un Juste. Un Juste est l'ami & le favori de Dieu. Il est le temple de Dieu, ou plutôt le seul temple digne de Dieu, parce qu'il n'y a que ce temple qui soit capable de recevoir les impressions de sa sainteté & de son amour. Dieu, qui est un feu dévorant, ne peut être dans les ames des Justes, qu'en les purifiant de souillures: Dieu, qui est lumiére, ne peut être en elles, qu'en les éclairant : Dieu, qui est charité, ne peut être en elles, qu'en les enflammant d'amour : Dieu, qui est saint, ne peut y être qu'en les sanctifiant & les consacrant. Tous ces différens dons rendent les ames si grandes, que si nous avions

des yeux pour les connoître, toutes les grandeurs du monde ne nous paroîtroient qu'un pur néant.

Il faut se représenter, pour concevoir le bonheur inestimable des Justes, qu' ils jouissent de la lumiére de Dieu; qu'ils entendent sa voix, comme ses amis; qu' ils s'élévent vers lui par les mouvemens de leur amour; qu'ils possédent les richesses de sa grace; qu'ils sont délivrés de la servitude du démon; qu'ils sont revêtus de l'innocence, & qu'ils sont vivans de la vraie vie, qui est celle de la charité. Mais il faut passer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils sont des Rois, étant associés à la royauté de Jésus-Christ; qu' ils sont les maîtres du monde, puisque toutes les créatures ne sont plus que pour eux, & se rapportent à eux; qu'ils sont les enfans de Dieu, puisqu' il les adopte pour siens, en les unissant avec son Fils; qu'ils sont héritiers du Paradis, puisque c'est l' héritage de Jésus-Christ, & que le droit leur en est donné par le gage du Saint-Esprit qu'ils ont reçu, qu'ils sont le temple de Dieu, puisque Dieu habite en eux, & que le Saint-Esprit les anime; & enfin qu'ils sont les membres de Jésus-Christ par la participation de son esprit & par l'union qu'ils ont

avec son corps même qu'ils reçoivent de la sainte Eucharistie. Un Chrétien qui est appelé à une telle dignité, a une raison bien puissante pour l'estimer & la conserver, & pour mépriser les choses du monde qui sont si viles & si méprisables.

Un Juste connoît la justice & se nourit de cette justice. Il est rempli de sagesse; & cette sagesse lui fait goûter la volonté de Dieu, l'y fait trouver ses délices, & la fait préférer à toutes les douceurs de la terre. Il l'a toujours présente dans ses actions : elle lui marque ce qu'il doit faire & ce qu'il dire : elle le fait marcher dans des chemins étroits, parce qu'elle lui fait éviter de petites scandales & de secrétes recherches d'amour-propre, qui échapent à la connoîssance des personnes peu éclairées. C'est ce qui fait qu'évitant beaucoup de fautes, il ne laisse pas d'en reconnoître beaucoup, & de s'humilier par la multitude dont il se trouve coupable. Mais, quelque étroite que la lumiére de la vérité rende la voie des Justes, en leur fesant découvrir une infinité de volontés de Dieu qui leur retranchent quantite d'actions, & qui leur en prescrivent d'autres, la charité néanmoins, qui les y engage, leur élargit cette voie, en leur y fesant trouver leur joie & leur paix. Si la lumiére étrécit leur

voie, la charité dilate leur cœur, & ainſi elle les fait courir dans la voie des commandemens. On doit donc concevoir qu'il n'y a pas d'état plus grand & plus eſtimable que celui d'un Juſte.

CHAPITRE XV.

DES PRINCIPAUX DEVOIRS DE LA VIE CHRÉTIENNE.

§. 1. *Du Culte qui eſt dû à Dieu.*

ON doit le culte à Dieu, comme au ſouverain Etre, & ce culte conſiſte principalement dans l'adoration en eſprit & en vérité ; ce qui ſe fait par une adoration d'amour par laquelle on s'anéantit devant Dieu, en l'aimant. Car c'eſt l'amour qui fait la vérité du culte & de l'adoration ; & ſans amour, il n'y a que fauſſeté. La raiſon en eſt, que c'eſt par l'amour que l'ame ſe ſoumet à ce qu'elle regarde comme ſon ſouverain bien. Or c'eſt cette ſoumiſſion de l'ame qui fait l'eſſentiel & la vérité de l'adoration. Sans cette ſoumiſſion d'amour, tout le reſte du culte ne ſauroit être qu'extérieur & judaïque. Il faut que ce culte ſoit intérieur, qu'il occupe le fond de nos

cœurs, & que Dieu en soit le maître. Dieu ne veut point de devoirs purement extérieurs. Les hommes se contentent des dehors, parce qu'il ne voient que le dehors; mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne peut être satisfait que par les mouvemens du cœur. Le culte intérieur produit nécessairement l'extérieur; mais l'extérieur ne naît pas toujours de l'intérieur. Le culte intérieur est l'essentiel, parce qu'il se répand naturellement au-dehors, & que possédant le cœur, il se rend maître de toutes les actions extérieures qui en dépendent; c'est ce qui paroît dans les priéres, dans les louanges, dans les prosternemens, dans les génuflexions, & sur-tout dans le Sacrifice auguste que l'on offre au Dieu vivant & éternel. Mais, pour adorer Dieu dignement, il faut être humble de cœur: car adorer, c'est estimer, révérer, aimer ce qu'on adore; c'est le mettre au-dessus de soi, & lui donner la préférence; & ce ne sont que les humbles de cœur qui peuvent le faire.

Selon ce principe, on peut dire que Dieu a peu de véritables adorateurs: car combien y en a-t-il peu qui préférent véritablement Dieu à toutes choses, qui tendent à lui, comme à leur souverain bonheur, & qui ne reconnoissent pas l'éminence de sa

grandeur infinie par un aveu ſtérile & tel que l'évidence de la vérité le tire des démons mêmes, mais par une préférence intérieure, par laquelle l'ame ſe ſoumet à lui, comme à ſon principe & à ſa fin? Tous les amateurs du monde, tous ceux qui ſont engagés en des paſſions criminelles, tous ceux qui ſont dominés par quelque amour plus fort que celui de Dieu, tous ceux qui établiſſent leur félicité dans ce monde & dans les biens périſſables, ſont incapables d'adorer Dieu en cette maniére; & bien loin d'être de véritables adorateurs, ils ſont au-contraire de véritables idolâtres, puiſqu'ils ſe ſoumettent aux créatures, qu'ils les aiment comme leur fin, & qu'ils les préférent à Dieu.

Aimons donc Dieu, ſi nous voulons l'adorer en Chrétiens. Que tous les reſpects que nous lui rendons naiſſent de la charité. Qu'il n'y ait rien dans nos ſacrifices, qui ne ſoit conſumé ſur l'autel de notre cœur par ce feu ſacré. Mais pour l'aimer, il faut le connoître; il faut avoir quelque idée de ſa grandeur & de ſa beauté infinie, puiſqu'on ne ſauroit aimer, ni adorer ce qu'on ne connoît pas. Il faudroit donc que les Chrétiens s'appliquaſſent davantage qu'ils ne font, à connoître Dieu & à s'entretenir de ſes perfections & de ſes

grandeurs ; & quoiqu'ils ne doivent pas souhaiter de le voir dans ce monde, puisque ce n'en est pas le lieu, ils peuvent pourtant desirer d'en avoir une idée plus vive que celle qu'ils en ont d'ordinaire, afin que cette idée leur découvrant, d'une maniére plus claire, les grandeurs de Dieu, les aide à s'anéantir & à s'abaisser avec un amour plein de respect sous cette souveraine majesté.

Dieu est adorable dans tout son être & dans toutes ses perfections ; il est adorable dans toutes ses œuvres. Nous devons adorer Dieu dans tout ce qu'il a fait à l'égard des créatures, dans tous les conseils de sa justice & de sa miséricorde sur tous les hommes, & principalement sur nous. Nous devons l'adorer dans l'arrêt qu'il a porté de notre vie & de notre mort, dans tous les accidens de notre vie, dans tous ses desseins sur nous : car tous ses conseils sont éternels, immuables, pleins de sagesse & de justice. Enfin il faut adorer Dieu fait homme, qui est Jesus-Christ, dans toutes ses actions. Tout est divin en Jesus-Christ, & par conséquent digne de nos adorations. Or adorer Dieu, comme nous avons dit, c'est s'abaisser & s'anéantir en sa présence ; c'est le préférer à soi ; c'est desirer son régne sur nous ; c'est avouer que nous sommes à lui & pour lui,

que nous lui appartenons par toutes sortes de droits, que c'est le comble de l'injustice de vouloir nous soustraire de sa dépendance & vivre pour nous mêmes; c'est le louer, c'est l'aimer, c'est l'admirer; & tous ces sentimens de l'ame composent tous ensemble cette adoration en esprit & en vérité, que Dieu demande de nous.

C'est pour nous mettre à portée de remplir ce devoir, qu'il y a des jours consacrés particuliérement au culte de Dieu, tels que sont les Dimanches, les Fêtes & certaines solemnités. Ces jours doivent être des jours d'une sainte joie, d'une application particuliére à Dieu, d'une séparation plus grande du monde. C'est le tems de pratiquer le Sabbat spirituel, non-seulement par la cessation de tous péchés, mais en se donnant tout entier aux œuvres qui regardent directement le culte de Dieu, comme sont l'assistance au service divin à sa Paroisse, les instructions, les priéres, les lectures de piété & autres bonnes œuvres. Les solemnités démandent de nous une pureté particuliére, & doivent nous exciter à nous purifier avec plus de soin & d'application. On doit y faire plus de bonnes œuvres & de priéres, afin que Dieu soit loué, honoré, adoré. Il faut aussi regarder nos temples, où la majesté de

Dieu réſide, comme des lieux de priére & d'adoration, & où il faut, par conſéquent, être dans la modeſtie, le reſpect & le recueillement. Ainſi toutes les actions incompatibles avec ces diſpoſitions, ſont défendues dans les Egliſes ; les entretiens, ou d'affaires, ou de nouvelles, les rendez-vous & les parties qui s'y font, les regards vagabonds & déréglés, les égaremens d'eſprit volontaires, les penſées mêmes qui regardent les affaires domeſtiques ; tout cela étant inalliable avec la priére & l'adoration de Dieu, profane la ſainteté de ces lieux.

§. 2. *De la Parole de Dieu.*

La ſcience du ſalut eſt celle qui nous apprend le chemin du ciel, la voie de la vie éternelle, la voie de la juſtice & la voie du royaume de Dieu. C'eſt celle qui nous apprend à ſurmonter les puiſſances des ténébres & tout ce qui s'oppoſe à notre ſalut. En un mot, c'eſt celle qui nous enſeigne à vivre & à mourir comme il faut & de la maniére néceſſaire pour être éternellement heureux. C'eſt proprement l'Ecriture ſainte, qui eſt la parole de Dieu, qui nous enſeigne cette ſcience du ſalut. L'Ecriture ſainte n'eſt pas ſeulement une

lettre que le Pére céleſte a adreſſée à tous les hommes, mais c'eſt une lettre que notre Pére à écrite à chacun de nous en particulier: car elle eſt tellement commune à tous, que Dieu l'a deſtinée à l'inſtruction de chaque fidéle; qu'il l'a eue en vue en particulier, & que c'eſt pour lui qu'il a fait écrire les inſtruſtions qu'elle contient. C'eſt donc une négligence inſuportable de ne daigner pas même ouvrir cette lettre de notre Pére, ni s'informer de ce qu'il nous y dit; & ſi ceux qui feroient paroître ce dédain à l'égard de la lettre d'un Roi de la terre, mériteroient d'être ſévérement punis, on peut juger de ce que mérite le mépris que les hommes font de l'Ecriture en négligeant de s'inſtruire des vérités que Dieu nous y a fait annoncer. Mais ce n'eſt pas aſſez de l'ouvrir & de la lire; il faut y chercher ce que Dieu a voulu nous y apprendre: car elle eſt écrite pour notre *Rom.*
inſtruction & pour notre conſolation. *15. 4.*

On doit avoir un reſpect particulier, non-ſeulement pour les vérités de Dieu, mais auſſi pour les paroles de l'Ecriture qui les renferment. Ainſi rien n'eſt plus avantageux aux Chrétiens, que de ſe rendre ces paroles familiéres, & par la lecture, & par la méditation. On doit les regarder comme les inſtrumens ordinaires

de la sanctification des ames & le canal ordinaire des lumiéres par lesquelles nous sommes sauvés. Il faut se servir de ces divines paroles pour purifier notre mémoire de toutes les idées vaines dont elle est remplie. Il faut qu'elles soient le plus ordinaire objet de notre esprit, & que notre cœur ne cesse point de s'en nourir. C'a été la pratique la plus universelle de tous les Saints; & rien ne fait plus voir combien on s'est éloigné de la piété des premiers siécles, que le peu d'application que l'on remarque présentement à ce saint exercice. On veut des pratiques relevées, des oraisons passives & sans action, & l'on regarde presque comme une dévotion grossiére de s'entretenir de la parole de Dieu & de la méditer jour & nuit. Cependant les saints Péres n'en ont point su d'autre, & ils n'en ont point conseillé d'autre à ceux qu'ils ont conduits. Ils ont cru que c'étoit au Saint-Esprit à porter les ames, quand il lui plaît, à la contemplation; mais ils n'ont point prescrit de régles & de méthodes pour les y élever. Toute leur spiritualité a consisté à les obliger de lire & de méditer sans cesse l'Ecriture Sainte, & sur-tout les Psaumes & le Nouveau-Testament, & à chercher continnuellement la nouriture de leur ame

& les régles de leur conduite dans ces divines paroles. Il faut la lire & l'écouter avec plaiſir & d'une maniére qui nous faſſe regarder comme un bonheur de l'écouter. Il faut l'écouter en l'aimant & en l'obſervant: car l'écouter ou la dire ſans l'obſerver ce n'eſt pas même l'écouter, c'eſt la mépriſer. Ces divines paroles nous ſauveront ou nous condamneront. Celui qui les aura reçues avec foi, ſera ſauvé par ces paroles; & celui qui ne les aura pas reçues en cette maniére, ſera condamné, ou plutôt il eſt déja condamné.

C'eſt mal recevoir la parole de Dieu, que de ne lui donner entrée que dans nos oreilles ou dans notre eſprit, & de l'exclure de notre cœur, ſoit qu'on l'en exclue abſolument, ſoit qu'on lui en refuſe ſeulement l'empire, en ſe laiſſant dominer par les objets que le diable propoſe. Cette divine nouriture ne veut point être reçue à demi. Il eſt bien juſte que Dieu nous feſant la grace incomparable de vouloir entrer en nous par ſa parole, nous l'y recevions comme notre Roi, que nous le faſſions régner en nous, & que cette parole ſoit notre régle, notre loi & notre lumiére. Or cela n'eſt pas, quand le cœur eſt occupé de quelque paſſion dominante, & qu'il tient à quelque autre objet qu'il

préfére à Dieu. On la reçoit encore mal, quand, après l'avoir reçue, on la laisse inutile; quand on laisse croître dans son cœur une foule de soins, d'inquiétudes, de plaisirs, qui comme des épines, l'empêchent de croître & de fructifier, & qui la desséchent & l'étouffent peu-à-peu.

L'exclusion de ces mauvaises maniéres de recevoir la parole de Dieu, donne lieu de comprendre de quelle sorte on doit la recevoir: car il s'ensuit de-là qu'il faut la recevoir non-seulement dans son esprit, mais dans son cœur; non pour y occuper quelque petite place, mais pour y régner comme dans son royaume, dans son trône, dans son temple. Elle doit y être adorée, puisqu'elle comprend Jesus-Christ même, & que par elle il habite & régne en nous. Les signes & les sons n'en sont que les voiles; mais le Verbe même de Dieu est caché & couvert sous ces voiles & se communique à nous par ce moyen. Il faut donc recevoir cette parole comme le pain qui est descendu du ciel. Il faut se nourir de ce pain vivant de la parole de Dieu par la méditation, par l'amour, par le respect, & particuliérement par une exacte obéissance à ce qu'elle nous prescrit: car c'est là proprement ce qu'on appéle se nourir. Un homme n'est pas nouri, quand

l'aliment

l'aliment entre dans ſon eſtomac, mais lorſqu'il ſe mêle & s'unit avec toutes les parties de ſon corps. La parole de Dieu ne nourit de même proprement l'ame, que quand elle ſe joint à ſes mouvemens & à toutes ſes actions, & qu'elle leur ſert de régle & de lumiére. Il faut la recevoir encore avec douceur, c'eſt-à-dire, ſans oppoſition, ſans réſiſtance & avec une parfaite docilité, en ſe livrant à elle & en s'y ſoumettant parfaitement, ſans chercher des voies pour ſe dégager de ſes liens.

§. 3. *De l'Amour de la Vérité.*

Il eſt inconteſtable que toute vérité a Dieu pour principe. On ne peut douter que les vérités éternelles & immuables ne ſoient connues que par une lumiére qui éclaire les eſprits. Or cette lumiére qui eſt l'objet de leur entendement, n'eſt autre choſe que Dieu même, comme Vérité éternelle, qui ſe manifeſte à eux de telle ſorte, qu'ils y acquieſcent. C'eſt ainſi que l'eſprit connoît & ſe convainc qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que les autres nous fiſſent; qu'il faut conſerver l'ordre naturel, & non le troubler; que l'ordre vaut mieux

que le désordre; qu'il faut se conduire par raison & non par passion; qu'il faut rendre à chacun ce qui lui appartient; qu'il faut que les choses qui ont moins de bonté, soient soumises à celles qui en ont le plus; que l'incorruptibilité vaut mieux que la corruption; que l'être est préférable au néant: car ces régles immuables & éternelles, qui sont les régles de nos jugemens, & qui sont au dessus de l'esprit de l'homme, ne sont autre chose que la Vérité même qui brille dans l'esprit de ceux à qui elle se manifeste. Cette Vérite est Dieu même,&Dieu est le seul maître de la Vérité.

La Vérité est tellement le vrai bien de tous les hommes, que nous ne saurions rien aimer, qu'en nous persuadant qu'il est bon & qu'il est vrai. C'est pourquoi l'homme corrompu ayant attaché son cœur à des créatures indignes de lui, y attache aussi une fausse idée de bonté & de vérité. On aime le vrai, & on veut toujours que ce que l'on aime soit vrai. Ceux mêmes qui prennent plaisir à tromper les autres, ne veulent pas qu'on les trompe; & rien ne peut attirer le cœur de l'homme sous l'idée de fausseté. Il y a des faussetés & des erreurs plus mauvaises les unes que les autres; mais il est impossible que l'homme ne juge que l'erreur, comme erreur, & la

fauſſeté, comme fauſſeté, eſt un mal; & ce ſentiment eſt tellement gravé dans le fond de ſon cœur, qu'il n'eſt pas en ſa puiſſance de l'effacer. D'où vient donc que la vérité étant ſi aimable, il y a tant de perſonnes qui la haïſſent? C'eſt qu'ils ont attaché leur amour à des biens faux, auxquels ils ont joint l'idée de la vérité; de ſorte que, quand la vérité réelle s'oppoſe à leurs paſſions, ils ſe révoltent contre elle; ils ne veulent pas la reconnoître pour vérité, ou, s'ils ſont obligés malgré eux de la reconnoître pour telle, ils ne laiſſent pas de la haïr : car l'amour des faux biens que l'on veut prendre pour vrais, rend odieuſes les régles de la vérité, parce qu'elles convainquent l'eſprit de l'injuſtice & de la fauſſeté de ſon choix.

Il faut écouter la vérité où elle nous parle: or elle nous parle au fond de notre ame; ceſt là qu'elle ſe fait entendre à ceux qui lui prêtent l'oreille : car, quoiquelle puiſſe nous être extérieurement propoſée en bien des maniéres, on ne l'entend néanmoins qu'au-dedans de ſoi. La raiſon pourquoi il y en a ſi peu qui l'écoutent, c'eſt que preſque tout le monde eſt hors de ſoi-même & fugitif de ſon cœur ; ainſi l'on n'entend point ce que Dieu nous y dit, & l'on ſe prive de ce qu'il nous y diroit, ſi

nous n'étions point aveuglés par l'amour des choses temporelles. Le moyen donc d'entendre la voix de Dieu, c'est de retirer son esprit du tumulte du monde & de l'épanchement au-dehors. Chacun est obligé de se retirer du monde & du tumulte, autant qu'il est nécessaire pour écouter la vérité; mais cette nécessité est inégale, selon la diversité des dispositions des hommes. Il y en a, à la vérité, qui sont assez recueillis pour entendre la voix de Dieu, même dans le tumulte des affaires, & qui ne laissent pas, au milieu des plus grands embarras & des emplois les plus considérables, de régler le gros de leur vie par la vue de la vérité : mais si l'on voyoit que son esprit fût tellement plongé dans les affaires du siécle, qu'on fût incapable de penser à Dieu, de vivre pour Dieu & d'entendre sa voix, il est certain que l'on devroit songer à une plus grande séparation du monde. Car enfin, il faut, préférablement à toutes choses, donner à son ame ce qui lui est nécessaire pour son salut. Il faut retrancher les passions, l'attache à son sens, la mauvaise honte, la vanité, & généralement l'amour de toutes les choses que la vérité condamne. Il faut faire régner la vérité sur son entendement, en n'y donnant entrée à aucune fausseté,

en le rempliſſant, le plus qu'il eſt poſſible, de vérités utiles, en réglant la recherche que nous feſons de ces vérités ſur les régles de la vérité même.

L'homme depuis le péché a naturellement de l'oppoſition à la vérité, parceque ſon cœur eſt corrompu. C'eſt Dieu qui guérit la corruption du cœur, en inſpirant un amour ſincére de la vérité. Or celui qui eſt ainſi diſpoſé, reçoit ſans peine les vérités qui ſe trouvent alors conformes à la droiture de ſon cœur, parce qu'il aime Dieu. Au-contraire, comme elles ſont oppoſées aux inclinations de la nature corompue, elles ſont rejetées de tous ceux qui ſont dominés par leurs paſſions. C'eſt par-là que Dieu diſcerne les hommes. La vérité eſt reçue par tous les cœurs ſincéres & droits: elle eſt rejetée par tous les cœurs corrompus; mais cela doit s'entendre principalement de la vérité ſuffiſament prouvée & atteſtée: car la droiture du cœur ne reçoit pas & ne doit pas recevoir les vérités, ſans preuves ſolides, parce que ce ſeroit agir contre le bon ſens & la raiſon, que d'agir de cette ſorte; ce qui eſt contraire à la droiture du cœur.

Nous n'avons pas ſeulement beſoin de la manifeſtation de la vérité; mais pour la recevoir comme il faut, nous avons de

plus besoin que Dieu nous donne l'amour de la vérité : car, comme dit saint Augustin, l'on n'entre dans la vérité, que par la charité. Cet amour de la vérité ne nous est pas seulement nécessaire à l'égard des points de foi, mais encore plus à l'égard des maximes de la morale chrétienne : car c'est particuliérement à l'égard de la morale, que la raison qui nous fait embrasser de fausses opinions, est que nous n'aimons pas la vérité qui nous découvre la voie de la justice, & que nous la regardons comme contraire à nos intérêts. Le lieu de la vérité n'est pas l'esprit, mais le cœur. Elle ne nous est donnée, que pour être adorée, aimée & pratiquée par le cœur. Quiconque donc la retient dans son esprit, sans la réduire en pratique & sans l'aimer, la retient dans un lieu indigne d'elle. Il en est, non un possesseur légitime, mais un injuste usurpateur. La vérité est dans son esprit, comme un arrêt qui le condamne & qui rend témoignage contre lui.

L'usage principal que nous devons faire de la vérité, est de nous en servir pour faire des réflexions sérieuses sur notre conduite & sur notre vie, & de réduire ces connoissances en pratique par la correction effective de nos mœurs & le changement de notre vie. C'est là l'unique moyen de

l'imprimer dans le cœur, & d'empêcher qu'elle ne ſoit un vain ornement de notre mémoire, en la rendant une diſpoſition effective de notre ame. C'eſt par-là que la vérité habite en nous, que nous y devenons conformes, & que ſon régne s'établit en nous. C'eſt enfin en cela que conſiſte le vrai bonheur des hommes: car la vérité ne manque jamais de récompenſer ceux qui la ſuivent & qui la pratiquent. ils ſe font par ces actions un tréſor éternel. Ils deviennent riches & abondans; au lieu que ceux qui ſe contentent de l'avoir dans la mémoire, & qui ne la pratiquent point, demeurent dans une honteuſe pauvreté, & ainſi leur ame eſt affamée parmi ces mêmes vérités, parce qu'elle ne s'en nourit, qu'en les pratiquant.

C'eſt principalement la contradiction à la vérité, qui découvre le fond des cœurs. Quand la vérité n'eſt point attaquée, & qu'il n'y a rien à ſouffrir pour la défendre, bien des gens ſe font honneur de lui être favorables; mais, ſi-tôt qu'il y a quelque choſe à perdre, en la ſoutenant, on voit incontinent tous les lâches conſentir à ſon oppreſſion, & tous les méchans y contribuer. Il n'y a que ceux qui ſont très-ſincérement à Dieu, qui ne l'aban-

donnent pas. La contradiction de la vérité n'a pas seulement distingué les Martyrs des Païens, les Catholiques des Hérétiques; elle continue dans la suite de tous les siecles, de distinguer les bons des méchans. Les méchans se joignent au torrent du monde, qui tend à détruire la vérité; & les bons résistent à ce torrent, en confessant la vérité par leurs actions. Car ce ne sont pas seulement ceux qui répandent leur sang pour elle, qui la confessent; il suffit de demeurer ferme parmi les discours téméraires & les mauvais exemples des hommes, de ne point se soucier de leurs insultes, de leurs menaces, de leurs mauvais traitemens, & de s'attacher aux préceptes de l'Evangile, malgré le mépris que les hommes en font. C'est une espéce de martyre & de témoignage qui convient à tous les bons; & cette maniére de confesser Jesus-Christ devant les hommes, leur méritera dans l'autre vie, qu'il les confesse devant son Pére, comme il
Luc. 12. 8. nous en assure lui-même; au lieu qu'il renoncera tous ceux qui ne l'auront point confessé.

Or comme il y a une bonne maniére de confesser Jesus-Christ, digne de récompense; il y a aussi une mauvaise maniére d'être muet devant Dieu, qui mérite pu-

nition; c'eſt la ſuppreſſion de la vérité, lorſqu'il s'agit de lui rendre témoignage, de la ſoutenir, d'en inſtruire ceux qui ont beſoin de la connoitre. C'eſt par ce ſilence, auquel la timidité & l'intérêt réduiſent la plupart des hommes, qu'il arrive que la juſtice & l'équité ſont ſi abandonnées dans une infinité de rencontres, que tant d'innocens ſont opprimés par la calomnie, que ceux qui ont affaire à de plus puiſſans qu'eux, trouvent ſi peu de ſupport & de protection dans le monde; & cela vient de ce que l'on n'aime point la vérité.

On n'aime point encore la vérité dans un autre ſens; c'eſt lorſqu'on ne veut pas être repris de ſes défauts. On éloigne par cette mauvaiſe diſpoſition, tous ceux qui pouroient nous avertir de nos défauts, parce que perſonne ne veut ſe mettre au haſard de déplaire aux autres, ni s'aſſujétir à toutes les conditions que leur délicateſſe preſcrit pour recevoir favorablement la vérité. On trouve plus court de les laiſſer là. Ainſi ne recevant la vérité qui nous ſauve, qu'avec tant de conditions & de réſerves, il ſe trouve qu'on eſt exclus de la vérité & du ſalut. De tout cela il s'enſuit qu'on ne peut trop s'exciter à l'amour de la vérité, puiſqu'elle eſt ſi pro-

pre à remédier à nos miséres dans cette vie, & à nous rendre éternellement heureux en l'autre par la possession de la vérité, qui est Dieu même.

§. 4. *De la Soumission à la volonté de Dieu.*

La volonté de Dieu peut se considérer de deux maniéres. Premiérement, comme la régle de nos devoirs, qui nous prescrit ce que nous devons faire; qui nous montre les dispositions où nous devons être; qui nous découvre ce que nous devons desirer, ce que nous devons fuir, où nous devons tendre; qui condamne tout le mal & commande tout le bien. Secondement, comme la cause de tout ce qui se fait dans le monde, à l'exception du péché; qui produit efficacement tout ce qui est bon, & ne permet le mal, que pour en tirer du bien.

Selon la premiére maniére de considérer la volonté de Dieu, il faut observer que l'Ecriture lui donne divers noms qui ne marquent tous que la même chose. C'est cette loi éternelle qui défend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conserver, & qui plaçant

l'homme entre Dieu & les créatures corporelles & inanimées, lui défend d'attacher son amour à aucune autre chose qu'au souverain Etre, puisqu'il ne peut le faire, sans sortir de son ordre & sans s'abaisser au-dessous des choses qui lui sont inférieures ou inégales. C'est cette justice divine qui brille dans nos esprits, qui nous rend aimable tout ce qui y est conforme, quand même nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attirât notre amour. Ce n'est qu'en aimant & en suivant cette justice, que les hommes sont justes; & qu'en s'en éloignant, qu'ils sont injustes & pécheurs. Ce sont ces jugemens & ces justifications dont David parle si souvent, c'est-à-dire, les régles & les ordonnances justes & saintes, qui instruisent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui sont écrites dans Dieu même, parce qu'elles ne sont autre chose que sa volonté toute juste & toute équitable. C'est cette sagesse qu'il faut desirer sans cesse, qu'il faut chercher comme on cherche l'argent, qui nous sert de guide dans notre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. Ce sont ces préceptes que l'Ecriture appéle éternels, & qu'elle nous commande d'avoir toujours devant les yeux & de conserver dans notre cœur,

qui doivent marcher avec nous, qui ne doivent point nous quitter dans le sommeil même, & qui doivent être le premier objet de nos pensées à notre réveil. C'est cette lumiére qui fait que nous sommes enfans de lumiére, & qui fait que les uns marchent dans les ténébres & les autres dans la lumiére, selon qu'ils l'abandonnent ou qu'ils la suivent. C'est cette vérité, selon laquelle il est dit des justes, qu'ils marchent dans la vérité, qu'ils sont dans la vérité, & qu'ils font la vérité. Enfin c'est Dieu même, puisque tous ces noms ne signifient que la volonté de Dieu, & que la volonté de Dieu, est Dieu même. Cette justice, cette loi, cette vérité divine nous est manifestée par l'Ecriture sainte; mais la révélation extérieure ne sert de rien, si Dieu n'éclaire intérieurement nos esprits, s'il ne luit en eux comme vérité & comme lumiére, & s'il ne leur découvre la beauté de sa justice.

C'est en suivant cette justice, en s'y conformant, en l'aimant & en la desirant, que les hommes justes croîssent en justice. C'est en s'en éloignant, qu'ils sont injustes, méchans, corrompus, déréglés, parce que cette justice est l'ordre essenciel, la vertu essencielle, la sain-

teté essencielle; & comme cette justice est Dieu même, il est clair que l'amour de cette justice est l'amour de Dieu, que c'est la même chose que la charité; & qu'agir par l'amour de la justice, c'est agir par charité & par principe d'amour de Dieu. Cet amour de la loi de Dieu est le fondement de la piété chrétienne; c'est en quoi consiste la vraie charité, & ainsi la méditation de cette loi doit être notre entretien continuel. C'est cette loi qui ne régle pas seulement les actions extérieures, mais aussi les mouvemens intérieurs de notre ame. Il ne suffit pas de demander à Dieu la connoîssance de sa volonté; il faut lui demander encore ce cœur simple qui n'ait point d'autre desir que de l'accomplir.

Cette vue par laquelle nous regardons la volonté de Dieu comme la régle de nos actions, nous conduit d'elle-même à nous soumettre à la volonté de Dieu considérée comme cause de tout ce qui se fait dans le monde, excepté le péché, qu'elle ne fait que permettre. En découvrant par la foi ces grandes vérités, que Dieu fait tout; qu'il ordonue tout; régle tout; que rien n'échape à sa providence; que par tout ce qui arrive dans le monde, il exerce, ou sa miséricorde,

ou sa justice; que les créatures n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne; qu'elles ne sont que les instrumens & les ministres de ses ordres; nous voyons en même tems dans cette même volonté, considérée comme la justice souveraine, qu'il est juste que Dieu régne, & que nous lui obéissions; que c'est à lui à nous conduire, & à nous à le suivre; que c'est à nous à nous conformer à sa volonté, & non pas à vouloir qu'il s'accommode à la nôtre, & que cette volonté étant toujours juste & toujours sainte, elle est aussi toujours adorable, toujours digne de soumission & d'amour, quoique les effets nous en soient quelquefois durs & pénibles, puisqu'il n'y a que des ames injustes qui puissent trouver à redire à la justice, & qu'ainsi la peine que nous avons quelquefois à nous y soumettre, est une preuve de notre injustice & de notre corruption, qui doit nous porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes. Nous nous révoltons dans les choses qui nous arrivent, parce que nous nous arrêtons aux créatures, & que nous leur imputons les événemens; au-lieu que si nous les attribuïons, comme nous le devons, à la justice de Dieu, nous

arrêterions aiſément nos plaintes, nos murmures & nos impatiences.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les grands événemens qu'il faut reconnoître la volonté de Dieu & l'obligation où l'on eſt de s'y ſoumettre; il faut le faire de même dans les petits événemens; & pour s'accoutumer à ſe ſoumettre dans les grands, qui ſont capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoutumer à l'honorer dans les plus petites circonſtances de notre vie, parce qu'elle les régle toutes auſſi-bien que les plus grandes. Chacun doit accepter avec ſoumiſſion tous les défauts ou maux corporels, comme la ſurdité, la foibleſſe de la vue, le manque de mémoire, d'adreſſe, d'intelligence, le défaut du bien, les infirmités, les événemens fâcheux, les pertes, les maladies, ſans jamais ſe plaindre de toutes ces choſes & d'autres ſemblables, tant parce que c'eſt Dieu qui en eſt la cauſe, que parce que nous ne ſavons pas ſi elles ne nous ſont point plus avantageuſes que celles qui nous plairoient davantage, & qu'en les ſouffrant de cette maniére, elles le deviendroient en effet. Il en eſt de même des maladies, des calomnies, des mauvais traitemens, du peu d'état que l'on fait de nous, des

aversions, des préventions qu'on peut avoir contre nous. Puisque Dieu fait ou permet tout cela, nous devons le regarder avec tranquillité & avec paix, en nous tenant dans son ordre & en adorant ses jugemens. La volonté de Dieu, qui régle toutes ces choses, doit avoir plus de force sur notre esprit, pour nous les faire accepter & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux, pour nous les faire rejeter & pour nous porter à l'impatience & au murmure.

Rien ne facilite davantage la conduite de la vie chrétienne que ce regard de la volonté de Dieu dans toute son étendue. Il fait voir que toute la vie d'un vrai Chrétien, est une vie de paix, qui regarde également avec tranquillité le présent, le passé & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui consulte continuellement sa loi pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & qu'elle disposition intérieure il doit avoir à l'égard des choses auxquelles il doit s'appliquer. Ces dispositions sont différentes, selon les objets, & elles renferment tous les mouvemens légitimes de joie, de tristesse, de desir, de crainte, d'amour, d'indignation, de compassion

qu'ils doivent exciter. Mais tous ces ſentimens ſont toujours joints à la diſpoſition générale de repos & de paix que la vue de la volonté ſouveraine entretient dans le fond de l'ame d'un Chrétien, qui calme & qui modére tous les mouvemens particuliers. Cette paix appaiſe les agitations du cœur, en l'attachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l'eſprit la multiplicité de ſes penſées par cette unique penſée: Dieu le veut; & elle fait ainſi que l'homme ſe laiſſe emporter au torrent de la diviue providence, ſans ſe mettre en peine d'autre choſe que de s'acquitter fidélement des devoirs particuliers qui lui ſont preſcrits à chaque moment par la loi de Dieu.

§. 5. *Du Rapport des actions à Dieu.*

C'EST une des vérités les plus conſtantes de la morale chrétienne, que l'obligation de rapporter toutes ſes actions à Dieu; & il eſt étonnant qu'il ſe trouve des Caſuiſtes aſſez relâchés, qui décident hardiment que ce n'eſt que de conſeil. Cependant quoi de plus formel que ce que dit ſaint Paul: Quoi que vous *Col.* 3. faſſiez en parlant ou en agiſſant, faites 17.

1. Cor. 10. 31. tout au nom du Seigneur Jesus-Christ; & ailleurs: Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites-le à la gloire de Dieu. L'Apôtre n'oublie rien; il veut que toutes nos actions & toutes nos paroles soient consacrées à Dieu & à Jesus-Christ. S'il y a quelque endroit de notre vie où nous soyons indépendans de Dieu, où nous ne recevions rien de lui, où il ne soit point notre derniére fin, que nous ne nous devions point à Jesus-Christ en qualité de ses esclaves; & enfin, s'il y a quelqu'une de nos actions que le prix de son sang ne mérite pas, à la bonne heure que nous ne la rapportions point à sa gloire; mais s'il n'y en a aucune de cette nature, si Dieu est toujours notre fin, si nous dépendons en tout de lui, si Jesus-Christ nous a totalement achetés, qui peut douter que nous ne soyons obligés de rendre à Dieu ce que nous lui devons par tant de titres, & de payer à Jesus-Christ ce qu'il s'est acquis par un si grand prix? Ainsi il faut que ceux qui contestent cette vérité si claire, n'aient jamais compris les droits de Dieu & de Jesus-Christ sur l'homme. Il est vrai que Dieu ne nous impute pas à crime l'omission de ce

rapport de nos actions à lui dans les petites rencontres de la vie. Il eſt vrai encore qu'il n'eſt pas néceſſaire que ce rapport qui eſt de précepte, ſoit fait par des réflexions actuelles, & qu'il ſuffit pour l'obſerver, que le deſir ſincére de glorifier Dieu ſoit le principe de nos actions, & que Dieu voie que c'eſt ce qui nous fait agir. Mais il eſt vrai auſſi qu'il ne faut pas penſer qu'une action ſoit faite pour Dieu, quand elle lui eſt ſimplement offerte par une oblation générale ou particuliére ; il faut de plus qu'elle ſoit réglée ſelon ſes loix, & que l'ame ne s'y porte, que parce qu'elle croit que Dieu le veut. Ainſi ce rapport de nos actions à Dieu conſiſte principalement en ce que l'amour de Dieu en ſoit le principe, c'eſt-à-dire, a les faire, pour obéir à Dieu & pour accomplir ſes loix.

Toutes nos actions devant être des priéres & des ſacrifices, nous devons rapporter à Dieu toutes les actions de notre ame ou les actions conduites par la direction de l'ame. Ce rapport de nos actions à Dieu, qui les rend de véritables ſacrifices, ne conſiſte point dans une oblation ſtérile & ſans effet, incapable de ſanctifier nos actions, parce

qu'elle n'en est pas la cause ; mais il consiste dans une intention efficace, qui naissant du desir d'être unis à Dieu, comme à la parfaite justice, de lui être parfaitement soumis, & de n'avoir rien en nous de contraire à sa sainte volonté, nous porte à pratiquer les bonnes œuvres, parce qu'elles sont conformes à la volonté de Dieu, & qu'elles nous servent à parvenir à cette parfaite justice à laquelle nous aspirons. Qui agit dans cet esprit, offre à Dieu de continuels sacrifices. Il pratique cette priére continuelle qui nous est ordonnée ; les priéres qui se font en certain tems, & qui ne peuvent être continuelles, ne servant qu'à ranimer & entretenir cette priére & ce sacrifice qui ne cesse point.

Nous devons être, selon l'Apôtre, les imitateurs de Dieu ; & un Chrétien devroit mener une vie proportionnée à cette éminente vocation. Mais combien y a-t-il d'actions où on n'oseroit dire qu'on imite Dieu? Or il y a bien des actions où il est rare que la conscience soit assez éteinte pour nous faire cette réponse. Je ne sais, par exemple, si on oseroit dire qu'on va à la Comédie & aux spectacles, pour imiter Dieu; qu'on méne une vie inutile & fainéante, à l'imitation de Dieu; qu'on de-

ſire & qu'on recherche avec ardeur les plaiſirs & les richeſſes, à l'imitation de Dieu; & ainſi d'autres actions. Mais peut-on dire auſſi, repliquera-t-on, que l'on imite Dieu dans les actions de la vie commune, en mangeant, en buvant, en dormant, en travaillant? Qu'eſt-ce que toutes ces actions ont de commun avec Dieu? Oui, l'on peut le dire, quand toutes ces actions ſe font d'une maniére ſage & réglée, & qu'on ne s'y porte que parce que la raiſon & la juſtice y obligent: car la régle qui les preſcrit eſt la vérité & la juſtice. Ainſi, en la ſuivant, on ſuit Dieu, on fait ce qu'il approuve, & l'on en juge comme il en juge; c'eſt une eſpéce d'imitation, puiſqu'on prend ſon jugement pour modéle du nôtre; mais ce ſeroit une impiété que de dire qu'on imite Dieu dans les choſes que nous avons marquées. Car il n'y a point de régle ni de volonté en Dieu, qui les autoriſe; & ainſi ces actions ne pouvant lui être raportées, doivent être regardées comme profanes, puiſque nous n'oſerions dire que nous nous y portons pour nous conformer à Dieu.

La charité eſt inſéparable de l'accompliſſement des commandemens de Dieu: car on ne ſauroit aimer Dieu, que l'on ne ſache qu'il eſt ennemi de l'injuſtice. Or

c'eſt une manifeſte injuſtice que de déſobéir à Dieu lorſqu'il nous commande quelque choſe. Ainſi, quand même on ne pénétreroit pas la raiſon & la juſtice des commandemens, on voit clairement qu'il eſt injuſte d'y déſobéir, dès que Dieu les fait. Il eſt clair par-là que l'exécution du commandement de rapporter toutes actions à Dieu, n'eſt point ſi difficile qu'on penſe, & qu'il ſuffit preſque, pour l'obſerver, d'avoir vraiment la charité dans le cœur : car il ſuffit, pour cela, que le motif d'obéir à Dieu ſoit le principe de nos actions. Or ceux qui ont véritablement l'amour de Dieu dans le cœur, agiſſent par ce principe, ſans même qu'ils y penſent. Qu'on propoſe à un véritable Chrétien une mauvaiſe action, comme, par exemple, un profit qui engageroit ſa conſcience ; il le rejéte incontinent, parce que Dieu le défend. Donc, quand il fait le contraire, ce qui le fait agir, eſt que Dieu l'oblige d'agir ainſi. Il eſt vrai qu'il y mêle ſouvent d'autres vues ; mais ce qui conduit & qui forme ſa réſolution, c'eſt le commandement de Dieu ; & quand toutes ces autres vues ne ſe préſenteroient pas, il n'agiroit pas autrement. Ce qui nous trompe ſouvent en ce point, eſt que nous jugeons du principe de nos actions par nos

réflexions & par nos penſées & que nous croyons qu'elles en ſont le principe, quand nous les apercevons dans notre eſprit; mais il s'en faut bien que cela ne ſoit: car il arrive très-ſouvent que ceux qui raportent leurs actions à Dieu par des réflexions forméles, n'agiſſent point en effet pour Dieu; & que ceux qui ne les lui raportent pas de cette maniére expreſſe, ne laiſſent pas d'agir par amour de Dieu. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe agir pour une fin, ſans l'avoir dans la penſée; mais c'eſt qu'on peut l'y avoir de deux maniéres fort différentes: car il y a des penſées expreſſes, connues, déclarées, & il y en a de ſecrétes & de cachées, dont l'eſprit ne s'aperçoit pas par une réflexion expreſſe. Or ſouvent la penſée qui fait agir n'eſt que de cette derniére eſpéce.

§. 6. *De l'Action de Graces envers Dieu.*

L'Action de graces, ou la reconnoîſſance des bienfaits de Dieu, eſt un devoir ſi important, qu'on peut dire que c'eſt en quoi conſiſte principalement la piété; & ce n'eſt pas un bonheur d'avoir reçu des dons, lorſqu'on eſt ingrat envers celui dont on les a reçus. Il n'y a guére de devoirs de piété que l'Ecriture nous

recommande d'une maniére plus forte que l'action de graces, puisque saint Paul veut qu'elle soit continuelle: Rendez graces, dit-il, en toutes choses: car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jesus-Christ. Mais comme l'action de graces ne consiste pas en paroles, mais dans les mouvemens du cœur, & que ces mouvemens supposent la connoîssance des bienfaits de Dieu, il est utile, pour les exciter en soi, de s'en représenter, le plus vivement que l'on poura, & la grandeur, & la multitude. Nous avons non-seulement reçu l'être de Dieu, mais généralement toutes les autres graces; & il a eu de toute éternité une volonté expresse de nous les faire, & il nous les a faites en quelque sorte, parce que l'action qui les opére dans le tems, & qui se termine à un effet temporel, est éternelle en elle-même. Sans parler des biens purement temporels que Dieu nous accorde, quelle reconnoîssance ne lui devons nous point pour les bienfaits qui se raportent à notre salut! Ne nous a-t-il pas eu en vue dans ce qu'il a fait pour l'établissement de la Religion, dans tous les miracles qu'il a opérés, dans le triomphe de l'Eglise sur les héréses, dans les vérités contenues dans l'Ecriture qu'il a destinées & fait

1 Thess. 5. 18.

écrire

écrire pour notre instruction particuliére comme aussi ce qu'il a fait écrire par les Péres, & dont il se sert pour nous éclairer? Comment penser que Dieu nous a donné Jesus-Christ, qu'il est né pour nous, qu'il a vécu, qu'il est mort & ressuscrité pour nous, sans être reconnoîssans?

La multitude des bienfaits de Dieu surpassant infiniment la capacité & l'étendue de nos esprits, il est bon quelquefois de les considérer en détail, en y joignant cette condition commune, qu'ils naissent tous d'un regard éternel de Dieu sur chacun de nous & d'une volonté toujours subsistante de nous faire du bien. On peut donc considérer que Dieu exerce sa miséricorde sur nous, soit en nous délivrant des maux que nous méritons, soit en nous fesant des biens que nous ne méritons pas: l'une & l'autre de ces considérations nous ouvre un champ infini, & nous découvre une multitude si prodigieuse de bienfaits, qu'il n'y a point d'esprit qui ne s'en sentît accablé, s'il pouvoir les concevoir. Sans parler de l'exemtion de beaucoup de maux dont Dieu nous a délivrés par sa bonté, & qui exige une grande reconnoîssance, que doit-on dire des biens réels & effectifs dont il nous a comblés avec tant de profusion & de magnificence? Qui

pouroit comprendre ce que c'est que d'être appelé à l'Eglise, d'être incorporé en Jesus-Christ, de devenir par sa grace membre de son corps, d'être nouri de sa chair & de son sang, d'être élevé à la qualité d'enfant de Dieu & de cohéritier de Jesus-Christ, d'être applé à la participation de sa royauté & de son sacerdoce, d'avoir reçu le droit du royaume des cieux, c'est-à-dire, de la possession de Dieu même, & enfin d'être rendu participant de la nature divine?

Que ne devrions.nous pas faire pour reconnoître tant de bontés? Et que fesons-nous cependant pour les reconnoître? Comment est il possible que Dieu étant attentif à nous, en tant de maniéres, pour nous faire du bien, nous soyons si peu attentifs à lui témoigner notre gratitude? Quelle proportion y a-t-il entre ce que nous rendons à Dieu & ce que nous en recevons, entre l'excellence de ses dons & la bassesse de nos œuvres? & comment est-il possible que nous puissions employer pour d'autres fins, que pour sa gloire, cet esprit, ce cœur, ces biens, ce tems que nous avons reçus de lui? La miséricorde de Dieu est néanmoins si abondante, qu'au lieu de ce qu'elle auroit droit d'exiger de nous, & que nous sommes incapables de

lui rendre, elle se contente de témoignages de gratitude, proportionnés à notre foiblesse & à notre infirmité, pourvu qu'ils soient véritables & sincéres. Mais ces témoignages ne consistent point en paroles, ni en pensées stériles. Ils consistent dans les sentimens d'un cœur pénétré de reconnoîssance, & qui cherche à la faire paroître dans ses actions. Ils consistent à se sentir pressé de faire tout, pour celui à qui ont doit tout, à lui consacrer tout ce qu'on a reçu de lui, à n'en vouloir user que par ses ordres, à ne nous pas attribuer ses dons, à ne vouloir pas qu'on nous en honore, à ne lui pas ravir la gloire qui lui appartient, à reconnoître avec les sentimens d'une humilité sincére que toutes ses graces ne nous étoient point dues, & à dire souvent dans son cœur, à l'égard de toutes les faveurs de Dieu: qu'ai-je fait à Dieu pour mériter ce discernement? C'est donc un des plus puissans motifs pour nous porter à l'amour de Dieu & pour nous remplir d'une confusion salutaire d'avoir été & d'être peut-être encore si infidéles envers un Dieu si plein de bonté.

§. 7. *De l'Amour & du Pardon des Ennemis.*

Il n'eſt point de précepte plus difficile à remplir que celui de l'amour de nos ennemis, parce que notre amour-propre s'y oppoſe ouvertement ; cependant on ne peut nier qu'il ne ſoit renfermé dans l'amour du prochain. D'ailleurs c'eſt un précepte de ne pas haïr ceux que Dieu aime, & de faire du bien à ceux à qu'il en fait. Donc puiſque la bonté de Dieu embraſſe encore les méchans durant cette vie, comment les hommes pouroient-ils avec juſtice les exclure des effets de leur amour? Ainſi l'exemple de Dieu eſt une raiſon déciſive, qui nous oblige à l'amour des ennemis, parce qu'il ne peut être permis d'avoir la volonté oppoſée à celle de Dieu ; & un Chrétien ne doit avoir pour ennemis que le démon & ſes propres paſſions, & pour qui il lui ſoit permis d'avoir une haîne implacable.

Toutes les raiſons qui peuvent porter à haïr ſes ennemis, ne ſont que des raiſons d'amour-propre, au-lieu que les raiſons de charité nous portent à les aimer : or il eſt injuſte que l'amour-propre domine en nous & qu'il l'emporte ſur la charité. Quelque méchans que ſoient les hommes, la charité peut bien nous porter a haïr leur méchan-

cété & leurs injuſtices; mais elle nous oblige en même tems à tâcher de les en délivrer. Mais, ſi on pouſſe cette raiſon plus loin, & qu'en prenant la conduite de Dieu pour modéle & pour régle de la nôtre, nous conſidérions celle qu'il a tenue à notre égard, nous ſerons aiſément convaincus que la juſtice & notre propre intérêt nous obligent indiſpenſablement à aimer nos ennemis. Car toute l'eſpérance que nous pouvons avoir de notre ſalut, eſt uniquement fondée ſur l'amour que Dieu porte aux hommes devenus ſes ennemis par le péché. S'il n'avoit pour eux que des mouvemens de haîne, leur perte ſeroit aſſurée, & ils ſeroient privés de toutes les graces qu'il leur fait, ſoit temporelles, ſoit ſpirituelles, puiſqu'elles ont toutes pour ſource cet amour qu'il leur a porté en les trouvant dans ce malheureux état. On peut mériter de nouvelles graces par ſes priéres & ſes bonnes œuvres; mais ces priéres & ces bonnes œuvres naîſſent de la grace de la foi que Dieu nous a donnée, lorſque nous étions ſes ennemis. Quiconque donc refuſe d'aimer ſes ennemis, ſe rend indigne de cette grace; il dit à Dieu par ſes actions, qu'il ne veut pas imiter ſa conduite; ainſi il s'oppoſe aux miſéricordes de Dieu ſur lui, & il en tarit la ſource autant qu'il lui eſt poſſi-

ble. On peut voir à ce sujet ce qui a été dit sur la haîne & la vengeance.

Comme ce n'est pas assez de ne point haïr ses ennemis, qu'il faut encore les aimer, ce ne seroit pas les aimer comme il faut, si l'on conservoit en soi du ressentiment; il faut de plus être dans la disposition de leur pardonner, & c'est même une condition essencielle pour que Dieu nous pardonne nos offenses. Qu'est-ce que les offenses que les hommes peuvent commettre contre d'autres hommes, en comparaison de celles-là? Elles ne regardent que de viles créatures, & ainsi ne sauroient être fort considérables. Elles ne peuvent être en fort grand nombre, parce que les hommes ne pensent pas long-tems à nous, & qu'ayant beaucoup de passions différentes, ils ne peuvent s'occuper long-tems & fréquemment de nous nuire. Souvent même elle ne sont pas réelles, & ne sont fondées que sur la témérité de nos jugemens: car il n'y a rien de plus ordinaire que d'attribuer aux autres des pensées & des desseins qu'ils n'ont point eus, & de juger injustement d'eux, au même tems que l'on se plaint de leurs jugemens injustes. Souvent aussi, lorsqu'ils ont mauvaise opinion de nous, ce n'est ni par haîne, ni par malice, mais par une simple préven-

tion, & parce qu'ayant l'eſprit borné, ils ont conſidéré certaines choſes d'un biais qui ne nous étoit pas favorable. Or il n'eſt pas juſte de prétendre qu'on doit être exemt de ces préventions à notre égard, puiſque pour peu que nous nous faſſions juſtice, nous devons reconnoître que nous n'en ſommes pas exemts à l'égard des autres. Il en eſt de même des injures, des injuſtices & des mauvais traitemens. Voilà la nature des choſes que nous avons à pardonner aux autres, & nous devrions être ravis d'avoir à exercer envers eux cette petite miſéricorde, pour reconnoître la miſéricorde infinie que Dieu exerce envers nous. On peut dire même que les hommes ne nous font jamais d'injuſtice, quelques mauvais traitemens qu'ils nous faſſent, parce que, quoique leur volonté puiſſe être injuſte, nous ne ſouffrons pourtant rien de de leur part que nous ne méritions de ſouffrir. S'ils nous font certains reproches faux & colomnieux, ils ne nous en font pas une infinité d'autres qu'on pouroit nous faire avec vérité. Ils ne nous ôtent rien que nous ne méritions de perdre, & dont il ne ſoit utile d'être privés, ſi nous recevions cette privation de la main de Dieu & non de celles des hommes. Pourquoi donc avons-nous de la peine à leur pardon

ner, puisqu'ils ne nous font réellement que du bien, & que s'ils y mêlent quelque injustice de leur part, c'est un mal pour eux & non pas pour nous?

La disposition où nous devons être à l'égard de ceux qui nous ont offensés, doit être sincére. On doit rentrer dans le même dégré intérieur de charité que nous avions pour eux, avant qu'ils nous eussent offensés : car si notre charité demeure plus foible & moins agissante envers eux, c'est une marque qu'il reste en nous quelque chose du ressentiment de l'offense qu'ils nous ont faite. Nous devons reprendre à leur égard la même application que nous avions, ou que nous devions avoir à les servir, si nous sommes également en état de le faire. Il ne suffit donc pas de ne point leur faire de mal ; il faut aussi leur faire du bien autant qu'on le peut ; & c'est ce qu'emporte l'imitation de Dieu à notre égard, qui en est le modéle. Ainsi ceux qui ressentiroient des mouvemens de ressentiment & d'aigreur, doivent craindre que la charité ne soit attaquée dans leur cœur, qu'elle n'y soit en danger, & que ce cœur ne soit bien malade. Ils doivent travailler à se fortifier dans la charité, & demander sans cesse à Dieu, qu'il leur fasse faire, par sa grace, ce pardon avec plénitude,

& qu'il retranche de leur cœur tout ce qui s'y oppoſe.

§. 8. *Du Support ou Tolérance du Prochain.*

La charité que l'on doit avoir pour ſon prochain, doit porter à tolérer ſes défauts. C'eſt un précepte de porter les fardeaux les uns des autres, & de s'entre-ſupporter. Non ſeulement on a eu beſoin de tolérance avant qu'ou eût fait quelque progrès dans la piété, mais on en a toujours beſoin: car il n'y a perſonne qui n'ait ſes humeurs & ſes fantaiſies, & qui ne faſſe ſouffrir les autres par quelque endroit. Nous ſommes nous-mêmes obligés d'avoir de la tolérance pour nous-mêmes, de nous ſouffrir en paix, & d'attendre avec patience que Dieu nous guériſſe de certains défauts, & de ne pas nous impatienter de nos propres imperfections : à plus forte raiſon devons-nous avoir pour les autres les mêmes égards & la même tolérance. Pour s'établir dans cette diſpoſition, il eſt bon de ſe ſouvenir que que nous avons eu beſoin nous-mêmes qu'on nous ſupportât.

Gal. 6. 2. Epheſ. 4. 2.

Cette tolérance eſt tellement néceſſaire, que Dieu en a voulu faire un des principaux exercices de la vie Chrétienne. Car

c'est pour cela qu'il permet que dans les plus saintes compagnies il se glisse des méchans, & qu'il a voulu qu'il y eût un Disciple avare, voleur & traître dans la compagnie des Apôtres : le dessein de Dieu étant que nous ayions par-tout des images de ce que nous sommes par nous-mêmes, des preuves de ce que nous devons à Dieu, des objets de notre charité, & des sujets propres à exercer notre patience. Le moyen de souffrir avec moins des peines les défauts des autres, c'est d'un côté, de bien connoître sa propre foiblesse, sa propre corruption, ses propres ténébres, ses infidélités, & son peu de fermeté pour le bien ; ce qui fait qu'on s'étonne & qu'on s'impatiente moins de trouver ces mêmes défauts dans les autres : c'est de l'autre, de tâcher d'élever son ame jusqu'au sanctuaire, où Dieu régle, selon ses desseins éternels, les événemens du monde, & fait même servir les péchés des hommes à l'exécution de ses conseils. Car celui qui est ainsi élevé au-dessus des créatures, & qui n'est plus occupé que de Dieu, s'inquiéte & s'émeut peu de ce qui se passe dans le monde, parce qu'il sait que Dieu en saura tirer sa gloire. Un Chrétien dans cette disposition, souffre en paix & avec patience les défauts & les fautes des autres ; il fait plus : il témoigne à ces per-

ſonnes le reſpect, l'eſtime & l'affection qu'il a pour eux, & s'excite même à en avoir. Car ce monde n'étant pas deſtiné à la punition des crimes, & les crimes n'étant pas encore incorrigibles, nous ne devons pas laiſſer de nous acquitter envers ceux qui ſont dans un déſordre actuel, des devoirs de la ſociété civile, de l'amitié humaine, & de la charité chrétienne. Nous devons, par ces diſpoſitions, tâcher de les attirer, eſſayer de leur gagner le cœur, & de les diſpoſer par-là à revenir à eux-mêmes, & à reconnoître la vérité.

Ce n'eſt pas aſſez pour conſerver la paix, & avec ſoi-même, & avec les autres, de ne choquer perſonne; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes ſortes d'humeurs & de caprices. Il faut s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuſes, des gens qui ſe mettent en colére ſans ſujet, qui prendront les choſes de travers, qui raiſonneront mal, qui auront un aſcendant plein de fierté, où une complaiſance baſſe & déſagréable. Les uns ſeront paſſionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront ſans raiſon, d'autres ne pouront ſouffrir qu'on les contrediſe en rien. Les uns ſeront envieux & malins, d'autres inſolens, pleins d'eux-mêmes & ſans égards pour les

autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, & qui, ne fesant jamais réflexion sur la maniére dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des déférences excessives. Quelle espérance de vivre en repos, si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent, & font sortir notre ame de son assiette ? Il faut donc les souffrir avec patience & sans se troubler, si nous voulons posséder nos ames : mais cette patience n'est pas une vertu bien commune.

Un des principaux moyens de l'acquérir, c'est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous, & considérer que les défauts étant aussi communs, c'est une sottise d'en être surpris & de ne pas s'y attendre ; que quelque grands que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'à ceux qui les ont, & ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression ; que nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes : car nous y sommes sujets comme eux : il n'y a point de défauts dont nous ne soyons capables ; & s'il y en a que nous n'ayions pas effectivement, nous en avons peut-être

de plus grands. Les défauts des autres, ſi nous pouvions les regarder d'une vue tranquille & charitable, nous ſeroient des inſtructions d'autant plus utiles, que nous en verions bien mieux la difformité des nôtres, dont l'amour-propre nous cache toujours une partie; & par-là toute notre application ſe portant à nos propres défauts, nous en deviendrions beaucoup plus diſpoſés à ſupporter ceux des autres. Nous retrancherions de nos actions tout ce qui peut choquer les autres, n'y feſant paroître que ce qui peut gagner les cœurs. La vertu chrétienne applanit toutes les inégalités de nos humeurs, & en retranche toutes les rudeſſes: elle évite la ſéchereſſe en ſoi, la ſouffre dans les autres, & y remédie même autant qu'elle peut. Voilà le moyen de vivre en paix avec tout le monde.

§. 9. *De la Correction Fraternelle.*

La Correction fraternelle eſt un devoir important dans la vie chrétienne. Il eſt vrai néanmoins que tout le monde n'y eſt pas également propre. Car il y a des gens qui n'ont aucun talent pour faire impreſſion ſur l'eſprit des autres par les corrections: il y en a qui n'ont point en eux le ſel de

la ſageſſe pour les aſſaiſonner, & qui ne doivent pas s'y haſarder, parce qu'ils n'ont point aſſez de prudence pour les faire comme il faut. Mais ſouvent ſi ce n'eſt pas une faute de faire la correction au Prochain, c'eſt une très-grande faute de s'être mis dans l'impuiſſance de le faire. On méne une vie de paſſion & d'intérêt: il paroît, par toutes les actions, qu'on n'aime que ſoi-même: on n'a aucun ſoin de ſe corriger de ſes défauts, & on rebute ceux qui nous avertiſſent. Qui doute que dans cet état on ne ſoit fort mal propre à corriger les défauts d'autrui? C'eſt donc une charité générale que nous devons à tous les Chrétiens de vivre avec tant de modération, de bonté, & de déſintéreſſement, que nous nous rendions par-là capables de leur faire connoître leurs défauts dans les occaſions que nous en aurons.

A l'égard des fautes que l'on doit reprendre dans les autres, il faut du diſcernement. Les grandes fautes, les fautes de pure malice ſont trop difficiles à guérir pour être expoſées à la correction du commun des Chrétiens: ce ſont des plaies profondes qui demandent des Médecins particuliers. Mais à l'égard des fautes d'ignorance & de ſurpriſe, de celles qui n'ont

besoin que d'instruction, & qui subsistent dans ceux qui les ont commises, avec une volonté sincére de suivre la vérité quand ils en seront instruits; la correction de ces fautes regarde, en quelque sorte, tous les Chrétiens, sans qu'ils aient besoin pour cela d'engagement, ni de mission particuliére. Car encore qu'il faille être spirituel pour s'en acquiter comme il faut, tous les Chrétiens devroient être dans un degré de vertu & de lumiére spirituelle qui les en rendît capables. Ainsi l'on ne se doit pas croire exemt de faute de ce qu'on ne corrige point le Prochain, lors même que, par un jugement véritable on ne s'en croit pas capable. Car souvent cette incapacité vient du relâchement de notre vie, qui n'est pas assez édifiante pour faire impression sur l'esprit des autres par nos paroles.

Pour faire utilement la correction fraternelle, il faut observer certaines conditions. Il faut user envers le Prochain d'un certain ménagement pour ne pas irriter ses passions. Il faut éviter d'exciter son aigreur par la dureté de nos paroles; sa colére par des exagérations; son orgueil par des marques de mépris. Il ne faut pas l'accabler par une multitude de représentations qui lui ôtent l'espérance

de pouvoir se corriger des défauts qu'on lui reproche. Il ne faut pas lui faire paroître qu'on est prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de se défendre par-là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertissemens qu'à notre prévention. Il ne faut pas qu'il y ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque intérêt, ou par quelque passion particuliére, & enfin par un autre motif que par celui de son bien. Il lui faut faire paroître au contraire, si l'on peut, qu'on est plus obligé qu'un autre à lui donner ces avis, afin qu'il ne semble pas qu'on s'y soit porté gratuitement & par un secret desir de l'incommoder, & de lui déplaire. Enfin comme on a toujours divers défauts qui se présentent en foule à l'esprit de celui qu'on reprend, il faut que celui qui fait la correction l'accompagne de tant d'humilité, qu'il ne paroisse pas qu'il en prenne aucun ascendant sur celui qu'il reprend, ni qu'il se croie exemt des défauts qu'il se trouve obligé de reprendre dans les autres. Tout cela doit se pratiquer fort diversement, & les différentes qualités des personnes leur donnent droit de reprendre fort différemment. Un supérieur, un pére de famille, un maître, un ami, un inférieur, une personne familiére, une

perſonne inconnue, doivent reprendre en des maniéres fort différentes. C'eſt ſur tout la prudence & la charité qui doivent régler tout cela.

Il paroît, par tous ces égards qu'on doit avoir, qu'il n'y a guére d'actions plus difficiles dans la vie Chrétienne, que celle qu'on appéle correction fraternelle, & chacun peut aiſément s'en convaincre par le peu de bons effets qu'il en a tirés, quand il a voulu la pratiquer. La cauſe de cette difficulté eſt qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour-propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus ſenſible, en quoi il ne céde jamais ſans beaucoup de combat & de réſiſtance. Il n'appartient qu'à la grace de diſſiper ces ténébres volontaires, & dompter cette révolte de l'eſprit & du cœur. Il s'enſuit de-là qu'on ne doit jamais reprendre perſonne, ni lui mettre des défauts devant les yeux, par humeur, par dépit, ni par aucun mouvement humain; car outre que la correction eſt toujours maligne & choquante, quand elle eſt jointe à ces diſpoſitions, on témoigne de plus par-là qu'on ſe croit capable, par ſoi-même, de remédier aux maux ſpirituels du Prochain; ce qui eſt une grande erreur, & pire d'ordinaire que la faute

que l'on reprend. C'est pourquoi le principe que l'on doit avoir est, que c'est à la charité, & non à la nature, d'entreprendre de faire la correction.

Tout cela fait voir qu'une personne qui n'est pas chargée, par un devoir particulier, de reprendre les autres, & de les avertir de leurs défauts, ne doit s'y porter qu'avec beaucoup de précaution; qu'elle ne doit jamais le faire avec promtitude & d'une maniére qui surprenne celui qui est repris, & qu'ordinairement elle ne doit s'y porter qu'après en avoir consulté Dieu, & ceux dont elle peut prendre conseil, & après avoir pensé aux voies & aux moyens propres pour y réussir. En agissant autrement, on se met en hasard de faire perdre aux autres la charité, sous prétexte de leur procurer la correction de quelque défaut. On augmente leur mal au lieu de le diminuer; on se met même en danger d'éteindre ou de diminuer en soi-même la charité par les paroles aigres que l'on s'attire de la part de ceux que l'on reprend; & l'on témoigne que ce qui a porté à cette correction, n'est pas tant la charité qui est toujours prudente, que quelque saillie d'humeur & d'impatience.

§. 10. *Du bon Exemple.*

On doit le bon exemple au Prochain. L'honneur de Dieu est intéressé à l'observation de ce précepte, qui ordonne non-seulement de ne scandaliser pas le Prochain par de mauvaises actions, mais de l'édifier par de bonnes: & la charité du Prochain y est tellement attachée, que l'on peut dire que ç'en est la plus générale, la plus importante & la plus difficile partie. C'est la plus générale, parce qu'elle oblige toutes sortes de personnes, sans exception; les grands, les petits; les riches, les pauvres; les savans, les ignorans. Tout le monde n'est pas en état de faire l'aumône aux autres, parce qu'il y en a bien qui ne sont en état que de la recevoir eux-mêmes. Tous ne sont pas capables d'instruire le Prochain par leurs paroles: mais il n'y a personne qui ne puisse l'édifier par de bonnes actions, & le porter à glorifier Dieu & à pratiquer la vertu. C'est une aumône spirituelle dont personne n'est incapable, & dont on a toujours, quand on le veut, un trésor inépuisable.

Il est certain aussi que l'édification du Prochain est la plus importante de toutes les œuvres de charité, parce que

rien ne porte plus directement au mal que les mauvais exemples, & que rien n'attire plus fortement au bien que les bons. Les paroles & les raisons peuvent solliciter à l'un ou à l'autre; mais l'exemple y entraîne par une force presque invincible: c'est un fleuve qui nous porte, un torrent qui nous entraîne. Ce fleuve est très-puissant pour le bien quand il s'y porte: il bannit entiérement certains vices: il ôte toute la peine de certaines actions très-difficiles qui sont passées en coutume. Ainsi il ne faut pas douter que dans les premiers tems du Christianisme, lorsqu'il n'y avoit rien que d'édifiant dans la vie du commun des Chrétiens, leur exemple n'ait autant servi qu'aucune autre chose à y attirer les Peuples.

Il est vrai que la pratique de ce devoir, dans toute sa perfection, est si difficile, qu'on peut dire qu'elle comprend le plus haut point de la vie Chrétienne. Car pour ne point scandaliser le Prochain, non-seulement il ne faut exposer aucun péché à ses yeux, mais il faut supprimer devant lui toutes ses humeurs & toutes ses passions. Les passions ont toujours quelque chose de contagieux: elles impriment leur image dans l'esprit

de ceux qui les voient, & cette image en excite de ſemblables. Ainſi l'édification du Prochain demande qu'on paroîſſe toujours devant lui ſans humeur, ſans paſſion, & ſans autre intérêt que celui de la juſtice. Elle demande auſſi qu'on ne lui parle jamais qu'avec vérité, & qu'on la lui rende aimable par la douceur. Elle demande encore qu'on lui faſſe voir dans les actions de ſa vie la pratique des régles qu'on lui propoſe, & qu'on ne ſe faſſe pas reprocher de parler d'une maniére & d'agir d'une autre; ce qui ne ſauroit ſe faire ſans une vertu très-éminente, dont il faut approcher le plus près que l'on peut.

Les bons exemples ont cet avantage de ſe répandre comme une odeur dans tous ceux qui en ſont ſpectateurs, & d'être par cela même une inſtruction vivante, & qui, de toutes les maniéres d'inſtruire, eſt celle qui eſt la plus efficace & la plus générale, puiſqu'elle appartient à tout le monde. Ainſi perſonne n'eſt exemt de cette obligation de remplir la maiſon de Dieu de l'odeur de ſes parfums, qui ſont les bonnes actions, & perſonne ne peut dire qu'il n'en ait pas le moyen. Car il n'y a perſonne qui ne puiſſe édifier ceux qui le voient,

par ſa patience, par ſon humilité, par le réglement de ſes paroles & de ſes actions. La charité, quand elle eſt dans le cœur, eſt un tréſor inépuiſable de ces ſortes de parfums; & ce ne peut être que le défaut de charité qui nous mette dans l'impuiſſance de contribuer, en cette maniére, à l'utilité de l'Egliſe. Il faut pour cela mener une vie réglée ſelon toutes les loix de Dieu, & qu'il en paroiſſe dans les actions une exécution fidéle. Ce ſont là les bons fruits que Dieu demande de nous, & qui ne manquent jamais d'édifier le Prochain. Mais c'eſt en vain qu'on prétend contenter Dieu ou édifier les hommes, quand on manque à l'accompliſſement de ſes devoirs. Dieu a imprimé dans le cœur commun des hommes un diſcernement aſſez juſte de la vraie vertu, & quand ils ſuivent ſimplement la lumiére qu'ils y trouvent, ils ne ſe laiſſent pas ſéduire, & ils ſont portés à ſuivre les bons exemples.

Quoiqu'on doive cacher ſes vertus & ſes bonnes actions, de peur de s'attirer l'eſtime des hommes, il eſt cependant ordonné de briller devant les hommes (*Matth. 5. 16.*) par ſa lumiére, afin de les édifier, & les porter à glorifier Dieu. Il y a des vertus qu'on doit tenir cachées; mais il

y en a qui ſont des eſpéces de charité qu'on doit au Prochain. Ainſi l'humilité eſt édifiante, parce qu'elle eſt contraire à l'amour-propre. L'auſtérité eſt édifiante, parce qu'elle enferme la haîne de ſoi-même & la fuite du plaiſir. La gravité eſt édifiante, parce que c'eſt la marque d'une ame où la raiſon domine, & qui n'eſt pas emportée par les saillies des paſſions. La modeſtie, ſoit dans les paroles, ſoit dans les habits, eſt édifiante, parce que c'eſt la marque d'une ame en qui l'humilité & la pureté régnent. L'égalité d'eſprit eſt édifiante, parce que c'eſt une marque, ou que l'ame eſt exemte des paſſions, ou du moins qu'elle en eſt fort maîtreſſe. La douceur eſt édifiante, tant parce qu'elle marque une ame tranquille, que parce qu'elle fait paroître qu'on aime ceux envers qui on l'exerce, & qu'elle n'irrite point l'amour propre du Prochain. La patience eſt édifiante, parce qu'elle marque une ame ſoumiſe & réſignée à la volonté de Dieu, qui ne s'eſtime pas indigne du châtiment de Dieu ou des hommes, mais qui s'y ſoumet humblement. Mais il n'y a rien de ſi édifiant que la charité, la compaſſion pour le Prochain, & principalement pour ſes ennemis, parce qu'il n'y a rien

que les hommes aiment mieux que d'être aimés; & par conséquent rien ne donne plus d'entrée dans leur cœur, que l'affection qu'on leur témoigne; c'est particuliérement par cette vertu que les premiers Chrétiens ont surmonté & détruit le Paganisme, & c'est par elle que l'on gagne les cœurs à Dieu.

§. 11. *De la Vigilance Chrétienne.*

La vigilance chrétienne est un des moyens les plus propres pour la conduite de la vie, & des plus recommandés dans l'Ecriture sainte, pour pouvoir résister aux tentations qu'on éprouve continuellement, & c'est elle qui fournit des armes pour y résister. Ces armes consistent principalement en trois choses qu'elle nous découvre. Elle nous fait connoître d'abord les tentations, & elle nous donne lieu ainsi de regarder les créatures, par lesquelles le diable veut nous attirer, non-seulement en elles-mêmes, mais comme étant entre les mains du démon qui les emploie pour nous perdre. Elle nous fait voir qu'il s'en sert comme d'un poison pour nous donner la mort, comme d'une épée pour nous percer le cœur, comme d'un feu pour nous em-

embraſer; qu'ainſi quelques attraits qu'elles puiſſent avoir en elles-mêmes, elles doivent nous cauſer de l'horreur, étant employées contre nous par ce cruel ennemi. Elle nous montre enſuite qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe nous ſecourir contre cet ennemi, & elle nous oblige par-là à recourir continuellement à lui, de peur de tomber dans les piéges de notre ennemi. Car c'eſt la vigilance qui tient nos yeux ouverts du côté de Dieu, comme c'eſt le ſommeil & la négligence qui les ferme. Enfin elle nous tient attentifs aux vérités de foi, oppoſées aux illuſions du diable; car il ne nous repréſente pas les créatures telles qu'elles ſont en elles-mêmes, il nous les fait voir au travers des fauſſes opinions qui nous les font paroître plus grandes & plus aimables qu'elles ne le ſont en effet, & qui nous en cachent les défauts & tout ce qui pouroit nous en diminuer l'eſtime & l'amour. Or c'eſt la foi qui détruit ces fauſſes opinions, non-ſeulement par les vérités qu'elle nous enſeigne, qui nous apprennent le vrai prix & le vrai uſage des créatures, mais en nous découvrant d'autres objets & d'autres biens dont la grandeur & la beauté nous rend toutes les créatures mépriſables.

Par-là il eſt clair que veiller, c'eſt avoir les yeux de l'eſprit ouverts à la lumiére éternelle qui nous découvre les objets de l'autre vie, c'eſt-à-dire, Dieu, l'enfer, le paradis, l'éternité, l'uſage que nous devons faire des créatures pour nous ſauver, l'uſage que le diable en fait pour nous perdre, les fins de Dieu en nous les donnant, les deſſeins du diable en nous les préſentant, les obligations ou elles nous mettent de louer, de remercier & de prier Dieu. Or comme ceux qui veillent n'ont pas ſeulement les yeux ouverts pour découvrir les objets qui ſe préſentent, mais auſſi les oreilles pour entendre ce qu'on veut leur dire; veiller ſelon l'eſprit, c'eſt auſſi avoir les oreilles du cœur attentives à la voix de Dieu, & écouter tout ce qu'il nous dit par lui-même, par les créatures & par tous les objets tant ſpirituels, que corporels, que notre eſprit peut concevoir. Car Dieu nous parle par toutes ces choſes, & il n'y a que notre ſurdité qui nous empêche de l'entendre; c'eſt l'idée que nous devons avoir de la vigilance chrétienne. Mais il faut la mettre en pratique, & s'exercer en la préſence de Dieu, en concevant que Dieu remplit, ſoutient, meut, conduit le monde viſible;

qu'il nous parle par toutes les créatures; qu'il eſt la régle unique & inviolable de nos actions; & qu'il peut ſeul nous défendre des tentations qu'elles nous cauſent, & à s'accoutumer ainſi à ne voir plus ces créatures, ſans voir en même tems en elles & par elles celui auquel elles ont un rapport ſi intime & ſi eſſenciel.

§. 12. *Du bon Emploi du tems.*

UNE perſonne qui veut faire un bon uſage du tems, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus précieux, doit prendre pour premiére régle de ſa conduite, de ne pas vivre au haſard, & de ne pas ſe laiſſer emporter ſans réflexion par les objets qui ſe préſentent à ſes ſens & qui frapent ſon imagination; mais de vivre de deſſein & par raiſon, de ſe conduire en toutes choſes par la lumiére de la vérité, & de ne rien faire ſans intelligence. Dieu ne nous a donné le tems, que pour l'employer à ſon ſervice & à acquérir l'éternité bienheureuſe; c'eſt ce qui doit nous engager à en faire un uſage légitime, en l'employant à de bonnes œuvres. Le tems de la jeuneſſe eſt un tems le plus favorable pour opérer ſon ſalut; l'accroîſſement de l'âge, & ſur-tout

la vieilleſſe, y apportant de grands obſtacles. Celui-là eſt heureux, qui a porté
Lament. 3. 27. le joug du Seigneur dès ſa jeuneſſe ; car il ſurmonte ſans peine mille difficultés qui s'augmentent dans la ſuite de l'âge & deviennent comme invincibles. Il évite les mauvaiſes habitudes dont on ne ſe délivre qu'avec des violences extrêmes. Il plie ſon eſprit & ſon corps à l'obéiſſance de la loi de Dieu, au-lieu que la vie déréglée, & même la vie de fantaiſie rempliſſent l'eſprit d'une infinité de fauſſes idées & de faux jugemens, qui étant ſouvent réitérés, deviennent en quelque ſorte invariables, parce que l'eſprit n'y fait plus de réflexion; qu'il les ſuppoſe vrais, ſans les examiner; que l'ame s'endurcit & devient en quelque ſorte inflexible; & que ſi elle conçoit quelquefois le deſſein de ſe corriger, elle retombe dans ſa manière d'agir ordinaire par la pente violente qui l'y entraîne, & de là vient qu'on emploie ſi mal ſon tems.

Un Chrétien, qui vit de la foi, a ſoin de faire un bon uſage du tems; il s'en ſert pour acquérir des richeſſes infinies pour l'autre vie ; il met une infinité de tréſors en dépôt entre les mains de Dieu, qui les lui rendra au jour qu'il rendra à chacun ſelon ſes œuvres. Il faut donc ſe hâter de bien uſer du tems, & nous ſervir de toutes les occaſions d'a-

vancer dans la vertu; de nous inftruire de nos devoirs, de nous enraciner dans la charité, parce que les jours font mauvais, que les fecours fpirituels que Dieu nous donne, nous font fouvent fouftraits, & que nous fommes fouvent obligés de vivre de ce que nous avions amaffé par le paffé; & cet avertiffement eft fi important, qu'on peut dire avec vérité, que la plupart du monde périt pour ne l'avoir pas obfervé, c'eft-à-dire, pour n'avoir pas ufé des occafions favorables que Dieu leur avoit données pour avancer dans la vertu. Si l'on avoit eu foin de mortifier fes paffions dans les occafions qui fe font préfentées, on ne tomberoit pas, comme on fait fouvent, dans des fautes, des foibleffes & une multitude de befoins qui rendent incapable d'une vie réglée.

Il eft certain que l'on perd fon tems en une infinité de maniéres. Ce tems eft perdu; il faut gémir de cette perte; mais il faut tâcher de la racheter. La vie eft fi courte & fi pleine de néceffités incommodes, qu'il refte toujours bien peu de tems à employer aux befoins de fon ame. Que fi l'on fe le laiffe encore ravir, ou par les embarras, ou par des amufemens volontaires, il eft impoffible de penfer férieufement à fon falut. L'unique moyen d'évi-

ter ce terrible inconvénient, eſt de racheter le tems. Il faut racheter le tems, non-ſeulement en renonçant aux amuſemens inutiles, mais en ſouffrant même des pertes temporelles pour nous procurer du repos. Acheter, c'eſt donner quelque choſe pour en avoir une autre. Racheter le tems, c'eſt donc donner quelque choſe pour ſe procurer du tems. Dieu veut que nous rachetions un bien ſi précieux que celui-là, & il eſt juſte que notre ſalut nous coûte quelque choſe; mais la plupart des hommes ſont ſi aveugles ſur cela, qu'il leur ſemble qu'ils n'ont rien à faire, lorſqu'ils n'ont qu'à penſer à leur ſalut. Mais s'ils avoient tant ſoit peu de lumiére, ils verroient qu'ils ont une infinité de choſes à faire dans la retraite la moins occupée. Ils ont à louer Dieu de tout ce qu'il eſt en lui-même; ils ont à admirer ſa providence dans tous les événemens du monde; ils ont à le remercier de tous les biens qu'ils en ont reçus; ils ont à travailler à connoître toutes les bleſſures qu'ils ont reçues dans le commerce du monde; ils ont à les guérir doucement par la ſéparation de tout ce qui pouroit les aigrir; ils ont à ſe mortifier dans toutes leurs paſſions, & à ſe fortifier contre toutes leurs foibleſſes; ils ont à ralentir l'impreſſion des objets de leurs paſ-

ſions, en appliquant leur eſprit à des objets ſaints & innocens ; ils ont à ſe nourir de la vérité, & à réformer une infinité de faux principes qu'ils ont dans l'eſprit. Savoir vivre en repos eſt une des plus utiles ſciences du monde ; mais c'eſt auſſi l'une des plus rares. L'eſprit humain ne ſe plaît que dans l'agitation & dans le tumulte, qui l'empêche non-ſeulement de racheter le tems, mais de le ſentir. Il faut de plus s'aſſujétir à un réglement de vie ; & c'eſt ce dont on va parler dans l'article ſuivant.

§. 13. *Du Réglement de vie.*

Le principal exercice d'un Chrétien qui ſe diſpoſe à paſſer ſa journée chrétiennement, eſt de prévoir, autant qu'il peut, toutes les actions qu'il doit y faire, de les régler par les maximes de l'Evangile, & de ne s'y porter que pour obſerver ces divines loix. Mais il ne ſuffit pas de les conſulter une fois le jour ; il faut renouveler ce regard vers la loi de Dieu, au-moins à toutes les actions qui dépendent de quelque nouvelle régle, à laquelle nous n'avons pas fait une attention expreſſe. Ainſi nous ne devons former aucun deſſein nouveau, ni entrer dans aucune propoſition, ſans avoir conſulté le régle de nos devoirs, &

sans avoir demandé à Dieu la grace de connoître ce que nous devons faire en cette rencontre ; & cela ne doit pas seulement s'entendre des grands desseins & des engagemens importans qui sont rares, mais de tous les petits engagemens qui se présentent & de toutes les petites affaires où nous prenons part. Il ne faut pas seulement considérer comment il faut faire les choses, mais s'il faut les faire ; & pour examiner ce point, il ne faut pas avoir tant égard à la justice & à la bonté des choses en elles-mêmes, qu'au devoir particulier qui nous y engage.

Il est facile à chacun de partager son tems en priéres, en lectures & en travail. On doit, par exemple, se prescrire un certain nombre de priéres, en se souvenant d'en faire toujours quelques-unes en particulier pour demander à Dieu la grace d'être délivré de certains défauts & soutenu dans certaines tentations. Si l'on veut méditer, il n'y a qu'à prendre un Psaume & le réciter lentement. La lecture, ou de l'Evangile, ou de quelqu'autre livre de piété, qui soit faite en s'arrêtant de tems en tems pour penser à ce qu'on lit, & pour demander à Dieu qu'il l'imprime dans notre cœur : l'exposition simple que l'on fait à Dieu de ses miséres & de ses défauts ; la prévision

& la diſpoſition de ſes actions faites en vue de Dieu, tout cela ſervira de méditation, ſans ſe fatiguer beaucoup.

On doit choiſir les livres par deux motifs ; ſavoir, pour s'inſtruire & pour s'élever à Dieu, & pour ſe divertir ſaintement & utilement. Il y en a une infinité de ce ſecond genre, dont les principaux ſont l'hiſtoire eccléſiaſtique & les hiſtoires des Saints. Qu'y a-t-il de plus capable de ſatisfaire l'eſprit d'une perſonne raiſonnable, que de voir de quelle ſorte Dieu a conduit ſon Egliſe, comme il a voulu qu'elle fût toujours attaquée, toujours victorieuſe ? Qu'y a-t-il de plus admirable, que de voir dans la vie de tous les Saints que Dieu a ſuſcités de tems en tems dans l'Égliſe, ce caractére général d'avoir beaucoup aimé la gloire de Dieu & le ſalut des hommes, & de ne s'être point aimés eux-mêmes ? Comment pouroit-on ne pas prendre plaiſir à lire la vie des perſonnes qui nous voient, qui nous aiment, & qui ſont prêtes d'offrir à Dieu tous les bons deſirs que nous aurons en liſant leur vie ?

Pour le travail, chacun doit le proportionner à ſon état & au tems qu'il peut y employer ; mais rien ne contribue plus au repos & au bonheur de la vie, que de ſavoir s'y divertir & y paſſer, ſans ennui &

ſubſiſter en ne ſe nouriſſant que de ceux que la retraite peut lui fournir; & généralement il faut renoncer à tout ce qui diſſipe trop notre eſprit, qui le fait ſortir de ſon aſſiette, qui le rend évaporé, qui le remplit d'idées & de penſées confuſes & tumultuaires. Il faut s'accoutumer à ſe faire au milieu des compagnies mêmes une retraite intérieure, dans laquelle on entrât le plus ſouvent que l'on pouroit, ſoit pour y conſulter Dieu ſur ce que l'on voit & que l'on entend, ſoit pour lui demander ſon ſecours dans les choſes dont nous ſommes émus, ſoit pour lui expoſer nos miſéres & nos beſoins.

Il faut de plus s'appliquer à régler certaines néceſſités ſuſpectes & qui ne naiſſent que de notre foibleſſe. On doit mettre de ce genre un bonne partie des viſites & des entretiens du monde, certaines lectures où il y a plus de curioſité que d'utilité, certains divertiſſemens, certaines parties, certains amuſemens. Si l'on eſt encore trop foible pour renoncer à tout cela tout d'un coup, il faut au-moins ſe ſéparer d'abord de ce qu'il y a de plus dangereux. Il faut éviter, par exemple, les converſations toutes mondaines qui rempliſſent l'eſprit de l'amour du monde, comme on évite un air contagieux. Il faut éviter celles où

la médisance régne, où l'on apprend des nouvelles qu'il est utile de ne pas savoir, & qu'il n'est pas permis de redire; celles où le libertinage se mêle, qui diminuent l'horreur des vices, où l'on tourne la vertu en ridicule, où l'on fait galanterie de se mettre au-dessus de beaucoup de devoirs de la vie chrétienne, & où l'on n'excepte que les vices honteux. Tout cela n'est bon qu'à endurcir le cœur & à le disposer par-là au péché. Que si l'on ne renonce pas tout d'un coup à toutes les autres qui ne nuisent que par leur inutilité & par un vain amusement, il faut au-moins avoir dessein de s'en séparer peu à peu, & de se fortifier contre cette foiblesse: car ce sont des épines qui empêchent l'accroissement de l'amour de Dieu, qui rendent nos priéres tiédes, & qui répandent un certain dégoût sur les exercices de piété.

L'attention à faire la volonté de Dieu, nous maintient dans une vie réglée, égale & uniforme, & nous fait pratiquer avec fidélité les mêmes exercices dans les mêmes tems. Car si nous avons pour but de suivre Dieu, nous jugerons avec raison que nous nous rendons plus conformes à sa volonté, en suivant un ordre établi dans les choses indifférentes, qu'en le quittant par inclination & par fantai-

ſie. Moins nous avons de part aux choſes, & plus nous avons ſujet de croire que c'eſt Dieu que nous ſuivons, en les feſant ; & celles qui ſont d'elles-mêmes égales & indifférentes, deviennent inégales & différentes, lorſqu'on y ajoute cette raiſon d'uniformité dans les mêmes exercices.

§. 14. *De la Retraite.*

IL eſt conſtant que la retraite eſt néceſſaire à tout Chrétien qui veut faire ſon ſalut. Mais faut-il pour cela rompre avec les hommes & ſe cacher dans une ſolitude inconnue? Une retraite entiére n'eſt, ni poſſible, ni utile à tout le monde. Il y en a bien qui y trouveroient des tentations encore plus dangereuſes que celles que l'on trouve dans le monde, parceque Dieu ne les y appéle pas; & la charité même n'autoriſeroit pas toujours ce deſſein. Que deviendroit le monde, ſi tous les gens de bien s'en ſéparoient? Et quelle eſpérance de ſalut y reſteroit-il, puiſque *Matth. 5.* les vrais Chrétiens étant la lumiére du *14. 16.* monde, ſelon l'Evangile, il n'y auroit plus que des ténébres épaiſſes, s'ils ſe portoient tous à s'en retirer? Il y en a donc qui peuvent & qui doivent même demeu-

rer dans ce commerce du monde. Il y en a qui y sont attachés par des liens qu'il ne leur est pas permis de rompre. Il y en a qui n'ont pas la force de s'en séparer; mais ce qui est certain néanmoins à l'égard de tous, est qu'il n'est permis à aucun de suivre l'esprit du monde, ni de se laisser gâter l'esprit & le cœur par les sentimens faux & corrompus, qui sont mêlés dans la plupart des discours des hommes, & par leurs mauvais exemples. Il faut donc allier nécessairement ces deux choses, si l'on ne veut pas périr en demeurant dans le monde: la chose est bien difficile, mais elle n'est pas impossible.

La retraite est nécessaire pour résister aux tentations. C'est par-là que l'on sépare l'ame du commerce des hommes, qui fait entrer dans nos esprits l'image de leurs pensées & de leurs mouvemens, & on lui donne lieu de s'appliquer aux vérités qui en découvrent l'illusion & aux objets auxquels elle doit s'attacher. L'amour des créatures naît des idées que nous en avons; & comme ces idées se renouvélent & deviennent plus fortes en s'y appliquant ; elles s'affoiblissent & s'effacent en cessant de les renouveler & en appliquant l'ame à d'autres objets: car la capacité de l'ame est étroite & bornée en cette vie ; peu

de choses suffisent pour la remplir. Ainsi l'application aux objets du monde bannit le souvenir de Dieu, & en s'appliquant au contraire aux vérités de Dieu, on affoiblit l'idée des choses du monde. Il faut vuider le cœur pour le remplir; & rien n'est plus propre à le vuider que la tetraite. C'est un grand bien que de pouvoir s'en procurer une réelle; mais ceux qui sont dans l'impuissance de le faire, doivent y remédier, en se fesant au-moins une retraite dans leur cœur parmi le tumulte des affaires. Si l'on ne peut éviter de s'occuper des affaires, il faut éviter de s'y plonger, c'est-à-dire, d'y mettre tout son esprit & tout son cœur. Il faut toujours faire en sorte que Dieu demeure le maître de notre cœur. Si l'on peut vivre de cette sorte dans le monde, à la bonne heure. Si l'on peut y posséder son ame, travailler à la mortification de ses passions, adorer, prier & écouter Jesus-Christ, je n'ai rien à dire. Il est vrai que cela est difficile, & c'est ce qui fait la difficulté de se sauver dans le monde, parce qu'il est nécessaire de faire de grands efforts pour se séparer de l'application aux créatures, & pour s'apliquer à Dieu: or peu de personnes ont cette force, & il est bien plus aisé

de se séparer entiérement, que de vivre dans cette violence continuelle.

La pluplart du monde auroit donc besoin de se séparer de ses affaires, ou en tout, ou en partie; mais c'est à quoi toutes les passions & tous les intérêts s'opposent : on se justifie même sur ce que ces emplois sont permis d'eux-mêmes, & n'ont rien qu'on puisse condamner ; cependant tous ces emplois, avec les occupations qu'ils attirent, étant joints avec les dispositions d'une ame malade, languissante, pleine de plaies & de passions, sans lumiéres, sans force pour résister aux tentations, sont souvent d'étranges obstacles au salut. C'est ce qui produit d'étranges embarras dans les conseils que l'on peut donner à ces personnes. On ne sait à quoi on doit les porter. Ils sont trop foibles pour suivre l'avis de renoncer absolument à leurs emplois, & ils sont encore trop foibles pour vivre dans ces emplois d'une maniére chrétienne, & qui puisse contribuer à la guérison de leur ame. Ainsi on les abondonne ordinairement à eux-mêmes ; & ce qui en arrive, est, qu'ils ne guérissent pas, & qu'ainsi ils sont exclus du royaume de Dieu. Il s'ensuit de tout cela qu'il faut toujours se procurer une retraite pour faire son salut, parce que c'est là

que Dieu parle au cœur, & que c'eſt un moyen de ſe ſanctifier.

§. 15. *De l'Aumône.*

L'AMOUR du prochain eſt la ſource de l'aumône. En effet, quand on aime ſon prochain, peut-on le voir dans la néceſſité, & ne pas l'aſſiſter? Et c'eſt ſurtout les riches qui ſont dans l'obligation de faire l'aumône, à proportion du bien que Dieu a donné à chacun. Il faut bien concevoir que non-ſeulement nous n'avons aucun droit réel ſur les biens du monde, parce qu'étant toujours eſſenciellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures, mais que nous ſommes auſſi bornés par les loix de Dieu dans l'uſage de ces biens: car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en diſpoſer comme nous voudrons. Il eſt trop juſte pour en avoir fait une diſtribution ſi inégale. Ces biens étant des moyens deſtinés par la Providence à la ſubſiſtance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne leur en faut, que pour les diſtribuer aux autres. Un riche, comme riche, n'eſt donc qu'un ſimple diſpenſateur des biens de Dieu; & dans cette diſpenſation même il ne lui eſt pas permis de ſe conduire par

ses caprices & ses fantaisies. Il faut qu'il ait égard aux nécessités du Prochain, aux engagemens de la Providence, & en un mot, à l'ordre de la charité.

On doit donner aux pauvres son superflu, & c'est sur quoi on forme bien des difficultés, chacun croyant n'avoir rien de superflu. Combien y en a-t-il qui se font des nécessités, & qui croient qu'il suffit d'avoir du bien pour le dépenser à ce que l'on veut? mais tout cela n'est qu'une pure illusion. Dieu ne rend personne maître de son superflu, parce qu'il ne peut permettre à personne de jouir des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces nécessités imaginaires qui n'ont leur source que dans la vanité, la curiosité, ou dans l'amour du plaisir. Il est vrai qu'on trouvera peu de personnes qui aient du superflu, si l'on a égard à ce que la coutume, la délicatesse & les passions du monde ont renfermé dans les nécessités de l'état & de la condition; mais on ne le peut pas dire, si on retranche de ce qui passe pour nécessaire, tout ce que l'amour de la pénitence, de l'humilité & de la pauvréte en doit faire retrancher. Si on garde, par exemple, une exacte modestie dans ses meubles, dans ses habits, dans son train, dans sa table & beaucoup d'au-

tres choses, c'est par ces retranchemens qu'on trouvera du superflu, & c'est le défaut de ces retranchemens qu'on ne veut point faire, qui fait qu'on n'en trouve point, & c'est sur-tout le défaut de charité; car la charité trouve toujours des moyens & des expédiens pour soulager les pauvres.

Les riches ne peuvent user du monde que par nécessité aussi-bien que les pauvres: la régle est commune aux uns & aux autres. Mais comme la nécessité ne consiste point dans un point précis, les nécessités des riches étant beaucoup plus étendues, & leur donnant lieu d'user beaucoup davantage des créatures, elles leur servent d'occasion de s'y attacher. Les nécessités des pauvres sont au-contraire plus resserrées: ils s'accoutument à se passer de bien des choses qui paroîssent nécessaires aux riches, & par cette habitude ils s'en détachent. On ne peut pas même dire qu'ils soient privés de l'avantage qu'ont les riches d'exercer la libéralité & la charité. Car pourvu que les pauvres la pratiquent à proportion de leur peu de bien, Dieu ne compte pas pour moins leurs petites œuvres de charité, que les plus grandes aumônes des riches; & quand ils n'en

feroient aucune, Dieu leur tiendra compte de toutes celles dont il verra dans leur cœur une volonté sincére. Ils ne sont donc privés que de l'éclat des aumônes & de la satisfaction humaine qu'on peut trouver dans l'approbation qu'elles attirent, & dans la reconnoîssance de ceux à qui on les fait, c'est-à-dire, qu'ils ne sont privés que de ce qui ordinairement en peut faire perdre le fruit. D'ailleurs s'ils ne peuvent point donner de leur bien, ils peuvent & doivent y substituer d'autres œuvres de charité & de miséricorde.

Il y a un avantage considérable à faire l'aumône. Quiconque fait la charité, reçoit infiniment plus de Dieu qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne sont point à lui, & qu'il n'a reçus que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un présent inestimable que Dieu ne lui devoit point, un présent qui de soi-même est éternel, & dont il peut jouir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de l'associer aux soins charitables qu'il a de ses créatures, & de le rendre l'instrument de sa providence envers elles. Il lui met entre les mains le rachat de

ſes péchés & le prix de ſon royaume; & il le lui met gratuitement, ſans qu'il ait aucun droit à une ſi grande grace. Qui ne voit que les murmures & les difficultés qu'on fait paroître en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'eſt pas aſſez pénétré de ces vérités? Car ſi on en étoit touché, comme on le devroit, on regarderoit les pauvres comme les occaſions qui nous ont attiré les graces de Dieu; on croiroit leur avoir une extrême obligation. Ainſi bien-loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité, avec reconnoiſſance, avec amour & avec joie.

Il y a des régles à ſuivre dans la pratique de l'aumône. On doit ne donner en aumônes que ce qui eſt à nous, & ce dont nous pouvons diſpoſer avec juſtice, & l'on doit préférer d'acquitter ſes dettes avant que de faire des charités. Il y a des aumônes qu'il ſuffit de faire à ceux qui nous les demandent; mais il y en a d'autres où il faut prévenir ceux à qui on les doit faire, comme ſont les pauvres honteux. On doit préférer les pauvres qui ſont dans un plus grand beſoin, les infirmes & les impotens, & ſur-tout les bons pauvres

Gal. 6. 10. & ceux que saint Paul appéle les domestiques de la foi. Il faut préférer les plus grandes nécessités à celles qui sont moins pressantes. Dans les grandes nécessités, on ne doit pas se contenter de donner de son superflu; il faut donner même de son nécessaire d'état. Il ne faut pas se contenter d'assister une fois ceux qui sont dans le besoin: car si le besoin se renouvéle, nous sommes obligés de donner le même secours. La charité intérieure est une dette perpétuelle; elle ne tient jamais entiérement quittes ceux qui sont obligés de satisfaire aux devoirs auxquels elle engage.

§. 16. *Du Jeûne.*

Il y a un jeûne naturel & général qui est fondé sur l'amour réglé de nous mêmes, & que Dieu commande. Nous devons toujours nous mettre dans l'esprit que nous sommes malades, & que notre devoir est de nous guérir, & que c'est pour cela que la vie nous est donnée. Ce doit être notre principale occupation; & si l'on nous demandoit ce que nous avons à faire en ce monde, nous ne pourions répondre plus juste qu'en disant que nous avons à nous y

guérir. Dieu nous a reſſuſcités par le baptême ou par la pénitence: mais la grace de l'un ou de l'autre ſacrement nous laiſſe encore infirmes & languiſſans; & celui qui néglige cette infirmité qui reſte, celui qui ne travaille pas à ſe fortifier, retombe infailliblement dans la mort. Cette maladie qui reſte à l'homme, lors même qu'il a recouvré la vie, conſiſte dans une pente violente vers les biens créés, qui eſt ce qu'on appéle la concupiſcence. Il faut donc détruire & diminuer cette inclination par la ſéparation & la privation des créatures; c'en eſt le principal reméde. Qui aime le plaiſir doit ſe priver du plaiſir: qui aime les richeſſes & les honneurs doit ſe priver des richeſſes & des honneurs. Cette ſéparation en affoîblit les idées; elle en dégage l'ame, elle lui donne lieu de s'attacher à d'autres objets; & il n'y a point en cela d'acception de ſexe, d'état & de conditions. Comme on ne dit pas qu'un Prince, qu'une Dame de Condition qui a la fiévre, n'a pas beſoin de remédes, parce que c'eſt un Prince ou une Dame de qualité; on ne doit point dire auſſi que ces perſonnes étant malades dans l'ame par l'amour des créatu-

res, puissent s'exemter sur leur condition, de la mortification qui est le reméde de cette maladie.

Ce devoir devient encore plus pressant & plus nécessaire par une autre raison. C'est que nous avons fait tous une infinité de fautes par l'amour des biens créés, & ainsi nous devons les réparer en nous en privant. Ces fautes nous obligent à la pénitence, & il n'y a point de pénitence sans un desir sincére de satisfaire à la justice de Dieu d'une maniére proportionnée à nos péchés. Or il n'y en a point de plus proportionnée à nos péchés. Or il n'y en a point de plus proportionnée que de punir, par la privation des créatures, les péchés commis dans la jouissance des créatures. Ainsi le jeûne général qui consiste dans cette privation, est nécessaire à l'homme, & comme satisfaction pour les péchés passés, & comme reméde aux foiblesses qui lui en restent par les habitudes vicieuses qu'il a contractées.

Qu'on ne dise pas qu'on est bien obligé en général de satisfaire à Dieu; mais qu'il ne s'ensuit pas qu'on doive le faire de telle & telle maniére. Car il est bien vrai qu'on peut satisfaire à Dieu

par

par une pénitence d'un autre genre pour des péchés qui n'y ont aucun rapport, lorſque c'eſt l'impuiſſance qui nous y réduit ; mais lorſque les forces ne manquent point, on ne peut avoir une volonté ſincére de remédier à une paſſion, ſi on ne veut pas employer les moyens propres pour affoiblir cette paſſion. Celui qui eſt malade d'intempérance, ne guérira jamais que par des actions contraires à l'intempérance. Celui qui eſt malade de l'amour de l'argent, ne guérira jamais que par des actions de libéralité & par des aumônes. Chacun eſt donc obligé de mortifier ſes paſſions ; car il ne nous eſt pas permis de demeurer volontairement dans cette maladie, & de ne faire aucun effort pour la diminuer.

Le jeûne eccléſiaſtique que l'Egliſe nous impoſe dans certains tems de l'année, n'eſt qu'une détermination & un moyen d'obſerver plus facilement le jeûne général que la loi naturelle nous preſcrit. Il ne regarde en particulier qu'une eſpéce de jeûne qui eſt celui des alimens; mais l'Egliſe ne nous le preſcrit qu'afin de nous engager par-là dans ce jeûne général, qui conſiſte à nous ſéparer de tous les objets de nos paſſions. On peut

dire même que c'est une espéce de reméde général; car le jeûne des alimens affoiblit les passions. Il prépare l'ame à la priére; car il la dégage du poids du corps qui appesantit l'ame. Bien-loin donc de nous plaindre de ce précepte de l'Eglise, nous devons être touchés de sa charité. Elle ne nous l'impose pas pour nous charger d'un nouveau joug; mais c'est au-contraire pour nous soulager dans l'obligation indispensable que nous avons de nous séparer des objets de nos attaches. Et cette obligation indispensable même n'est point un joug qui nous rende malheureux, puisqu'elle n'est fondée au-contraire que sur ce que nous sommes obligés d'éviter notre malheur éternel, & de nous procurer un véritable bonheur. L'amour du monde, c'est-à-dire, des plaisirs, des richesses, des honneurs, est la grande misére des hommes. Ils ne sont donc obligés d'en jeûner & de s'en séparer, que parce qu'ils sont obligés de rétablir leur ame dans l'état heureux dont elle est déchue. Le tems de Carême sur-tout est un tems favorable pour cela; c'est un moyen de fléchir la miséricorde de Dieu, & il faut en user dans l'esprit de componction & de pénitence.

Cependant il n'y a rien de plus mal observé que les jeûnes prescrits par l'Eglise, & la plus grande partie des Chrétiens s'en exemte sous de vains prétextes, malgré la condescendance de l'Eglise qui les a si fort modérés: car anciennement que les Fidéles avoient de la ferveur, ils ne prenoient leur unique repas que vers le soir; ils s'abstenoient de vin, de liqueur, d'huile, de poisson & de plusieurs autres alimens par esprit de pénitence; au-lieu qu'aujourd'hui on permet tout cela; & on accorde de plus un petit repas, sur le soir, qu'on appéle collation, parce qu'on a avancé peu à peu le dîner vers midi. Ainsi la régle qu'il faut suivre, c'est de ne faire toujours qu'un seul repas suffisant, & se contenter, vers le soir, d'une légére collation. On doit éviter de prendre quoi que ce soit hors du repas, pas même de l'eau; ce qui romproit le jeûne; & à plus forte raison du chocolat, du café, ou d'autres liqueurs, comme l'ont permis quelques Casuistes relâchés; car le vrai jeûne qui consiste dans la mortification, doit renfermer également l'abstinence du manger & du boire.

Quoique le jeûne soit d'une étroite obligation, il y a cependant des person-

nes qui en sont dispensées légitimement, comme les malades; & l'on peut dire que la maladie est encore plus propre que le jeûne pour réprimer la concupiscence, & pour satisfaire à la peine due au péché. Les enfans sont encore dispensés du jeûne, parce qu'il nuiroit à leur santé, en les empêchant de croître & de se fortifier. Néanmoins il ne s'ensuit pas de-là que les enfans un peu grands soient entiérement dispensés du jeûne; s'ils ne peuvent l'observer en entier, ils en peuvent observer une partie, & se mortifier avec discrétion, sans nuire à leur santé: comme ils font beaucoup de fautes, ils en doivent faire pénitence, & ne pas s'exemter de toute mortification. Il en est de même de tous ceux qui, par quelque nécessité réelle, à cause des travaux pénibles, du grand âge, ou de quelque foiblesse, sont l'égitimement exemts du jeûne; car ils ne doivent pas se dispenser, sous ce prétexte-là, d'y suppléer par quelqu'autre mortification dont ils sont capables, comme il leur sera facile d'en trouver, s'ils veulent s'y appliquer, sur-tout s'ils ont l'esprit de pénitence; & c'est parce que cet esprit de pénitence est rare, qu'on voit

si peu de personnes qui observent réguliérement les jeûnes.

§. 17. *De la Civilité Chrétienne.*

La Civilité humaine n'étant proprement qu'une espéce de commerce d'amour-propre, dans lequel on tâche d'attirer l'amour des autres, en leur témoignant soi même de l'affection, on peut dire qu'il n'appartient qu'à la charité d'être civile, parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse l'être sincérement: car honorant & aimant, comme elle fait, Jesus-Christ même dans le prochain, peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excès? Que si nous ne ressentons pas toujours pour les autres toute la tendresse que nous leur fesons paroître, il suffit que nous soyons convaincus que nous devrions la ressentir, & que nous tâchions de l'acquérir par ces témoignages même d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne sont pas faux & trompeurs, puisqu'ils sont conformes à notre desir & à notre inclination.

La civilité consiste à céder aux autres autant que l'ordre du monde peut le permettre, à les préférer à soi, à les considérer au-dessus de soi. L'orgueil qui

nous rabaisse effectivement au-dessous d'eux, ne peut le souffrir; mais la charité qui nous reléve au-dessus de plusieurs, n'a point de peine à se rabaisser de cette sorte, non par grimace ou déguisement, mais par un jugement véritable qu'elle nous fait porter de nous-mêmes. La charité a donc tout ce qui lui est nécessaire pour être sincérement civile; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité intérieure envers tous les hommes, qui leur seroit infiniment agréable, s'ils la voyoient. Mais est-il bon de la leur faire paroître? & peut-on avoir des motifs légitimes de la produire au-dehors, puisque celui d'attirer leur affection pour s'y plaire, est mauvais & corrompu? Il est vrai que s'il n'y avoit que celui-là, elle se porteroit plutôt à cacher son affection qu'à la découvrir; mais elle en a beaucoup d'autres; & le premier est, qu'en se répandant en ces témoignages extérieurs d'amitié envers les hommes, elle se nourit & se fortifie elle-même. Elle fait paroître qu'elle les aime, afin de les aimer davantage: car la charité est un feu qui a besoin d'air & de matiére, & qui s'éteint bientôt, s'il est toujours étouffé. C'est une vertu qui a besoin d'être exercée comme

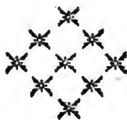
les autres; ainſi, comme elle fait la vie, la ſanté & la force de nos ames, nous devons chercher des occaſions de la pratiquer: & il n'y en a point de plus fréquentes que celles que nous fournit la civilité: elle nous coûte peu, & nous donne néanmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

Mais ſi la pratique de cette civilité chrétienne eſt utile pour nous, elle ne l'eſt pas moins pour les autres. S'ils ſont ſpirituels, l'affection qu'on leur témoigne, redouble leur charité; & s'ils ſont charnels, elle flatte, à la vérité, leur amour-propre; ce qui eſt un mal qui vient de leur mauvaiſe diſpoſition; mais elle les préſerve d'un beaucoup plus grand où ils tomberoient ſi l'on n'avoit ſoin de les ſoutenir en leur feſant paroître de l'affection. Car, ſi l'on n'a ſoin de les entretenir en cette maniére par les devoirs de la civilité humaine, ils s'éloignent abſolument de ceux qui les traitent avec indifférence, & ils perdent toute la créance qu'ils avoient en eux; de ſorte que l'on devient incapable de les ſervir. Il eſt donc de la charité de les ſoutenir dans cette foibleſſe, en leur feſant paroître qu'on les aime & qu'on

les estime, en attendant que la charité succéde à cette disposition imparfaite. Il faut tâcher de rendre la piété aimable aux personnes même du monde, afin de les y attirer doucement. Or il est impossible qu'elle soit aimable, si elle est farouche, incivile, grossiére, & si elle n'a soin de témoigner aux hommes qu'elle les aime, qu'elle desire de les servir, & qu'elle est pleine de dendresse pour eux. Si on ne les sert pas effectivement par ce moyen, au-moins on ne les choque pas, & l'on prépare toujours leur esprit à recevoir la vérité avec moins d'opposition. Il faut donc tâcher à purifier la civilité, & non pas à la bannir. Il faut attirer l'affection des hommes, non pour y prendre une mauvaise complaisance, mais afin que cette affection nous mette en état de les servir, & parce que cette affection même est un bien pour eux, qui leur donne de l'estime de la piété, qui les y dispose, s'ils n'en ont pas, & qui sert à la conserver, s'ils en ont.

Il faut cependant tâcher que notre civilité soit différente de celle des gens du monde, qu'elle soit toute véritable & toute sincére, & qu'elle ne soit, ni légére, ni flatteuse; qu'elle ne se répande point

en paroles, en complimens, en louanges; qu'elle ne nous emporte pas une partie considérable de notre tems; qu'elle ne soit point une source d'amusemens & d'inutilités; qu'elle inspire la piété, & qu'elle ressente la modestie; & que si elle fait paroître aux hommes la bonté & la douceur de Jesus-Christ, ce ne soit que pour leur inspirer la fuite & l'aversion de l'esprit du monde, & pour les porter à mener une vie toute chrétienne. Il faut néanmoins observer que la régle de la civilité n'est pas si générale, qu'on ne puisse s'en dispenser dans certains cas: car il y a des gens dont on ne sauroit se défaire que par quelque espéce d'incivilité, & qui nous accableroient de visites & de billets, si on leur témoignoit de la complaisance. Il faut donc, par nécessité, faire paroître à ces personnes quelque froideur, de peur qu'elles ne nous ravissent ce que nous avons de plus précieux, qui est notre tems, & peut-être notre salut.



CHAPITRE XVI.

DE LA GRACE.

§. I. *De la Grace considérée en elle-même.*

LE peu de sentiment que l'on a de la Grace, vient de ce que l'on conçoit peu l'excellence des biens qu'elle nous procure, & que l'on a peu d'idée de la grandeur des maux dont elle nous délivre. Sans ce don de Dieu, rien ne mérite le nom de bien, & avec ce don il n'y a point de mal véritable. Qu'un homme soit comblé de tous les biens humains ; qu'il jouisse de la santé, de la force, de la beauté, de l'adresse, de l'esprit, des richesses, de la grandeur, de la réputation, du crédit, de l'amour de tous les hommes, si Dieu n'y ajoute son don excellent, qui est celui de son amour, tous ces biens humains, toutes les graces extérieures n'auront point d'autre effet que de le rendre plus malheureux, parce que, sans l'amour de Dieu, il abusera de tous ces biens, & ne s'en servira qu'à irriter Dieu & à s'amasser des trésors de colére pour le jour de la colére. Qu'un homme au-con-

traire soit accablé de toutes sortes de miséres & de maux, cet unique don en fera des biens crés réels & très effectifs, parce qu'il les rendra des sources de mérites & des semences de couronnes immortelles & incorruptibles dans le ciel. Avec ce don on est bien par-tout, parce qu'on trouve par-tout ce que l'on aime. On est par-tout en sureté, parce qu'on trouve par-tout la protection de la justice. Voilà l'idée que l'on doit avoir de la grace de Dieu.

Il y a diverses sortes de graces intérieures: des graces de l'entendement, qui éclairent l'esprit, & des graces de la volonté, qui touchent & remuent le cœur. Il y a des graces habituelles qui sanctifient, & des graces actuelles qui font agir; mais il est vrai que, quand on parle des graces proprement dites, par lesquelles Dieu agit sur la volonté, des graces médicinales, on ne doit en reconnoître que d'une espéce, qui font des mouvemens d'amour. Ainsi la grace n'est qu'un bon amour; c'est pourquoi saint Augustin la définit une inspiration de charité qui nous fait faire par un saint amour ce que nous connoîssons. Tout amour de Dieu ne justifie pas; il n'y a que l'amour parfait: il y a un amour commen-

cé, qui consiste dans les premiers mouvemens que Dieu excite dans le cœur, qui ne convertissent pas encore l'ame, parce qu'elle y résiste; mais ces graces la disposent peu à peu à travailler à sa conversion & à résister à la concupiscence.

On appéle grace prévenante, excitante, opérante, la grace qui n'est précédée d'aucune bonne volonté de l'homme & qui le réveille lorsqu'il est enseveli dans le péché. C'est cette grace par laquelle Dieu réveille, excite & prévient la volonté des méchans qu'il veut, ou toucher, ou convertir. C'est encore toute grace qui prévient le consentement de la volonté, en sorte que toutes les graces que recoivent les Chrétiens dans le cours de leur vie, ne laissent pas d'être excitantes & prévenantes, quand elles préviennent le consentement de la volonté. On appéle grace subséquente, aidante & coopérante, celle que Dieu donne aux ames après avoir opéré en eux la bonne volonté, en sorte qu'excepté la premiére bonne volonté, toutes les autres graces sont comprises sous ces termes. C'est encore celle qui opére dans la volonté le mouvement par lequel elle consent à celui que la premiére grace a excité, parce qu'il ne suffit pas que Dieu excite la volonté par un mouvement qu'il

produit en elle, sans elle, c'est-à-dire, sans son consentement libre ; mais il faut de plus qu'il aide la volonté à consentir, & qu'il coopére avec elle.

§. 2. *De la nécessité de la Grace.*

L'HOMME n'étant de lui-même que péché & mensonge, ne peut avoir de bonnes pensées, ni faire de bonnes actions, sans la grace. Elle est nécessaire pour les actions de piété & pour vaincre toutes sortes de tentations, aussi-bien les plus foibles que les plus violentes : car on ne sauroit faire aucune bonne action, ni surmonter aucune tentation, sans amour : or il n'y a point d'autre bon amour que la charité ; de sorte que la charité étant la grace, il s'ensuit qu'on ne sauroit faire aucune bonne action, sans la grace. C'est la doctrine des Conciles, aussi bien que de saint Augustin, que personne ne peut aimer Dieu comme il faut, croire en lui, ou faire quelque chose pour lui, s'il n'est prévenu par la grace & la miséricorde de Dieu.

La grace est nécessaire pour avoir la foi, & c'est elle qui fait le discernement de ceux qui croient & de ceux qui ne croient pas. On a besoin de la foi, non-seulément pour découvrir les biens invisibles

& spirituels, mais aussi pour nous apprendre de qui nous pouvons tirer le secours qui nous est nécessaire pour vaincre le monde. Or ce qu'elle nous apprend, c'est qu'on ne l'obtient que par Jesus-Christ. Nous aurions beau connoître Dieu en lui-même; si nous ne connoîssions avec cela le Libérateur, nous demeurerions toujours assujétis à l'amour du monde sans pouvoir nous délivrer de sa servitude. C'est Jesus-Christ qui, par sa grace, peut nous procurer cette délivrance; & pour avoir recours à lui comme auteur de la grace & libérateur des hommes, il faut le croire Fils de Dieu. Il n'y a que cette qualité qui lui donne le pouvoir de nous faire vaincre le monde par sa grace. Ainsi la grace est nécessaire pour avoir la foi, pour faire de bonnes œuvres, pour surmonter les tentations & pour vaincre le monde.

Il est de foi que nous ne pouvons rien faire de bon, sans la grace de Jesus-Christ: cette grace est nécessaire pour toute bonne œuvre; mais il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise d'avoir une fois reçu les graces de Dieu, & qu'on n'a pas besoin de nouvelles graces pour les conserver. C'est une grande erreur de s'attribuer la force de persévérer dans la vertu, sans un nouveau secours de Dieu: car, à quelque dé-

gré de vertu qu'on ſoit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On eſt toujours foible à ſon égard; on a toujours beſoin de ſon ſecours pour ſe ſoutenir, & on n'a jamais en ſoi la force néceſſaire pour réſiſter aux tentations, ſans avoir beſoin de lui demander de nouvelles graces. Toutes les graces de Dieu doivent nous être un avertiſſement, un motif & une obligation de prier, n'y ayant qu'une nouvelle grace qui puiſſe nous empêcher d'abuſer de celle que nous avons déja reçue. Mais les hommes ſont ſi corrompus, qu'ils ne demandent jamais, comme il faut, la continuation des graces de Dieu, qui renferme la perſévérance, à moins que Dieu ne leur donne la perſévérance dans la priére, qui eſt une grace ſpéciale, comme la perſévérance dans les autres vertus.

§. 3. *De la gratuité de la Grace.*

Une des choſes les plus importantes qu'il y ait pour obtenir les graces de Dieu, eſt de bien connoître qu'elles ne nous ſont pas dues, & que Dieu peut avec juſtice nous les refuſer, afin que nous mettions toute notre confiance, non en nous-mêmes, mais en la bonté de Dieu. Si Dieu

nous devoit sa grace, ce seroit parce que nous la méritons; mais comment la grace pouroit-elle être fondée sur notre mérite, puisque nous n'avons de mérites que par cette grace, & qu'elle ne trouve en nous que des démérites? C'est ce qui oblige les Chrétiens de reconnoître devant Dieu, que s'il les a plus favorisés que les autres, ce n'est point parce qu'il ait trouvé en eux ce qu'il n'a pas trouvé en ceux à qui il n'a pas fait les mêmes graces; mais c'est qu'il a voulu les gratifier par une bonté particuliére qu'il a eue pour eux. Sans cette bonté particuliére, ils auroient marché dans leurs voies, comme les autres hommes; ils auroient fait, comme eux, la volonté de leur chair & de leurs pensées; ils se seroient précipités dans la mort éternelle, & ç'auroit été le terme funeste de leur misérable vie. Sans cette reconnoissance sincére, ils ne sauroient éviter l'ingratitude, ni la présomtion, ni l'usurpation sacrilége de la gloire qui est due à Dieu.

Ce néant de mérites propres, qui subsiste dans l'homme régénéré, même avec l'abondance des graces, & des dons de Dieu, l'oblige de se regarder toujours comme pauvre & dépourvu de tout bien. Il est le vase des dons de Dieu, & il ne sait point certainement en quelle mesure

il les a reçus ; mais ce qu'il ſait avec certitude, c'eſt qu'aucun de ces dons ne lui appartient; qu'il n'y a aucun droit, & que s'il en a quelqu'un, il le tient de la pure miſéricorde de Dieu; & plus on eſt juſte & ſaint plus on eſt pénétré de cette pauvréte qui nous convient par nature, & l'on s'y réduit plus ſincérement par les ſentimens d'une humilité ſincére. La grace chrétienne eſt toujours accompagnée du ſentiment de ſon néant; & la privation de la grace eſt toujours remplie de la fauſſe idée qu'on eſt quelque choſe devant Dieu & devant les hommes. Mais cette reconnoiſſance ſincére de notre néant & de notre pauvreté ne conſiſte pas dans des ſpéculations de l'eſprit, mais dans un vif ſentiment de notre propre néant qui ſoit imprimé dans le fond du cœur.

Ce qui établit invinciblement la vérité de la gratuité de la grace, c'eſt qu'elle ne nous eſt donnée que par Jeſus Chriſt & en Jeſus-Chriſt. Jeſus-Chriſt eſt le ſeul diſtributeur des graces, & on ne les obtient que par ſes mérites. Toutes les graces ont été données à Jeſus-Chriſt comme à l'unique objet de la complaiſance de ſon Pére, & les hommes ne peuvent y avoir de part qu'autant qu'ils peuvent ſe trouver en Jeſus-Chriſt, & que Dieu a deſſein de

les placer dans son corps. Ceux mêmes qui reçoivent des graces hors du corps de Jesus-Christ, ne les reçoivent que pour y entrer. Ils ne les reçoivent que parce qu'ils sont de ce corps dans la prédestination de Dieu. Ils ne les reçoivent que parce que dieu fait la grace au corps vivant de Jesus-Christ de vivifier ces membres morts. Ainsi la source de la grace est toujours dans Jesus-Christ, & c'est de lui qu'elle se répand sur le corps qui lui est uni, & ensuite sur les membres qui en sont séparés, afin de les y réunir. Mais, comme il est toujours maître de ses dons, il s'ensuit que la grace est toujours gratuite.

Concluons de-là que l'on ne sauroit trop reconnoître les graces que Dieu nous accorde par une bonté toute gratuite. L'ingratitude dans laquelle tombent une infinité de Chrétiens, & même un grand nombre de ceux qui ménent une vie chrétienne, est la cause ordinaire des chûtes que l'on fait. Elle est l'ennemi de l'ame; elle la dépouille de tout mérite; elle dissipe les vertus; elle fait que Dieu regarde ses bienfaits comme perdus, & elle séche & tarit la source de la bonté de Dieu. Voilà à quoi on s'expose, en s'attribuant à soi-même & à son industrie ce que l'on a reçu de Dieu; à oublier les graces de Dieu,

lors même que l'on ne se les attribue pas; à n'être point touché des bienfaits de Dieu, & à n'avoir aucun soin de l'en remercier; à abuser des dons de Dieu contre la fin pour laquelle il nous les accorde. Ainsi la reconnoissance envers Dieu est un devoir & une disposition essencielle, dont il faut toujours s'aquiter: elle consiste principalement à se tenir dans son néant, à rendre à Dieu toutes ses graces, en ne les regardant que comme venant de lui & étant à lui; de ne se glorifier de rien, & de faire retourner à Dieu la gloire de tous ses dons.

§. 4. *De l'efficacité de la Grace.*

La Grace est efficace en ce qu'elle nous donne non seulement la possibilité de vouloir le bien & de le faire, mais qu'elle donne tout ensemble la possibilité avec l'effet; c'est-à dire, qu'elle ne fait pas seulement que nous pouvons vouloir & que nous pouvons agir, mais qu'elle fait que nous voulons & que nous agissons C'est ce qui se prouve par l'Apôtre, qui dit *Philip. 2. 13.* que c'est Dieu qui opére en nous le vouloir & le faire: & rien ne marque plus clairement que la grace donne tout ensemble le pouvoir, la volonté & l'effet, que ce

Jean, 6. 45. que dit Jésus-Christ : *tous ceux qui ont oui la voix du Pére, & ont appris de lui, viennent à moi.*

On appéle grace efficace celle qui a infailliblement son effet : mais la même grace peut avoir son rapport à deux effets, l'un prochain & l'autre éloigné ; d'où il peut arriver qu'elle est efficace selon l'un, & inefficace selon l'autre. Ceux qui veulent observer les commandemens de Dieu, & qui ne les observent pas, n'ont encore reçu qu'une bonne volonté foible & imparfaite. La grace que Dieu leur a donnée, a été efficace à l'égard de cette bonne volonté, qui a été son effet prochain ; mais elle a été inefficace à l'égard de l'observation effective des commandemens de Dieu qui avoit été son effet éloigné auquel la bonne volonté tendoit ; ce qui vient de ce qu'elle rencontre, dans le cœur de ceux à qui elle est donnée, un amour de la créature plus fort que n'est ce commencement d'amour de Dieu donnée par une grace foible. Il faut donc que Dieu diminue la concupiscence, & augmente l'amour. Dieu diminue ordinairement la concupiscence par une multitude de protections, de préservations & de bienfaits qu'on peut appeler des graces de providence. Il procure que nous ne soyons point frapés de certains

objets qui auroient fait des impreſſions dangereuſes ſur nous; il en fait agir d'autres ſur notre eſprit, qui répriment la concupiſcence, telles que les objets de terreur, & de diverſes autres paſſions humaines qui ſont contraires à celles qui agiſſent ſur nous. Il détourne certaines penſées mauvaiſes; il en fait naître d'autres qui y ſont contraires. Il nous applique à des objets qui nous détournent de ceux qui nous nuiroient; il nous propoſe certains engagemens qui en rompent d'autres qui nous auroient fait tomber. Enfin il agit d'une telle ſorte ſur la volonté, par l'amas des objets dont il frape l'eſprit, qu'il la porte où il veut, même dans les choſes où ſon amour n'a point de part. Ainſi toute grace de Jéſus-Chriſt a toujours l'effet pour lequel Dieu la donne par ſa volonté abſolue, quoiqu'il y ait des graces qui n'ont point tout l'effet auquel elles tendent par leur nature. Mais les graces abſolument néceſſaires, qui ſont les principales, & qui méritent plus le nom de graces, ſont celles qui convertiſſent les Pécheurs, & les font devenir Juſtes; qui font marcher les juſtes dans la voie des commandemens; qui font ſurmonter les tentations; qui font perſévérer les Elus, & qui font que tous leurs mérites ſont des dons de Dieu.

Tout grace de Jésus Christ étant efficace, & ayant toujours infailliblement son effet, au moins prochain, on ne comprend pas comment cela se peut accorder avec la liberté de l'homme. Mais outre que c'est un mystére qu'il faut adorer, il faut reconnoître avec la Tradition & saint Augustin le Docteur de la grace, que l'efficacité de la grace vient du pouvoir souverain que Dieu a sur les volontés des hommes aussi-bien que sur toutes les autres choses créées; que Dieu fait tout ce qu'il veut par les volontés des hommes mêmes, parce qu'on ne peut douter qu'il n'ait un pouvoir tout-puissant de remuer les cœurs des hommes; qu'il a plus en sa puissance les volontés des hommes, qu'eux mêmes n'ont leurs propres volontés en leur pouvoir; que par une puissance intérieure & secréte, admirable & ineffable, il produit dans les cœurs des hommes non-seulement les véritables lumiéres, mais mêmes les bonnes volontés; qu'il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il soit, qui rejéte cette grâce que Dieu, par sa pure liberalité, répand dans le cœur des hommes, parce que son premier effet, & pour lequel Dieu la donne, est d'ôter la dureté du cœur; & par conséquent quand nous aurions de la peine à accorder ce pouvoir de Dieu avec notre li-

berté, il ſuffit que nous ſoyons aſſurés d'un côté que, ſelon l'Ecriture, c'eſt Dieu qui opére en nous le vouloir & le faire ſelon ſon bon plaiſir, & que c'eſt lui qui, ſelon les Prophétes, devoit faire accomplir ſes commandemens par les enfans de la nouvelle alliance; & d'un autre côté qu'il fait vouloir les hommes d'une maniére conforme à leur nature, qui eſt de vouloir librement, ſans quoi il ne leur feroit pas accomplir ſes commandemens, ni opérer leur ſalut; ce qui ne ſe fait que par des volontés libres. D'où il faut conclure que la détermination de Dieu, quelque efficace qu'elle puiſſe être, ne détruit point notre liberté. Car Dieu agiſſant dans notre cœur, y agit conformément à notre cœur, en nous déterminant à vouloir ce que nous ne ſommes point déterminés à vouloir par une néceſſité naturelle, parce que l'objet auquel il fait que nous nous portons, ne nous eſt pas propoſé en cette maniére : & par conſéquent Dieu qui fait agit notre ame, n'empêche point qu'elle n'agiſſe en même tems comme maîtreſſe de ſon action, & qu'elle ne veuille, parce qu'elle veut, en conſéquence de la volonté qu'elle a d'être heureuſe, par laquelle elle ſe détermine à vouloir autre choſe; ce qui lui ſuffit pour agir librement, & pour conſerver, pendant

que Dieu la détermine à vouloir, la puissance de ne point vouloir. Il est vrai de dire que, quoique la grace opére invinciblement & insurmontablement, la volonté de l'homme ne laisse pas d'avoir toujours le pouvoir d'y résister; car quoique ce soit librement & non nécessairement que l'homme y consente, il peut n'y pas consentir, s'il le veut; mais c'est cette même grace qui fait qu'il ne veut pas n'y point consentir.

Pour faire un bon usage des vérités de la grace, il faut sur-tout s'en servir pour la réformation de son cœur & de ses mœurs, & ne point les regarder comme des idées simplement spéculatives; il faut être bien aise de les savoir, & faire paroitre même du zêle pour les défendre; ce qui doit être réglé par la prudence : mais il faut surtout entrer dans des sentimens d'une frayeur salutaire, qui engage à recourir à Dieu, à lui rendre graces, & à vivre devant lui dans un profond abaissement & dans une dépendance continuelle.

§ 5. *De la Prédestination.*

La Prédestination des Saints est la prescience ou la préparation des bienfaits de Dieu, par lesquels tous ceux qui sont déli-

livrés, ſont certainement délivrés. La prédeſtination eſt un myſtére où la raiſon ne peut atteindre : c'eſt de ce myſtére qu'il s'agit, lorſque ſaint Paul s'écrie : *O profondeur des tréſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu! Que ſes jugemens ſont impénétrables & ſes voies incompréhenſibles!* C'eſt donc de l'Ecriture & des Péres qu'on doit tirer ce qu'on doit croire de ce dogme. *Rom. 11 33.*

Le dogme de la prédeſtination conſiſte à croire que Dieu de toute éternité a choiſi entre les hommes corrompus par le péché, & qu'il pouvoit damner juſtement, un certain nombre d'hommes auxquels, par une pure miſéricorde, il a réſolu de donner le Royaume du Ciel, & de les en rendre dignes, par des graces qui les délivrent infailliblement de leurs péchés, & les conduiſent à la gloire qui leur eſt promiſe & préparée. Il y a peu de vérités catholiques qui ſoient appuyées ſur un plus grand nombre de preuves; car toute l'Ecriture eſt pleine de marques de cette préférence gratuite des Elus aux Réprouvés. Dieu nous a élus, dit ſaint Paul, avant la création du monde, afin que par la charité nous fuſſions ſaints & ſans tache devant lui. D'où ſaint Auguſtin conclut avec raiſon, que Dieu ne nous a pas élus, parce qu'il avoit prévu que nous ſerions ſaints, mais qu'il *Eph. ſ. 1. 4.*

Rom.9. 11. nous a élus afin que nous le fussions. Le même saint Paul parlant de Jacob & d'Esaü dit, qu'avant qu'ils fussent nés, & qu'ils eussent fait aucun bien, ni aucun mal, afin que la résolution que Dieu avoit prise par son élection, demeurât ferme, il lui fut dit, non dans la vue des œuvres, mais de la vocation de Dieu : l'aîné sera assujéti au plus jeune ; ainsi qu'il est écrit : j'ai aimé Jacob, & j'ai haï Esaü. D'où saint Augustin conclut, que les hommes ne doivent pas être si téméraires, que de juger pourquoi dans la même famille la miséricorde s'exerce sur l'un des fréres, & la colére demeure sur l'autre ; que Dieu n'aimoit rien dans Jacob avant qu'il eût fait aucun bien, que sa miséricorde ; & qu'il ne haïssoit rien dans Esaü avant qu'il eût fait aucun mal, que le péché originel. Toute l'Ecriture conspire à l'établissement de cette doctrine. Jésus-Christ même déclare que c'est l'effet de la volonté de son Pére, & non du choix des hommes, de ce qu'aucun des Elus ne
Jean.6. 39. périt : *la volonté de mon Pére, dit-il, qui m'a envoyé, est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés. Mes brebis ne périront jamais, & personne ne les ravira de ma main :*
Jean. 10. 28. *personne ne peut ravir ce qui est entre les mains de mon Pére.* Rien de plus fort & de plus concluant pour le dogme de la prédestination gratuite des Elus.

Une preuve déciſive de la certitude de la prédeſtination gratuite, c'eſt la nature des moyens dont Dieu ſe ſert pour exécuter le décret de ſa prédeſtination éternelle. Car ſi ces moyens ſont efficaces, comme on l'a prouvé, s'ils produiſent infailliblement leur effet, c'eſt une marque certaine que Dieu veut abſolument le ſalut de ceux à qui il les donne, & qu'il n'a pas la même volonté à l'égard de ceux à qui il ne les donne pas. Or le ſecours que les Elus reçoivent de Dieu ne leur donne pas ſeulement le pouvoir de perſévérer, pourvu qu'ils le veulent, mais il leur donne la perſévérance même; en ſorte que non-ſeulement c'eſt un ſecours ſans lequel on ne peut perſévérer, mais qui eſt tel que ceux qui l'ont, ne manquent jamais de perſévérer.

Si ces vérités ſont terribles d'une part, elles ſont conſolantes d'une autre, & il n'y en a point de plus capables de préſerver les ames du trouble & de l'abattement: car qui n'auroit ſujet de ſe déſeſpérer, ſi la grace ne lui donnoit que le pouvoir de ſe ſauver & de perſévérer, ſans donner la perſévérance même? Qui pouroit légitimement eſpérer de ne point ſuccomber à tant de difficultés, & d'éviter tant de piéges? Mais quand on conſidére que, malgré toutes nos foibleſſes, nous avons ſujet

d'espérer que Dieu qui est plus fort que le monde & que les démons, nous fera vaincre & le monde, & les démons, qu'il nous tiendra la main, & qu'il nous délivrera des embûches de nos ennemis, n'a-t-on pas lieu d'attendre qu'il nous sauvera?

Quiconque éprouve en soi les mouvemens de la charité, peut avoir aussi une confiance très-légitime, que Dieu qui a commencé l'œuvre de sa sanctification, ne la laissera pas imparfaite, & cette confiance doit augmenter à proportion du tems qu'il y a qu'il marche dans cette voie de justice, & de la fidélité qu'il a eue à avancer toujours & s'enraciner dans la charité à proportion qu'il se sent détaché du monde, & du desir qu'il a des choses du ciel. Si cette confiance ne bannit pas entiérement toute crainte, elle exclut au moins le trouble & l'inquiétude. Elle suffit néanmoins pour une juste reconnoîssance qui est proportionnée aux fondemens que nous avons de l'avoir. Or tous les Chrétiens en ont de fort grands, & d'autant plus grands, que cette reconnoîssance sera plus vive. Plus ils se sentiront touchés de ce bienfait ineffable, & plus ils auront sujet de croire de l'avoir reçu. La crainte même ne doit point leur ôter cette confiance, ni par conséquent cette gratitude, parce que cette

crainte, en les humiliant, eſt un des moyens par lesquels Dieu accomplit leur prédeſtination. Enfin les péchés paſſés ne doivent point la détruire; parce que la volonté qu'ils ont de ne plus les commettre eſt un gage que Dieu les leur a pardonnés. Il n'y a proprement que la volonté de pécher qui nous la doive ôter. Mais il n'eſt pas étrange que ceux-là ne puiſſent avoir une juſte confiance d'être un jour heureux, qui ſont dans la volonté actuelle d'être malheureux, qui eſt inſéparable de tout péché.

§. 6. *De l'incertitude du Salut.*

IL eſt étonnant que les vérités de la grace & de la prédeſtination faſſent ſi peu d'impreſſion ſur la plupart des Chrétiens, & qu'ils vivent comme s'il n'y avoit rien à eſpérer, ni à craindre. Il y dans les hommes une inclination naturelle à tirer avantage des marques extérieures de la Religion, & à ſe promettre les récompenſes qu'elle propoſe, pourvu qu'ils en conſervent l'extérieur. On voit quantité de gens qui violent viſiblement les préceptes de Dieu, & ne laiſſent pas avec cela d'avoir du zéle pour la Religion, & de travailler juſqu'à un certain point à leur converſion

mais qui se trompent grossiérement, parce qu'ils mettent le capital de la vie chrétienne & l'espérance de leur salut dans la profession extérieure de la Religion. Il y a de plus une illusion dont on a peine à se défaire : on ne sauroit s'imaginer que Dieu veuille faire périr tant de monde. Les péchés qui nous causeroient de la terreur, s'ils nous étoient particuliers, cessent de nous effrayer, quand ils sont communs. On dort en repos, quand on se regarde entouré d'une multitude, comme si Dieu étoit obligé de l'épargner. Mais l'exemple des Juifs qui sont tous péris dans le désert, à l'exception de deux, par un effet de la justice de Dieu, devroit bien déraciner cette erreur de l'esprit des Chrétiens. Ainsi on peut craindre avec raison que de toute cette foule de Chrétiens qui s'assemblent dans les Eglises, & de ces villes nombreuses où il n'y a personne qui ne fasse profession de la vraie Religion, il n'y ait quelquefois aucun adulte de sauvé.

Il est étonnant que les menaces de l'enfer ne fassent point sur nous l'impression qu'elles y devroient faire; & il y a sur ce point quelque chose d'incompréhensible dans l'insensibilité des hommes. Car si on leur disoit que de tous les hommes il y en aura seulement un seul de damné, il n'y en

a aucun qui ne dût avoir beaucoup de crainte que ce malheur ne tombât ſur lui; & le peu d'apparence de ce malheur ne les en devroit pas exemter. Qui peut donc comprendre la ſtupidité des hommes, puiſqu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y aura une homme éternellement damné, qu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y en aura pluſieurs, mais que c'eſt beaucoup, ſi, d'un grand nombre de Chrétiens, il y en a quelques-uns de ſauvés?

Encore ſi on leur donnoit des marques bien claires par leſquelles ils puſſent connoître & s'aſſurer qu'ils ne ſont point de ce nombre malheureux de réprouvés. Mais, hélas, ces marques ſont fort obſcures; & pour le connoître, il n'y a qu'à diviſer les Chrétiens en deux claſſes: l'une, de ceux qui ont fait certains crimes qui les ont privés du droit au Royaume de Dieu, & leur ont fait mériter l'enfer; l'autre, de ceux qui n'ont point commis de ces ſortes de crimes, & qui ne s'en ſentent point coupables. A l'égard de ceux qui ſe ſont rendus certainement criminels, l'incertitude eſt très-grande: car ils n'ont pu ſortir de cet état que par une vraie pénitence; mais cette pénitence eſt toujours fort incertaine, principalement dans la maniére dont on la fait aujourd'hui. Elle ne ſau-

roit être véritable, ſi elle ne renferme un amour ſincére de Dieu qui nous le faſſe préférer à toutes choſes. Or il eſt difficile de diſcerner en nous le régne de cet amour. On peut s'abſtenir des actions criminelles par divers motifs. La coutum, la crainte, le deſir d'un repos humaine peuvent faire cet effet : car il y a quelque choſe d'incommode, même pour cette vie, dans la penſée qu'on eſt dans une état certainement criminel, & l'on peut fort bien en vouloir ſortir par le ſeul motif d'éviter cette inquiétude: il n'y a rien en tout cela de divin. Une infinité d'hérétiques s'acquittent fort exactemnnt des devoirs de leur Religion, par des motifs qui ne ſauroient être qu'humains, puiſqu'on ne tranſporte point la charité hors de l'Egliſe Catholique, & il ne faut point douter qu'il n'y en ait pluſieurs parmi les Catholiques qui ne ſont que de ce genre, & qui, après être morts par le péché, ſe convertiſſent d'une maniére qui n'a rien que de naturel, & ne s'acquittent des actions de Religion que d'une maniére humaine.

Il ne ſe rencontre guére moins d'incertitude dans ceux que l'on appéle innocens, parce qu'il y a quantité de crimes dont on ne peut dire, avec une entiére certitude, qu'on eſt exemt. On peut perdre la vie

de l'ame par une pensée criminelle. On peut la perdre par l'ingratitude, par l'orgueil, par l'envie, par le manque de charité envers le Prochain, par la recherche continuelle des soi-même, & enfin par la privation de l'amour de Dieu. Qui peut s'assurer qu'il n'est point engagé dans aucun de ces péchés spirituels, puisque c'est le propre de tous ceux qui y sont de ne pas le savoir? Le diable répand toujours des ténébres sur les ames qu'il y fait tomber; ainsi nous n'avons point de certitude, que le jugement favorable que nous portons de notre état, ne soit point un effet de ces ténebres. Je ne prétends point pousser les ames jusqu'à une entiére défiance. Qui ne voit point en soi de crimes visibles, doit espérer qu'il est du nombre de ceux qui possédent le Saint-Esprit, & à qui le Royaume de Dieu appartient: mais cette sorte de confiance n'étant point jointe à une charité extraordinaire, ne doit nullement exclure la crainte qui doit nous porter à nous en assurer de plus en plus; & c'est pourquoi on ne sauroit trop s'y exciter, parce qu'une des plus mauvaises marques que nous puissions avoir, est le peu de crainte que nous ressentons.

On appréhende d'ordinaire qu'en excitant en soi des sentimens de crainte, on ne diminue sa confiance & sa charité; mais on se trompe en cela. La charité & la confiance s'affoîblissent beaucoup plus par les distractions d'une vie relâchée, que par la crainte. Nos priéres ne sauroient être accompagnées d'une grande confiance, lorsque notre cœur nous reproche une vie de paresse & de négligence. La crainte corrigeant donc la paresse & la négligence, nous conduit directement à la confiance. Les graces de Dieu s'obtiennent dans un certain ordre, & en pratiquant une certaine suite de moyens. Or la voie de la charité c'est la crainte, selon qu'il est dit; que la crainte est le commencement de la sagesse; & cela ne doit pas seulement s'entendre des commencemns de la charité, mais de son accroîssement même & de sa perfection: car on n'y arrive que par une vie exacte & en s'éloignant de tout péché. Or il est rare que l'ame se soutienne dans cette vie exacte & appliquées à tous ses devoirs, si elle n'est vivement pénétrée de la crainte de Dieu. Les Chrétiens, par leur profession même, sont destinés, ou à être excessivement malheureux, ou à être souverainement heureux. Il n'y a point de milieu pour eux, leur punition se-

ra meſuré ſur la grandeur des bienfaits de Dieu, dont ils auront abuſé. Ainſi il y aura un terrible renverſement dans le monde futur. Les Chrétiens paroîſſent en cette vie les plus favoriſés de tous les hommes, & il paroît une effroyable inégalité entr'eux & ces nations que Dieu a laiſſées dans l'ignorance de la vraie religion. Cependant il ſe trouvera à la fin du monde que preſque tous les Chrétiens ſeront les plus miſérables de tous les hommes; & que les Païens mêmes, quelque miſérables qu'ils y ſoient, & quoiqu'engagés dans la damnation éternelle, ſeront l'objet de leur jalouſie, parce qu'ils ſeront infiniment moins malheureux que les Chrétiens.

Voilà le danger que nous courons tous, & il eſt étrange qu'il faſſe ſi peu d'impreſſion ſur notre eſprit. Delà il s'enſuit que nous devons être devant Dieu dans un tremblement continuel, de peur qu'il ne nous abandonne à nous-mêmes, & qu'il ne ceſſe de nous donner ce ſecours ſpécial, ſans lequel on n'agit jamais comme il faut. Nous devons reconnoître humblement que la grace de la perſévérance ne nous eſt point due; que nous n'en ſerons jamais aſſurés en cette vie; que les moindres péchés peuvent donner un juſte ſujet à Dieu de nous adandonner, & qu'ainſi nous n'avons ja-

mais sujet d'être en cette vie dans une pleine assurance.

§. 7. *Du petit nombre des Elus.*

Il n'y a point de vérités plus étonnantes dans la Religion Chrétienne, que celle qui nous marque le petit nombre des Elus; & il n'y en a point néanmoins que le Saint-Esprit ait eu plus de soin d'exprimer en termes clairs. Jésus-Christ l'enseigne formellement dans l'Evangile, non-seulement en disant: Qu'il y a beaucoup d'appélés & peu d'Elus; mais aussi en s'écriant avec admiration: que le chemin qui méne à la vie est étroit, & qu'il y a peu qui le trouvent. Saint Paul le fait aussi par des comparaisons étonanntes, qui donnent lieu de concevoir le nombre de ceux qui seront sauvés comme étrangement petit, & par conséquent le nombre des réprouvés comme étant extrêment grand. Il compare les Chrétiens qui tendent au salut, par la profession de la Religion chrétienne, à des gens qui courent dans une lice, parmi lesquels il n'y en a qu'un qui obtienne le prix; & il se sert encore d'une comparaison plus forte, qui est celle des Israélites qui sortirent de la captivité d'Egypte, parmi lesquels il n'y en eut que

Mat. 20. 16.

Mat. 7. 14.

1. Cor. 9. 24.

Hébr. 3. 16.

deux qui arriverent à la terre qui leur avoit été promiſe. Mais ſi ces vérités ſont terribles en elles mêmes, il eſt encore plus terrible que la plupart des Chrétiens en ſoient ſi peu effrayés; ils les liſent ou les entendent dire avec indifférence : il ſemble preſque qu'elles ne les regardent point, & qu'il ſoient tous aſſurés d'être celui qui obtient le prix dans la lice, ou l'un des deux qui arriverent à la terre promiſe. Tous ceux qui courent ont la même eſpérance d'obtenir le prix, & néanmoins il n'y en a qu'un qui l'obtienne. Qui nous aſſurera donc que nous ſommes plutôt du nombre de ceux qui courent avec ſuccès, que de ceux qui courent inutilement?

Il y dans l'homme une inclination a s'aſſurer ſans raiſon, ou à ſe faire des raiſons de certaines choſes extérieures qui ne ſauroient lui donner aucune aſſurance ſolide. Combien y a-t-il de Chrétiens qui s'aſſurent inſenſiblement ſur la profeſſion extérieure du Chriſtianiſme; ſur ce qu'ils ſont dans le corps de la véritable Egliſe; & ils s'imaginent qu'en ſuivant avec cela toutes leurs paſſions, ils ne laiſſeront pas d'être ſauvés? Peu de perſonnes, à la vérité, ont propoſé cette erreur en forme de dogme; mais cependant il y en a peu qui ne la ſuivent en effet dans la pratique, puiſ-

X 7

qu'il y en a peu en qui on ne voie cette même ſécurité, quoiqu'il n'y ait guére de différence entre la vie des Chrétiens & la vie de ceux qui ne le ſont point. Si nous écoutons avec la foi & le reſpect que nous devons cette étonannte vérité, le moins que nous pouvons faire, eſt de nous informer avec tout le ſoin qui nous ſera poſſible, pourquoi de tant de perſonnes qui courent, il y en a ſi peu qui obtiennent le prix, & de tâcher enſuite de nous diſtinguer de ceux qui ne l'obtiennent pas? Il faut atteindre le but, & il eſt inutile de courir ſi on ne l'atteint. Le ſouverain malheur eſt de vouloir trouver Dieu, & de ne trouver que ſoi-même; de tendre au ſalut, & d'arriver à ſe perte; de s'imaginer de marcher dans le chemin du Ciel, & ne marcher en effet que dans celui de l'enfer. Il eſt donc d'un devoir indiſpenſable de s'informer pourquoi de tant de Chrétiens il y en aura ſi peu de ſauvés, & quel droit nous avons de prétendre être plutôt du nombre de ceux qui le feront, que de ceux qui ne le feront pas. L'indifférence qui fait qu'on ne s'en met pas en peine, eſt une des plus grandes marques de la ſtupidité des hommes, & l'une des plus mauvaiſes diſpoſitions pour être du nombre

de ceux qui ſeront ſauvés. Ce qui fait que les Chrétiens n'arrivent point au ſalut, c'eſt qu' ils ne font point pour l' obtenir ce que l' on fait pour obtenir les récompenſes du monde, c'eſt-à dire, que le deſir qu'on a de ſe ſauver n'a point la même activité & la même force, que celui qu'on a dans le monde pour l'objet de ſes paſſions. Ainſi ce deſir étant foible & languiſſant, il n'eſt pas étrange qu'il ſoit facilement ſurmonté par d'autres paſſions plus actives qui viennent à la traverſe. Cela veut dire, en un mot, que la foibleſſe de notre amour eſt la cauſe ordinaire de l'inutilité de notre courſe, & par conſéquent de notre perte. Et comme c'eſt ce qu'on apperçoit dans une infinité de Chrétiens, il n'eſt pas étonnant qu'il s'en trouve ſi peu qui ſe ſauvent.

Quoiqu'il ſoit très-certain que le nombre des réprouvés eſt prodigieux & le nombre des Elus petit, il n'en eſt pas moins certain que le Ciel aura beaucoup d'habitans & que le nombre des Elus ſera fort grand. Car quand même preſqu'aucun des adultes ne ſeroit ſauvé, ce qui eſt faux, puiſqu'il y en aura un grand nombre qui le feront, le Ciel ſera toujours rempli des enfans des Catholiques & des Hérétiques qui font un nombre prodigieux; car on peut dire que

ces enfans baptisés sont plus des trois quarts du nombre des Elus ; ce qui nous fait connoître d'une maniére admirable, les richesses de la grace & l'étendue infinie des mérites de Jésus-Christ. Avec tout cela il n'en est pas moins vrai que le nombre des réprouvés est infiniment plus grand : & c'est ce qu'on ne peut se persuader, parce qu'on se confie à cette pensée frivole, que Dieu ne voudroit pas perdre tant de Chrétiens. Il laisse périr tous les Idolâtres, tous les Mahométans, tous les Hérétiques, sans préjudice de sa miséricorde : il peut donc bien, sans cesser d'être plein de miséricorde & de bonté, en faire de même à l'égard de tous les Catholiques, qui n'auront pas eu soin de garder exactement ses loix, ou de réparer leurs péchés par une sérieuse pénitence. Il est important de faire de sérieuses réflexions sur ces grandes vérités, & demander à Dieu avec instance qu'il nous fasse entrer dans la voie qui conduit au salut le plus surement & le plus directement.



CHA-

CHAPITRE XVII.

DES SACREMENS.

§. I. *Des Sacremens en général.*

DIEU a inſtitué les Sacremens de la nouvelle Loi, pour communiquer ſa grace aux hommes. Quoique la Religion Chrétienne ne conſiſte qu'à adorer Dieu en Eſprit & en Vérité, & que les graces dont nous avons beſoin ſoient ſpirituelles, & ne puiſſent avoir d'autre ſource que le Saint-Eſprit, Dieu a voulu établir des Sacremens extérieurs pour nous communiquer ſes graces. Le deſſein de Dieu a été qu'en même tems que les Chrétiens lui ſeroient unis par un culte ſpirituel, ils fuſſent auſſi unis enſemble en un corps viſible de religion: il étoit donc néceſſaire pour cela qu'il y eût de la dépendance entre eux, & qu'ils ſe communiquaſſent les uns aux autres par des ſignes extérieurs, non-ſeulement les vérités de la foi, mais même la rémiſſion des péchés & les graces néceſſaires à la vie chrétienne. De plus les hommes ne peuvent être en cette vie entiérement détachés des ſens, & c'eſt

pour cela que Dieu a voulu leur communiquer ses graces par le moyen des signes sensibles, qui servissent d'un côté de soutien à leur esprit pour s'élever à Dieu, & de l'autre leur donnassent plus de confiance d'avoir reçu les graces signifiées, que s'il les leur avoit accordées sans cette entremise.

On entend par Sacrement, un signe visible institué par Jesus Christ, pour signifier la grace invisible qui est communiquée à ceux qui le reçoivent. Il n'y a point de doute que les Chrétiens ne soient obligés de recevoir les Sacremens, pour se procurer les graces dont ils ont besoin pour s'unir à Dieu, & pour marcher dans la voie du salut & pour s'y avancer. Puis donc que les Sacremens sont de leur institution, des moyens nécessaires pour les acquérir, ils sont obligés de les recevoir, ou pour obtenir la justice, s'ils ne l'ont pas encore reçue, ou pour la recouvrer, s'ils l'ont perdue, ou pour obtenir les graces nécessaires pour bien vivre dans toutes sortes d'états. Ils y sont obligés par le commandement d'aimer Dieu; car l'amour qu'ils doivent avoir pour Dieu, comme leur derniére fin & leur souverain bien, les oblige de prendre les moyens nécessai-

res pour y arriver. Si donc les Sacremens ſont des moyens néceſſaires pour parvenir à la poſſeſſion de Dieu, ils ne peuvent ſe diſpenſer d'y avoir recours. L'amour qu'ils doivent avoir pour Dieu, comme juſtice ſouveraine, les oblige d'y ſatisfaire en la maniére qu'ils peuvent, & de ſe rendre conformes à cette juſtice, en détruiſant en eux le régne du péché qui y eſt contraire; puis donc que Dieu leur a ouvert un moyen de lui ſatisfaire, par l'application du ſang de Jeſus-Chriſt, qui ſe fait à ceux qui reçoivent les Sacremens, & de réformer leur volonté par la grace qui y eſt communiquée, ils ſont obligés de l'embraſſer. C'eſt cependant un péché fort commun que la négligence à ſe préparer à recevoir les Sacremens; & on peut dire qu'il eſt ſi commun, que les Chrétiens ne tombent & ne périſſent, quand ils ſont tombés, que par ce péché; car on ne tomberoit pas, ſi l'on ſe préparoit comme il faut à la réception de l'Euchariſtie, & on ſe reléveroit après être tombé, ſi on avoit ſoin, comme on y eſt obligé, de recourir au Sacrement de Pénitence. Comme cela vient ordinairement de ce qu'on n'eſt pas aſſez inſtruit touchant les Sacremens, il eſt donc d'une obligation

indispensable à tout Chrétien, de s'instruire de tout ce qui sert à édifier dans ce qu'on enseigne des Sacremens, principalement de ce qu'on doit en savoir touchant la nature, l'unité, la nécessité & la préparation qu'il faut y apporter.

L'Eglise a toujours reconnu sept Sacremens, qui sont; le Batême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême Onction, l'Ordre, & le Mariage. C'est Jesus-Christ qui a institué les Sacremens, puisqu'il n'y a que lui qui ait droit d'attacher la grace à des signes sensibles. Il est certain que Jesus-Christ a institué la matiére & la forme du Batême & de l'Eucharistie; mais il est probable qu'à l'égard de quelques Sacremens, il a bien prescrit qu'on les administrât avec quelques cérémonies; mais il a remis au pouvoir de l'Eglise, la détermination de ces cérémonies; & c'est par cette raison, qu'on ne trouve pas que l'Eglise les ait conférés de la même maniére dans tous les tems; mais ce seroit une erreur, de prétendre que Jesus-Christ eût donné à l'Eglise le pouvoir d'instituer des Sacremens.

On distingue trois sortes d'effets des Sacremens: le premier, est la grace justifiante que quelques-uns des Sacremens

donnent à ceux qui ne l'ont pas, & dont les autres augmentent la ferveur; le ſecond, eſt une grace ſacramentelle, c'eſt-à-dire, propre à chaque Sacrement, qui conſiſte en certains mouvemens actuels que Dieu donne à ceux qui les reçoivent dans les diſpoſitions requiſes; le troiſiéme, eſt particulier aux Sacremens qu'on ne réitére point, tels que le Batême, la Confirmation & l'Ordre: c'eſt l'impreſſion du caractére ſpirituel, par lequel on diſtinguera toujours ceux qui ont reçu ces Sacremens, de ceux qui ne les ont pas reçus. A l'égard des cérémonies que l'Egliſe emploie dans l'adminiſtration des Sacremens, elles ſont une eſpéce de langage que l'Egliſe propoſe aux fidéles, pour les édifier; ainſi il eſt important qu'ils en ſoient inſtruits, puiſque ſans cette intelligence, ils n'en ſauroient tirer tous les avantages que l'Egliſe prétend par là leur procurer.

§. 2. Du Bapteme.

Le Baptême eſt un Sacrement inſtitué par Jeſus-Chriſt, dans lequel, par l'ablution du corps faite avec de l'eau, & en y joignant les paroles que Jeſus-Chriſt a preſcrites, la perſonne à qui il

est donné, est intérieurement purifiée du péché originel & de tous ceux qu'elle peut avoir commis, & reçoit une renaissance spirituelle & la grace sanctifiante, qui l'unit comme membre vivant, au corps de l'Eglise de Jesus Christ, qui en est le chef.

Comme on reçoit ordinairement ce Sacrement dans un âge incapable de connoissance, il est d'une obligation indispensable, de s'en instruire d'une maniére particuliére. Il faut donc savoir que par le Baptême, on a été délivré de la tyrannie du démon; qu'on a reçu des graces ineffables; qu'on a été élevé à une dignité éminente, & qu'on a contracté de grands engagemens. Jesus-Christ ayant détruit par sa mort l'empire du démon, en affranchit ceux qui reçoivent le Batême, en les fesant passer à la liberté des enfans de Dieu. Un baptisé devient membre de Jesus-Christ, enfant de Dieu, temple du Saint-Esprit, héritier du Paradis. C'est ce qu'il faut faire sentir, en s'étendant un peu sur ces importantes vérités.

Pour avoir quelque idée de cette éminente qualité d'Enfans de Dieu, qui convient aux Chrétiens, & de ce qu'elle nous donne lieu d'espérer, il est bon de

considérer que par elle nous appartenons à Dieu d'une maniére beaucoup plus réelle & effective, que les enfans des hommes n'appartiennent à leurs péres & à leurs méres, selon la chair. Les péres sont péres, parce qu'ils communiquent à leurs enfans une vie semblable à la leur, c'est-à-dire, une vie humaine & misérable. Dieu est notre pére, en nous rendant participans de sa vie divine: il est lumiére, il est amour. Il nous vivifie, en nous éclairant & en nous communiquant son amour; & c'est en cela même qu'il est bien différent des péres, selon la chair. Car les péres de la terre ayant donné la vie une fois à leurs enfans, ne contribuent plus en rien à la conservation de cette vie, & ne sont, pour le dire ainsi, péres que pour un moment; mains Dieu est notre pére, par une action continuelle, & parce qu'il nous éclaire toujours, & qu'il conserve dans notre cœur l'amour qu'il y a créé. Il est notre pére & le devient de plus en plus, à mesure qu'il nous communique cette vie de connoîssance & d'amour plus abondamment. C'est pourquoi, encore que nous soyons enfans de Dieu dès cette vie même, nous le serons néanmoins dans l'autre d'une maniére bien

plus parfaite, parce que Dieu nous y comblera de ses biens, & nous enivrera de l'abondance de sa maison & du torrent de ses délices. Nous attendons encore notre adoption parfaite dans l'autre vie, parce que nous n'en avons que de petits commencemens en celle ci, où quoique nous soyons enfans de Dieu, nous tenons encore beaucoup de notre premiére naissance, c'est-à-dire, de l'ignorance & de la bassesse dans laquelle nous sommes nés.

On n'a part à cette glorieuse qualité d'enfans de Dieu, que parce qu'on est revêtu de Jesus-Christ dans le Batême. C'est par le canal de Jesus-Christ que nous devenons de nouvelles créatures: non-seulement sa mort est la source des graces que nous recevons par le Batême, mais nous y sommes, en quelque maniére, lavés dans son sang, puisque c'est la vertu de ce sang qui nous purifie de nos péchés; & ainsi les eaux du Batême qui touchent & nettoient notre corps, sont la figure du sang de Jesus-Christ, qui nettoie notre ame de ses souillures. L'action du Batême & cette sainte cérémonie, par laquelle nous sommes plongés dans l'eau, ou au moins couverts, représente la mort de Jesus-Christ qui se termi-

termina par fon enfeveliffement, comme le modéle de notre mort fpirituelle. Il fe doit donc paffer dans le Batême, une mort préfente, qui eft la mort au régne du péché : car comme ce régne du péché confifte dans la préférence de la créature au Créateur, & dans l'amour de foi-même plus que de Dieu, nous le détruifons en rentrant fous l'obéiffance de Dieu & en renonçant à tous les crimes, par lefquels nous nous y fommes fouftraits. Nos péchés y périffent par la rémiffion que nous en recevons, comme les Egyptiens, qui en étoient la figure, périrent dans la mer rouge, qui repréfentoit notre Batême. Mais cette mort qui s'opére dans le Batême, n'eft que le commencement d'une autre mort, à laquelle nous promettons de travailler & de tendre le refte de notre vie : car nous y fefons profeffion, par cette même cérémonie extérieure, d'une vie de mort, c'eft-à-dire, de mourir continuellement à l'amour des créatures, & de mortifier fans ceffe l'inclination que nous avons à en jouir, qui eft ce qu'on appéle le vieil homme.

Si la préférence des créatures à Dieu eft la mort de l'ame, l'amour des créatures pour elles-mêmes, quoique fans cet-

te préférence, eſt la voie de la mort: car, en aimant les créatures pour elles-mêmes, on ſe diſpoſe à les préférer à Dieu. Non-ſeulement c'eſt une diſpoſition & un acheminement à la mort, mais c'eſt une mort commencée: car l'amour des créatures, diminuant toujours celui de Dieu, nous prive d'une partie de notre vraie vie, qui conſiſte toute dans l'amour de Dieu. L'ame qui s'arrête aux créatures, retarde le cours du voyage, par lequel elle tend à Dieu; & en voulant jouir d'elles, elle ſe prive à proportion de la jouiſſance de Dieu. Nous nous engageons donc dans notre Batême, à travailler toute notre vie à mourir à cet amour, & à mortifier les mauvaiſes inclinations qui nous y portent. Nous le promettons à Dieu par cette ſainte cérémonie; & la renonciation au démon, à ſes œuvres & à ſes pompes, n'eſt que l'explication de la promeſſe qui y eſt renfermée: car le démon ne régne ſur nous que par l'amour des créatures; ainſi on ne renonce au démon qu'en renonçant à cet amour.

Le renoncement à l'amour des créatures étant un des engagemens de notre Batême, il s'enſuit que nous nous y obligeons à n'uſer d'aucune créature que

par néceſſité, & que nous y promettons d'obſerver cette régle de la tempérance chrétienne, de n'en deſirer aucune pour elle-même, & de garder dans l'uſage que nous en ferons, une telle modération, qu'il ne s'y mêle rien de la paſſion qui porte à en jouir. Et delà on doit conclure, que quoique toutes les recherches des plaiſirs non néceſſaires, ne ſoient pas des péchés mortels, elles ſont néanmoins contraires aux engagemens de notre Batême; parce que la jouiſſance de ces plaiſirs eſt cette vie d'Adam à laquelle nous avons fait profeſſion de mourir. C'eſt cette vie d'Adam à laquelle Jeſus-Chriſt nous a obligé de mourir, en mourant ſur la croix & en ſe dépouillant de la vie mortelle qu'il tenoit d'Adam, ce qui figuroit le vieil homme. Ainſi ceux qui paſſent leur vie dans les plaiſirs, ou de l'eſprit ou du corps, la paſſent dans un violement continuel de leur Batême: & l'on ne peut douter que cette ſorte de vie ne ſoit eſſentiellement contraire à la vie Chrétienne, puiſqu'elle eſt contraire au premier engagement que nous avons contracté, en feſant profeſſion du Chriſtianiſme.

§. 3. *De la vie que doit mener un Chrétien baptisé.*

L'ÉTAT d'un Chrétien baptisé, ne doit pas être seulement distingué de celui où il étoit auparavant, par la mort au monde & à la concupiscence; il doit l'être encore davantage par le nouvel état où il entre, & la nouvelle vie qu'il doit mener après son Batême. S'il est nécessaire de mourir au monde, pour vivre de cette vie ressuscitée, il est nécessaire de vivre de cette vie pour mourir au monde: car l'amour ne se bannit que par un autre amour, & il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse éteindre l'amour du monde. Il faut donc que l'amour de la volonté de Dieu, l'amour de la justice, l'amour de la vérité, l'amour de l'éternité, prenne la place de l'amour des choses temporelles. Cette vie ressuscitée renferme une nouveauté d'actions; & il ne faut pas s'imaginer qu'elle ne soit point marquée par aucunes actions, & qu'elle puisse être insensible aux hommes, en sorte qu'un Chrétien véritablement régénéré, & menant une vie nouvelle, puisse être aisément confondu avec ceux qui ne vivent encore que de la vie du vieil homme. Il est vrai que la concupiscence n'étant

pas entiérement détruite, il y a encore quelque ſorte de mêlange dans les actions des plus gens de bien: mais néanmoins comme la vie nouvelle doit y être la plus forte, elle doit y être auſſi plus agiſſante. Les actions du vieil-homme n'y doivent plus être, que comme des actions qui échapent & qui ſe dérobent, en quelque maniére, à la vue de l'ame: mais les actions de religion, de juſtice & de ſainteté doivent y régner & occuper la plus grande partie de la vie. Et comme l'impreſſion que les autres hommes ont de nous, ſe forme ſur ce qui domine le plus dans les mœurs, celle qui naît du corps des actions d'un homme vraiment Chrétien, doit être très-différente de celle qu'on prend de la vie de ceux en qui l'eſprit du monde domine.

Il eſt vrai que les mouvemens de l'eſprit de Dieu, ne ſe trouvent pas en nous ſans oppoſition & ſans combat. Ainſi un Chrétien eſt continuellement occupé à réprimer les mauvais deſirs, qui naiſſent de ſa corruption. Il n'eſt pas exemt d'inclinations pour les plaiſirs, mais il les réprime; & il ne ſauroit les réprimer que par une mortification continuelle; car le ſeul moyen de les empêcher de

régner en nous, est de les combattre & & de les mortifier. Il ne regarde pas si ces plaisirs sont absolument défendus: il lui suffit, pour les éviter, que ce soient des plaisirs non nécessaires. Il n'est pas exemt non plus de sentimens de vanité; mais il les réprime en s'humiliant & en s'anéantissant en toutes choses, comme Jesus-Christ s'est anéanti, & n'a jamais cherché sa propre gloire. Ainsi c'est se tromper volontairement, que de s'imaginer qu'on puisse participer à l'Esprit de Jesus-Christ, en fesant tout ce qu'on peut pour s'élever dans le monde, & en tâchant d'y vivre d'une maniére douce & commode, exemte de peines & de mortifications. Cependant on est obligé non-seulement de mortifier ses passions, mais de se purifier de plus en plus, & de tentre même à la parfaite pureté. Il faut renoncer à toutes les satisfactions des sens, à toutes les recherches de nous-mêmes, & passer toute notre vie dans une exécution fidéle de ce que Dieu veut de nous dans chaque rencontre. Quiconque vit en cette maniére, & s'attache, dans toutes ses actions particuliéres, à suivre la volonté de Dieu, peut avoir une juste confiance qu'il méne une vie vraiment chrétienne.

Un vrai Chrétien va encore plus loin, & il peut dire qu'il vit déja dans le ciel. La converſation d'un Chrétien doit être dans le ciel, parce que toute ſa vie conſiſte à craindre, à eſpérer, à deſirer, à admirer & à aimer. Un Chrétien ne craint que Jeſus-chriſt, c'eſt-à dire, qu'il ne craint que d'être ſéparé de lui par le péché. Il ne déſire que Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, les biens dont Jeſus-Chriſt eſt le diſtributeur, & dont il fera part à ſes Elus; & ces biens ne ſont autre choſe que lui-même. Il n'eſpére que ces biens, parce qu'il n'y a que ces biens qui lui ſoient promis. Il ne conſulte que Jeſus-Chriſt & ceux qui peuvent lui faire connoître ſa volonté, parce qu'il ſait qu'il eſt l'unique lumiére des eſprits. Il n'a recours qu'à Jeſus-Chriſt, parce qu'il n'attend du ſecours que de lui. Il n'admire que Jeſus-Chriſt, parce qu'il ne trouve de grandeur véritable que dans lui. Enfin il n'aime que Jeſus-Chriſt, parce qu'il eſt ſon ſouverain bien; & qu'il ſait qu'en le voyant on voit le Pére & qu'on poſſéde la vie éternelle. Toutes les actions qu'un vrai Chrétien fait dans le monde dépendant de ces mouvemens & les ayant pour principe, n'empêche pas qu'il ne vive dans le ciel, & que ſon

esprit & son cœur n'y demeurent toujours attachés.

Il est impossible qu'une ame qui vit de cette sorte dans le ciel par ses pensées & par ses desirs, ne sente en même tems qu'elle est attachée à un corps mortel & corruptible, qui la fatigue par mille nécessités; & comme elle sait que l'ordre de Dieu est que l'homme composé de corps & d'ame, obtienne son salut & sa perfection à l'égard de l'un & de l'autre, elle s'occupe du desir de ce parfait renouvellement de l'ame & du corps. Or c'est ce qu'elle obtiendra par l'avénement glorieux de Jesus-Christ qui ressuscitera nos corps, non dans l'état d'infirmité où ils sont, mais avec les caractéres du sien. Ainsi toutes les miséres de la vie ne font que renouveler à l'ame la pensée & le desir de cet état glorieux. Plus elle en ressent & plus elle desire sa délivrance, & au lieu de s'abattre par ces maux, elle se reléve continuellement par l'espérance de l'état qui lui est promis. Voilà quels sont les sentimens & la vie d'un Chrétien batisé; & autant que nous en sommes éloignés, autant sommes-nous éloignés de l'esprit du christianisme.

§. 4. *De la rareté de la grace du Batême conservée.*

Rien n'est plus incertain, ni plus difficile à décider si les enfans ont conservé la grace de leur Batême. On est bien fondé à croire que dans le premier usage qu'ils font de leur raison & de leur liberté, ils sont obligés de se rapporter à Dieu par un acte d'amour, & de le prendre pour leur derniére fin, & que ne le fesant pas, ils commettent un péché mortel. Mais, sans s'arrêter à cet instant précis qui reçoit de grandes difficultés, on ne peut nier au moins que dans une certaine étendue de tems, un enfant jouissant de sa raison, ne soit obligé d'aimer Dieu sur toutes choses, de vivre pour lui, & de lui rapporter sa vie & ses actions. Il faut que l'amour de Dieu domine en lui; & pour y dominer, il faut qu'il soit le principe du corps de ses actions. Or quelle marque voit-on de cette disposition dans la plupart des enfans, depuis l'âge de neuf à dix ans jusqu'à quinze ou seize? Que remarque-t-on en ceux même que Dieu préserve des actions criminelles, qu'une vie toute conduite par les sens, qu'un desir d'exceller, une curiosité inquiéte, un oubli de Dieu, une froideur pour la priére

& pour les livres & les exercices de piété? De quelle maniére reçoivent-ils les Sacremens? Et enfin quelles marques donnent-ils que ce ſoit l'eſprit de Dieu qui les faſſe agir? En vérité ſi Dieu conſerve ſa grace dans quelques-uns parmi une infinité de défauts qu'on y remarque & que l'on tolére, il eſt bien à craindre que la plupart ne la perdent par l'omiſſion des devoirs eſſentiels de la créature envers ſon Dieu, comme de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de faire pénitence, & que l'indévotion & le libertinage qui ſuccédent ſouvent à l'état de l'enfance, ne naiſſent de l'extinction de la grace en eux dans les tems où on les regardoit comme innocens. Bien des gens regrettent de n'être pas morts dans cet âge; mais je ne ſais ſi ce ſouhait eſt bien raiſonnable, dans quelque exemtion de crimes groſſiers que l'on puiſſe l'avoir paſſé. Car ſi l'on en juge ſelon la foi, il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de le regarder comme un tems de ténébres très-épaiſſes, & qui ne doive dire à Dieu, avec un eſprit plein d'une componction ſincére: Seigneur, ne vous ſouvenez point des péchés de ma jeuneſſe & de mes ignorances. Pſ. 24. 7.

Que s'il y a de l'incertitude dans ce tems même que l'on regarde d'ordinaire

comme un état d'innocence, combien y en a-t-il plus encore dans les âges les plus avancés, lors même qu'on fait quelque profeſſion de piété, & qu'on évite les actions que tout le monde reconnoît pour criminelles? Combien de devoirs eſſentiels dans chaque profeſſion, auxquels on ne penſe point? On ne ſe fait point de ſcrupule d'une vie d'amuſement, de molleſſe de divertiſſement, de curioſité, de vanité, d'entretiens & de viſites inutiles. On ne donne preſque aucune part à Dieu dans ſes actions, & la plupart qu'on lui donne, eſt ordinairement remplie d'une infinité de négligences, de diſtractions & d'irrévérences. Il y a même quantité de préceptes auxquels on ne fait point d'attention & ſur leſquels on ne s'examine point. C'eſt un précepte de mener une vie de travail & de pénitence; c'eſt un précepte de faire effort pour s'avancer dans la piété & pour ſe corriger de ſes défauts; c'eſt un précepte, que de veiller ſur ſes actions, afin d'éviter, & les tentations du diable, & les ſurpriſes de notre amour-propre; c'eſt un précepte, que d'être reconnoiſſant des bienfaits de Dieu; c'eſt un précepte, que d'aimer le prochain, & de lui rendre des aſſiſtances ſpirituelles & temporelles. Toutes les vertus ſont de même

de précepte, la tempérance, la justice, la prudence, la douceur, l'humilité, la modestie, le support du prochain. Il n'y en a aucune dont on ne soit obligé d'avoir l'habitude dans le cœur. Qui fait réflexion à tout cela? Et combien y en a-t-il qui perdent la grace, sans le connoitre, par des fautes, ou d'omission, ou de commission dont, sans le savoir, ils se rendent coupables contre ces préceptes?

Il y a un grand nombre de péchés & de défauts qui sont criminels dans un certain dégré, & qui ne le sont pas dans un autre, & qui sont néanmoins d'une telle nature, que, quoiqu'on ne puisse pas en être entiérement exemt, on ne sauroit pourtant discerner avec assurance en quel dégré l'on en est coupable. L'orgueil est certainement un péché mortel dans un certain dégré; cependant il n'y a personne qui puisse dire avec vérité qu'il n'a point d'orgueil, ni qui puisse discerner précisément la mesure & le dégré de son orgueil. L'envie & la jalousie sont dans un certain dégré des péchés mortels; or qui peut dire qu'il est totalement exemt d'envie & de jalousie? Et qui connoît le dégré de celle qu'il a? L'aversion contre le prochain est criminelle dans un certain dégré; cependant personne n'est exemt d'aversion à l'é-

gard de quelqu'un, & n'en connoît le dégré: car elle est souvent bien plus grande qu'on ne pense. En combien de maniéres peut-on abuser des Sacremens? Cependant qui connoît avec une entiére certitude la grandeur de ces abus, & quels sont ceux qui sont capables de nous faire perdre la grace de Dieu? On peut la perdre & se rendre criminel par une parole, par une pensée, par un mouvement du cœur qui se dérobe ensuite à notre recherche. Ainsi il n'y a personne, quelque innocente qu'ait été sa vie en apparence, qui n'ait beaucoup de sujet de craindre, & qui puisse s'assurer de n'être pas du nombre de ces faux innocens qui seront bannis du festin de l'Agneau, & exclus du Royaume de Dieu.

Mais s'il y a à craindre pour tout le monde, & même pour les ames les plus saintes, il y a infiniment plus à craindre pour certaines personnes, qui étant exemtes des crimes grossiers, se contentent de cela, & ont peu de soin de s'avancer dans la piété; qui affrontent les périls & les tentations de la vie du monde par une confiance téméraire dans leurs propres forces; qui sont peu touchées des fautes qu'elles commettent, & travaillent peu à s'en corriger; qui se permettent tout ce

qui n'est pas absolument défendu; qui sont presque continuellement dissipées & occupées des pensées du monde; qui prient peu, qui prient avec peu d'attention & de ferveur, & ont peu de soin de soutenir leurs priéres par la mortification de leurs passions, qui ont peu de crainte des jugemens de Dieu, & évitent même d'y penser; qui mettent leur confiance dans certaines bonnes œuvres apparentes, qui sont plutôt des effets de la coutume, ou de considérations humaines, que d'une charité intérieure. De tout cela il s'ensuit qu'il y a beaucoup à craindre pour bien des personnes qu'elles n'aient perdu la grace de leur Batême, & qu'il ne leur reste qu'un moyen de la recouvrer, qui est de recourir au reméde de la pénitence.

§. 5. De la Confirmation.

La Confirmation est un Sacrement institué par Jesus-Christ pour conférer aux Batisés le Saint-Esprit avec la plénitude de ses graces & de ses dons, afin de les rendre parfaits Chrétiens. Quoique ce Sacrement ne soit pas absolument nécessaire comme le Batême, en sorte que l'on soit damné pour ne l'avoir pas reçu, lorsqu'il n'y a point de mépris, ni de négligence,

cependant il eſt néceſſaire en d'autres maniéres: car il eſt néceſſaire pour ſubſiſter dans la vie chrétienne par la grace qu'il confére & pour ſoutenir les attaques du démon. Il eſt vrai que Dieu peut ſuppléer au défaut de cette grace par d'autres moyens, comme par l'Euchariſtie; mais il ne le fait pas néanmoins ordinairement, ſi c'eſt par négligence ou par défaut de volonté qu'on s'eſt privé de ce moyen. Car, quand Dieu a attaché une grace dans ſon Egliſe à certains moyens extérieurs, c'eſt le tenter, que de vouloir obtenir cette grace par d'autres moyens que ceux-là, puiſque c'eſt vouloir l'obliger d'agir d'une maniére extraordinaire, ſans néceſſité; ce qu'on appéle tenter Dieu.

On eſt devenu Chrétien par le Batême & parfaitement innocent; néanmoins on n'y reçoit pas toute la force néceſſaire pour ſoutenir les attaques du démon, de la chair & du monde, & pour s'aquitter ſans crainte de ce que Dieu demande de nous, principalement quand il s'agit de choſes difficiles, comme de confeſſer Jeſus-Chriſt devant les hommes, & de faire une profeſſion publique de lui obéir. La vie que le Batême donne étant foible & en état de s'éteindre bientôt, ſi elle n'eſt fortifiée par de nouvelles graces, il s'en-

suit qu'on a besoin du Sacrement de Confirmation pour être fortifié & devenir parfait Chrétien. Ce Sacrement, outre la grace sanctifiante qu'il confére comme tous les autres Sacremens, & par laquelle le Saint-Esprit est donné, donne cet Esprit saint avec plus d'abondance; & son effet est de remplir ceux qui le reçoivent avec de bonnes dispositions, de force & de courage, pour élever l'ame au-dessus de toutes les choses temporelles, pour la délivrer de la foiblesse & de l'enfance, pour la rendre capable d'agir & de souffrir pour Dieu, & de résister à tous ses ennemis. Le saint-Esprit dans ce Sacrement, ne nous rend pas seulement fermes dans la foi & constans dans les persécutions que nous devons souffrir, mais il nous fortifie aussi dans l'espérance & dans l'amour de Dieu; il nous rend victorieux de tous nos ennemis domestiques & étrangers; il nous donne la ferveur dans la priére; & nous inspirant ce que nous ne savons pas demander par nous-mêmes, il nous aide à le demander avec des instances & des soupirs, comme dit saint Paul, qui ne peuvent s'exprimer; il nous fait embrasser l'humilité, malgré toute la résistance de l'orgueil; il confond en nous la sagesse de la chair; & enfin il nous remplit en toutes

Rom. 8. 26.

rencontres & par tout l'exercice de nos devoirs, du courage & de la force de Jesus-Christ ; ce qui fait voir la néceſſité de ce Sacrement.

Il s'enſuit delà que le peu de ſoin que les Chrétiens ont de ſe préparer au Sacrement de Confirmation, & de le recevoir; le peu de ſoin que les Paſteurs ont d'y diſpoſer les Peuples qui leur ſont confiés, ſont les plus grandes ſources de la corruption qui régne dans toutes les conditions: car chaque Chrétien a, dans le cours de ſa vie, à ſoutenir des tentations qui ont beſoin d'une grace plus forte que celle du Batême, & des autres qui y ſont proportionnées. Il y a preſque pour tous des occaſions où l'on ſuccombe, à moins d'être parfait Chrétien. Or on ne l'eſt ordinairement que par la grace de ce Sacrement, reçue ou réparée par la pénitence, & ainſi on ſe laiſſe aller au vice, on ne s'en reléve point, on perſiſte & on meurt dans le péché ; & faute d'avoir eu ſoin de devenir parfait Chrétien, on ceſſe, en quelque ſorte, d'être Chrétien, parce que l'on perd la grace de ſon Batême. Que ceux donc qui n'ont pas encore reçu ce Sacrement, aient ſoin de s'y préparer dignement; car puiſqu'on ne le reçoit qu'une fois, on fait une perte preſque irréparable en le rece-

vant mal; & il est très-difficile d'arriver par d'autres voies, à l'état où ce Sacrement nous auroit établis. Que ceux qui ont reçu ce Sacrement en mauvais état, ou avec peu de préparation, comme il arrive assez ordinairement, en aient une douleur continuelle, & qu'ils tâchent d'obtenir de Dieu, par des exercices particuliers de pénitence, qu'il les rétablisse dans l'état d'où ils sont déchus. Que ceux enfin qui l'ont bien reçu aient soin de conserver précieusement la grace de ce Sacrement, en menant une vie conforme à l'excellence des dons qu'ils ont reçus. Nous avons été faits rois par la grace de ce Sacrement; vivons donc en véritables rois; ne nous rendons esclaves d'aucune créature, n'y attachons point nos affections, & élevons-nous toujours au-dessus du monde, Nous avons été faits Prêtres par ce Sacrement, pour nous offrir à Dieu en holocauste avec son Fils: vivons en cet esprit de sacrifice, & consacrons à Dieu sans cesse toutes nos actions & tout ce que nous sommes. Nous avons été rendus le temple du Saint-Esprit: ne permettons pas que rien profane en nous la sainteté de ce temple, & bannissons de nous toutes les pensées & tous les discours

qui feroient indignes des temples matériels, qui ne font que la figure des fpirituels.

§. 6. De l'Eucharistie.

L'Eucharistie eft un Sacrement dans lequel, fous les efpéces du pain & du vin, font contenus le vrai corps & le vrai fang de Jéfus-Chrift, pour la nouriture de nos ames. C'eft un myftére de foi : ainfi il faut croire que par la confécration, c'eft à-dire, par les paroles mêmes de Jéfus-Chrift que le Prêtre prononce à la Meffe, toute la fubftance du pain & du vin eft changée en celle du corps & du fang de Jéfus-Chrift. Par la force des paroles, le pain n'eft changé précifément qu'au corps de Jéfus-Chrift, & le vin n'eft changé qu'au fang ; mais comme ce corps eft immortel & impaffible, il n'eft point fans fon fang, ni le fang fans corps, ni l'un, ni l'autre fans l'ame & la divinité de Jéfus-Chrift : ainfi Jéfus-Chrift exifte tout entier fous chaque efpéce & fous chaque partie des efpéces. Il eft vifible que les accidens reftent après la confécration, puifque nous voyons toujours l'apparence du pain & du vin, que nous en goûtons la faveur, & que nous en fentons les effets ; mais il eft de foi qu'il n'y a plus de pain ni de vin. Il eft vifible que nous

continuons d'appercevoir les apparences du pain & du vin ; la foi ne va pas plus loin, & la piété souhaite même qu'on s'arrête là, & qu'on ne s'embarrasse pas dans des questions obscures, où nous n'aurions pour guide qu'une raison foible & ténébreuse. Ce Sacrement est signe, par la séparation des espéces, de la mort de Jésus-Christ & de son immolation sur le Calvaire, & par les espéces même du corps naturel de Jésus-Christ comme nouriture spirituelle, & de son corps mystique, c'est-à-dire, de l'union de tous les membres de l'Eglise en un seul corps ; parce que le pain est fait de plusieurs grains de blé, & le vin de plusieurs grains de raisin. On peut ajouter que le mêlange de l'eau avec le vin, figure l'union des Fidéles, signifiés par l'eau, avec Jésus-Christ signifié par le vin.

La vérité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est établie dans l'Ecriture & dans les Péres d'une maniére convaincante. D'abord les paroles avec lesquelles Jésus-Christ institua ce mystére ; *Math. 26.* savoir, *ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, en font une preuve d'une force si tranchante, qu'une personne de bon foi ne peut manquer de se rendre, tant ces paroles font une impression naturelle sur un esprit qui n'est point préoccupé de contention &

de diſpute. Or un homme de bonne foi ne peut nier que ces paroles n'aient fait entrer tous les Chrétiens dans la doctrine de la préſence réelle, & cela ſans conteſtation ni diſpute, & ſuivant ſeulement l'impreſſion qu'elles fesoient ſur leurs eſprits; ce qui paroît manifeſtement par l'union de toutes les Sociétés Chrétiennes, dans la doctrine de la préſence réelle du tems de Bérenger, qui l'a attaqué le premier, qui durent encore à préſent; quoique quelques-unes de ces Sociétés ſe ſoint ſéparées de l'Egliſe Romaine depuis le cinquiéme ſiécle, & n'aient point eu de communion avec elle depuis ce tems-là.

D'un autrre côté les Péres de l'Egliſe de tous les ſiécles nous fourniſſent des preuves très-fortes de la préſence réelle, dont voici les principales. Ils diſent ſouvent que l'Euchariſtie eſt la chair & le ſang de Jéſus-Chriſt; que c'eſt une vérité dont il ne faut pas douter, parce que Jéſus-Chriſt l'a déclaré; que l'Euchariſtie eſt le propre corps de Jéſus-Chriſt; que Jéſus-Chriſt vient dans nous par ſa propre chair; qu'il eſt mêlé avec nos corps, & qu'il s'introduit dans nos corps par la chair qui eſt unie, & qui eſt devenue vivifiante par l'union avec le Verbe; que nous ne ſommes

pas unis à Jésus-Christ dans l'Eucharistie seulement spirituellement, mais aussi corporellement; que le corps de Jésus-Christ est divisé sans division, qu'il est partagé sans séparation de ses parties, qu'il est toujours mangé, & n'est jamais consumé; que sous chaque partie des hosties que l'on rompt, Jésus-Christ se rencontre tout entier; que le pain & le vin sont convertis, transélémentés, transformés au corps & au sang de Jésus-Christ; que le corps de Jésus-Christ que les Fidéles connoîssent, est l'accomplissement de tous les anciens sacrifices, & que l'Eucharistie est le seul sacrifice de la loi nouvelle. Toutes ces expressions des Péres confirment admirablement la présence réelle de Jésus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie.

Les Péres ayant entendu ces paroles

Jean. 6. 14. de Jésus-Christ: *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, & ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous;* de la réception de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, on doit unanimement regarder l'Eucharistie comme le principal moyen dont Dieu se sert pour vivifier nos ames & nos corps. Elle vivifie nos ames par la rémission des péchés qu'on ne connoît pas. Elle remet même ceux qui sont déja remis par l'absolution du Prêtre, en achevant de détruire

&d'effacer tous les reſtes, & en augmentant la charité qui les anéantit. Elle remet particuliérement les péchés véniels que les Juſtes commettent. Elle les vivifie par la communication du Saint-Eſprit, & l'augmentation de la foi, de l'eſpérance & de la charité. Elle les vivifie par l'infuſion d'une vigueur & d'une force ſpirituelle qui aident à réſiſter aux grandes tentations. Elles les vivifie par la diminution de la concupiſcence, & de la corruption que nous tirons d'Adam, ſoit dans l'ame, ſoit dans le corps; de ſorte que Jéſus Chriſt étant en nous par ce Sacrement, réprime la loi de la chair, réveille la piété & mortifie nos paſſions. Enfin elle vivifie, en imprimant dans nos corps mortels une ſemence de vie & d'immortalité, par laquelle ils ſeront un jour rendus immortels & glorieux. Mais on doit comprendre que ces effets admirables ne ſont communiqués qu'à ceux qui communient dignement.

§. 7. *De la Communion.*

L'Eucharistie étant la ſource de la vie, il s'enſuit que toute la vie Chrétienne doit ſe régler par rapport à l'Euchariſtie; que notre principal ſoin doit être de nous y bien préparer; que notre principal deſir

doit être d'y participer; que notre principal douleur doit être d'en être privés. Après cela nous étonnerons-nous que les Chrétiens soient si languissans, qu'ils aient si peu de force & de vigueur pour les bonnes œuvres & pour résister aux tentations, puisqu'ils ont si peu de soin de puiser la vie dans la source de la vie; puisqu'ils sont si peu occupés du soin de se préparer à ce Sacrement, & si peu touchés de la grace que Dieu leur fait de les y admettre? On communie certains jours par coutume; mais après avoir communié, on n'y pense plus. Communier, ce n'est point, dans la plupart des Chrétiens, une action principale qui ait des suites considérables. Ainsi, comme on reçoit ce Sacrement avec indifférence, il ne produit point de bons effets. Plût à Dieu qu'il n'en produisît point de contraires, & qu'au lieu d'être, dans la plupart des ames, un principe de vie, il n'y devînt point un principe de mort, & qu'il n'augmentât point leurs ténébres, leur froideur, leur dureté! & c'est néanmoins à quoi se termine très-souvent la réception de ce divin Sacrement, qui étant établi pour vivifier les ames bien disposées, donne la mort à celles qui ne le sont point.

Cette

Cette propriété de l'Euchariftie nous apprend de plus que tous les befoins & tous les emplois de la vie Chrétienne nous appellent à l'Euchariftie, pour y trouver, ou le reméde, ou la force qui nous eft néceffaire. Si l'on eft preffé des tentations, c'eft dans ce Sacrement qu'il faut puifer la force d'y réfifter : & c'eft pourquoi l'ancienne Eglife ne croyoit pas que les Chrétiens puffent être fuffifamment difpofés à confeffer Jéfus-Chrift dans les tourmens, s'ils n'étoient armés de l'Euchariftie. S'il faut former des entreprifes pour l'honneur de Dieu & pour notre falut, c'eft dans ce Sacrement qu'il faut trouver la lumiére & la force de les exécuter. Mais comme toutes les actions chrétiennes dépendent, en cette maniére, de l'Euchariftie, on peut conclure de même de tous les défauts des Chrétiens, qu'ils reçoivent mal l'Euchariftie. Toutes les bonnes actions font les effets des bonnes communions, & toutes les mauvaifes font des effets, ou des communions facriléges, ou du mépris de la communion. L'état même du péché ne laiffe point d'avoir un certain rapport à l'Euchariftie; car le plus grand mal des Pécheurs impénitens, & qui contribue le plus à leur condamnation, c'eft l'abus, ou le mépris qu'ils en font, & la plus grande

marque qu'un Pécheur est vraiment touché de Dieu, c'est d'avoir une vrai douleur de ce qu'il a mérité d'en être privé, & un vrai desir de s'en approcher selon l'ordre & les régles de l'Eglise.

Communier dans l'état du péché mortel, c'est s'exposer à commettre une sacrilége; c'est se rendre coupable du sang de J. C. en le répandant inutilement, en le profanant, en le fesant, en quelque sorte, mourir; c'est manger & boire sa condamnation. Quand donc on est dans l'état du péché, il faut recouvrer la grace par le Sacrement de Pénitence; mais il ne faut point communier, que les nuages, dont l'ame étoit couverte, ne soient dissipés, qu'on n'ait fait des œuvres de pénitence, & qu'on ait une juste confiance de ne point retomber. Les choses saintes sont pour les Saints; ainsi celui qui n'est pas saint, ne doit point approcher de l'Eucharistie: or ce n'est pas l'exemtion des péchés qui fait un homme saint, mais la présence du Saint-Esprit dans son ame, & une riche abondance de bonnes œuvres. Il n'est pas ici question d'un état de perfection, mais de l'état commun des vrais Chrétiens, qui s'appéle sainteté & force dans le langage de l'Eglise, quoiqu'il soit accompagné de beaucoup de foiblesses & d'imperfections; mais une ame chance-

lante dans le bien, & qui n'eſt pas arrivée juſqu'à un éloignement ferme & ſtable du péché mortel, n'eſt pas digne de participer à l'Eucharistie ſelon l'eſprit de l'Egliſe.

A l'égard de ceux qui ſont exemts de péchés mortels groſſiers & viſibles, il leur eſt important de s'éprouver, & d'examiner ſérieuſement s'ils ont raiſon de ſe croire dans la grace, & ſi leur vie eſt effectivement chrétienne, y ayant une infinité de perſonnes qui s'y trompent: car il y a des péchés conſidérables qui ſont cachés & moins ſenſibles; une mauvaiſe vocation, l'intérêt & la vanité qui ſont demeurer dans un emploi dont on eſt incapable, le mauvais emploie du gros de ſa vie, qui fait voir ſouvent qu'on n'a pas Dieu pour fin, le vie de divertiſſement, de jeu, d'ambition, de diſſipation, de deſirs tout ſéculiers. Il faut donc examiner ſi on a quelque ſoin de s'avancer dans la piété & de ſe nourir de la vérité; ſi on méne une vie de priére; ſi l'on fait quelque effort pour empêcher que le monde & ſes maximes ne s'emparent de notre eſprit; ſi on a quelque marque de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, qui porte toujours à l'humiliation, à la ſouffrance, à la ſéparation du monde, à l'adoration intérieure; ſi l'on tâche de réparer par la pénitence les péchés journaliers que l'on

commmet par fragilité. Si l'on remarque en soi ces dispositions, on peut alors communier ; mais si l'on apperçoit tout le contraire, il convient de différer jusqu'à ce qu'on soit mieux disposé.

On doit encore s'abstenir de la communion, lorsqu'on sent de l'affection aux péchés véniels, de la tiédeur qui vient d'une vie relâchée & dissipée, qu'on ne sent pas assez de dévotion ; parce que c'est recevoir Jesus Christ en quelque sorte indignement, que de ne pas s'en approcher avec assez de révérence, de circonspection & d'attention ; & l'on doit s'en approcher plus fréquemment ou plus rarement, selon le progrès que l'on sera dans la piété. Mais à l'égard des personnes de piété, il leur est plus utile de s'en approcher avec confiance, que de s'en éloigner sous prétexte de respect.

S'il y a de bonnes maniéres de se retirer de la communion, il y en a d'autres qu'on peut dire être fort mauvaises. Ceux qui abusent de la séparation de l'Eucharistie, sont ceux qui s'en séparent par indifférence; car ils font un très-grand outra ge à Jesus-Christ, en fesant si peu d'éta du plus grand effet de sa bonté pour le hommes. Ce sont ceux qui fuient Jesu Christ dans ce mystére comme les Crin

nels fuient le visage de leur Juge : ce sont ces ames négligentes qui s'en retirent par paresse. C'est à la vérité une chose horrible de s'en approcher indignement ; mais c'est toujours un péché qui est capable de nous perdre, que de ne pas s'en approcher par une notable négligence. Ce sont ceux qui, en étant séparés, pour de justes raisons, ne travaillent pas à s'en rendre dignes, & demeurent dans la tiédeur. Ceux donc qui sont dans la privation de l'Eucharistie, doivent regarder cet état comme le plus grand mal de cette vie, & comme ce qui devroit être le sujet unique de leur douleur. Ils doivent retrancher tous les obstacles qui les en séparent, en évitant toutes les occasions du péché. Ils doivent substituer d'autres exercices pour nourir leurs ames dans cette privation, comme la priére, la retraite, la méditation de la parole de Dieu, la lecture : les aumones, la mortification : car d'être privé de l'Eucharistie, sans avoir soin de nourir son ame par d'autres exercices de pieté, c'est imiter les malades frénétiques qui ne voudroient pas prendre des alimens proportionnés à leur foiblesse, lorsqu'ils ne sont pas capables de viandes solides.

§. 8. Du Sacrifice de la Messe.

L'HOMME est naturellement obligé de se rapporter à Dieu, de se consacrer à sa gloire, de chercher en lui son souverain bien, de lui offrir tout ce qu'il a reçu de lui, & par conséquent son être & soi-même, afin qu'il en dispose souverainement: c'est la fin de son être; c'est un devoir indispensable de justice; & comme il est composé d'ame & de corps, & qu'il vit en société avec d'autres hommes, il est obligé de faire paroître cette disposition d'hommage & de culte intérieur à la vue des hommes, pour les porter à rendre à Dieu le même respect; ce qui ne peut se faire que par quelque signe extérieur qui leur marque cette oblation & ce sacrifice intérieur: c'est ce qui se fait par le sacrifice. Mais l'homme s'étant mis hors d'état, par le péché, de satisfaire à une obligation aussi essentielle, la Sagesse Divine a trouvé un reméde à ce malheur terrible. Dieu ne pouvant recevoir, ni les sacrifices des animaux, ni celui des hommes, Jesus-Christ est venu pour s'offrir lui-même & pour suppléer à l'imperfection de ces sacrifices. Il s'est donc offert à Dieu en sacrifice sur la croix par les mains des Juifs avec les mouvemens ineffables de la

charité qui ont formé son sacrifice intérieur, & il continue de s'offrir dans l'Eglise en sacrifice non sanglant par le ministére des Prêtres.

Le Sacrifice de la Messe n'est point différent de celui de la Croix; c'est le même sacrifice en substance, parce que c'est la même victime, le même Jesus-Christ qui offre sa mort & son sang à son pére sur nos autels, comme il l'offrit sur le Calvaire; mais la maniére est différente, aussi bien que les fins de l'oblation. Il s'est offert sur le Calvaire en mourant effectivement; il s'offre sur nos autels d'une maniére mystique qui représente seulement sa mort. Il s'est offert sur le Calvaire avec effusion de sang; il s'offre sur nos autels sans effusion de sang. Il offrit sur le Calvaire sa mort présente; il offre sur nos autels sa mort passée & consommée. Il offrit sa mort sur le Calvaire en sacrifice de rédemtion, & pour mériter toutes les graces qu'il devoit faire aux hommes; il s'offre sur nos autels en sacrifice de propitiation, & pour appliquer aux hommes les graces qu'il leur a méritées sur le Calvaire. Le mérite de ses graces s'acheva sur le Calvaire; l'application de ses graces s'obtient par le sacrifice de l'autel, qui

est une continuation de l'oblation de Jesus-Christ & le même sacrifice.

Le culte que la Religion Chrétienne rend à Dieu, est renfermé dans le sacrifice que Jesus-Christ offre en qualité de Pontife; ce sacrifice comprenant non-seulement le corps du Médiateur, mais aussi toutes les bonnes œuvres des membres de l'Eglise, parce que Jesus-Christ les y offre en offrant l'Eglise même avec lui. Ainsi ce sacrifice universel comprend tout le culte qui est rendu à Dieu par les membres de l'Eglise; & comme il est offert par Jesus-Christ dans le ciel, il est aussi offert sur la terre par les Ministres de l'Eglise, & par Jesus-Christ, Souverain Prêtre. Mais soit que Jesus-Christ offre ce grand & universel sacrifice dans le ciel ou sur la terre, il l'offre toujours comme Pontife des biens futurs: ce qui fait voir qu'on n'assiste jamais comme il faut au Sacrifice de la Messe, ni d'une maniére utile, si l'on ne se joint à Jesus-Christ, Pontife des biens futurs. C'est à la vérité une pratique très-sainte que d'assister tous les jours à la sainte Messe, & l'on ne sauroit trop poter les Fidéles à s'unir à l'Eglise pour offrir avec elle tous les jours ce sacrifice; mais il faut les avertir en même tems que ce sacrifice étant offert par Jesus-Christ comme Ponti-

ſe des biens futurs, il ſe rapporte uniquement à ces biens ; de ſorte que ceux qui ne les deſirent point, ne ſauroient ſe joindre au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, ni rapporter ce ſacrifice qu'à quelque fin baſſe, terreſtre & indigne de ſa bonté. Delà il s'enſuit, non qu'ils ne doivent pas aſſiſter à ce ſacrifice des Chrétiens, mais qu'ils doivent y aſſiſter avec les diſpoſitions chrétiennes. Car on péche en n'y aſſiſtant pas, quand l'Egliſe le commande, ou en y aſſiſtant ſans les diſpoſitions qui y ſont eſſentielles, qui conſiſtent dans l'amour & le deſir des biens éternels pour leſquels il eſt offert.

C'eſt ce qui fait voir encore que la maniére d'offrir utilement le ſacrifice de la Meſſe, qui eſt le même que celui de Jeſus-Chriſt ſur la croix, ne dépend pas principalement des penſées de dévotion que l'on a pendant le ſacrifice, ni des priéres que l'on y forme. Il faut à la vérité tâcher d'exciter ſa foi & ſa dévotion par de ſaintes penſées & de ſaints deſirs, & même par des paroles pieuſes & ſaintes prononcées vocalement; mais quand on ſeroit même privé de ces ſecours par des diſtractions involontaires, pourvu que Dieu voie dans le cœur ce deſir des biens futurs & cet amour de la vie éternelle, on

coopére au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, & l'on ſacrifie avec le Prêtre. Mais pour être en état de ſacrifier en cette maniére, il faut que hors de l'Egliſe & dans les actions ordinaires on ait effectivement cette intention; car il ne faut pas prétendre qu'il ſoit poſſible de ſe rapporter à Dieu dans l'Egliſe, & de n'avoir que le monde dans le cœur en toutes ſes autres actions. C'eſt hors de l'Egliſe & dans les actions ordinaires de la vie que l'on prépare ce qui doit être offert à Dieu dans l'Egliſe. Qui ne cherche pas Dieu hors de l'Egliſe, ne le trouve par dans l'Egliſe: le ſacrifice eſt une ſuite de la vie. Qui ne vit point pour Dieu, ne ſe ſacrifie point à Dieu; & l'on ne vit point pour Dieu dans une certaine heure, lorſque l'on donne tout le reſte de ſon tems à ſes paſſions ſans rapport à Dieu.

Il eſt aiſé de comprendre, par tout ce qui vient d'être dit, de quelle maniére il faut aſſiſter au Sacrifice de la Meſſe. Car puiſque ce ſacrifice qui ſe fait ſur nos autels eſt le même quant à la victime & à l'oblation de la victime, que celui que Jeſus-Chriſt a offert ſur le Calvaire, & que Jeſus-Chriſt s'y offre par la continuation de la même oblation qu'il a faite ſur la croix, & qu'il fera toujours dans le ciel; il eſt

clair que nous devons aſſiſter à la Meſſe comme nous aurions dû aſſiſter au ſacrifice de la croix, ſi nous y avions été préſens. Jeſus-Chriſt s'eſt offert pour adorer la ſainteté de Dieu; pour réparer l'outrage qui lui avoit été faite par le péché des hommes; pour réconcilier l'homme avec Dieu; pour lui obtenir les graces & les biens néceſſaires pour opérer ſon ſalut. Nous devons entrer dans les mêmes vues & les mêmes motifs, & offrir cette ſainte victime dans les mêmes fins. Si nous ne les concevons pas ſi diſtinctement, uniſſons-nous au moins de cœur à l'eſprit de Jeſus-Chriſt ſans les comprendre. Joignons-nous à l'Egliſe dans cette oblation, & demandons à Jeſus-Chriſt quelque part de l'eſprit qu'il inſpire à l'Egliſe pour l'offrir.

§. 9. *De la Pénitence.*

JESUS CHRIST a inſtitué le Sacrement de Pénitence pour remettre les péchés commis après le Batême. La vertu de pénitence, c'eſt-à dire, le deſir ſincére de nous réconcilier à Dieu & d'appaiſer ſa juſtice, quoique bonne & eſſentielle nous oblige d'avoir recours à la Pénitence comme Sacrement, puiſque c'eſt le moyen é-

tabli de Dieu dans la loi nouvelle, pour recevoir la rémission des péchés commis après le Batême. Pour obtenir la rémission des péchés, il ne suffit pas d'avoir quelque regret de les avoir commis, ni quelque resolution de ne les plus commettre; il faut que le régret naisse de l'amour de Dieu dominant dans le cœur. Il faut que cette résolution soit ferme & constante, & qu'elle enferme la volonté effective de faire tout ce qui est nécessaire pour se tirer du péché. Or ces deux dispositions ne s'acquiérent pas facilement; & Dieu, dans sa conduite ordinaire, ne les donne pas d'abord, mais en suite de beaucoup de priéres, d'exercices de piété & de pénitence; de sorte que l'état qui nous fournit plus de moyens pour acquérir ces dispositions, nous rend la rémission des péchés plus sûre & plus facile, & c'est ce que fait le Sacrement de Pénitence: car l'obligation de se confesser & de pratiquer cette action humiliante, est un excellent moyen pour obtenir le degré de contrition nécessaire pour recevoir la rémission de ses péchés. Les paroles & les priéres du Prêtre qui agit comme Ministre de Jesus-Christ, y servent beaucoup; la pratique actuelle des exercices de pénitence, lorsqu'il juge à propos de différer l'absolution,

est d'une grande utilité: car il ne faut pas considérer tout ce qui se fait dans l'administration du Sacrement de Pénitence comme de simples actions de vertu de pénitence; mais comme des actions qui font partie d'un sacrement, & auxquels Dieu a attaché ses graces. Ainsi bien loin d'envisager toutes ces choses comme un joug dur & pésant que la loi nouvelle nous impose, nous devons au contraire les regarder comme un moyen sûr & facile, que cette même loi nous fournit pour obtenir le pardon de nos péchés, en obtenant les dispositions nécessaires pour les recevoir.

C'est encore un grand secours que ce sacrement fournit, que l'absolution du Prêtre: car quand elle est donnée par un Ministre sage & prudent, qui examine avec soin la disposition de son Pénitent, & qui sait les régles de l'Eglise, elle donne à ce Pénitent une juste confiance de la rémission de ses péchés; au lieu que dans l'ancienne loi, comme la rémission des péchés dépendoit d'un certain degré d'une disposition intérieure, on n'en étoit presque jamais assuré, à moins que Dieu n'en donnât une assurance par quelque Prophéte comme il fit à David. Enfin un grand avantage du Sacrement de Pénitence est que les satisfactions ordonnées par un

Prêtre, & pratiquées avec soumission à l'Eglise, sont tout autrement capables d'obtenir la miséricorde de Dieu, & de satisfaire à sa justice, que les satisfactions volontaires que ceux qui avoient péché dans l'ancienne loi étoient obligés de pratiquer, comme on le voit par l'exemple de la pénitence de David. Ainsi le principal effet que doivent produire les premiers mouvemens de pénitence par lesquels Dieu touche le cœur d'un Pécheur, c'est de rechercher le pardon de ses péchés par les moyens institués de Dieu, & de se soumettre avec amour & reconnoissance à cette loi que Jesus-Christ lui a imposée par une bonté toute gratuite.

§. 10. *De la Conversion.*

Un Pécheur, pour sortir de l'état misérable dans lequel il est, doit commencer à se trouver mal dans son premier état & dans le régne du péché, pour aspirer au régne de Dieu qui y est contraire; & c'est là cette pénitence qui doit commencer la conversion. Dieu se sert ordinairement, pour opérer la conversion, d'un certain ordre de moyens & de remédes par lesquels les ames changent de dispositions dans le cours de la nature. Il veut donc

que le Pécheur connoîſſe d'abord ſon mal, qu'il le haïſſe, qu'il en deſire la délivrance, qu'il faſſe divers efforts pour l'obtenir, qu'il s'adreſſe à lui comme au Médecin unique de ſes maux, & qu'il obſerve fidélement ſes régles. Toutes ces démarches affermiſſent l'ame dans la volonté de retourner à Dieu, & rendent enſuite cette volonté ſolide, durable & effective. La maniére ordinaire dont Dieu ſe ſert pour convertir les ames, eſt de les bien établir dans l'humilité par une connoîſſance de l'état miſérable où le péché les a réduites. Il veut qu'elles ſachent non-ſeulement qu'elles ſont mortellement bleſſées, mais qu'elles ſont dans l'impuiſſance de ſe guérir par elles-mêmes; que lui ſeul eſt capable de les délivrer de leurs maux; que ſon ſecours s'obtient par l'humiliation & par la punition volontaire du péché. Tous ces degrés ont beſoin de quelque tems; & il ne faut pas s'imaginer qu'il ne faille qu'un inſtant pour y faire paſſer l'ame, & la faire entrer dans ces diſpoſitions. Ce n'eſt point ainſi qu'elle agit & qu'elle change: il faut qu'elle demeure aſſez long-tems dans l'application à certains objets, pour en être touchée d'une maniére durable. Toutes les penſées qui durent peu, & qui ne ſont pas ſouvent réitérées, ne forment

point de dispositions permanentes. Dieu s'accomode donc à cette maniére d'agir de notre ame, & il n'accorde ordinairement sa paix & sa réconciliation, qu'après avoir retenu long-tems les ames dans des sentimens d'humiliation & de pénitence, & souvent il se sert de moyens humains & de certaines révolutions dans les choses extérieures, pour donner aux Pécheurs la pensée de se convertir. C'est le doigt de Dieu qui dispose ces événemens ; mais il les dispose d'une maniére secréte, & qui ne paroît point miraculeuse.

L'amour de Dieu est le principe de la vraie conversion. L'ame ne se détourne de Dieu qu'en cessant de l'aimer & en aimant autre chose. Elle ne retourne à Dieu, qui est ce qu'on appéle conversion, que par le renouvellement de cet amour. Demander si l'on peut rentrer en grace avec Dieu, se réconcilier à lui & se convertir, sans aimer Dieu ; c'est demander si l'on peut retourner à Dieu, en demeurant détourné de lui, & en aimant toujours la créature. Car tout mouvement de l'ame ayant l'amour pour principe si notre conversion ne naît de l'amour de Dieu, ce sera nécessairement de l'amour de la créature qu'elle tirera sa naissance ; puisque, comme dit saint Augustin, la cupidité

charnelle régne par-tout où l'amour de Dieu ne se trouve point. C'est demander si l'on peut se réconcilier avec Dieu en demeurant ennemi de Dieu: car quiconque aime encore quelque créature plus que Dieu, est encore ennemi de Dieu; & l'on ne sauroit cesser d'aimer quelque créature plus que Dieu, qu'en aimant Dieu plus que la créature. Enfin c'est demander si l'on peut recouvrer la vie de l'âme en demeurant dans la mort: car quiconque n'aime point Dieu, dit saint Jean, demeure dans la *1. Jean.* mort: or celui qui demeure dans la mort *3. 14.* n'est point ressuscité, ni converti. Il faut donc de l'amour pour se convertir à Dieu, & le retour du Pécheur à Dieu doit être un retour d'amour.

On ne se convertit point à Dieu, & on ne devient point enfant de Dieu, d'enfant du diable qu'on étoit auparavant, en demeurant tel qu'on étoit. Il faut changer d'amour, & par conséquent d'actions: & c'est ce qui fait voir l'illusion de ceux qui prétendent être convertis à Dieu, sans qu'il paroisse en eux aucun changement effectif; qui aiment les biens du monde avec la même passion qu'ils les aimoient; qui les recherchent avec la même ardeur qu'ils les recherchoient; qui

ne sont pas moins sensibles aux injures qu'ils l'étoient auparavant; qui ne donnent pas plus de tems quils fesoient aux actions de pieté, & qui occupent, comme ils fesoient, tout leur esprit aux choses du monde. Car quelle marque ces gens-là ont-ils qu'ils ont vaincu le monde, puisque l'esprit du monde n'est pas moins vivant, ni moins agissant en eux qu'il l'étoit? Il est vrai qu'ils s'abstiennent de certaines actions criminelles; mais cela n'empêche pas que le monde ne régne en eux, puisqu'il est l'objet du gros de leurs actions, & qu'ils font avec inclination, avec joie, avec diligence, tout ce qui regarde le monde; & avec langueur, avec chagrin, avec négligence tout ce qui regarde Dieu. Il faut donc en conclure, que si le monde n'est point vaincu en nous, nous n'avons point de part à cette renaissance divine, qui ne s'établit dans le cœur qu'en bannissant l'empire de l'amour du monde.

Une personne vraiment & solidement convertie, est toujours dans la disposition d'une profonde humiliation devant Dieu, & même devant les hommes. Un véritable pénitent se met au-dessous des autres, & se regarde comme le dernier de tous. Délivré du joug de ses pas-

sions qui le dominoient, il reçoit la force de servir Dieu, & on le voit s'acquitter avec fidélité de tous ses devoirs. Quiconque est sérieusement converti, a droit de conclure que Dieu l'aime; & ce seroit un grand déréglement, que de croire ne pouvoir pas obtenir la rémission de ses péchés de celui dont on est assuré d'être aimé, & dont on a déja obtenu le changement de son cœur. Il est donc impossible qu'un homme vraiment pénitent, ne joigne à sa douleur l'espérance de la miséricorde de Dieu, puisque sa douleur même n'est fondée que sur la bonté de Dieu qu'il a offensé. Il se punit donc, il se frape la poitrine; mais il se punit par amour & avec espérance d'obtenir miséricorde. Il se sent converti, mais il sent bien que sa conversion est une grace toute gratuite à laquelle Dieu n'a pu être porté, que par une miséricorde qui n'avoit aucune cause dans l'homme même. On peut voir sur ce sujet, l'Article de la Vertu de Pénitence, *page* 359.

§. 11. *De la difficulté de la Conversion.*

Il faut savoir & être fortement persuadé, qu'il est très difficile à un pé-

cheur de sortir du précipice où il s'est jeté, sur-tout lorsqu'il a fortifié ses crimes par l'habitude. Cependant afin qu'il ne tombe pas dans un autre précipice encore plus dangereux, qui est celui du désespoir, il doit savoir aussi que la résurrection d'une ame morte par le péché, qui est impossible aux efforts purement humains, n'est nullement impossible à Dieu; & quoique cette grace soit rare en soi, elle n'est plus rare quand on la demande, & qu'on la recherche avec les dispositions nécessaires: car la rareté ne vient point de ce que Dieu ne soit pas porté à l'accorder; elle vient de ce qu'il est rare de la rechercher, & de la demander comme il faut. Que les pécheurs la demandent avec la ferveur, la persévérance & l'humilité nécessaire; qu'ils pratiquent les exercices propres à surmonter l'habitude du péché; qu'ils fuient avec le soin qu'il faut les occasions de la fortifier; qu'ils se mettent dans un genre de vie qui produise en eux une habitude contraire; & non-seulement il ne sera pas rare d'obtenir la rémission des plus grands péchés, mais il sera certain qu'on l'obtiendra par cette voie. D'où vient donc que cette guérison est si rare? C'est qu'on veut

l'obtenir sans peine, sans effort, sans l'usage d'aucuns remédes qui aient de la force & de l'efficace. On veut guérir des cancers, des ulcéres malins & invétérés, des gangrénes toutes formées, avec de l'eau chaude & des remédes anodins. C'est ce que prétendent les personnes charnelles & aveugles; & la principale difficulté de leur conversion, consiste à les détromper de cette déraisonnable prévention. Elles voudroient qu'il leur en coûtât peu pour se convertir; elles craignent toujours de faire parler le monde & de s'engager à ce qu'elles ne pouront soutenir; elles veulent qu'on les méne lentement & peu à peu, qu'on les ménage; & elles craignent plus d'avancer dans la voie de Dieu, que les vrais pénitens ne craignent de reculer. Comment pouvoir se convertir dès qu'on ne veut renoncer à rien, qu'on méne une vie foible & languissante, que l'on craint de se séparer des amusemens, des compagnies, des plaisirs, de peur de faire parler, de se rendre ridicule, de tomber dans l'ennui. Tous ces ménagemens de prudence humaine, éloignent la grace de Dieu & font que l'on ne se convertit pas.

L'ordre que Dieu garde dans la conversion des pécheurs, est de les faire passer, pour l'ordinaire, de la crainte à l'amour, & de les retenir même longtems dans les divers dégrés de ces deux dispositions: car ce changement ne se fait pas tout d'un coup. Il faut que l'amour du monde s'affoîblisse peu à peu par la cessation des actions & le calme des passions, & que l'amour de Dieu, qui est ordinairement très-foîble au commencement, s'augmente & se fortifie peu à peu jusqu'à se rendre le maître du cœur. Qui n'a pas le loisir de passer par ces dégrés, n'a pas proprement le loisir de se convertir. Tout ce qui arrête donc la pénitence dans le premier dégré, qui est celui de la crainte, la rend inutile pour le salut. C'est une pénitence stérile & avortée, quand on en demeure là. La pénitence à laquelle on se porte dans un âge peu avancé, a bien de la foîblesse dans ce commencement; mais elle a le tems de se fortifier peu à peu & d'arriver à sa maturité, c'est-à-dire, au dégré néceſſaire pour justifier l'ame, lorsqu'on emploie les moyens propres pour y parvenir. Mais malheureusement on différe à se convertir à la fin de sa vie: & c'est de qui trompe quan-

tité de gens. Non-ſeulement Dieu n'a pas promis de donner ſa grace à ceux qui different juſqu'à la mort de ſe convertir; mais il a menacé, au-contraire, de ne pas le faire, & même de ſe rire à la mort des pécheurs. Sa miſéricorde même l'oblige à accorder très-rarement cette grace, de peur de donner occaſion aux pécheurs, de différer leur converſion de jour en jour ſur cette attente. *Prov.* 1. 26.

On dira peut-être que la converſion étant une œuvre de la volonté, on ſe convertit quand on le veut. Or, le moyen de ne pas vouloir ce qui eſt néceſſaire pour être ſauvé? C'eſt encore là une très-dangereuſe illuſion. On ſe convertit, à la vérité, quand on le veut: mais comme la volonté, pleine de ſe convertir, doit renfermer un véritable retour à Dieu, une volonté ſincére de le prendre pour ſa dérniére fin & pour ſon ſouverain bien, & une déteſtation effective du péché comme péché, c'eſt-à-dire, comme oppoſé à la juſtice & à la ſainteté de Dieu; il eſt très-facile de prendre le change & de ſe tromper, ou dans la nature de ce deſir de converſion, ou dans le dégré de ce deſir. La tromperie dans l'eſſence ee de deſir, con-

siste en ce que l'on prend souvent des desirs purement naturels, pour des mouvemens naissans d'une grace surnaturelle. Car il faut remarquer sur ce sujet, qu'il y a des mouvemens équivoques dans la volonté, qui portent les mêmes noms, & qui produisent extérieurement les mêmes effets, mais qui ne se distinguent pas sensiblement, quoiqu'ils naissent de principes étrangement différens. L'amour-propre forme des résolutions de quitter le péché, & la charité en forme aussi. L'amour-propre prie, & a reçours à la miséricorde de Dieu; la charité prie, & a reçours à la miséricorde de Dieu: tout cela s'appéle conversion, & ne se distingue pas facilement. Ce qui arrive donc dans ces prétendues conversions, est que l'on prend ordinairement des conversions naturelles pour des conversions surnaturelles, des mouvemens d'amour-propre pour des mouvemens de charité. Une plus longue vie donneroit lieu de les discerner, parce que la charité a des marques qui donnent lieu de la reconnoitre dans un juste espace de tems. Mais tout cela demeure confus, lorsque les desirs de conversion ne se font paroître qu'à l'extrêmité de la vie; & l'on ne peut alors en juger que par les apparen-

parences, qui portent toutes à croire que ces marques de converſion que les mourans donnent, ſont preſque toujours de purs effets d'une crainte naturelle, quoique pouvant être quelquefois des effets de la grace. Les Miniſtres de Jeſus-Chriſt ne refuſent pas, à la vérité, à ces mourans les Sacremens de l'Egliſe; mais ſans leur donner une aſſurance que l'Egliſe n'a pas, & que les Péres déclarent qu'elle ne peut avoir.

Enfin quoique l'on ne ſe trompe pas dans la nature de ce deſir, c'eſt-à-dire, que l'on ait effectivement quelque mouvement de grace, on peut encore ſe tromper dans le dégré de cet amour & de ce deſir, en prenant un léger commencement d'amour, qui laiſſe encore le cœur ſous la domination du péché, pour un amour capable de le délivrer de cette malheureuſe ſervitude, & ſans lequel il en demeure toujours eſclave, & ne ſauroit ainſi obtenir la rémiſſion de ſes péchés. Et c'eſt encore ce qui arrive ſouvent à la mort, où l'imagination étant occupée fortement des objets de terreur & des preſſantes exhortations, on croit ſouvent que les ſentimens dont on eſt alors frapé, ſont abſolument les maîtres du cœur, quoiqu'ils ne dominent que

l'imagination, & que le cœur y ait peu de part. C'est ce qui oblige les pécheurs, non-seulement à travailler pendant que Dieu leur en donne le tems, mais à se hâter méme de travailler sérieusement à leur salut, afin que leur amour ait le tems de croitre, & de parvenir à un état où l'on puisse dire qu'ils sont convertis. Agir autrement, c'est tenter Dieu, & le tenter d'une maniére très-dangereuse, en voulant qu'il fasse un miracle dans l'ordre de sa grace pour nous sauver. Et ainsi tous ceux qui attendent à se convertir à la mort, outre leurs autres péchés, commettent encore celui de tenter Dieu qui en fait souvent le comble.

§. 12. *De la fausse pénitence.*

Il n'est rien de si commun & par conséquent de si dangereux que la fausse pénitence, parce qu'on se forme une fausse idée de l'état de la justice & de l'essence de la vie chrétienne. On est quelquefois touché du desir de changer de vie, & si ce desir a quelques effets, il se termine d'ordinaire à corriger quelques actions grossiérement criminelles, & à pratiquer quelques devoirs extérieurs de piété. Mais quant au changement

du cœur, à la mortification des paſſions, au renoncement à l'amour du monde, à l'ambition, au plaiſir, c'eſt à quoi on ne penſe point du tout. L'idée quon a de la vertu eſt trop ſuperficielle, & l'on va juſqu'à regarder la dévotion comme peu ſolide, ou au moins comme non néceſſaire. C'eſt ce qui fait qu'on ſe fait un jeu de paſſer par des révolutions d'état de crime & d'état de juſtice; aujourd'hui en grace, demain dans le péché; aujourd'hui reſſuſcité, demain retombé dans la mort, en feſant ſubſiſter la vie Chrétienne avec une viciſſitude continuelle de mort & de vie. Il eſt vrai que la grace peut ſe perdre par la violence des tentations; mais cela ne va pas à des changemens fréquens. L'Egliſe a toujours ſuppoſé que ces faux pénitens, loin d'avoir perdu la grace qu'ils avoient reçue, ne l'avoient pas ſeulement recouvrée; qu'ils étoient toujours demeurés dans la mort, & n'en étoient point ſortis, parce que leur pénitence étoit fauſſe & illuſoire, & que c'eſt ſe moquer de Dieu, que de retomber ſans ceſſe dans les mêmes crimes dont on vient de lui demander pardon. Peu de perſonnes ſentent l'infection de leurs péchés, & en ont la juſte horreur qu'ils devroient avoir.

Ils font, au-contraire, assez bien avec eux-mêmes; & à en juger par leurs actions qui sont les vrais interprétes de leur cœur, le péché leur paroît un fort petit mal: ainsi il y en a peu qui desirent sincérement d'en être délivrés. Car ce desir sincére, s'ils l'avoient, les feroit entrer dans les moyens naturels de se procurer cette délivrance, les feroit renoncer sincérement à tout ce qui peut les retenir dans le péché, & les porteroit à embrasser les œuvres de pénitence.

Ces faux innocens dont le monde est plein, sont la pépiniére d'une foule de faux pénitens: car les péchés spirituels dont ils sont coupables, éloignant d'eux les graces de Dieu, les disposent souvent à plusieurs péchés grossiers qu'ils ne peuvent se dissimuler, & qui les obligent de recourir aux remédes de la pénitence. Mais comme leur pénitence n'a pour objet que ces péchés extérieurs, & ne va presque jamais jusqu'à la source qui les a produits, ils se croient pleinement justifiés lorsqu'ils ont renoncé à ces sortes de péchés; ce qui arrive souvent par des considérations purement humaines. Pour les autres vices spirituels, ils ne font partie, ni de leur confession, ni de leur pénitence. Ils leur demeu-

rent toujours inconnus; & leur prétendue converſion contribue même à leur cacher davantage leur état, parce que ce changement extérieur paſſe dans leur eſprit pour un changement entier, & qu'ils n'ont point d'autre idée d'une converſion ſolide, que celle de ce changement extérieur qu'ils trouvent en eux.

On peut juger combien cela s'étend, & par conſéquent combien il y a de faux pénitens, ſi l'on fait réflexion que preſque tout le monde perd la grace du Batême par des plaies mortelles, & cependant qu'il y en a peu dont on puiſſe juger ſolidement qu'ils l'aient recouvrée. On voit, à la vérité, quelque changement extérieur: quantité de perſonnes qui ont été déréglées, ſe laſſent des vices & renoncent à la vie licencieuſe. Ils ſe dégoûtent des paſſions de la jeuneſſe: ils veulent acquérir la réputation de gens d'honneur & de probité: il s'y mêle même quelque crainte de l'enfer; ils trouvent donc bon d'aſſurer leur ſalut, par des moyens auſſi aiſés que le ſont la confeſſion & la participation des Sacremens, & ils trouvent malheureuſement des Directeurs faciles qui les entretiennent dans leurs ſentimens. Ils deviennent, à la vérité, plus

exacts à certains devoirs extérieurs de Religion: mais ils n'en sont pas moins attachés à leurs intérêts & à leur fortune; ils n'en sont pas moins remplis de l'amour des choses du monde; ils n'en sont pas plus appliqués à la priére & à la mortification, & ils font consister toute leur pénitence à la cessation des vices grossiers.

Comme la plupart des gens du monde sont engagés dans des déréglemens qui les mettent au-dessous des Juifs & des Païens, leur pénitence ne fait que les rétablir dans ce qu'on peut appeler une honnêteté Païenne ou une vertu Pharisaïque. Comment iroient-ils plus avant, puisqu'ils n'ont point d'autre idée du Christianisme que celle-là? Ils ne savent ce que c'est que tout le reste, & n'ayant jamais eu soin de s'en instruire, ils regardent tout ce qu'on en dit comme des imaginations. Ils croient même qu'il leur seroit honteux, de commencer à apprendre les élémens d'une Religion dont ils ont fait profession toute leur vie. Ils aiment donc mieux supposer qu'ils en sont suffisamment instruits, & prendre tout ce qu'ils ne savent pas pour des spéculations non nécessaires. Ainsi ils n'ont aucune pensée de se détacher du

monde; de ſe priver de la jouiſſance & de la poſſeſſion des créatures; de s'abaiſſer & de s'humilier. Eſtimer heureux ceux qui ſouffrent, qui ſont mépriſés ou opprimés, être prêts de tout perdre pour la juſtice, mortifier ſes paſſions, ſont des vertus auxquelles ils n'aſpirent pas par les deſirs, & auxquelles ils ne s'imaginent point être obligés. Ainſi ce n'eſt jamais le ſujet de leur examen: cela n'entre jamais dans leurs réflexions, ni dans les deſſeins qu'ils ſe propoſent quelquefois de corriger leur vie.

Ce genre de fauſſe pénitence eſt encore accompagné d'un autre défaut, qui ſuffiroit ſeul pour la rendre vaine & trompeuſe. C'eſt qu'on s'imagine qu'il ſuffit d'abandonner les vices & les emplois criminels, & qu'on n'eſt point obligé de réparer le paſſé autrement qu'en s'en confeſſant, & en accompliſſant ces légéres pénitences qu'on impoſe dans le Tribunal: mais c'eſt une illuſion très-dangereuſe. Je ne dis pas que l'accompliſſement actuel de la ſatisfaction, avant ou après l'abſolution, ſoit eſſentiel à la réconciliation: & je demeure d'accord qu'un homme vraiment converti, qui meurt après l'abſolution ſans avoir accompli ce qui lui avoit été ordonné, ni y avoir

rien ajouté, meurt dans la voie du salut. Mais ce que je dis, c'est qu'il n'y a point de conversion sincére sans un desir effectif de satisfaire à Dieu par de dignes fruits de pénitence; & que si ce desir est réel, il produit dans la suite son effet, & engage à une vie pénitente, proportionnée à nos forces. Si la coutume, l'ignorance, ou la juste condescendance des Confesseurs dispense les pécheurs des satisfactions laborieuses, un vrai pénitent ne s'en croit pas dispensé pour cela. Ce qu'il ne peut faire en une maniére, il le fait en une autre. S'il n'est pas capable de faire des œuvres extrêmement pénibles, il répare ce défaut en substituant des mortifications d'esprit aux mortifications du corps. Enfin il entre sans peine dans cette maxime, que Dieu n'étant pas moins juste en ce tems-ci, qu'au tems de l'ancienne Eglise, il ne demande pas moins des pécheurs une volonté effective de satisfaire à sa justice, ou d'une maniére ou d'une autre; que plus on les dispense des austérités, plus ils doivent récompenser cette dispense par d'autres sortes de pénitences & de bonnes œuvres; que jamais le Sacrement de Pénitence ne peut changer de nature, ni se confondre avec

le Baptême ; qu'il doit toujours être, juſqu'à la fin du monde, un Baptême laborieux, & que la vie, l'eſprit & le cœur d'un pénitent qui revient à Dieu après de grands péchés, doivent être toujours fort diſtingués de la diſpoſition des innocens, qui ont conſervé la ſainteté de leur Baptême. On voit par là quels ſont les principaux défauts qui rendent la pénitence fauſſe & trompeuſe, & qui attirent ſur les Chrétiens qui ſe laiſſent ſéduire par cette illuſion, l'excluſion du royaume de Dieu.

§. 13. *De la Contrition.*

La Contrition étant une partie eſſentielle du Sacrement de Pénitence, il eſt néceſſaire de faire voir en quoi elle conſiſte. La contrition eſt un regret intérieur & une déteſtation effective de ſes péchés, avec une réſolution ſincére de ne plus les commettre à l'avenir, & de ſatisfaire à Dieu. La vraie contrition renferme ces quatre conditions; 1°. la haine de la vie paſſée; 2°. l'amour de Dieu comme ſource de toute juſtice; 3°. la ceſſation du péché, & la réſolution véritable & ſincére de ne plus le commettre; 4°. enfin un deſir effectif de ſatisfaire à la juſtice de Dieu & de punir le péché.

1°. Ce n'est pas assez de changer de vie & de s'éloigner du mal; il faut de plus témoigner à Dieu son regret par la douleur de la pénitence, par les gémissemens d'une ame humiliée, par le sacrifice d'un cœur contrit. Il n'est pas nécessaire, à la vérité, que cette douleur soit sensible; mais ce doit être au moins une douleur effective. L'ame doit avoir une lumiére qui lui fasse connoître la misére effroyable de l'état du péché, & qui lui découvre ce qui l'y retient, & un desir réel & efficace de se séparer des occasions qui pouroient l'y faire retomber. Le défaut de sensibilité peut être suppléé par une résolution forte d'obéir à Dieu; mais il est vrai néanmoins que c'est ordinairement un grand défaut en nous, que cette douleur soit si peu sensible. Car cela vient souvent de ce que nous concevons foiblement l'énormité du péché, & que nous avons peu d'idée de la sainteté & de l'ingratitude de l'homme. C'est une grande preuve que notre ame est bien dure & bien peu capable d'être remuée autrement que par les sens. Cette douleur étant si peu sensible, n'a guére de force pour résister aux passions. Ainsi à moins que nous n'y joignions une résolution très forte fondée sur la foi, il est difficile que nous ne soyons emportés par l'habitude du pé-

ché que nous aurons contractée ; & c'eſt ce qui nous oblige d'avoir d'autant plus recours à Dieu, que nous reconnoîſſons davantage, par cette inſenſibilité, la profonde corruption de notre nature.

2°. La contrition doit naître de l'amour de Dieu. L'amour appartient à la loi nouvelle : on ne haït le péché qu'autant que l'on aime Dieu : la ferme réſolution de ne plus tomber dans le péché, ne peut ſe former ſans aimer Dieu : on ne peut avoir une véritable contrition, ſi l'on n'a recours à Jeſus-Chriſt ; ce qui ſuppoſe qu'on l'aime : la contrition nous fait prier & nous fait demander pardon à Dieu d'une maniére Chrétienne ; ce qu'on ne peut faire ſans amour de Dieu : la contrition eſt un bon mouvement, une bonne volonté ; or, il n'y a point de bon mouvement, ni de bonne volonté ſans charité. Il eſt donc aiſé de conclure par toutes ces raiſons, qu'il faut néceſſairement que la contrition naiſſe de l'amour de Dieu, & que c'eſt une diſpoſition néceſſaire pour obtenir la rémiſſion des péchés dans le Sacrement de Pénitence.

Tout degré d'amour de Dieu n'eſt pas ſuffiſant pour cet effet : il faut que ce ſoit un amour qui nous faſſe préférer Dieu à la créature ; un amour qui rende à Dieu l'em-

pire de notre cœur ; qui nous engage à regarder Dieu comme notre fin, & qui nous fasse renoncer à la volonté de tout péché mortel. Il faut aimer Dieu sur toutes choses, pour réparer le péché de ne l'avoir pas aimé sur toutes choses. Il faut s'assujétir à Dieu & lui donner dans notre cœur, la place qu'occupoit la créature; ce qui ne peut se faire qu'en le préférant à tout, & par conséquent en l'aimant par-dessus toutes choses. Il ne s'ensuit pas delà que pour être justifié, il soit nécessaire d'avoir une charité parfaite qui justifie même avant le Sacrement; mais il faut que cet amour fasse régner Dieu dans le cœur. Un amour peut être dominant & sur toutes choses, soit lorsqu'il est capable par lui même de surmonter toutes les passions de l'ame sans l'aide d'aucun mouvement de crainte, soit qu'il ait besoin de la crainte & d'autres motifs plus bas, pour surmonter la cupidité. Or, cette derniére sorte d'amour n'est pas une charité parfaite & ne justifie pas de soi-même sans le Sacrement, de sorte que ceux qui n'ont la charité & l'amour de Dieu qu'en ce dégré, ne sont pas justifiés avant la réception actuelle du Sacrement, & le sont par la réception du Sacrement. A l'égard de l'attrition, il suffit de dire que si elle naît de pure crainte, elle ne suffit pas : si elle

naît de crainte & d'amour, qui ne fait pas encore préférer Dieu à toutes choſes & qui ſubſiſte avec une cupidité dominante, elle ne ſuffit pas encore; mais ſi l'attrition eſt un regret qui naît de la crainte & d'un amour qui faſſe préférer Dieu à toutes choſes, quoique par le ſecours de la crainte, cette attrition ſuffit avec le Sacrement.

La véritable contrition doit renfermer encore ces quatre qualités: elle doit être intérieure, ſurnaturelle, ſouveraine & univerſelle, & c'eſt ce qui arrive quand l'amour de Dieu régne dans le cœur. Si cet amour eſt intérieur, la contrition ſera par néceſſité intérieure; s'il eſt ſurnaturel, elle ſera ſurnaturelle; ſi cet amour eſt dominant dans le cœur, & qu'il faſſe préférer Dieu à toutes choſes, la douleur qu'il produit ſera ſouveraine, c'eſt-à-dire, que l'ame ſera plutôt dans la diſpoſition de ſouffrir toutes ſortes de maux, & d'être privée de tous les biens du monde, que d'offenſer Dieu mortellement. Enfin ſi la contrition naît d'un amour qui nous faſſe préférer Dieu à tout, elle ſera univerſelle, c'eſt-à-dire, qu'elle s'étendra à tous les péchés mortels, puiſqu'il eſt impoſſible de préférer Dieu à toutes choſes, ſans haïr tout ce qui peut nous en priver, ce qui eſt l'effet de tout péché mortel.

3°. Il n'y a rien de plus essentiellement nécessaire, pour obtenir la rémission de ses péchés, que la résolution de les quitter, & cette résolution est encore une suite de l'amour de Dieu dominant. Elle doit être effective, & non pas une simple velléité; & pour cela il faut pratiquer certains moyens. Il y en a de généraux & de particuliers. Les généraux sont la priére, la vie réglée, la retraite, les saintes lectures, la vie pénitente & laborieuse. Les particuliers sont les exercices de pénitence opposés aux déréglemens dans lesquels on est tombé, comme l'aumône à l'avarice, le jeune à la débauche, la mortification du corps à l'impureté, l'humiliation à l'orgueil, & ainsi des autres. On est aussi obligé de fuir les occasions du péché : car Dieu ne donne ordinairement ses graces, pour éviter le péché, qu'à ceux qui pratiquent les moyens convenable pour cela; & agir autrement, c'est tenter Dieu. Or il y a des occasions de péché qui le sont par elles-mêmes, & qui entraînent naturellement dans le péché, & il y en a d'autres qui ne sont telles que par rapport à la foîblesse & à la disposition du pénitent; mais, comme il faut éviter tout ce qui fait perdre la grace de Dieu, il faut les

éviter également, & ſur tout les premiéres, ſans quoi on n'eſt pas digne d'abſolution.

4°. Enfin il faut avoir le deſir & la réſolution de ſatisfaire à Dieu pour ſes péchés; & cette diſpoſition eſt ſi eſſentielle, comme on le fera voir en traitant de la ſatisfaction, que le défaut de ſatisfaction & de pénitence qu'on remarque dans ceux qui reçoivent l'abſolution immédiatement après la confeſſion, eſt ſouvent une preuve que leur ame n'étoit pas effectivement convertie, & que tous les mouvemens qu'elle reſſentoit n'étoient que ſuperficiels & n'avoient pas changé le fond du cœur.

§. 14. *De la Confeſſion.*

La Confeſſion eſt une accuſation & une déclaration que le pénitent fait de ſes péchés à une Prêtre qui a jurisdiction ſur lui, pour en recevoir la pénitence & l'abſolution. La confeſſion doit être une déclaration des péchés, parce que le Prêtre feſant l'office de Médecin dans le Sacrement de Pénitence, ſi nous voulons guérir les maladies de notre ame, qui ſont nos péchés, il faut les lui découvrir de même que nous découvrons les maladies de notre corps à ceux que nous croyons pouvoir y apporter quelque reméde. Il eſt impor-

tant de surmonter la peine que l'on a de confesser ses pechés : on a une fausse honte qui fait rougir de confesser ce qu'on n'a pas rougi de commettre : on a de la confusion du reméde, lorsqu'on n'en a point eu du mal même ; & l'on craint de découvrir ce qui ne peut être caché. C'est par cette fausse honte que l'on prend le plus faux des partis, qui est de cacher pour un tems ce qui sera éternellement découvert, & qui auroit été effectivement caché pour l'éternité, si on l'avoit découvert durant le tems. C'est là aussi ce qui empêche quantité de pécheurs de recevoir la rémission de leurs péchés, & qui de plus fortifie leurs mauvaises habitudes & les endurcit dans le mal.

La confession, pour être bonne & utile, doit avoir ces trois conditions, savoir : d'être entiére, d'être véritable, & d'être propre à la personne qui se confesse. Elle doit être entiére, c'est-à-dire, qu'on doit n'y omettre volontairement aucun péché mortel commis depuis le tems où l'on croit avoir perdu la grace de Dieu, parce qu'on ne peut être en même tems ami & ennemi de Dieu ; & c'est ce que l'on prétendroit, si l'on soumettoit aux clefs de l'Eglise certains péchés pour en obtenir le pardon, & que l'on ne voulût pas y soumettre les au-

tres, qui ne pouvant pas ainſi être pardonnés, non plus que les autres, nous tiendroient toujours dans la diſgrace de Dieu. Pour rendre ſa confeſſion entiére, il faut s'examiner ſérieuſement & de bonne foi, comme on va le dire, & ſe faire même inſtruire par quelque perſonne éclairée: Il faut de plus confeſſer les circonſtances qui changent l'eſpéce du péché, & qui ſervent à faire connoître la grandeur du péché & la véritable diſpoſition de l'ame. Il faut en marquer le nombre, autant qu'il eſt poſſible, & déclarer, par exemple, la durée d'une paſſion, les fautes qu'elle feſoit commettre ordinairement tous les mois, chaque ſemaine, chaque jour. La ſeconde condition de la confeſſion, eſt qu'elle ſoit vraie. C'eſt pécher contre la vérité de la confeſſion, d'exprimer les choſes plus fortement qu'on ne les penſe, ſoit en bien, ſoit en mal, ſoit pour s'accuſer, ſoit pour s'excuſer. Il faut éviter avec ſoin de s'excuſer: car c'eſt l'orgueil qui en eſt cauſe; & il ne faut s'accuſer que de ce dont on ſe croit coupable, & ſelon le degré qu'on le croit. Il faut parler douteuſement des choſes dont on doute, & avec certitude de celles dont on eſt aſſuré: & il faut, autant que l'on peut, ne pas ſe juger témérairement, non plus que des autres. La

troisiéme condition nécessaire à la confession, est qu'elle soit propre, c'est-à dire, que l'on s'accuse soi-même & non pas les autres, & qu'on y ménage, autant qu'il est possible, l'honneur du prochain, à moins qu'il ne soit nécessaire, pour quelque utilité, ou pour l'intégrité de la confession, de découvrir ceux qui sont coupables des mêmes crimes, mais jamais pour se décharger sur d'autres d'une partie de sa faute.

A l'égard de la confession des péchés véniels, quoiqu'elle ne soit pas absolument nécessaire, elle est cependant utile, & peut être pratiquée avec un très-grand fruit. Il faut pour cela avoir une douleur sincére de les avoir commis & un desir véritable de s'en corriger; mais, comme il est impossible d'éviter tous les péchés véniels, la résolution de les éviter doit être plutôt un dessein de travailler à les éviter & un desir sincére de n'en plus commettre, qu'une espérance ferme qu'on les évitera absolument. Pour ce qui est des péchés véniels, dont on n'a pas résolution de s'abstenir, comme ils sont volontaires, & par conséquent beaucoup plus considérables que les autres, on doit en gémir devant Dieu, en avoir une extrême appréhension, les dire à son Confesseur, non pas tant pour en demander l'absolution,

que pour lui faire connoître l'état de ſon ame & lui en laiſſer le jugement.

Il eſt certain que quelquefois il y a quelque ſorte de danger dans la confeſſion des péchés véniels; mais il ne faut pas pouſſer ce danger ſi loin, qu'on en détourne les ames qui craignent Dieu, en leur feſant croire qu'on s'approche ſouvent du Sacrement de Pénitence avec des péchés véniels, & qu'on en revient avec des péchés mortels: car il n'eſt pas difficile pour les bonnes ames, de pratiquer ce moyen d'une maniére utile. La raiſon en eſt, qu'à l'égard des péchés mortels on ne peut ſe repentir utilement de l'un, que l'on ne ſe repente de tous; & il ne ſuffit point d'avoir deſſein de ſe corriger de l'un, ſi l'on n'a une réſolution effective de s'abſtenir de tous les autres. Mais il n'en eſt pas de même des péchés véniels: car il peut ſe faire qu'on ait de la contrition à l'égard de l'un, ſans en avoir a l'égard de l'autre, & qu'on veuille s'abſtenir de l'un, quoiqu'on demeure encore attaché de volonté à l'autre; cependant, pourvu que l'on ait la contrition de quelques péchés véniels, le défaut de contrition à l'égard des autres ne rend pas l'abſolution nulle, & il en eſt de même de la réſolution de les éviter. Il eſt difficile qu'une perſonne qui eſt dans la gra-

ce de Dieu, n'ait pas les dispositions suffisantes à l'égard des péchés véniels, pour empêcher que le Sacrement ne soit nul, puisque l'amour de Dieu, qui régne dans le cœur des Justes, y produit toujours, tant qu'il y est, quelque desir de se perfectionner & d'éviter ce qui déplaît à Dieu ; & ainsi, quoiqu'il faille exciter les Chrétiens à se confesser avec plus de regret, & avec plus de desir d'éviter les péchés véniels dont il se confessent, il ne semble pas à propos de tant les effrayer par la crainte de faire des confessions sacriléges ; mais on peut leur faire sentir qu' il peuvent faire des fautes, lorsqu'ils se confessent de ces péchés avec trop peu de disposition.

§. 15. *De l'Examen de conscience.*

COMME il arrive souvent que l'on se confesse mal, parce qu'on n'a pas assez de soin d'examiner sa conscience, il est à propos de mettre ici sous les yeux les péchés auxquels on ne fait point assez d'attention; bien des gens se contentant de remarquer ceux qui sont sensibles par eux-mêmes. Il faut donc examiner de bonne foi, si au lieu de s'occuper des vérités de la foi, on donne presque tout son esprit aux choses du monde ; si on remplit son esprit des mau-

vaiſes maximes du monde, ſi on n'a pas ſoin d'entretenir & de fortifier ſa foi par la méditation de la loi de Dieu & par de fréquens actes de foi; d'où il arrive qu'elle s'affoiblit & s'obſcurcit, ſi l'on manque à faire profeſſion de ſa foi & des maximes de l'Évangile toutes les fois que l'honneur de Dieu & l'utilité du prochain le demandent.

Si l'on méne une vie de jeu, d'oiſiveté, de divertiſſement, de curioſité; ſi on méne une vie molle & ſans pénitence, ſi on aime les pompes, les vanités, les honneurs & les grandeurs du monde; ſi on eſt dur aux pauvres; ſi on néglige de s'inſtruire; ſi on n'écoute point la vérité au fond de ſon cœur, qu'au contraire on évite d'y penſer, & qu'on ſe répande au-dehors, pour éviter ſes reproches; ſi on agit par paſſion, par caprice & par humeur.

Si l'on s'occupe trop du luxe des habits, des meubles, de la beauté; ce qui produit une infinité d'actions d'orgueil & de vanité; ſi on aime l'indépendance, pour être maître de ſes actions & n'être pas aſſujéti; ſi l'on cherche à avoir la préférence ſur les autres, & les ſurpaſſer en quoi-que ce ſoit; ſi l'on agit dans la vue d'acquérir l'eſtime & les louanges des hommes, & de régner dans l'eſprit des autres par l'amour,

la confiance ou la créance; si l'on veut faire passer ses propres opinions pour les faire recevoir aux autres; si l'on tâche de rabaisser les autres dans toutes les choses dans lesquelles on a desiré les surpasser.

Il y a encore les omissions de vertu & de devoir, sur lesquelles il faut s'examiner, parce qu'elles sont des occasions prochaines de péché; savoir, la négligence à prier, la négligence aux exercices de piété, la négligence à s'instruire des devoirs de son état, la négligence à veiller sur soi-même, la négligence à se purifier des péchés véniels; toutes ces choses étant telles qu'il est presque impossible que l'amour de Dieu subsiste avec ces mauvaises dispositions. Mais il faut sur-tout demander à Dieu qu'il dissipe nos ténébres, qu'il nous éclaire, afin que nous puissions bien connoître l'état de notre ame.

§. 16. *De l'Absolution.*

L'Absolution des péchés que les Prêtres donnent par le pouvoir qu'ils en ont, n'est pas simplement une déclaration que les péchés sont remis, mais une vraie rémission des péchés; de sorte qu'elle précéde même ordinairement le jugement de

Dieu, ſelon ce que dit J. C. *tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le ciel.* Cette rémiſſion réconcilie réellement le pécheur avec Dieu, parce que par elle les péchés ſont effectivement remis; ce qui n'arrive que lorſque l'abſolution eſt donnée à un pécheur bien diſpoſé : car ſi celui qui reçoit l'abſolution n'a pas les diſpoſitions néceſſaires pour être abſous, l'abſolution ne lui ſert de rien, & elle le met au contraire en pire état qu'il n'étoit; parce que, comme il croit être abſous, il n'a plus ſoin de demander à Dieu les diſpoſitions néceſſaires pour obtenir la rémiſſion de ſes péchés: ainſi, comme c'eſt un bien ineſtimable qu'une abſolution qui efface nos péchés, qui nous donne la qualité d'Enfans de Dieu, qui nous fait rentrer dans tous les droits que nous avions perdus par le violement de notre Batême, qui nous retire de la mort du péché; c'eſt au contraire un malheur terrible de recevoir une abſolution qui nous donne une fauſſe ſécurité qui éteint nos gémiſſemens, qui nous fait croire que nous ſommes vivans, quoique nous ſoyons toujours dans la mort, & qui nous ôte même le ſoin & l'empreſſement de recouvrer la vie.

Matth. 16. 19.

Autrefois les pénitens jouissoient d'un grand avantage, lorsqu'étant retenus long-tems par la discipline de l'Eglise dans l'exercice des humiliations qu'on leur prescrivoit avant l'absolution, les sentimens qu'ils avoient conçus de la grandeur de leurs péchés & de la misére horrible où leur ame étoit réduite avoient le tems de s'enraciner & de former ainsi une puissante digue contre les rechûtes. Le changement arrivé dans la discipline de l'Eglise ne permet, à la vérité, qu'on demeure si long-tems dans cet intervalle entre la confession & l'absolution. L'Eglise, pour de bonnes raisons, permet d'abréger ce tems; mais, comme il est de nécessité de ne pas retomber, il faut nécessairement que la résolution de ne plus pécher ait déja quelque solidité & quelque force avant l'absolution; autrement elle seroit bientôt suivie de rechûte; & le seul effet qu'elle produiroit dans l'ame, seroit de la rendre inconvertible, parce que les vérités qu'on vient à mépriser, après en avoir été touché passagérement, ont presque perdu leur force. La pointe est émoussée, parce que l'esprit y est accoutumé. Ainsi la question: S'il est nécessaire de différer l'absolution à ceux qui se confessent de péchés mortels, est bien-aisée à décider: car il est bien

vrai

vrai que ce retardement n'eſt, ni eſſentiel, ni abſolument néceſſaire; mais ce qui eſt eſſentiel, eſt que la déteſtation du péché & la volonté de le quitter ſoient ſolides & effectives; que ce ne ſoient pas des penſées paſſagéres, qui n'aient fait dans les ames qu'une impreſſion légére, & ſuperficielle; en ſorte qu'elles ne ſoient pas en état de réſiſter aux tentations ordinaires. Si l'on trouve des ames que l'on juge avec prudence être dans ce degré de diſpoſition & dans cette maturité de pénitence incontinent après la confeſſion des péchés mortels, à la bonne heure, qu'on leur donne l'abſolution auſſi-tôt; mais, ſi la volonté de ſe donner à Dieu & de quitter le péché n'a encore aucune force, ni aucune racine, & que l'on juge avec vraiſemblance qu'elle s'évanouira bientôt; leur donner l'abſolution en cet état, c'eſt les mettre en un péril prochain de devenir plus dures & plus inconvertibles qu'elles n'étoient.

Que peut-on donc penſer & juger de ces pénitens impatiens, qui ne ſauroient ſouffrir qu'on les retienne quelque tems dans les liens de la penitence, pour les porter à prier avec plus d'ardeur? Combien ſont-ils éloignés de cette priére perſévérante qui ne ſe rebute point, & qui ne doit point avoir d'autres bornes que la

vie même ? Ils cherchent, à ce qu'ils disent, l'assurance de la rémission de leurs péchés par l'absolution du Prêtre ; & ils ne voient pas que rien ne peut leur en donner une plus juste assurance, que d'avoir prié long-tems, pour l'obtenir. Qui prie long-tems, desire long-tems ; & la persévérance dans la priére, renferme la persévérance dans le desir d'une vie nouvelle. Or ce desir affermit l'ame dans le bien, & rend plus solides toutes les bonnes résolutions. Rien au contraire ne donne plus lieu de douter de la sincérité de la pénitence que cette impatience que certains pécheurs font connoître, en ne pouvant souffrir qu'on leur tarde tant soit peu l'absolution, pour s'assurer davantage qu'elle ne leur sera pas inutile. C'est une étrange maniére de desirer la rémission de ses péchés, que de s'éloigner des moyens les plus propres pour s'en assurer. Qu'il est à craindre que cette impatience ne naisse de ce qu'on se lasse du peu de contrainte où l'état de pénitence nous tient ! Qu'il est à craindre que les priéres qu'on est obligé d'y faire, ne nous fatiguent & ne nous ennuient, & qu'on ne tâche de s'en décharger le plutôt que l'on peut, tant on a peu de sentiment de la grandeur de son mal !

On ne peut douter qu'il n'y ait beaucoup de Pénitens à qui il eſt infiniment plus avantageux qu'on leur différe l'abſolution, & ſur-tout aux jeunes perſonnes ; parce que ſi leur converſion ne fait que commencer, ils n'ont pas lieu de s'aſſurer qu'ils ſont effectivement convertis ; car les ſignes extérieurs ne ſuffiſent pas. Ainſi ils ont à craindre que s'ils recevoient l'abſolution en cet état, elle ne leur fût inutile, ou par le défaut d'une contrition véritable, ou par celui d'une réſolution effective ; au lieu que le délai de l'abſolution leur donnant lieu de prier ſouvent Dieu de veiller ſur eux avec plus d'application, de pratiquer des œuvres de pénitence, ils peuvent obtenir de Dieu, par la pratique de ces moyens, les diſpoſitions néceſſaires pour recevoir l'abſolution avec fruit. Leur véritable intérêt dans cet état, eſt donc qu'on leur différe l'abſolution ; parce que par-là on les met dans la voie de parvenir à la rémiſſion de leurs péchés, & on leur fait éviter le danger d'une abſolution précipitée, qui, bien loin d'être un avantage pour eux, eſt au contraire un très grand malheur. Tout dépend eſſentiellement d'avoir un guide prudent & éclairé, qui ſache juger des diſpoſitions des ames, qui ſache prudemment ſe ſervir

de la puissance de lier & de délier, & qui n'applique le mérite du sang de Jesus-Christ qu'à ceux qu'il juge suffisamment disposés. Si on a le bonheur d'avoir un tel guide, alors il faut s'en remettre à son jugement; mais il est bon de lui témoigner que l'on n'a point un desir empressé de recevoir l'absolution; que l'on en souffrira le délai non-seulement sans peine, mais comme une grace, & que l'on aime beaucoup mieux n'être pas sitôt absous, & avoir du tems pour gémir devant Dieu, & pour fléchir sa miséricorde par ses priéres & par sa pénitence, que de recevoir une absolution précipitée, qui laisseroit des sujets légitimes de craindre qu'on n'eût pas reçu en effet l'absolution de ses péchés, faute d'avoir eu les dispositions nécessaires pour cela. S'il arrivoit qu'on eût un Confesseur peu éclairé, comme cela arrive souvent, & que souvent même on ne se donne pas la peine d'en trouver, il est alors plus à propos dans ce cas de s'éprouver soi-même avant que de se confesser, & de s'affermir par la pratique des œuvres de pénitence dans la résolution de quitter le péché.

§. 17. *De la Satisfaction.*

La Satisfaction est une réparation que le Pécheur fait à Dieu par des œuvres pénibles & humiliantes pour l'injure qu'il lui a faite par ses péchés. Tout péché, petit ou grand doit être puni; & il faut que Dieu en fasse le châtiment, ou que l'homme pénitent le punisse lui-même. La loi de la justice de Dieu est que personne ne reçoit la rémission d'une peine plus grande qui lui etoit due, s'il ne satisfait à Dieu par quelque sorte de peine quoique beaucoup moindre. Il est bien vrai que Jesus-Christ a satisfait pleinement pour nos péchés; mais il a plu à la justice de Dieu de n'appliquer la satisfaction de Jesus-Christ qu'à ceux qui se conformeroient à cette loi de sa justice; ce qui n'empêche pas la plénitude de la satisfaction de Jesus-Christ, puisque la volonté même que les hommes ont de satisfaire à la justice de Dieu, ne leur est donnée que par les mérites de Jesus-Christ; que notre pénitence n'est capable de plaire à Dieu, qu'en tant qu'elle est unie aux souffrances de Jesus-Christ, & qu'elle n'obtient la rémission de la peine due à nos péchés, que par les mérites de Jesus-Christ.

Cette néceſſité que le péché ſoit puni eſt la ſource de ce déluge de maux dont Dieu a inondé le genre humain, qui ne ſont pas ſeulement des effets de la juſtice de Dieu, mais qui, ſuppoſé cette juſtice, ſont de grands dons de ſa miſéricorde & de ſa libéralité; puiſque ce ſont des moyens qu'il nous accorde pour nous acquitter envers lui de nos dettes, & pour éviter les peines auxquelles ſa juſtice nous condamneroit dans l'autre vie. Dieu ſe ſert de ces maux pour pluſieurs autres fins. Ce ſont des remédes de nos maladies ſpirituelles, des préſervatifs contre les rechûtes; & l'on peut en dire autant des œuvres de pénitence auxquelles il nous oblige. Mais ces fins de Dieu ſuppoſent toujours la premiére, qui eſt la punition du péché: car ſi l'homme n'avoit point de péché, Dieu ne ſe ſerviroit point de ces moyens pour le préſerver des rechûtes & pour achever ſa guériſon. Il faut que l'humiliation ſoit jointe à la ſatisfaction: car l'humiliation étant la peine la plus due à l'orgueil du Pécheur, il eſt impoſſible que le vrai Pénitent ne l'accepte & ne l'aime. Il eſt juſte que le Pécheur ſoit humilié, puiſqu'il s'eſt élevé inſolemment contre Dieu. Qui ne ſent pas en ſoi ces diſpoſitions, a grand ſujet de douter de ſa péni-

tence, & c'eſt ce qui n'arrive que trop ſouvent, puiſqu'on voit quantité de Pécheurs qui ne veulent point accepter les pénitences qu'on devroit leur impoſer, qui n'en veulent que de douces & de légéres, & qui avec cela s'en acquittent très-negligemment & très-ſuperficiellement.

Il ſeroit bon de ſe rappeler les anciennes pénitences que l'Egliſe, dans ſes beaux jours, impoſoit aux grands Péchéurs, qui qui duroient pluſieurs années, & quelquefois toute la vie. Or quoique cela ne ſe pratique plus maintenant, néanmoins comme l'eſprit de l'Egliſe eſt immuable, on doit conſerver dans l'intérieur de ſon cœur la diſpoſition que l'Egliſe deſiroit d'imprimer aux Pénitens par ces pratiques extérieures: & c'eſt cette diſpoſition intérieure qu'on appéle l'eſprit de pénitence, & qui compreud diverſes vues & diverſes diſpoſitions qu'un Pénitent doit avoir toute ſa vie. Tout Pénitent doit ſuppoſer que la vie qu'il reçoit par le Sacrement de Pénitence, principalement en ce tems où l'abſolution n'eſt pas précédée par de grandes œuvres de pénitence, & par de longs exercices de piété, que cette vie, dis-je, étant extrêmement foible, la grace qu'il a acquiſe par l'abſolution ne lui donne pas le pouvoir de conſerver cette vie, s'il

n'a le soin de l'augmenter par de continuels exercices de piéte, Les grands péchés sont comme des maladies mortelles & des fiévres continues. L'absolution en ôte le danger; mais il reste dans l'ame de grandes suites & de longues infirmités qu'il faut travailler à guérir.

Mais quand même par les exercices de la pénitence on auroit acquis une santé ferme, & une grande force contre les tentations, on doit se traiter en Pécheur, & se tenir dans un grand rabaissement intérieur, par lequel on se met au dernier rang de l'Eglise, & ce rabaissement doit être fondé sur plusieurs vérités. 1°. Sur l'incertitude du pardon: car il y a certitude que l'on a perdu la grace par le péché mortel; mais il n'y a point de certitude qu'on l'ait recouvrée, & cette incertitude qui n'empêche pas la juste confiance, doit humilier les pénitens & les obliger, à se rabaisser au-dessous des innocens. De plus cette incertitude est beaucoup plus grande, si l'on n'a pas fait une pénitence longue & austére. 2°. Il est fondé sur ce que les Péres ont cru qu'il étoit rare que la grace dans laquelle on est rétabli par la pénitence, soit égale à celle du Batême: ce qui a fait dire au Concile de Trente, qu'on ne parvient point sans de grands travaux

& beaucoup de larmes, à ce renouvellement entier que l'on a acquis par le Batême; ce qui a fait appeler la pénitence un Batême laborieux. 3°. Il eſt fondé ſur ce que l'homme, par le péche, s'étant rendu indigne de l'uſage des créatures, ce droit d'uſer des créatures ne lui eſt pas rendu en ſon entier dans la pénitence, & qu'il y a bien des choſes dont les innocens peuvent uſer, & que les pénitens doivent s'interdire. 4°. Parce que les pénitens ne doivent pas oublier leurs péchés, après même en avoir obtenu le pardon: or, ce ſouvenir des péchés n'a pour fin que d'entretenir l'eſprit des pénitens dans une humiliation continuelle, étant inutile de ſe ſouvenir de ſes péchés, ſi on ne s'en humilie. 5°. Enfin il eſt juſte que les pécheurs conſidérent, que ſi l'on n'impoſe pas préſentement des pénitences auſſi rigoureuſes que l'on feſoit autrefois, ce n'eſt pas que l'Egliſe juge qu'il y eût de l'excès dans la ſévérité de l'ancienne Egliſe, ni que les crimes ne méritent pas d'être punis à préſent, avec cette rigueur qu'on pratiquoit autrefois: mais c'eſt qu'elle trouve les Chrétiens d' à préſent trop foibles pour la porter. Or, quand on n'adoucit la rigueur de la pénitence que par condeſcendance à la foibleſſe des hommes, il

est juste qu'ils se croient obligés de payer, quand ils sont fortifiés, ce dont ils n'ont été dispensés qu'à cause de leur foiblesse. Ainsi s'agissant de satisfaire le même Dieu pour les mêmes crimes, si l'on ne le fait pas par des exercices aussi péniples qu'autrefois, il faut au moins tâcher de récompenser cela par une humiliation plus longue, & diverses mortifications qu'une vertu ingénieuse fait trouver.

Il y en a qui s'imaginent qu'on peut remettre à satisfaire à Dieu dans le Purgatoire; mais c'est une erreur. Car la justice de Dieu n'accorde la rémission des péchés en cette vie, qu'à condition qu'on en fera pénitence en cette vie. La volonté de faire pénitence est essentielle à la contrition: car si le desir est véritable, il produit des fruits dignes de pénitence; & il pouroit fort bien arriver qu'en remettant en l'autre vie, la satisfaction qu'on doit à Dieu, on changeât le purgatoire en enfer. Il est difficile de plus que ceux qui ne ménent pas un vie de pénitence, conservent la justice, quand même ils l'auroient reçue: car ils négligent le principal moyen auquel Dieu attache cette grace, & ils s'exposent à tomber dans un état pire que le premier.

§. 18. *Des Confesseurs & des Directeurs.*

S'il est important pour le salut d'avoir un bon guide, c'est s'exposer au danger de périr, que de s'adresser à un guide aveugle, selon ce que dit Jesus-Christ: *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans le précipice.* Un Confesseur peu éclairé & peu capable de son ministére, donne lieu de craindre à un pénitent, qu'il ne fasse que l'entretenir dans le péché, en lui donnant des absolutions précipitées; qu'il n'ait pas assez de lumiére pour découvrir ses maux, & pour l'aider à les connoître; qu'il ne le porte pas à satisfaire à Dieu par une pénitence proportionnée, & que faute d'en pratiquer de telles, il ne retombe facilement dans le péché; qu'il ne le pousse trop tôt à la communion; qu'il ne sache pas les moyens de le faire avancer dans la vertu; qu'il ne s'attache qu'aux péchés grossiers, & qu'il n'ait que peu de lumiéres sur les dispositions essentielles au Christianisme. Mat. 15. 14.

Il est aisé de concevoir delà, qu'elles sont les qualités que doit avoir un bon Confesseur ou un bon Directeur: ce qui fait voir de quelle importance il est de faire un bon choix. La voie ordinaire de

la converſion des ames, ne conſiſte pas dans les ſeuls mouvemens de la grace, mais dans l'union de la conduite du bon Directeur avec cette grace. C'eſt lui qui doit appliquer les ames à leurs devoirs, leur faire connoître leurs dangers, régler leur pénitence, les préſerver des excès, les tirer des occaſions, leur preſcrire les remédes convenables à leurs maladies. Cependant on peut dire que le ſecours d'un Directeur éclairé autrefois ſi ordinaire, eſt préſentement plus rare que la grace même; & qu'il eſt bien plus commun de trouver des ames touchées de Dieu, que des gens capables de les aider à ſe retirer du vice, & à marcher dans la voie de Dieu. Il faut faire ſouvent de grandes recherches, pour trouver un Directeur vraiment éclairé & capable de jeter les ames dans la piſcine de la pénitence. Avila veut qu'on le recherche entre mille; ſaint-François de Sales entre dix mille: & il y a apparence qu'à meſure qu'on avancera vers la fin des ſiécles cette diſette de bons Directeurs deviendra toujours plus grande.

On ne peut douter que ce manque des ſecours ordinaires, ne ſoit une grande marque de la colére de Dieu ſur les hommes, & l'un des plus grands châtimens qu'il puiſſe exercer ſur eux. Car, comme

il ne s'éloigne pas souvent de sa conduite ordinaire quand les moyens ordinaires de conversion sont rares, les conversions le sont aussi. Mais c'est encore bien pis, quand non-seulement on a à chercher des Directeurs, mais que les vrais Directeurs étant rares, il s'en trouve une infinité de faux qui s'offrent d'eux-mêmes, & qui tiennent un langage tout contraire. Mais comme rien néanmoins n'empêche le salut des ames que Dieu s'est choisies par son élection éternelle, il sait bien remédier à cet inconvénient à leur égard. Ou il les conduit par lui même, & supplée ainsi au peu de lumiére de ceux qui les conduisent; ou il leur fait trouver la lumiére dont elles ont besoin, dans les ténébres mêmes de leurs Directeurs, qu'il éclaire pour elles, & non pour eux-mêmes. Pour les autres, il est vrai que la disette des bons Directeurs leur est étrangement préjudiciable, & que rien ne contribue davantage à leur perte; mais elle ne les excuse en aucune sorte dans leurs péchés parce que ce sont eux qui l'attirent par leur négligence. Ils ne manquent de bons Directeurs, que parce qu'ils n'en desirent pas, qu'ils n'en cherchent pas, & qu'ils n'en demandent pas à Dieu autant qu'une aussi grande chose doit être demandée. Leur aveu-

glement & le peu de ſoin qu'ils ont de leur ſalut, fait qu'ils prennent le premier venu, & qu'ils ſe livrent auſſi facilement aux plus aveugles, qu'aux plus éclairés.

Ceux qui cherchent ſincérement à ſe ſauver, demandent à Dieu avec une grande ardeur, qu'il leur faſſe diſtinguer ceux à qui ils doivent s'addreſſer pour leur conduite. Ils ne prennent pas pour cela le premier venu: ils cherchent de bonne foi ceux qui ſont les plus habiles, & les plus attachés aux régles de l'Egliſe. Les cœurs doubles, au contraire, étant poſſédés d'un deſir ſecret de ſatisfaire leurs paſſions, ſe diſpenſent facilement de cette recherche. Ils craignent de rencontrer des Directeurs qui les incommodent, & ils trouvent mille raiſons pour ſe contenter de ceux qui ne s'oppoſent point à leurs deſirs. Les cœurs ſincéres portent toujours en conſultant, un vrai deſir de connoître la vérité, qui ſe reconnoît clairement par la maniére dont ils conſultent: ce qui donne une grande liberté & une grande confiance aux Directeurs à qui ils s'adreſſent, & auxquels ils ſe ſoumettent, de leur propoſer ce qu'ils jugent être de plus droit & de plus vrai, parce qu'ils jugent que ces

avis seront bien reçus. Au-contraire les esprits doubles & corrompus font, en quelque sorte, violence à ceux qu'ils consultent, pour les attirer à seconder leurs inclinations. Ils courbent la régle dont ils veulent se servir. Ils ne découvrent qu'à demi, les raisons qui pouroient leur faire donner l'avis dont ils ont de l'éloignement. Ils font paroître dans un grand jour, toutes celles qui favorisent leurs inclinations. Ils font sentir au Directeur que le moyen de leur plaire, est de ne leur pas donner de certains conseils. Enfin ils font si bien par tous ces petits artifices, qu'ils réussissent à se tromper eux-mêmes, en trompant ceux dont ils ne demandent l'avis que pour se flatter de leur approbation, & marcher ensuite avec plus de confiance dans la voie de leurs inclinations.

Il est bon de s'adresser à un Directeur éclairé, pour apprendre à se connoitre, en lui exposant non-seulement ce que l'on croit avoir fait de mal, mais en le rendant Juge de toute sa vie, & de toutes les actions particuliéres dans lesquelles il se glisse souvent beaucoup de fautes, qu'on n'y découvre pas par ses propres lumiéres; mais il y a un

abus assez ordinaire à réformer, c'est l'attache aux Directeurs. L'attache qu'on y a, bien loin de nous aider à nous avancer dans la voie de Dieu, y sert souvent, au-contraire, d'un très-grand obstacle. On fait son propre honneur de celui de la personne à laquelle on est attaché. On tend insensiblement à rabaisser tous ceux dont la réputation l'obscurcit. On a peine à souffrir ceux qui n'en jugent pas comme nous, & l'on veut que le jugement que l'on en porte, soit la régle de celui des autres. Si l'on fait quelque bien par son conseil, Dieu y a beaucoup moins de part que l'homme qui le conseille. On n'a de l'ardeur que quand on sait qu'il sera informé de ce que l'on fait, & l'on n'a que de la langueur quand il ne donne pas le mouvement à ce que l'on entreprend. Enfin il se glisse tant de miséres dans ces attaches aux Directeurs, qu'on ne sauroit trop les éviter: car ils ne sont utiles, qu'autant qu'on voit en eux plus Dieu que l'homme.

§. 19. De l'Extrême-Onction.

Le Sacrement de l'Extrême-Onction consiste dans l'onction que font les Prê-

tres aux fidéles dangereuſement malades, avec de l'huile conſacrée par l'Evêque à cet effet, & jointe aux paroles par laquelle ils reçoivent la rémiſſion de leurs péchés, la grace de bien mourir, ou le rétabliſſement de leur ſanté. Ce Sacrement doit être adminiſtré aux Chrétiens qui ſont dangereuſement malades, & même aux vieillards que leur foibleſſe met en danger de mourir; mais non aux enfans qui n'ont pas atteint l'âge de raiſon, aux fous, ni à ceux qui ſont condamnés à la mort, ni aux pécheurs publics, ni aux excommuniés. Il faut le recevoir lorſqu'on eſt en danger, & c'eſt un péché conſidérable que d'attendre à le donner quand le malade eſt entiérement déſeſpéré: car c'eſt vouloir que Dieu faſſe un miracle viſible, & c'eſt, en quelque ſorte, le tenter. Dieu procure ſouvent la ſanté aux malades par ce Sacrement; mais c'eſt d'une maniére qui ne paroît pas miraculeuſe, quoiqu'elle puiſſe l'être en effet. Ce Sacrement peut ſe réitérer, lorſque celui qui l'a reçu, étant revenu en convaleſcence, retombe, ou dans la même maladie, ou dans une autre. L'uſage de le conférer avant le ſaint Viatique, paroît être le mieux fondé, en ce que l'Euchariſtie

fait des effets d'autant plus grands sur les ames, qu'elles sont plus purifiées de leurs péchés, qui est le propre effet de l'Extrême-Onction.

Les effets de ce Sacrement sont de rendre la santé aux malades, ou en tout, ou en partie, s'il est utile pour leur salut : de remettre les péchés véniels & même les mortels, si le pénitent en avoit sans le savoir : d'éclairer l'ame & donner la confiance & la foi, pour soutenir son état d'infirmité & les approches de la mort. Comme rien n'est plus nécessaire que de bien mourir, puisque l'éternité dépend de ce moment, le moyen ordinaire pour obtenir la grace de bien mourir étant le Sacrement de l'Extrême-Onction, ce seroit une très-grande faute de le néglider, & de n'avoir pas soin de le demander. Il est à craindre que ceux qui se privent de ce secours, ne succombent aux derniéres tentations dont on est attaqué à l'heure de la mort, soit par les douleurs de la maladie, soit par les objets du monde, soit par le souvenir des péchés, soit par l'attente du jugement de Dieu & de ses suites, soit par les attaques du démon, qui sont alors plus vives & plus dangereuses. Comme il faut être en état de grace pour rece-

voir ce Sacrement avec fruit, puiſqu'il n'eſt inſtitué que pour effacer les reſtes des péchés, & ſuppléer à l'imperfection de la pénitence, on doit ſe confeſſer auparavant aux Prêtres, & en recevoir l'abſolution, ſi l'on peut le faire.

§. 20. *Des Maladies.*

COMME il faut de néceſſité mourir, & qu'ordinairement les maladies conduiſent à la mort, il eſt bon de conſidérer la néceſſité & l'utilité des maladies. Les maladies, les douleurs, les afflictions ſont devenues depuis le péché de l'homme, des moyens néceſſaires au ſalut, parce que c'eſt la voie que Dieu a choiſie pour la purification de l'ame, qui ne peut être admiſe à la jouiſſaoce de Dieu, qu'elle ne ſoit parfaitement pure de toute ſouillure. Ainſi cette purification de l'ame par la maladie & par la ſouffrance, eſt deſtinée par la juſtice de Dieu, à purifier les ames & leur appliquer les mérites du ſang de Jeſus-Chriſt, ſans quoi Dieu réſerve pour l'autre monde, une autre purification qui comprend tous les châtimens que la juſtice divine exercera ſur les ames qui ſortiront de ce monde avec quelques taches. Mais

il faut bien concevoir que les peines qu'on souffre ici bas, sont incomparablement plus douces, plus efficaces & plus utiles que celles de l'autre vie. Elles sont plus douces, parce que la justice de Dieu s'y exerce avec un plus grand mêlange de miséricorde, & que Dieu proportionne les peines à la foiblesse des hommes, qu'il en tempére la rigueur, suivant la force de la créature qu'il veut punir & purifier. Elles sont plus efficaces, parce qu'on y satisfait à de grandes dettes par beaucoup moins de souffrances. Elles sont plus utiles, parce que les maux de cette vie, en satisfesant à la justice de Dieu pour nos péchés, sont en méme-tems des remédes & des préservatifs, qui guérissent nos passions & nous préservent de l'enfer.

Un Chrétien affligé de maladie, doit penser que c'est Dieu qni le fait souffrir, & que c'est sa justice qui l'afflige; mais il doit y ajouter, que Dieu ne l'afflige pas seulement en Dieu, mais en Pére, & qu'il ne l'afflige que par l'amour qu'il lui porte. Qu'on ne souffre rien dans ce monde que l'on n'ait mérité par ses péchés, & qui ne soit le reméde de ces mêmes péchés. Que la maladie est en méme tems un reméde salutaire de nos

passions & de nos plaies intérieures; qu'elle humilie l'ame sous la main de Dieu; qu'elle lui fait connoître l'impuissance de l'homme par lui-même, & la puissance de Dieu; qu'elle la détourne des objets qui l'élévent, & l'applique à ceux qui la rabaissent, qui sont ses péchés & son néant; qu'elle la détache du monde, & la fait aspirer au repos de l'autre vie. Sans cela l'ame s'attachéroit à cette vie; elle y mettroit sa paix & son bonheur, & elle ne chercheroit point une autre patrie. C'est ce qui oblige Dieu à mêler l'amertume des maladies à la douceur dangereuse de cette vie, pour nous porter à en desirer une autre dont la douceur n'ait rien que de salutaire. Il est juste que dans nos maladies nous laissions faire Dieu, & que nous nous regardions entre ses mains comme un malade entre les mains d'un médecin qui veut nous guérir. Il y a plus, c'est qu'elles sont le moyen pour acquérir les véritables biens. Dieu veut que nous achetions le Ciel, & les maladies qu'il nous envoie en sont le prix. Comment nous pouvons-nous donc plaindre de ce que Dieu nous donne dequoi acquérir cet inestimable bien?

Il n'est donc rien de plus injuste, que de s'impatienter dans les maux que Dieu envoie. Cela vient de ce que l'on ne connoît point assez l'énormité des péchés, & de ce que l'on n'est pas assez persuadé que nos moindres fautes méritent tous les maux de cette vie: car si l'on sentoit un peu vivement le poids de ses péchés, on trouveroit que Dieu nous traite toujours avec une grande miséricorde, & l'on embrasseroit même avec joie les maux que sa justice nous envoie, comme n'ayant aucune proportion avec nos péchés, & nous donnant un moyen favorable pour y satisfaire. L'impatience vient encore de ce que l'on ne conçoit pas assez combien la prospérité est dangereuse, combien elle attache au monde, combien elle remplit l'ame de confiance en elle-même, combien enfin elle éloigne de la voie de Dieu: car si on étoit pénétré de ces vérités, on se réjouiroit de ce que Dieu se sert des maladies ponr nous détacher de ce qui peut nous être très-dangereux, & on les regarderoit comme les plus grandes marques de l'amour que Dieu a pour nous, puisqu'il ne les envoie que pour purifier l'ame dès ce monde, afin de n'avoir qu'à la récompenser dans l'autre.

Dans le tems de la maladie, un Chrétien qui a eu ſoin de s'y préparer d'avance, doit entrer dans un eſprit de recueillement & de priére; fermer la porte à l'impreſſion des maux extérieurs, & s'humilier ſoi-même en ſe confeſſant pécheur. Il doit entrer dans un anéantiſſement intérieur, & adorer la puiſſance, & la ſouveraineté de Dieu, en reconnoîſſant l'impuiſſance, la foîbleſſe & le néant de la créature. Il doit regarder la maladie, comme la voix de Dieu qui nous avertit de penſer à nous, de réfléchir ſur notre vie, d'examiner avec plus de ſoin notre conſcience, de tâcher d'y découvrir ce que notre amour-propre nous a peut-être caché. C'eſt le tems de former des réſolutions plus effectives de nous corriger & de faire pénitence. C'eſt le tems, ou de retourner à Dieu, ſi l'on s'en eſt éloigné, ou de s'avancer dans la voie de Dieu, ſi l'on y marchoit trop lentement. C'eſt encore le tems de s'unir particuliérement à Jeſus-Chriſt ſouffrant; de le prier de ſanctifier nos ſouffrances par la ſainteté des ſiennes, de nous ſoutenir par ſa force & de nous donner part aux diſpoſitions d'amour & d'humilité, avec leſquelles il a offert les ſiennes à Dieu ſon Pére. Enfin c'eſt le tems le plus

précieux dont il faut profiter pour se détacher des biens périssables, & pour tendre à ces biens éternels & infinis que nous attendons de la miséricorde de Dieu.

§. 21. De l'Ordre.

L'Ordre est un Sacrement par lequel on reçoit une puissance spirituelle pour exercer les Ministéres Ecclésiastiques qui appartiennent au culte de Dieu, à la sanctification des hommes, à l'établissement & au gouvernement de l'Eglise. Jesus-Christ n'ayant pas voulu sauver les hommes, en ne les fesant dépendre que de lui seul, ni en les instruisant entiérement par lui-même; ce qui auroit été une voie toute miraculeuse & contraire à l'état de la foi par laquelle il veut sauver les hommes, a voulu former une sainte société; & comme toute société demande une subordination de ceux qui gouvernent & de ceux qui sont gouvernés, il étoit juste que cette société lui appartenant, les Ministres qui la gouverneroient reçussent de lui la puissance de gouverner les fidéles, & de faire avec autorité tout ce qui est nécessaire pour la sanctification de l'Eglise: d'ailleurs la vertu & les mérites des mem-

membres de cette fociété font inégaux. Il étoit donc de l'équité & de la providence de Dieu, qu'il établît que les uns à qui il étoit plus utile d'obéir, obéiroient; & que ceux qui font plus élevés que les autres par leur mérite & par l'accès qu'ils ont auprès de Dieu, tiendroient lieu de Pafteurs. Voilà l'ordre naturel & conforme au deffein de Dieu, qui eft pourtant fouvent troublé par les paffions des hommes. Les fidéles font donc intéreffés à avoir de bons Miniftres, & ils doivent pour cet effet recourir à Dieu pour attirer fes graces, & fur ceux qui choififfent & ordonnent les Miniftres, & fur ceux qui font choifis & ordonnés. Or, l'on ne s'acquitte guére bien de ce devoir de prier pour les Miniftres de l'Eglife, parce qu'on ne connoît pas l'importance de leur miniftére, & les qualités qu'il exige, & que le commun du monde n'a que des idées baffes de la vocation & des fonctions Eccléfiaftiques, dont on ne connoît pour l'ordinaire que ce qu'elles ont d'extérieur & qui flatte la cupidité des hommes.

Il y a fept Ordres: trois majeurs, qui font, la Prêtrife, le Diaconat, & le Sous Diaconat: & quatre mineurs, qui font, ceux d'Acolyte, d'Exorcifte, de

Lecteur, & de Portier. Les Prêtres sont ordonnés pour baptiser, prêcher, consacrer, confesser, bénir & faire d'autres fonctions ecclésiastiques. Les Diacres sont pour servir les Prêtres, & les Sous-Diacres pour aider les Diacres. Les Acolytes préparent ce qui est propre au Sacrifice & de la décence de l'autel. Les Exorcistes étoient chargés de la fonction de chasser les démons. Les Lecteurs lisoient devant le peuple, la partie de l'Ecriture que l'Evêque ou le Prêtre devoit lui expliquer. Enfin les Portiers étoient chargés de ne laisser entrer dans l'Eglise, que ceux des Fidéles qui devoient y être admis.

Outre la vocation particuliére aux Ordres & aux Ministéres Ecclésiastiques, qui est un acte de la Providence de Dieu, qui destine & fait connoître ceux qu'il a choisis pour le Service de l'Eglise, & qui est ordinairement manifesté par les Evêques, il convient de ne porter à l'état Ecclésiastique & aux Ordres, que ceux qui ont les qualités nécessaires pour pouvoir s'acquitter dignement des emplois Ecclésiastiques. Voici un détail de ces qualités: le mépris du monde & l'éloignement des desirs séculiers, & un goût pour les choses spirituelles & divi-

nes; l'amour de la retraite; eſtimer plus les moindres fonctions, que les plus grandes dignités; l'amour de la priére, qui eſt le vrai canal des lumiéres de Dieu; une certaine droiture d'eſprit, qui fait bien juger des choſes & éviter les excès des entêtemens; l'exemtion des paſſions qui s'irritent beaucoup par le commerce du monde, & par les emplois Eccléſiaſtiques; l'amour de l'étude propre à un Eccléſiaſtique; la patience courageuſe, pour ne pas ſe décourager par les contradictions, les oppoſitions & les difficultés; la douceur d'eſprit pour ſupporter les défauts du prochain, & le ramener doûcement; la lumiére qui fait comprendre la vérité, & empêche de s'égarer; la défiance de ſoi-même, de ſon propre eſprit, qui porte à n'être pas téméraire dans ſes avis, & à prendre conſeil, quand on ne voit pas aſſez clair; certaines vertus qu'il faut avoir pour s'acquitter des miniſtéres, comme la prudence, la chaſteté, le zêle du ſalut des ames, & ſur-tout une charité qui nous faſſe aimer Dieu plus que nos intérêts, plus que nos parens, plus que nous-mêmes.

Les Prêtres ſont les Miniſtres de Jeſus-Chriſt pour l'utilité des Fidéles; ils

ſont les inſtrumens de la rémiſſion des péchés; mais ils doivent en être des inſtrumens vivans. Ils doivent allumer l'amour de Dieu dans le cœur des autres par le moyen de celui dont ils doivent être eux-mêmes remplis. Ce doit être un feu qui allume un autre feu. Ce n'eſt pas que la charité de l'Egliſe ne ſupplée au défaut de celle des mauvais Miniſtres, & ne rende les Sacremens efficaces, lors même qu'ils ſont adminiſtrés par des perſonnes qui n'ont point le Saint-Eſprit dans le cœur; mais, quand cela arrive, c'eſt par un déſordre contraire à l'intention de Jeſus-Chriſt, parce que ces Miniſtres, vuides de l'Eſprit de Dieu, ne devroient penſer qu'à le recouvrer, & non à s'ingérer, pendant qu'ils en ſont privés, à l'adminiſtration des Sacremens. Auſſi voit-on d'ordinaire qu'il y a peu d'efficace & de bénédiction dans ce que font ces Prêtres déréglés à l'égard des ames, parce qu'encore qu'il ſoit certain que leur miniſtére a ſon effet à l'égard de celles qui ſont bien diſpoſées, il arrive ſouvent auſſi qu'il ne l'a pas; parce qu'au lieu qu'un Miniſtre animé du Saint-Eſprit contribue beaucoup, par ſes paroles & par ſes priéres, à les faire entrer dans de bonnes

diſpoſitions, un Miniſtre privé de grace n'y contribue rien.

Il en eſt de même des Prédicateurs, dont les penſées & les paroles devroient être formées par le Saint-Eſprit: Si les Prédicateurs étoient bien perſuadés de cette verité, ils n'auroient pas tant de confiance dans leur eſprit propre, dans leur travail, dans leur induſtrie. Comme ils mettroient leur unique confiance dans les lumiéres que Dieu donne aux Prédicateurs fidéles, pour les communiquer aux ames, leur principal ſoin ſeroit de les attirer par la pureté de leur cœur & la ſainteté de leur vie: car enfin tous les amas qu'ils peuvent faire ſont inutiles à eux & à leurs auditeurs, ſi Dieu n'en eſt auteur. Il faut que Dieu les enflamme, pour enflammer ceux qui les écoutent. La recherche de cette lumiére & de cette chaleur divine, eſt donc la véritable rhétorique des Prédicateurs évangéliques. Pourquoi voit-on ſi peu de fruit de tant de prédications? c'eſt que, comme la lettre tue ceux que le Saint-Eſprit ne vivifie pas, on a droit de conclure qu'y ayant ſi peu de perſonnes vivifiées, les Prédicateurs, bien loin de communiquer la vie à leurs auditeurs, les enfoncent plus avant dans

la mort. Ils s'accoutument à entendre, sans sentiment & avec indifférence, les vérités les plus terribles; & par-là ils deviennent en quelque sorte incapables d'en être touchés. Ainsi, bien loin que les Prédicateurs soient des instrumens des miséricordes de Dieu, ils ne sont presque plus que les exécuteurs de sa justice. Si c'est par la faute du Ministre que son ministére est privé d'efficace & de vertu; s'il en empêche l'effet par le relâchement de sa vie; s'il n'accompagne pas ses paroles de l'onction qui devroit rejaillir de la disposition de son cœur; s'il n'attire pas par ses priéres la bénédiction de Dieu sur les vérités qu'il annonce; s'il y mêle des intérêts humains; si ses paroles ne sont pas des effusions de son cœur, mais de simples productions de son esprit, on peut dire qu'il se rabaisse & s'avilit à proportion que son ministére est grand; qu'il se déshonore à proportion que son ministére est glorieux; qu'il se rend criminel à proportion que son ministére est saint & sanctifiant. Car, si le ministére évangélique est efficace, quel crime est-ce que d'anéantir cette efficace, & d'éteindre ce feu destiné à embraser les cœurs! Si c'est un ministére de vie, quel

crime est-ce que d'en faire un ministére de mort! S'il est destiné à purifier les ames, quel crime est-ce que de s'en servir pour les corrompre! S'il a pour but de porter dans les ames la vérité & la charité, quel crime est-ce que de ne l'employer qu'à imprimer l'idée de la vanité, de ses passions, & souvent de ses erreurs!

Un des grands abus de ceux qui exercent le saint ministére, est d'en borner les fonctions, ou à la prédication de la Parole, on à l'administration des Sacremens. Un vrai Ministre de Jesus-Christ a bien d'autres fonctions. Il prie en Ministre, & sa priére fait partie de son ministére. Il converse avec le monde en Ministre de Jesus-Christ, & ses paroles doivent toujours porter la vérité & la charité dans les ames. Il vit en Ministre, parce que tout doit prêcher en lui, tout doit y édifier, tout doit y coopérer à l'établissement du Royaume de Dieu. Malheur à celui qui n'est Ministre de Jesus-Christ que dans la Chaire, à l'Autel ou au Tribunal de la Pénitence! Le ministére est bien plus étendu, & il s'étend à toutes les actions de la vie. Toutes les actions d'un Prêtre font un tout avec les actions propres de son

ministére. Elles les rendent efficaces, elles font impression sur les cœurs; & ainsi elles sont toutes en quelque sorte des actions sacerdotales. Un Prêtre qui exerce saintement son ministére, posséde une grandeur réelle qui l'éléve au-dessus du commun des Chrétiens, parce que la grace d'un Prêtre doit être par elle-même plus éminente que celle des Laïques. C'est ce qui doit nous faire concevoir une haute estime de l'éminence de l'état des Prêtres, & doit nous donner une grande soumission pour leurs lumiéres & pour leurs avis. Il est vrai que le principal fondement de cet honneur, c'est qu'en les reconnoîssant pour Ministres de Jesus-Christ, on ne les juge pas indignes de leur ministére; mais, quand même on reconnoîtroit leur indignité par une connoîssance particuliére, il ne seroit pas permis, tant que l'Eglise les souffre dans le ministére de leur refuser l'honneur & la déférence qui sont dus à leur dignité. Ce seroit usurper le jugement de l'Eglise, & donner la liberté à chacun de suivre sa fantaisie dans la révérence qu'il rend aux Prêtres. Ainsi, quoiqu'un méchant Prêtre soit dans l'obligation de se séparer lui-même de son ministére, & de ne plus en exercer les fonctions; néan-

moins, tant qu'il les exerce, les fidéles ſont obligés de l'honorer: car les fonctions ne laiſſent pas d'être ſaintes & dignes d'honneur, quoiqu'exercées par un Miniſtre indigne.

§. 22. Du Mariage.

Le Mariage eſt l'union légitime d'un homme & d'une femme, par laquelle ils s'obligent mutuellement à une ſociété de vie inſéparable. Dieu eſt l'auteur du Mariage conſidéré comme contrat naturel. Les Législateurs en ſont auteurs, en tant que c'eſt un contrat civil; mais Jeſus-Chriſt eſt l'unique auteur du Mariage, comme Sacrement de la Loi nouvelle. C'eſt lui qui pour rappeler le Mariage à ſa premiére perfection, y a ajouté la force de conférer la grace, afin de réparer les défauts que le péché y avoit cauſés, en modérant par cette grace la concupiſcence, en uniſſant les cœurs des perſonnes mariées, & en ſanctifiant leur ame.

Comme il peut arriver au ſujet du Mariage bien des inconvéniens, des abus, des troubles & embarras de conſcience, il eſt très-important à tous les fidéles de ſavoir à quoi s'en tenir. Il y a des

conditions néceſſaires pour que le Mariage ſoit légitime. Il faut que le conſentement ſoit libre & non forcé; qu'il ſoit exprimé par des paroles qui ſe rapportent au tems préſent; qu'il ſe donne devant le Prêtre, qui doit être le Curé ou un autre Prêtre commis par le Curé ou l'Evêque, & en préſence de deux témoins au moins; que les parties qui contractent le Mariage, n'aient point d'empêchemens qui annullent le Mariage. Les principaux empêchemens ſont; le vœu ſolemnel de Religion ou de chaſteté perpétuelle; la parenté juſqu'au quatriême degré; le défaut d'âge, la fille n'ayant pas douze ans & le garçon quatorze; le défaut de conſentement des péres & méres à l'égard de leurs enfans mineurs; le défaut de la préſence du propre Curé & de deux témoins.

On doit conſidérer la bonne ou la mauvaiſe entrée dans le Mariage, comme une des choſes qui contribuent le plus à la ſainteté ou au déréglement des Chrétiens dans toutes ſortes d'états. Car non-ſeulement les perſonnes mariées ſont la plus grande partie des Chrétiens, mais ils ſont en partie la ſource de la ſanctification ou de la corruption de toutes les autres parties de l'Egliſe. Ce ſont

les perſonnes mariées qui rempliſſent, par leurs enfans, l'Egliſe, les Monaſtéres, les Villes, les Etats, de perſonnes réglées ou déréglées, ſelon la bonne ou mauvaiſe éducation qu'ils leur donnent, & ſelon qu'ils ſuivent ou qu'ils ne ſuivent pas les régles de Dieu dans le choix de la vocation & de la profeſſion à laquelle il les porte. L'ordre ou le déſordre qui ſe rencontre dans les Mariages, a ſouvent auſſi la même ſource: car on y entre d'ordinaire mal, quand on a été mal élevé; & on eſt d'ordinaire mal élevé, quand on eſt né de parens mal entrés dans le Mariage, & qui ont abuſé de ce Sacrement; de ſorte qu'il ſe fait un cercle & un enchaînement de vertus ou de vices qui augmentent à l'infini. Or on entre mal dans l'état du Mariage, en le choiſiſſant témérairement & imprudemment & ſans vocation, dans le choix de la perſonne avec laquelle on veut s'unir, en y entrant avec de mauvaiſes diſpoſitions, en accompagnant cette entrée de circonſtances qui éloignent l'eſprit & la bénédiction de Dieu, dont s'enſuit la profanation de ce Sacrement & de tous les autres, & une ſuite de crimes & de déſordres.

On doit regarder la délibération ſur l'entrée dans l'état du Mariage comme une des plus importantes & des plus difficiles actions que l'on ſera jamais en ſa vie & dans laquelle on a plus beſoin de l'aſſiſtance de Dieu. Cette difficulté vient du peu de connoîſſance que les jeunes perſonnes ont des embarras des divers états de la vie dont elles ne connoîſſent qu'une apparence & une face trompeuſe: car elles ne voient dans le Mariage qu'un certain dehors qui les y attire, que ce qui eſt conforme à leurs paſſions; mais elles ne voient point les peines & les dangers de cet état, & les devoirs auxquels il les oblige. Elles ont encore à craindre la coutume & l'impreſſion des diſcours des gens du monde qui donnent des idées avantageuſes du Mariage; & il arrive ſouvent que les péres & méres, loin de diminuer la difficulté de cette délibération, l'augmentent ſouvent beaucoup, en deſtinant leurs enfans au Mariage par de purs intérêts humains, & ſans avoir bien conſidéré l'état intérieur de force ou de foibleſſe où ils ſont. C'eſt pourquoi les jeunes gens ſur-tout doivent prendre conſeil de ceux qui peuvent leur en donner, & s'adreſſer principalement à Dieu, par la

priére & par toutes sortes de bonnes œuvres, afin qu'il les conduise dans un pas si dangereux.

Ce qui fait, pour l'ordinaire, que les Mariages ne reussissent pas, c'est qu'on n'a pas assez d'égard pour le choix de la personne avec qui on doit s'unir. Souvent on n'a d'égard qu'à de certaines qualités extérieures de figure, de naissance, de biens, de talens; & l'on considére peu les qualités essentielles qui contribuent beaucoup davantage aux biens solides du Mariage, qui sont la paix, l'nion d'une famille, la bonne éducation des enfans. Ces qualités sont, d'avoir l'esprit réglé, raisonnable, capable de société, maître de ses passions; de n'être pas d'une humeur bizarre, emportée, capricieuse, d'avoir de la lumiére sur les devoirs du christianisme; d'être établi dans la pratique d'une vie chrétienne; de n'être pas prévenu des maximes du monde, ni possédé de l'amour des divertissemens, de l'éclat des vanités, d'aimer la retraite, le travail & la vie réglée; d'être capable de soutenir patiemment les diverses traverses du Mariage; de s'assujétir au genre de vie auquel on est engagé; de gouverner le bien d'une famille, & de ne pas le dissiper par le luxe, les dépenses superflues & la

négligence, & principalement d'être en état d'élever ses enfans selon Dieu, en les portant à la vertu par ses instructions & par son exemple. De tels Mariages réussissent ordinairement, parce que Dieu répand sur eux ses bénédictions.

§. 23. *Des Devoirs des Péres & Méres à l'égard de leurs Enfans.*

Les Péres & Méres doivent considérer que Dieu étant le créateur de leurs enfans, il est non-seulement leur maître, mais aussi leur pére. Ils doivent de plus être persuadés qu'ayant donné leurs enfans à Dieu, en les offrant au Batême, ils n'ont plus droit sur eux au préjudice de Dieu : car ayant été reçus par le Batême au nombre des enfans de Dieu, cette adoption divine doit sans doute prévaloir infiniment à tous les droits de la nature; ainsi toute leur autorité doit cesser en concurrence de celle de Dieu, & ils ne doivent plus se considérer comme les maîtres de leurs enfans, mais simplement comme chargés de leur éducation. Dieu, en les recevant au nombre de ses enfans, les a faits Princes, & ce sont ces Princes qu'il a commis à leur garde & à leurs soins. Ils ne sont plus tant leurs péres & leurs méres, que

leurs Anges gardiens viſibles, & ils ſont obligés envers eux aux mêmes fonctions que les Anges gardiens exercent envers chacun de nous. Ils doivent continuellement ſe repréſenter que tous les avantages humains qu'ils peuvent procurer à leurs enfans, ne ſont rien en comparaiſon de la grace que Dieu leur a faite de les adopter pour ſiens ; & qu'ainſi ils ne doivent jamais balancer à choiſir qu'ils ſoient plutôt privés de ces avantages humains, que de les expoſer à perdre la grace ; qu'ils doivent avoir beaucoup plus de ſoin de leur conſerver l'innocence, que de les préſerver de la peſte, de la mort & de tous les maux humains.

Comme ceci eſt d'une grande importance, il faut, pour réuſſir, éloigner des enfans tout ce qui peut corrompre leur innocence, tant ce qui les porte directement au vice, que ce qui en fortifie la ſource, qui eſt la concupiſcence. Il faut fraper leur eſprit de tous les objets qui peuvent les porter à la vertu ou diminuer leurs paſſions. Enfin tous ceux qui ont des enfans doivent conſidérer le ſoin de leur éducation comme la plus grande & la plus importante de leurs affaires ; ils doivent en faire leur principal objet, conſulter les perſonnes éclairées, auxquelles ils pou-

ront s'adresser pour s'informer de la maniére dont il doivent se conduire, & se servir en ce point du principal moyen qu'ils ont d'opérer leur salut dans l'état du Mariage. En effet il est bien honteux de voir des péres & méres employer tant de soins pour former leurs enfans à des sciences & à des emplois humains, & d'en employer si peu à les porter à la vertu.

Un autre point essentiel qui regarde les péres & méres, c'est la vocation de leurs enfans à un certain état. Comme il n'y a rien de plus important aux enfans, pour rendre à Dieu ce qu'ils lui doivent, que le choix d'un état dans lequel ils doivent passer leur vie, c'est Dieu qui doit disposer de ce choix, & non pas les péres & méres de la terre, & c'est sa volonté qui doit en être la régle. Delà il s'ensuit deux vérités si importantes pour la conduite de la vie, que l'on peut dire que c'est le violement de ces deux vérités qui est la cause d'une grande partie des maux & des désordres du monde. La premiére est, qu'il est pas permis aux péres & méres de choisir un emploi & une vocation à leurs enfans, sans consulter Dieu, sans savoir s'il les y appéle, & en ne considérant autre chose dans ce choix, que des intérêts humains & des raisons temporel-

les; qu'il n'eſt pas permis, par exemple, de deſtiner un de ſes enfans à l'Egliſe, l'autre aux charges du monde; l'un au Mariage, l'autre à la Religion par la ſeule conſidération de l'âge, de la coutume & des intérêts de famille; parce que l'un eſt l'aîné, l'autre le cadet; parce que l'un a des talens pour le monde, & que l'autre n'en a point; parce qu'une fille eſt belle, & que l'autre ne l'eſt point, & quantité d'autres raiſons auſſi frivoles. La ſeconde eſt, qu'il n'eſt pas permis, lorſque Dieu ſe déclare par avance, & qu'il donne à un enfant une forte inclination de le ſervir dans l'Egliſe ou dans la Religion; qu'il n'eſt pas permis, dis-je, de s'oppoſer à ce choix de Dieu, quand il eſt marqué; & que bien loin de s'y oppoſer, les péres & méres ſont obligés de le favoriſer, de ſe croire honorés de cette vocation, & de faire tout ce qu'ils peuvent pour ne point la troubler & même pour la ſeconder.

§. 24. *De la Vocation à un état.*

Il eſt indubitable que nous dépendons de Dieu pour notre être & pour notre maniére d'être; & de plus que toutes nos actions doivent être rapportées à Dieu, & qu'on eſt obligé de les lui conſacrer

toutes : si cela est vrai pour les actions particuliéres, combien l'est-il plus pour certaines actions qui sont le principe & la source d'une infinité d'autres ? D'ailleurs les tentations qu'on éprouve dans la vie naissent du genre de vie que chacun choisit : or c'est par ces tentations que les hommes sont ordinairement discernés ; que les uns en sont renversés, les autres demeurent debout, selon que ces tentations sont ou ne sont pas proportionnées à leur force. Il est clair que le genre de vie est ce qui nous attire de plus grandes ou de moindres tentations, & par conséquent c'est la source de notre salut ou de notre perte. Ainsi une femme qui a un mari déréglé, des enfans désobéissans, qui se trouve engagée dans la compagnie de gens peu réglés, environnée d'objets qui lui inspirent l'amour du jeu & des divertissemens, & qui est avec cela foible en vertu, on ne peut nier que son salut ne soit tout autrement en danger que si elle avoit embrassé un autre engagement moins exposé aux tentations. De même un homme achéte une charge qui demande du travail, de l'équité & du désintéressement ; mais cet homme est foible, timide, intéressé, paresseux & peu éclairé : qui doute qu'étant dans cette disposition, cette charge ne soit un très-grand

obſtacle pour ſon ſalut? On doit en dire de même d'un eccléſiaſtique qui a peu de lumiéres, de piété & de fermeté, & qui avec cela ſe charge d'un miniſtére qui en demande beaucoup. Car c'eſt une régle reconnue de tout le monde, qu'il n'eſt pas permis de s'engager ou de demeurer dans un emploi qu'on ne ſauroit exercer ſans péché, ou qui, par la diſpoſition où on ſe trouve, eſt une occaſion prochaine de péché.

S'il eſt important de faire un bon choix d'un genre de vie, on peut dire auſſi qu'il n'y a point d'action plus difficile dans la vie chrétienne. La raiſon en eſt que ceux qui font ce choix, ſont d'ordinaire de jeunes gens, ſans lumiére & ſans expérience, qui ont peu d'amour pour le vrai bien & beaucoup de paſſions. Qu'ils connoîſſent encore très-peu la nature des profeſſions & des états; les tentations, les peines & les dangers qui y ſont attachés, & qu'ainſi ils ſont peu capables d'en juger. Qu'ils connoîſſent peu les devoirs de la vie chrétienne, les obligations eſſentielles au Chriſtianiſme & à chaque état, & qu'ainſi ils ſont peu capables de prévoir les difficultés qu'il y a à les pratiquer dans ces différens états. Qu'ils connoîſſent peu leurs forces, & qu'ils ne ſont pas capables de juger de ce qui les

surpasse ou de ce qui y est proportionné. Que leur vie est d'ordinaire peu capable d'attirer la grace & la lumiére de Dieu, dont ils ont cependant besoin dans un choix si important. On répond à cela que l'on peut se sauver dans toutes sortes d'états; qu'il y a du danger par-tout quand on n'a pas bonne volonté; & qu'on se sauve par-tout quand on l'a: mais il y a bien de l'illusion dans cette réponse. Il est vrai qu'on peut se sauver dans tous les états; mais on ne s'y sauve pas sans des efforts que peu de gens font. Il est vrai que ceux qui y sont, pouroient se sauver par le moyen des graces qu'ils recevroient de Dieu; mais Dieu n'est pas toujours disposé à donner à ceux qui s'engagent dans ces états de leur propre choix, de ces graces puissantes sans lesquelles on ne s'y sauve pas effectivement. Il est donc vrai que quoiqu'on puisse s'y sauver, on s'y sauve rarement, & que Dieu guérit peu de malades spirituels dans ces sortes, de conditions. C'est même une miséricorde à lui d'agir de la sorte: car s'il répandoit également ses graces en toutes sortes d'états, il n'y auroit point de prudence à choisir un état plutôt qu'un autre; & si le salut étoit également facile dans les états commodes, on ne choisiroit jamais un état

auſtére, puiſqu'on n'y trouveroit pas plus de ſureté que dans un état plus facile. Ainſi c'eſt un effet de ſa bonté, que ſa grace ſoit rare dans ces conditions que l'on a choiſies par des vues charnelles & intéreſſées, afin que ceux qui le cherchent ſincérement ſoient portés à chercher & à ſe procurer une plus grande ſureté.

Dans le choix que l'on a à faire d'un état, il faut préférer celui où l'on peut faire ſon ſalut avec moins de difficulté; c'eſt ce qu'il ſera aiſé de comprendre par le détail des genres de vie qui ſont dangereux par eux mêmes. Tout genre de vie où on eſt tenté d'abandonner ſon devoir par de grands intérêts, par de grandes craintes & par de grandes récompenſes, & où ces occaſions ſont fréquentes, eſt très-dangeureux. Tout genre de vie où l'on ne ſauroit vivre chrétiennement, ſans aller contre le torrent, ſans mener une vie ſinguliére, ſans ſe diſtinguer beaucoup de ceux qui ſont dans le même ordre que nous, & ſans attirer leur mépris, leurs railleries & leurs contradictions, eſt un état dangereux. Tout genre de vie où l'on prend part à des choſes de conſéquence & où les fautes qu'on peut y faire, peuvent porter de grands préjudices au prochain, eſt très-dangeureux, parce que plus

les chofes font de conféquence, plus il y a de témérité à s'expofer à les régler & à les décider, fi l'on n'a toute la lumiére & les talens néceffaires pour cela: c'eft par cette raifon que les places à charge d'ames & les fupériorités eccléfiaftiques, font très dangereufes. On peut porter le même jugement des miniftéres où on eft obligé de décider de la fortune & de la vie des hommes, & même fouvent de celle de tout un Royaume. Tous genre de vie & tout emploi qui nous jéte hors de nous, qui nous oblige à une vie toute extérieure, qui nous charge d'affaires & nous laiffe peu de tems pour penfer à notre falut, & qui nous remplit beaucoup des chofes du monde, eft très dangereux. Un état de vie eft dangereux, quand il favorife les inclinations naturelles, comme la pente qu'on a la molleffe & à la vie des plaifirs; car il eft difficile de réfifter à une tentation intérieure & extérieure, quand elle eft continuelle. On voit par-là combien il y a d'états dangereux & combien on doit avoir foin de s'en éloigner; & on ne peut entrer dans la plupart, qu'autant qu'on auroit confiance d'en pouvoir, avec la grace de Dieu, furmonter les tentations & remplir les devoirs.

Il y a moins de difficulté à s'abſtenir d'entrer dans un état, lorſqu'on voit qu'on n'y a pas de vocation, que de le quitter lorſqu'on y eſt entré, parce qu'on trouve toujours des raiſons pour y reſter. Cependant ſi l'on eſt convaincu de la témérité de ſon engagement, on doit s'en repentir & ſe réſoudre même à quitter cet état, s'il peut être quitté, comme ſont les emplois libres, & diverſes profeſſions dans leſquelles il eſt clair qu'on ne peut pas faire ſon ſalut. A l'égard des états qui lient néceſſairement, on doit accomplir les devoirs de l'état, quelque défaut qu'il y ait dans l'entrée dans cet état. On peut dire qu'en quelque état que ſoit quelqu'un; dans quelque malheureux engagement qu'il ſoit entré; dans quelque tems & quelque moment qu'il faſſe réflexion ſur lui-même, & qu'il reconnoîſſe ſon malheur, il y a toujours une voie par laquelle il peut retourner à Dieu, qui commence à cet état & à ce moment, & qui ſe termine au Ciel, c'eſt-à-dire, qu'il y a une ſuite de devoirs & d'actions que la ſageſſe divine lui preſcrit, pour ſe tirer de cet état. Et ce qu'il eſt obligé de faire ſitôt qu'il l'a reconnue, eſt de pratiquer le devoir qui eſt le plus proche de lui & qui commence cette voie. Après qu'il y aura ſatisfait, il doit cher-

cher la volonté de Dieu touchant ce qu'il doit faire à l'heure suivante, & le prattiquer avec fidélité ; & en agissant ainsi, il retournera infailliblement à Dieu.

CHAPITRE XVIII.

DE LA PRIÉRE.

§. 1. *De la Priére considérée en elle-même.*

La Priére chrétienne comprend toutes les bonnes pensées de l'esprit qu'une ame chrétienne peut former en la présence de Dieu, lorsquelles sont jointes avec quelques bons mouvemens de la volonté. Dans ce sens, s'entretenir devant Dieu de ses grandeurs, de ses œuvres, de ses bienfaits, l'en louer, l'en remercier, penser à Jesus-Christ, à ses Mystéres, enfin toutes les considérations, affections & résolutions qu'on peut former, sont des priéres. Mais la priére prise en particulier, ne comprend que les demandes que l'on fait à Dieu par l'esprit de charité de quelque bienfait qu'on attend de lui par rapport à la vie éternelle soit pour soi-même, soit pour le prochain.

chain. La foi qui nous fait connoître Dieu, nous fait connoître auſſi que ſans l'aſſiſtance de Dieu & ſans la grace de Jeſus-Chriſt, nous ne ſaurions obſerver les commandemens, remplir nos devoirs, ſurmonter les tentations, parvenir à la jouiſſance de Dieu; ce qui doit nous porter, par une ſuite néceſſaire, à avoir recours à la priére.

La priére conſiſte eſſenciellement dans le gémiſſement du cœur; & le premier effet de l'Eſprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, ſon premier effet eſt de nous faire gémir: car les priéres du Saint-Eſprit ſont des gémiſſemens. Celui qui n'aime point Dieu, ne ſoupire point après la vie éternelle; & celui qui ne ſoupire point après la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or il faut, pour gémir, ſe trouver mal où l'on eſt, & deſirer un autre état: ainſi qui ne gémit point, ne prie point; & qui ne prie point, n'obtient rien de Dieu. La priére ne conſiſte pas dans les paroles; elle conſiſte dans le deſir, & elle n'eſt même autre choſe qu'un ſaint deſir, ſelon ſaint Auguſtin: celui qui deſire toujours, prie toujours; & celui qui ne deſire point, ne prie jamais. C'eſt un précepte de prier ſans ceſſe. Il eſt vrai

que la continuité de priére ne peut consister dans une attention perpétuelle de l'esprit à Dieu, & qu'il suffit qu'elle demeure quelquefois dans un simple desir que Dieu connoît dans le cœur; mais il est certain que ce desir s'éteint facilement, si l'on n'a soin de le nourir par des priéres actuelles & par la méditation des choses divines. C'est pourquoi les Chrétiens ne pouvant passer toute leur vie dans l'acte de la priére, sont obligés au moins de se renouveler de tems en tems devant Dieu; & comme c'est par des priéres actuelles qu'ils entretiennent celle qui doit être toujours dans le fond de leur cœur, ils doivent éviter avec grand soin tout ce qui peut rendre ces priéres indignes d'être présentées devant la Majesté divine: ce qui les oblige, non-seulement d'éviter les distractions qui leur surviennent dans la priére, mais beaucoup plus les sources des distractions, qui remplissant l'ame de vaines pensées, la rendent incapable de s'appliquer à Dieu Si l'on avoit soin de son avancement spirituel, on ne négligeroit point un moyen si utile, & l'on s'acoutumeroit même à ménager pour Dieu quantité de petits momens; à élever, par exemple, son esprit à Dieu,

lorſque ſon ſommeil eſt interrompu durant la nuit; lorſqu'on s'éveille le matin; lorſqu'on s'habille; lorſqu'on va d'un lieu à un autre. On trouveroit, par ce moyen, des tems conſidérables pour prier, & l'on n'auroit plus tant de ſujets de ſe plaindre qu'on eſt accablé d'occupations, & que l'on ne trouve point de tems à donner à Dieu & à ſoi-même.

Le but de la priére étant d'obtenir de Dieu ce que nous demandons, il nous eſt très-important de nous inſtruire de ce qu'il eſt juſte de lui demander, puiſqu'étant la juſtice même, nous ne pouvons eſpérer d'en obtenir que ce qui eſt juſte. Il eſt indubitable que nous ne devons aimer que Dieu, & qu'ainſi nous ne devons demander à Dieu que Dieu même, c'eſt-à-dire, que Dieu doit être l'unique objet de nos deſirs & de nos priéres. C'eſt demander de lui être uni, de l'aimer parfaitement, de lui être parfaitement conformes, de n'avoir rien en nous qui lui ſoit contraire, & d'éviter tout ce qui peut le bleſſer. Delà il s'enſuit que nous ne devons demander à Dieu rien de temporel, par le deſir d'en jouir. Il y a peu de gens qui tombent dans ce défaut groſſier; mais on ſe trompe bien plus ſouvent dans les priéres qui ſont d'elles mêmes légitimes, & dans leſ-

que'les les passions se couvrent plus aisément du nom de devoir ou de dévotion, comme quand on lui demande la vie de ses parens, de ses enfans, de ses amis, la délivrance de quelque tentation, la vocation à quelque état régulier, la retraite du monde, & les autres choses de cette nature, que l'on croit avoir plus sujet de desirer par rapport au salut. C'est pour éviter ces illusions, qui peuvent se glisser dans ces sortes de priéres, que les Péres ont établi cet autre principe, qu'il ne faut jamais demander aucune chose temporelle par une volonté fixe & arrêtée; mais exposer seulement son desir à Dieu, en se soumettant à sa volonté, parce qu'il fait mieux ce qui nous est convenable que nous-mêmes. C'est aussi la disposition où l'on doit être à l'égard des maladies & de la santé, de nos desseins & de nos entreprises.

On doit demander à Dieu son Royaume & l'accroîssement des vertus, la destruction du régne de la cupidité & l'établissement du régne de la charité. Nos priéres doivent avoir encore pour objet la délivrance des miséres de cette vie, de la mortalité du corps & de toutes sortes de tentations, en tant qu'elles retardent notre mouvement vers Dieu, ou qu'elles nous mettent en danger de le

perdre. Dieu délivre les hommes des tentations en deux maniéres, ou en les en préſervant par ſa grace, ou en leur donnant la force d'y réſiſter; & la priére eſt le canal ordinaire par lequel on obtient l'une & l'autre de ces graces. Mais comme nous ne ſavons pas quelle eſt la voie par laquelle Dieu a réſolu de nous ſecourir, & ſi ce n'eſt point par l'éloignement des tentations plutôt que par une forte réſiſtance, on ne peut pas exclure la premiére de ces voies; & dans cette incertitude on doit tâcher d'obtenir de Dieu qu'il nous délivre abſolument de la tentation: car peut-être a-t-il réſolu de nous l'accorder par ce moyen. Ainſi la priére eſt bonne à tout, & qui ſait en faire un bon uſage, a lieu d'eſpérer en y perſévérant, de faire ſon ſalut, au lieu que ceux qui la négligent, s'expoſent à le perdre.

§. 2. *Des conditions de la Priére.*

La Priére, pour être bonne & utile, doit renfermer pluſieurs conditions. La premiére, eſt la charité; c'eſt elle qui produit l'eſprit de priére; elle nous fait ſentir le mal de l'injuſtice où nous ſommes plongés; elle nous fait deſirer le

bien de la justice dont nous sommes déchus; elle nous fait craindre d'y tomber. Et ces sentimens du cœur sont déja des priéres & des sources de priéres, puisqu'il ne faut que les exposer à Dieu pour prier. C'est obéir à Dieu que de desirer, de rechercher, d'embrasser les moyens de participer à ses biens & d'attirer les graces qui nous y préparent; ce qui ne peut se faire que par la priére. Ainsi la priére n'est pas proprement une action intéressée, & qui n'ait d'autre fin que nous-mêmes. C'est un fruit de l'amour de la justice, de la haîne de l'injustice, & de la soumission aux volontés de Dieu & de ses loix. Elle vient de Dieu; elle tend à Dieu; & c'est ce qui fait son mérite. Toute autre priére quelle qu'elle fût, ne seroit point celle que Dieu a promis d'exaucer; & comme elle auroit un autre principe que la charité, elle seroit incapable de toucher le cœur de Dieu, qui ne se tient honoré que par la charité.

La seconde condition nécessaire à la priére, est l'abaissement du cœur qui vient du sentiment de ses miséres. Mais pour pousser ces cris qui font la véritable priére, il faut connoître & sentir ses miséres, & desirer d'en être délivré. Il faut

entrer dans un profond rabaiſſement d'eſprit & de cœur; & que nous regardant comme entiérement indignes des graces de Dieu, nous ne fondions l'eſpérance que nous devons avoir de les obtenir, que ſur la ſeule miſéricorde de Dieu. Mais ce qui ſouille la plupart des priéres que les hommes font, eſt qu'ils paroîſſent au contraire devant Dieu avec un eſprit élevé; qu'ils portent à la priére un cœur tout plein d'eſtime & de complaiſance pour eux-mêmes, une fierté intérieure, une confiance ſecréte, ou dans eux-mêmes, ou dans les biens extérieurs qu'ils poſſédent, en ſe croyant par-là au-deſſus des autres. Ainſi, quoiqu'ils proteſtent de bouche qu'ils n'ont point de droit aux graces de Dieu, la préſomption intérieure & l'élévation de cœur que Dieu voit en eux, démentent ces proteſtations, & s'oppoſent à l'effet de leurs priéres: puiſque, ſelon ſaint Auguſtin, c'eſt la pauvreté intérieure qui les rend efficaces & capables d'être exaucées. Si l'on ne ſent pas en ſoi cette diſpoſition, il faut examiner ce qui peut en être cauſe: ſi ce n'eſt point la diſſipation, quelque attache ſecréte, de ce que l'on ne veille pas aſſez ſur ſoi-même; & ainſi en ſe réformant, & en avouant humblement

devant Dieu ses miséres, Dieu se rendra propice.

La troisiéme condition de la priére, est le desir & la soif de la justice. Dieu ne rassasie que ceux qui sont affamés de la justice. C'est le seul desir qu'il s'est obligé de contenter: c'est à cette fin que nous devons rapporter toutes nos priéres. Il faut demander à Dieu avec sentimens, ou au moins par la lumiére de la foi, qu'il nous donne ce véritable desir de sa justice, si nous ne l'avons pas; & qu'il l'augmente & le purifie, si nous l'avons. Si l'on s'entretient souvent du néant, du vuide, de l'instabilité des choses de la terre, de la grandeur & de la solidité des biens de Dieu: si l'on détourne son esprit de tout ce qui le remplit du monde, de tout ce qui agrandit le monde à nos yeux, & si on l'applique aux objets qui peuvent l'en détacher; si l'on nourit, entretient & augmente le desir de la justice, & si, au contraire, on soustrait aux desirs du monde tout ce qui peut y servir d'aliment; on peut avoir quelque confiance que les desirs que nous exprimons à Dieu dans nos priéres, sont véritables, soit qu'ils soient accompagnés de mouvemens sensibles, soit qu'ils ne le soient pas. Ainsi l'on a sujet d'espérer qu'en continuant de prier Dieu en cette maniére,

on obtiendra de lui ce qui eſt néceſſaire pour notre ſalut, qui n'eſt pas toujours ce que nous avons précisément dans l'eſprit, mais ce que Dieu juge nous y être plus utile.

La quatriéme condition de la priére, eſt l'attention à Dieu. On convient aſſez qu'il faut être attentif à ſes priéres, & que c'eſt un reſpect que l'on doit à Dieu; ainſi il n'y a perſonne qui ne condamne les diſtractions volontaires, & qui ne reconnoîſſe qu'elles renferment une inſolence & un mépris de Dieu, qui bien loin d'attirer ſes graces, les éloignent de nous & nous rend dignes de ſa colére. On convient encore qu'il faut mettre au rang des diſtractions volontaires, celles qui viennent du peu de ſoin que l'on a de ſe recueillir, en commençant ſes priéres. Mais parce que la foîbleſſe de l'homme eſt grande, quelque préparation qu'apportent les perſonnes de piété, elles ne laiſſent pas d'éprouver des égaremens d'eſprit; ce ſont des diſtractions involontaires que Dieu tolére en elles. Cependant comme elles peuvent être volontaires dans leur principe, alors il faut s'en humilier & s'appliquer à remédier à ce qui les cauſe. Il y en a qui ſont les effets de la diſſipation & de l'épanchement du cœur après les inuti-

lités & les amusemens du monde, qui sont produites par le désordre des passions & qui sont les suites naturelles d'une vie molle & relâchée: c'est ce qui arrive d'ordinaire aux gens du monde, & delà vient qu'ils ne prient jamais Dieu comme il faut. Ceux qui ont de la piété doivent craindre les distractions, de peur que Dieu, en punition de leurs négligences, ne se retire encore davantage d'eux ; & ils doivent s'appliquer à corriger en eux tout ce qui peut déplaire à Dieu.

La cinquiéme condition de la priére, est la confiance en Dieu. Il est nécessaire que nos priéres soient accompagnées de confiance: cette confiance est fondée sur ce que Dieu peut faire tout ce que nous lui demandons; que c'est le seul moyen d'obtenir les graces de Dieu; que nous sommes assurés, non-seulement de la puissance de Dieu, mais que nous le sommes aussi de sa volonté, en quelque maniére, puisque Jesus-Christ nous a promis que Dieu
an.16. nous accordera tout ce que nous deman-
23. derons en son nom. Il est vrai que cette confiance est mêlée de quelque crainte, parce qu'encore que nous soyons assurés que Dieu nous accordera ce que nous lui demandons, pourvu que nos priéres soient telles qu'elles doivent être, nous ne som-

mes pas assurés de la pureté de nos priéres. Mais si cette incertitude doit produire en nous une crainte salutaire, elle ne doit point détruire notre espérance, ni étouffer même les sentimens de confiance que nous pouvons justement avoir, & qui doit être jointe à une humilité sincére.

La sixiéme condition de la priére, est la persévérance. C'est une vérité si importante au salut qu'il faut persévérer dans la priére, que Jesus-Christ a déclaré en termes formels; qu'il faut toujours prier & ne se lasser jamais. C'est notre régle: *Luc. 18. 1.* ainsi quelque chose que nous demandions à Dieu, il ne faut jamais cesser de la lui demander, quand même il différeroit de la donner jusqu'à la fin de notre vie. Les priéres de ceux qui ne persévérent pas à prier, ne méritent point d'être exaucées dès le commencement, parce que Dieu voit qu'elles partent d'un cœur peu persuadé de l'excellence de ses dons, ou qui a peu de confiance en sa bonté. Les refus & les retardemens de Dieu ne signifient autre chose, sinon que nous devons prier avec plus d'ardeur, plus d'humilité, plus de persévérance. Ces refus & ces retardemens sont souvent des instructions salutaires, pourvu que nous en usions comme il faut, que nous ne prétendions point

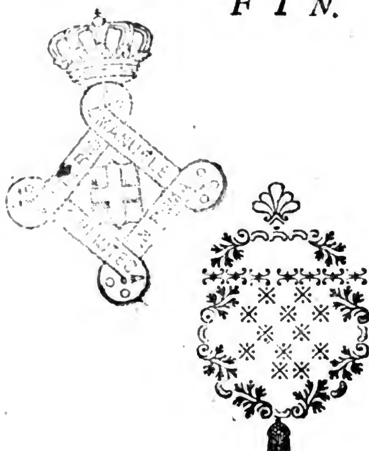
deviner témérairement les intentions de Dieu, & que nous sondions notre cœur avec sincérité, pour tâcher d'y découvrir ce qui s'oppose à l'effet de nos priéres, qui sont souvent défectueuses. Nous ne pouvons donc mieux faire que de nous abandonner à sa conduite, & de nous régler par la déclaration qu'il nous a faite de sa volonté, qui est que nous devons toujours prier sans nous lasser, ni nous décourager jamais. Voilà la voie qu'il faut suivre. Qui y marche constamment jusqu'à la fin, a sujet de croire qu'il y trouvera la vie: mais quiconque se lasse & se décourage, doit être assuré qu'il ne sauroit la trouver dans cette voie de défiance, & que son découragement ne peut le conduire qu'à la mort.

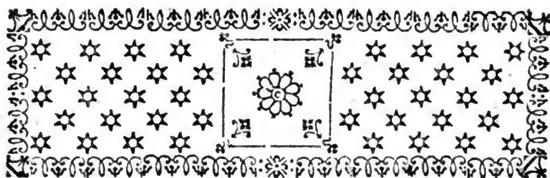
La septiéme condition de la priére, est qu'elle soit faite au nom de Jesus-Christ. Il faut être persuadé de la dépendance intime que nous avons de Jesus-Christ dans toutes nos actions, & particuliérement dans nos priéres. C'est pour cela que l'Eglise termine toutes ses priéres, par ces mots: *par Jesus-Christ, notre Seigneur*. Et cette dépendance est fondée sur la qualité d'unique médiateur, qui convient à Jesus-Christ d'une maniére singuliére, de

ſorte que ſans lui on ne peut s'approcher de Dieu, recevoir des graces, être vivifié. On ſait aſſez ces vérités; mais c'eſt ſouvent la pratique qui nous manque. On dit bien de bouche à Dieu, qu'on lui demande quelque grace au nom de Jeſus-Chriſt; mais il faut que ces paroles ſoient accompagnées d'une diſpoſition effective & intérieure, qui conſiſte à être pleinement dépouillé de toute confiance en ſoi-même, à être profondément convaincu de ſon indignité, & à avoir en même tems une grande confiance en Jeſus-Chriſt, qui nous porte à nous adreſſer à Dieu en ſon nom, avec une ferme confiance d'obtenir ce que nous lui demandons. L'une & l'autre de ces deux diſpoſitions manquent ſouvent aux Chrétiens. Ils ne ſont point aſſez humiliés devant Dieu, aſſez convaincus de leur néant & du peu de droit qu'ils ont aux graces de Dieu. Ils n'ont point une foi aſſez vive de l'infinité des mérites de Jeſus-Chriſt, par leſquels ils peuvent les obtenir de Dieu, nonobſtant toute leur indignité, & ne conçoivent point aſſez la bonté de Dieu & l'inclination qu'il a à donner ſes graces à ceux qui les lui demandent humblement au nom de ſon Fils; ce ſont des vues qu'il ne faut

jamais séparer dans son esprit. L'homme n'a rien en lui qui mérite les graces de Dieu; mais Dieu a en lui une bonté infinie, pour les lui accorder par les mérites de son Fils, notre Seigneur Jesus-Christ.

F I N.





TABLE

Des endroits des Ouvrages de M. Nicole, d'ou sont tirées les instructions contenues dans ce Volume.

Ep. 3. *D. Pent. n.* 3. *Ev.* 10. *D. Pent. n.* 1. *T. XIII. Ev.* 16. *D. Pent n.* 10.

§. 5. De l'Amour-propre. *T. III, Tr.* 2. *ch.* 1. & 10. *T. XI. Ev. Mardi de la Passion, n.* 9. *T. XII. Ev.* 5. *D. Pent. n.* 7.

§. 6. Du Luxe & de la vanité. *T. XIII. Ep.* 24. *D. Pent. n* 3. *T. VI. Pensées* 13. *T. XIII. Ep.* 17. *D. Pent. n.* 6.

§. 7. De l'Amour des richesses. *T. III. Tr.* 1. *ch.* 2. *T. IV. Tr.* 1. *L.* 3. *ch.* 4. *T. I. Tr.* 1. *ch.* 14. *T. IV. Tr.* 1. *L.* 3. *ch.* 14. *n.* 5. *Tr.* 2. *ch.* 6. *T. XII. Ev.* 8. *D. Pent. n.* 3. 6. & 7.

§. 8. De la Vie sensuelle & de l'Impudicité. *T. XIII. Ep.* 23. *D. Pent. n.* 5. *T. X. Ev. Jeudi* 2. *Sem. Car. n.* 1. & 7. *Ep.* 7. *D. Car. n.* 4. & 8. *T. XI. Ep.* 3. *D. Pâq. n.* 3. *Décal.* 1. *Instr.* 7. *Sect.* 2. *ch.* 2. *T. XII. Ep.* 8. *D. Pent. n.* 3. *T. XIII. Ep.* 14. *D. Pent. n.* 8. & 9.

§. 9. De l'Intempérance dans le boire & le manger. *Décal.* 1. *Instr.* 7. *Sect.* 1. *T. IX. Ep. de la nuit de Noël, n.* 7.

§. 10. Des Divertissemens, Spectacles, &c. *T. III. Tr.* 1. *ch.* 1. *Tr.* 4. *ch.* 8. & 10. *T. XII. Ep. D. Oct. de l'Ascens. n.* 1. *T. XIII. Ep.* 19. *D. Pent. n.* 1. *T. I. Tr.* 3. *ch.* 3.

§. 11. Des Entretiens. *T. V. Tr.* 2. *n.* 23. *T. X. Ev. Sam.* 1. *Sem. Car. n.* 6. *T. II. Entretiens des hommes, ch.* 3. 4. & 6. *T. X. Ep.* 3. *D. Car. n.* 7.

§. 12. Des Visites. *T. IX. Ev. Vend.* 4. *Tems de l'Avent, n.* 1. & *suiv. T. XIII. Ep.* 19. *Dim. Pent. n.* 2.

§. 13. De l'Envie. *Décal.* 2. *Instr.* 8. *Sect.* 1. *ch.* 6. §. 4.

§. 14. De la Haine. *Décal.* 2. *Instr.* 8. *Sect.* 1. *ch.* 8. *T. XII. Ep. D. Oct. du S. Sacrem. n.* 5. & 6. *T. X. Ev.* 5. *D. Pent. n.* 10.

§. 15. De la Colére. *Décal.* 2. *Instr.* 8. *Sect.* 1.

T. XII. Ep. 7. *D. Pent. n.* 11. *Ep.* 9. *D. Pent. n.* 5.

§. 8. De l'Amour du Prochain. *T. XII. Ev.* 12. *D. Pent. n.* 9. *T. IX. Ep.* 4. *D. Epiph. n.* 6. *T. XII. Ev. D. Oct. Ascens. n.* 4. *T. X. Ep.* 3. *Dim. Car. n.* 3.

§. 9. De la Piété. *T. VIII. Lettre* 89. *T. XI. Ev. Sam. de la Passion, n.* 9. *T. XIII. Ev.* 16. *D. Pent n.* 7. *Ep.* 17. *D. Pent. n.* 2. *T. XI. Ev. Jeudi de la Passion, n.* 1.

§. 10. De l'Humilité. *T. XII. Ep.* 3. *D. Pent. n.* 1. *T. VII. Lettre* 5. *T. XIII. Ev.* 16. *Dim. Pent. n.* 12. *T. XI. Jeudi saint, n.* 2. *Ep.* 4. *D. Pâq. n.* 8. *Ep.* 3. *D. Pâq. n.* 7. *T. XII. Ep.* 13. *Pent. n.* 4. & *suiv. Décal. T. I. Instr.* 5. *Sect.* 2. *ch.* 3. *art.* 1. & *suiv.*

§. 11. De la Patience. *T. XII. Ep.* 8. *D. Pent. n.* 9. *T. IX. Ep.* 2. *D. Avent, n.* 3. & *suiv. Ev. de l'Epiph. n.* 3. *T. XIII. Ep.* 24. *D. Pent. n.* 8. *T. XI. Ev.* 3. *D. Pâq. n.* 9.

§. 12. De la Tempérance. *T. IX. Ep. Messe de Minuit, n.* 7. *Ev. Circonc. n.* 9. *T. XII. D. Oct. Asc. n.* 1. *Ep.* 3. *D. Pent. n.* 8. *Décal. T. I. Instr.* 7.

§. 13. De la Vertu de Pénitence. *T. IX. Ev. Circonc. n.* 9. *Sacr. T. I. Instr.* 4. *ch.* 2. *T. XII. Ep.* 8. *D. Pent. n* 9. *T. XI. Ep.* 2. *D. Pâq. n.* 4. *T. X. Ev. Merc. des Cendres, n.* 4. & 5.

§. 14. De la Justice chrétienne. *T. XII. Ev. Lundi Pent. n.* 3. *T. IX. Ev.* 4. *D. Avent, n.* 8. *T. XIII. Ep.* 19. *D. Pent. n.* 6. *T. XI. Ev. Merc. Pass. n.* 9. *T. X. Ep.* 2. *D. Car. n.* 3.

§. 15. Idée des Justes *T. II. Entret. des hommes, P.* 2. *ch.* 7. *T. XII. Ev. de la Pent. n.* 3. *T. XI. Ep.* 4. *D. Pâq. n.* 6. *T. XIII. Ep.* 24. *D. Pent. n.* 2.

CHIPITRE XV. Des principaux Devoirs de la vie chrétienne.

§. 1. Du Culte de Dieu. *T. XII. Ep.* 5. *D. Pent.*

§. 5.

Fin de la Table des Textes.



